



É

CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.



TOME TRENTE-NEUVIÈME.

É

COI

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DES INDES ET DE
LA CHINE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE :

ET CHEZ GAUME, FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1832.



Universitas
BIBLIOTHECA

BV
2290

.A2

1829

V. 39-40

UNIVERSITÄT
BIBLIOTHEK

Les
ras
à re
que
par
être
rion
con
plén
rech
nou
pro
ann
cro
pub
O
Tra
nain
s ap
trav
de l
cèle
ouv

PRÉFACE.

EN travaillant à la nouvelle édition des *Lettres édifiantes et curieuses*, nous avons rassemblé tout ce qui nous sembloit propre à rendre ce recueil intéressant ; mais quelques mémoires qui n'avoient point encore paru nous sont parvenus trop tard pour être placés dans l'ordre où nous les désirions. Nous nous sommes déterminés en conséquence à les réserver pour un supplément, et à les joindre aux nouvelles recherches que nous avons faites et aux nouvelles lettres que nous nous sommes procurées : c'est ce supplément que nous annonçons aujourd'hui, et que nous ne croyons pas moins digne de l'attention du public que les volumes qui le précèdent.

On verra à la tête de ce tome XIV un Traité des études auxquelles les missionnaires de l'Orient doivent principalement s'appliquer. C'est le fruit des réflexions, du travail et du zèle de M. de Fleury, auteur de l'Histoire ecclésiastique. Un nom aussi célèbre nous dispense de faire l'éloge de son ouvrage. Tout le monde connoît sa manière

simple, noble, naturelle, et quelquefois sublime. On sait qu'il naquit en 1640, et mourut en 1723. Sa vie longue fut toujours occupée, quoiqu'il en eût passé une grande partie à la cour dans les emplois de confiance; il y vécut sans intrigue, sans ambition, et y conserva son goût pour l'étude et pour l'application. Nous ne donnerons point ici le catalogue de ses ouvrages; ils sont trop connus, et tout ce qu'il y a encore de personnes qui aiment à s'instruire les recueillent avec empressement. Nous nous flattons qu'elles nous sauront gré de leur avoir fait connoître celui-ci. Nous n'avons pas cru manquer au respect dont nous sommes pénétrés pour les lumières et les talents de ce célèbre écrivain, en ajoutant au texte, mais en marge, quelques notes et observations. Elles nous ont paru vraies, et par conséquent nécessaires.

Ce Traité est suivi d'un autre Traité sur la nécessité d'une première cause; ouvrage composé en chinois par le P. Matthieu Ricci, le premier missionnaire qui ait pénétré jusqu'à Peking, qui ait établi des missions en Chine, et ouvert à tant d'autres ouvriers évangéliques de tous les ordres, cette moisson si riche et si abondante.

Nous avons déjà donné, dans la préface du IX^e volume, une courte notice des travaux de cet homme apostolique : nous

fois su-
1640, et
toujours
e grande
de con-
ns ambi-
r l'étude
onnerons
rages; ils
y a en-
instruire
nt. Nous
nt gré de
ci. Nous
pect dont
mières et
ajoutant
s notes et
vraies, et

traité sur
ouvrage
Matthieu
i ait pé-
des mis-
d'autres
ordres,
nte.

préface
des tra-
: nous

croysons devoir l'étendre, et rectifier même
ce que nous en avons déjà dit. Nous
l'extrairons de la vie qu'en a faite le P.
d'Orléans.

Le P. Matthieu Nicci naquit à Macérate,
dans la Marche d'Ancone, l'an 1552, pres-
qu'au même temps que saint François-Xa-
vier, mourant à l'entrée de la Chine, em-
ploit ses derniers soupirs à demander au
Maître d'une moisson qui lui paroissoit déjà
mûre des ouvriers propres à la recueillir.
Après les études des belles-lettres, Ricci fut
envoyé à Rome pour y étudier le droit. Il n'y
négligea pas la science du salut, et s'y sen-
tant appelé à la vie religieuse, il entra au
noviciat des jésuites en 1571. Il y eut pour
maître le P. Alexandre Valignan, mission-
naire célèbre, qu'un prince de Portugal ap-
peloit *l'Apôtre de l'Orient*. Il inspira à son
nouveau disciple son zèle pour la conversion
des infidèles, et Valignan étant reparti pour
les Indes, Ricci l'y suivit, dès qu'il eut
achevé les études nécessaires pour une pa-
reille entreprise : car elle demande qu'on
soit pourvu de connoissances sûres et profondes
et des intentions étroites, à beaucoup de
courage, de détachement et d'oubli de soi-
même.

Valignan rendu à Macao, ville habitée
par une colonie portugaise, se sentit extra-
ordinairement touché de voir les Chinois,

peuple si fameux, encore assis dans l'ombre de la mort. La difficulté de pénétrer dans une région ennemie de tous les étrangers ne le rebuta pas. Ses premières tentatives n'eurent point de succès; mais elles ne lui firent pas perdre courage. On l'entendoit quelquefois soupirer et s'écrier, en se tournant vers le rivage de la Chine : *Rocher, rocher, quand t'ouvriras-tu ?*

Il choisit les ouvriers qu'il crut les plus propres à cette entreprise noble et difficile, et voulut qu'ils s'appliquassent surtout à apprendre la langue chinoise. Je ne crois pas que chez aucun peuple il y en ait une plus épineuse : elle n'a pas un grand nombre de mots; mais chaque mot y signifie un grand nombre de choses, dont il n'y a qu'un ton très délicat qui détermine le vrai sens. L'écriture y est une science sans bornes, parce qu'il y a peu de termes qui ne s'écrivent avec un caractère particulier; mais que ne peut point la charité dans des cœurs bien pénétrés de Dieu ! Les élèves du P. Valignan en surent bientôt assez pour entrer dans la Chine; mais ces voyages ne produisirent d'autres effets que de se procurer la bienveillance de quelques Chinois, de les familiariser un peu avec des étrangers, de diminuer l'horreur et le mépris qu'ils ont pour eux. Il fut cependant impossible de s'y arrêter plus long-temps, ce qui étoit néan-

ns l'ombre
étranger dans
étrangers
tentatives
elles ne lui
l'entendoit
en se tour-
: *Rocher*,

ut les plus
et difficile,
rtout à ap-
e crois pas
it une plus
nombre de
e un grand
qu'un ton
sens. L'é-
nes, parce
rivent avec
ne ne peut
ien péné-
alignan en
r dans la
roduisirent
r la bien-
e les fami-
e de dimi-
ont pour
de s'y ar-
oit néan-

moins nécessaire pour y prêcher et y établir solidement la religion. Ce ne fut qu'après bien des tentatives qu'on y réussit. La patience du P. Ricci surmonta tous les obstacles : Dieu bénit son courage, et, dans un temps où Macao et ses habitants avoient essuyé de grandes pertes, il y trouva des secours pour acheter un terrain, bâtir une maison, fournir à son entretien et à celui de deux de ses confrères, et faire des présents aux mandarins et aux autres officiers dont il falloit acheter la protection.

Ce fut au commencement de septembre 1583 que Ricci arriva à *Choakin*, et obtint des lettres patentes portant permission de s'y fixer et d'y acheter un endroit convenable pour son habitation. Ce premier pas fait, il falloit étudier les mœurs de ses nouveaux hôtes, connoître leur caractère, saisir les moyens les plus propres à les instruire, à les éclairer.

Le P. Ricci, étant depuis à Peking, disoit qu'il étoit effrayé quand il pensoit à tout ce qu'il avoit fallu faire, et plus encore à ce qu'il avoit fallu éviter pour en venir où il en étoit. De toutes les nations du monde, la chinoise est la plus délicate et la plus difficile à vivre pour les étrangers. Naturellement elle les méprise, et il faut qu'ils sachent s'y montrer par des endroits bien estimables pour s'y attirer de l'estime.

L'aversion est égale au mépris, et elle paroïssoit en ce temps-là si insurmontable, qu'il n'y avoit qu'un grand intérêt qui pût faire tolérer au Chinois le commerce d'une autre nation. Par-dessus tout cela, les conquêtes que les Espagnols et les Portugais avoient faites depuis quelque temps en divers lieux proches de la Chine, avoient inspiré beaucoup de défiance à ces peuples ombrageux, en sorte qu'aucun mandarin ne pouvoit voir sans inquiétude un étranger dans son gouvernement.

La connoissance de ces obstacles à surmonter fit résoudre les missionnaires à garder de grandes mesures, et à ne traiter avec les Chinois qu'avec une grande circonspection. Ils tâchèrent de les apprivoiser peu à peu, et de gagner insensiblement leur estime par les sciences, pour gagner plus sûrement leurs cœurs par la prédication. Ils commencèrent à les attirer chez eux, en exposant dans leur chapelle des tableaux de dévotion très-bien peints; ce qui étoit une chose fort nouvelle pour les Chinois. Ensuite, comme ils n'ignoroient pas l'estime que ces peuples font des mathématiques, le P. Ricci, qui avoit étudié à Rome sous le fameux Clavius, se fit une grande réputation par l'habileté qu'il y montra. Il leur fit une carte de géographie qui leur plut extraordinairement, et par

laqu
où il
part
le r
rang
men
étoit
mili
C
nair
time
emp
sou
char
qu'il
gion
préd
nos
les v
A
posa
dans
enco
Le p
prév
les g
les i
les f
grès
miss
et o

laquelle il les détrompa de l'erreur grossière où ils étoient de croire que la plus grande partie du monde fût la Chine, et que tout le reste n'étoit que des morceaux de terre rangés autour d'elle pour lui servir d'ornement, s'étant toujours imaginés que la terre étoit carrée, et que la Chine en occupoit le milieu.

Cette opinion de science où les missionnaires se mirent d'abord leur attira l'estime des personnes distinguées par leurs emplois et par leurs talents. On les visitoit souvent, et l'on s'en retournoit auprès d'eux charmé de leur érudition, et même de ce qu'ils disoient de la morale de notre religion : car ils commencèrent par là leur prédication, et avant que de leur parler de nos mystères, ils expliquèrent à ceux qui les visitoient les préceptes du décalogue.

Animé par ce premier succès, Ricci composa un petit catéchisme qui se répandit dans toute la Chine, mais qui ne produisit encore que des applaudissements stériles. Le peuple même étoit toujours également prévenu ; il voyoit avec peine les égards que les grands avoient pour ces étrangers, et il les insultoit, les maltraitoit même toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Ces progrès si lents de la religion firent accuser les missionnaires de ménagements politiques, et on commença dès-lors à écrire contre

eux, et à décrier charitablement leur conduite.

Cependant Ricci avançoit toujours, faisoit quelques conversions ; et , quoiqu'elles fussent en petit nombre , il crut devoir multiplier les résidences et les missionnaires. Ce fut sans succès : ils furent obligés de se retirer. Ricci resta seul assez longtemps , luttant toujours contre les préjugés et l'avidité du peuple et des mandarins. Il fut enfin obligé de céder à la tempête , et de se retirer à Macao.

Après un court séjour dans cette ville , il retourna dans sa chère mission ; et à la faveur des mathématiques il s'établit dans une autre ville de la Chine, nommée *Chao-cheu*. Il donna à quelques Chinois des leçons de cette science , pour les préparer à en recevoir de plus importantes sur la religion chrétienne et sur le salut.

Il retira quelques fruits de sa persévérance ; on ouvrit enfin les yeux à la vérité , et le nombre des néophytes grossit et se multiplia ; mais la populace , quoique contenue par les égards et la distinction dont les mandarins usoient envers Ricci , saisissoit toutes les occasions de marquer à ce père et à ses coopérateurs les préventions et la haine qu'elle avoit contre eux : elle les maltraitoit de paroles , et quelquefois même les accabloit de coups de pier-

leur con-
ours, fai-
oiqu'elles
ut devoir
ssionnai-
nt obligés
sez long-
s préjugés
darins. Il
mpête, et

e ville, il
et à la fa-
blit dans
née *Chao-*
s des le-
réparer à
ur la reli-

persévé-
a vérité,
ssit et se
que con-
ion dont
icci, sai-
arquer à
préven-
tre eux :
quelque-
de pier-

res. Ricci eut un autre chagrin bien plus amer ; il perdit ses deux compagnons , le P. Antoine d'Almeida et le P. François Petri, l'un et l'autre pleins de l'esprit de Dieu, de l'amour de la prière et de la mortification. Cette perte lui fut d'autant plus sensible , qu'elle arriva dans un temps où il avoit plus de besoin de leurs conseils : il méditoit le projet d'aller à Pekin, et d'y porter la lumière de l'Évangile. L'opinion qu'on avoit conçue de son habileté dans les mathématiques et dans la géographie lui parut propre à le faire parvenir jusqu'à l'Empereur, et il se flattoit que, s'il pouvoit le rendre favorable à la religion, elle en feroit des progrès plus sûrs et plus rapides. Il crut que, pour exécuter ce grand dessein, il devoit quitter l'habit de bonze, assez méprisé à la Chine, et prendre celui des lettrés, qui y est dans une grande considération. Il conjura ensuite un grand mandarin d'armes, dont il avoit gagné l'amitié et l'estime, et que l'Empereur venoit d'appeler à la cour, de lui permettre de l'accompagner. Le mandarin y consentit. Ricci se mit en chemin avec lui; mais dans la route, le mandarin changea d'avis, et, craignant qu'on ne lui fit une fâcheuse affaire d'avoir amené un étranger si avant dans l'empire, il voulut le renvoyer dans la province de Canton; mais, à force d'instances, Ricci obtint de le

suivre jusqu'à Nankin. Ne pouvant espérer de faire de solides biens dans cette grande ville, il reprit le chemin de *Nanchan*, repassant dans son esprit les immenses travaux qu'il avoit entrepris pour cultiver cette terre ingrate. Ces affligeantes pensées ne lui ôtoient cependant pas toute espérance. Il fut très accueilli, très recherché à Nanchan par le vice-roi, les mandarins et les lettrés. Il y composa quelques ouvrages de science et de morale, qui furent goûtés et répandus dans toute la Chine. Le vice-roi lui proposa lui-même de s'arrêter dans cette ville. Le P. Ricci y établit une résidence, et obtint encore d'aller à Peking avec un mandarin nommé *Président du premier tribunal de Nankin*. Il éprouva dans ce second voyage les mêmes désagréments que dans le premier. Ce mandarin eut peur aussi de se compromettre; il l'insinua à Ricci. Il n'osa cependant refuser absolument de tenir la promesse qu'il lui avoit faite, et le missionnaire l'accompagna jusqu'à la capitale. Pendant ce premier séjour, il reconnut, par des arguments qui lui parurent évidents, que Peking n'est autre chose que le *Cambalao* de Paul de Venise, et la Chine, le royaume de *Catay*. Il interrogea là-dessus deux Arabes, grands voyageurs, qui avoient mené un lion à l'Empereur, et qui se trouvèrent de son avis,

Cependant Ricci, ne pouvant pas recueillir de son séjour à Peking les avantages qu'il en avoit espérés pour la religion, résolut de s'en retourner à Nankin. Il s'embarqua sur la rivière de Peking, qui tombe dans le fleuve Jaune, lequel aussi, par un canal, communique avec le Kiang; en sorte que, sans aucune interruption que la montagne de Moulin, on peut aller par eau de Peking à Macao, quoique ces deux villes soient distantes d'environ six cents lieues.

Ricci, avant de se rendre à Nankin, voulut aller à Secheu, dans la province de Se-kiam. Secheu est la Venise de la Chine, à cela près qu'au lieu que Venise est construite au milieu de la mer, Secheu est bâtie dans l'eau douce. Cette ville est si peuplée, si riche et dans une situation si agréable, que les Chinois lui ont donné le nom de *paradis de la terre*.

Ricci, arrivé à Nankin, y fit un établissement, et y reçut la visite de tous les grands et de tous les lettrés. Beaucoup de gens d'esprit se firent ses disciples, pour réformer à son école les fausses idées qu'avoient les Chinois dans presque toutes les sciences.

Leurs physiiciens établissoient cinq éléments, desquels ils excluoient l'air, ne regardant l'espace qu'il occupe que comme un grand vide. Ils lui en substituoient deux autres, qui étoient le bois et le métal. Toute

leur astrologie, dont ils font une étude si longue et si assidue, ne leur avoit point encore bien appris que les éclipses de lune arrivent par l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil, et le peuple surtout disoit sur cela des choses qu'on auroit peine à pardonner aux Américains les plus sauvages. Ils ignoroient le système du monde, et n'en avoient aucun vraisemblable. Leurs plus habiles géographes tenoient comme un principe indubitable que la terre étoit carrée, et ne concevoient pas qu'il pût y avoir des antipodes. La solide réfutation de toutes ces erreurs et d'une infinité d'autres fit écouter Ricci des savants comme un oracle. Il est aisé de concevoir combien l'ascendant du missionnaire fut encore plus grand sur quelques idolâtres qui voulurent disputer contre lui sur la nature de Dieu et la véritable religion. Comme ces disputes furent publiques, l'approbation qu'on donna au père Ricci fut si universelle, que, si l'on étoit persuadé toutes les fois qu'on est convaincu, les gens d'esprit de Nankin eussent dès-lors confessé le vrai Dieu, et appris à connoître le culte qu'il faut lui rendre.

Ricci vit aussi à Nankin ou dans les environs plusieurs choses dignes de fixer l'attention et la curiosité. La première fut certains feux d'artifices auxquels il dit qu'on

ne peut pas comparer ceux du reste du monde. Le P. d'Incarville, missionnaire à Peking, en a depuis envoyé en France la recette et la composition.

La seconde, un observatoire bâti sur une haute montagne. On y voit une grande cour entourée de grands corps-de-logis, et pleine de machines, parmi lesquelles le P. Ricci en trouva quatre très curieuses, qui, quoique toujours exposées à l'air depuis deux cent cinquante ans, n'avoient encore rien perdu de leur poli et de leur lustre. La troisième rareté qu'on lui fit voir fut un temple très magnifique, bâti dans un grand bois de pins, dont l'enclos n'occupe guère moins de quatre lieues.

Ces occupations ne firent point oublier au missionnaire l'objet principal qui l'avoit attiré en Chine. Dieu répandit ses bénédictions sur ses travaux, et il jeta à Nankin les fondements d'une église, qui est devenue très-nombreuse, et assez florissante pour qu'on ait cru devoir l'ériger en évêché.

Le P. Ricci, toujours persuadé qu'il ne travailleroit jamais assez solidement sans la protection de l'Empereur, entreprit un troisième voyage de Peking, dès qu'il se vit assez de coopérateurs pour soutenir et augmenter le nombre des néophytes de Nankin. Il prépara donc ses présents pour l'Empereur, et assembla toutes les curiosi-

tés d'Europe qu'il s'étoit procurées de longue main pour cet objet. Il se mit en route, et, après bien des traverses et des contradictions qui auroient découragé tout autre qu'un missionnaire plein de confiance en Dieu, il arriva à la capitale, et parvint enfin jusqu'à l'Empereur, qui reçut agréablement tous ses présents, parmi lesquels il y avoit un tableau du Sauveur et un de la très Sainte Vierge, une horloge, une montre avec sonnerie, etc. Ce prince lui permit de s'établir à Peking, et d'entrer quatre fois l'année avec ses compagnons dans un des enclos du palais, où il n'y a que les officiers de l'Empereur qui aient le droit d'entrer.

Ce que le P. Ricoi avoit prévu arriva. Il n'avoit recueilli de vingt ans de travaux et de patience que des persécutions cruelles, ou des applaudissemens stériles; mais la loi de Dieu et ses ministres n'eurent pas été plutôt connus à la cour; l'Empereur ne les eut pas plutôt regardés favorablement, c'est-à-dire, la grâce divine n'eut pas plutôt levé les obstacles de crainte et de mauvaise honte qui empêchoient les Chinois, timides et encore plus orgueilleux, de suivre une loi étrangère, que ceux des sages qui cherchoient sincèrement la vérité l'embrassèrent dès qu'ils la connurent. La pluralité des femmes et la peur de manquer de pos-

térité, ce qui passe à la Chine pour un grand malheur, en retint le plus grand nombre ; mais la grâce vainquit en plusieurs, même des plus considérables par leur naissance et par leurs emplois, ces impérieuses cupidités ; et leur exemple fut tellement suivi, que les missionnaires ne pouvoient y suffire, quoiqu'on en eût envoyé beaucoup de nouveaux et déjà formés et pleins de zèle.

Le P. Ricci et ses compagnons étendirent leurs soins au-delà de la capitale ; ils firent des excursions dans les campagnes, dans les provinces ; ils annoncèrent l'évangile ; ils firent goûter et suivre la doctrine chrétienne. Les nouveaux chrétiens devinrent de nouveaux apôtres. Leur changement, la pureté de leurs mœurs, leur modestie, leur douceur, leur patience, leur désintéressement, leur charité, persuadèrent autant et peut-être plus que les prédications des missionnaires, que la religion qu'ils avoient apportée d'Europe, étoit la seule qu'on dût embrasser et pratiquer.

Quels sont les préceptes de la philosophie qui produisent ces révolutions dans les idées, dans les sentiments, dans les actions ? On cherche un code de morale qui rende les hommes meilleurs, l'évangile nous le présente : on le rejette ; il nous vient de Dieu, et ce n'est plus que par des hommes

trompeurs ou trompés, ce n'est plus que par des aveugles, que dans ce siècle de lumières, on veut être conduit et éclairé ! *Nolumus hunc regnare super nos.* (Luc 19, 14.)

Il s'éleva de tous côtés des églises nombreuses et florissantes, et la longue et constante persévérance du premier ouvrier évangélique de la Chine fut enfin récompensée par le succès le plus touchant, le plus désirable. Les établissements formés à Nankin et à Nanchan s'accrurent, se fortifièrent; Dieu y étoit servi, aimé, et les néophytes y donnoient l'exemple des plus sublimes vertus, et retraçoient la vie et le courage des premiers siècles du christianisme.

Les missionnaires, par égard pour les usages et les mœurs de cet empire, ne purent parvenir à faire connoître la religion aux femmes chinoises qu'avec beaucoup de précautions. Les premières qu'ils convertirent, servirent de catéchistes pour endoctriner les autres, et ils respectèrent, tant qu'ils purent, cette séparation des deux sexes qu'ils trouvèrent établie.

Ceux qui ont fait des crimes aux jésuites, même de leurs vertus, les ont accusés d'avoir affecté sur ce point une pudeur injurieuse aux sacrements, en omettant plusieurs de leurs saintes cérémonies, sous prétexte qu'elles ne sont pas absolument

plus que
de lu-
éclairé !
(c 19, 14.)
ses nom-
ongue et
ouvrier
recom-
chant, le
formés à
se forti-
é, et les
des plus
vie et le
christia-

pour les
, ne pu-
religion
aucoup de
converti-
endoc-
ent, tant
les deux

x jésui-
accusés
leur in-
ant plu-
es, sous
olument

nécessaires au salut; mais, outre qu'ils n'en ont usé ainsi qu'avec la permission du saint siège, qu'ils ont toujours eu soin de consulter dès les commencements dans toutes les circonstances douteuses et embarrassantes, je laisse aux personnes équitables à juger qui a eu le plus de raison, ou des jésuites d'avoir ménagé, en des choses qui ne sont pas essentielles, la foiblesse d'un peuple ombrageux et d'une délicatesse outrée sur les bienséances qui regardent le sexe, ou de ceux qui les ont blâmés d'un ménagement qui paroissoit nécessaire à l'établissement de la foi dans un des plus grands royaumes du monde. Si l'on apprit en Europe les progrès de la religion à la Chine avec une sorte de jalousie contre ceux dont il avoit plu à la Providence de se servir, ils trouvèrent aussi dans cet empire même bien des croix et des contradictions. Quelques infidèles, entêtés de leurs erreurs, craignirent l'espèce de solitude où ils alloient être réduits par l'établissement de notre sainte religion. Ils ne négligèrent donc rien pour la combattre, et employèrent contre Ricci et ses compagnons tous les moyens que purent leur suggérer la haine et la fureur. Ils ne servirent qu'à animer leur zèle et à soutenir leur espérance. Le bien se faisoit, les tempêtes se calmoient, et l'évangile s'étendoit de plus en

plus; mais on ne sauroit dépeindre ce qu'il en coûta de travaux au chef de cette sainte entreprise. Tout rouloit sur lui; il falloit veiller sur toutes les églises, former des novices capables de perpétuer ce qu'on ne faisoit que de commencer, catéchiser, prêcher, confesser, visiter les malades, continuer à cultiver les sciences, donner des leçons de mathématiques et de géographie, répondre aux doutes, aux objections que lui envoioient les lettrés de toutes les parties de la Chine, cultiver, ménager la protection des grands, fournir à la subsistance des missionnaires et des pauvres, être tout à tous, et s'oublier sans cesse soi-même pour ne s'occuper que de Dieu et de son œuvre : telle étoit la charge du père Ricci; il la remplit toujours avec exactitude, et, comme nous l'avons déjà observé, il trouva le temps encore de composer en chinois d'excellents ouvrages sur la morale et sur la religion. Celui que nous donnons au public dans ce recueil a été traduit par le P. Jacques, missionnaire, mort à Peking il y a plusieurs années. Il est regardé dans la Chine même comme un modèle pour la netteté et l'élégance du style, et le succès qu'il a eu prouve que ce peuple est capable de suivre les raisonnements les plus subtils et les plus déliés. C'est une réfutation des erreurs principales qui règnent dans cet empire, et une

espèce de préparation à l'évangile. L'auteur y établit solidement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la liberté de l'homme, et en détruisant tous les systèmes absurdes de la gentilité et de l'irréligion, il prépare les esprits à la connoissance d'un Dieu, créateur et libérateur. Tant de travaux épuisèrent le P. Ricci : il y succomba malgré la force de son tempérament, et mourut après quelques jours de maladie, employés à s'y préparer, à l'âge de cinquante-sept ans, et non de plus de quatre-vingts, comme nous l'avions dit par erreur dans la préface du neuvième volume de ce recueil.

Il sembloit, et il y a tout lieu de présumer que Dieu l'avoit choisi dans sa miséricorde pour l'entreprise si difficile de porter à la Chine la lumière de l'évangile.

Le zèle, dit le P. d'Orléans, le zèle courageux, infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, et timide pour oser davantage, devoit être le caractère de celui que Dieu avoit destiné pour être l'apôtre d'une nation délicate, soupçonneuse et naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans son pays. Il falloit ce cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage si souvent ruiné, et savoir si bien profiter des moindres ressources. Il falloit ce génie su-

périeur, ce rare et profond savoir, pour se rendre respectable à des gens accoutumés à ne respecter qu'eux, et pour enseigner une loi nouvelle à ceux qui n'avoient pas cru jusque-là que personne pût leur rien apprendre ; mais il falloit aussi une humilité et une modestie pareille à la sienne, pour adoucir à ce peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit, auquel on ne se soumet volontiers que quand on le reçoit sans s'en apercevoir. Il falloit enfin une aussi grande vertu et une aussi continuelle union avec Dieu que celle de l'homme apostolique, pour se rendre supportable à soi-même par l'onction de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers, que l'étoit celle qu'il avoit menée depuis qu'il étoit à la Chine, où l'on peut dire que le plus long martyr lui auroit épargné bien des souffrances.

En laissant son corps à la Chine, le P. Ricci y a laissé son esprit que cette nouvelle chrétienté conserve encore chèrement : esprit de ferveur pour les fidèles, esprit de vrai zèle pour les missionnaires. C'est par cette ferveur constante que la foi de ceux-là a si souvent triomphé des persécutions et des persécuteurs qui l'ont de temps en temps attaquée avec une violence capable d'ébranler les esprits les plus fermes ; c'est par ce zèle sage et discret

que ceux-ci ont avancé l'œuvre de Dieu.

Nous espérons que ce maître si grand, si bon, la soutiendra cette œuvre si sainte, et qu'il ne laissera pas manquer ce vaste royaume de missionnaires plus vertueux, plus éclairés, et surtout moins enviés que les successeurs et confrères du P. Ricci.

Nous pouvons le dire à présent sans qu'on nous soupçonne d'aucun intérêt, d'aucun esprit de parti, la chose la plus nécessaire après la grâce divine, pour la propagation et le maintien de la foi, c'est l'union et la confiance entre les ouvriers évangéliques. Les jalousies de corps dans les pays infidèles, les préventions, les défiances ont souvent ruiné les plus belles chrétientés, et leur perte n'est venue le plus ordinairement que de ceux qui auroient dû travailler à les en garantir. Fasse le Ciel que désormais du moins tous s'entendent, tous s'accordent, tous s'aiment; que personne ne cherche sa propre gloire, et ne soit jaloux des succès des autres; qu'on ne pense, qu'on ne s'occupe que de faire connoître et de faire glorifier le Dieu qu'on va prêcher, et qu'oubliant toute espèce de rivalité, on soit aussi aise du bien que font les autres, que de celui qu'on fait soi-même, ou plutôt que Dieu fait pour eux ou par nous!

Après la mort du P. Ricci, il s'éleva

une si violente persécution contre les missionnaires, qu'ils furent obligés de se retirer à Macao. L'année suivante, 1618, l'Empereur de la Chine, Vanlié, fut attaqué par les Tartares. Ils avancèrent dans le pays jusqu'à sept lieues de la capitale, et gagnèrent une grande bataille. Vanlié en fut tellement effrayé, qu'il eût abandonné Peking, si son conseil ne lui eût représenté que cette action le déshonoreroit et abattrait le cœur de ses sujets. Ce prince mourut sur ces entrefaites, et laissa à Tien-ki, son petit-fils, le soin de repousser les Tartares. Parmi les moyens de soutenir cette guerre, on insinua au nouveau roi que l'usage de l'artillerie seroit un des plus efficaces. Les Chinois en avoient, mais ne savoient pas s'en servir. Pour l'apprendre des Portugais, on les appela de Macao, et l'on crut devoir permettre aux missionnaires de les accompagner. Les efforts que fit Tien-ki obligèrent le roi Tartare à se retirer sur ses frontières, où cette nation inquiète se tint quelque temps en repos. Durant ce calme, les missionnaires firent de grands progrès; ils gagnèrent l'estime et la faveur des grands et de l'Empereur. Zon-chin, successeur de Tien-ki, prit beaucoup de goût pour l'esprit et les connoissances du P. Adam Schall, natif de Cologne et missionnaire jésuite. On le regardoit dans tout l'empire

les mis-
de se reti-
18, l'Em-
taqué par
s le pays
et gagnè-
en fut tel-
ne Pekin,
senté que
battroit le
mourut sur
i, son pe-
Tartares.
te guerre,
l'usage de
caces. Les
voient pas
Portugais,
rur devoir
es accom-
ki obligè-
r ses fron-
se tint
ce calme,
s progrès ;
les grands
cesseur de
pour l'es-
P. Adam
ssionnaire
l'empire

comme un des hommes que ce prince ho-
noroit le plus. Ce fut sous ce malheureux
Empereur qu'en l'année 1636, deux voleurs
étant soulevés dans deux différents en-
droits de la Chine, l'un d'eux devint assez
puissant pour déclarer la guerre au prince.
Il alla l'assiéger dans Pekin, et en peu de
jours, il le réduisit à se donner la mort lui-
même pour ne pas tomber entre ses mains.
Pour venger cet attentat et repousser ces
brigands, Usangney, qui commandoit sur
la frontière, appela les Tartares à son se-
cours. Ils y volèrent, défirèrent le brigand,
reprirent Pekin, mais gardèrent pour eux-
mêmes l'empire qu'ils étoient venus secou-
rir. Zunté, leur roi, en commença la
conquête, et Chun-chi, son fils, l'acheva.
Pendant toutes ces révolutions, le P. Adam
Schall demeura à Pekin ; le vainqueur vou-
lut le voir, et il le combla de témoignages
d'amitié. Lorsque tout fut apaisé, et le
prince tartare solidement établi sur le trône
chinois, il obligea le P. Adam Schall
d'accepter la charge de président du tribu-
nal des mathématiques ; c'est l'unique oc-
casion où ce père se soit jamais trouvé en
danger de perdre les bonnes grâces du mo-
narque. Les résistances du missionnaire
déplurent au prince : il le lui marqua ; mais,
dans toutes les autres rencontres, Chun-chi
lui parut toujours plein de condescendance

et de bonté. Il n'avoit besoin ni d'étudier, ni de ménager son humeur, et tout ce qui lui venoit du missionnaire, les plus fortes même et très fréquentes remontrances étoient très bien reçues. Non-seulement il lui donna l'entrée libre dans son palais, mais il alloit souvent lui rendre visite dans sa maison, et passoit plusieurs heures avec lui.

Les entretiens qu'ils avoient ensemble étoient ou de mathématiques, ou de morale, ou de religion ; car le P. Adam Schall eut l'adresse de faire passer peu à peu le prince des discours agréables aux discours utiles, et, autant qu'il put, aux sujets propres à lui ouvrir les yeux sur les vérités du salut. Par de semblables conférences, le missionnaire inspira du moins au conquérant une telle estime pour la religion chrétienne, qu'il la favorisa toujours, et laissa à ceux qui la prêchoient une pleine liberté de l'étendre. Aussi fit-elle des progrès considérables sous son règne.

Si Adam Schall et ses confrères n'avoient agi que par des vues politiques ; s'ils avoient eu l'ambition, comme on les en a accusés, de prêcher et de gouverner seuls l'Eglise de la Chine, ils n'auroient point fait part à toute l'Europe des progrès de la religion ; ils n'auroient point demandé des coopérateurs d'une autre profession que la leur ;

ils n'a
cet en
formo
que de
tant qu
et à dé
sont p
person
Chu
Son su
n'avoit
cemen
protect
suite a
rent p
exilés à
faveur,
probres
et les f
pour av
par sa
plus he
dans t
avec ho
monarc
ne fut p
frances
n'avoien
fut sort
vrance,
pour fa
fants de

ils n'auroient favorisé ni leur entrée dans cet empire, ni les établissemens qu'ils y formoient. Rien ne leur étoit plus facile que de s'y opposer, et rien n'est plus constant que leur zèle à encourager, à soutenir et à défendre tous les missionnaires qui s'y sont présentés, sans aucune acception de personne.

Chun-chi mourut à quatre-vingts ans. Son successeur fut le célèbre Cang-hi : il n'avoit alors que huit ans, et les commencemens de son règne n'annoncèrent pas la protection éclatante qu'il accorda par la suite aux missionnaires européens. Ils furent presque tous chargés de chaînes et exilés à Canton. Adam Schall, déchu de sa faveur, privé de ses dignités, accablé d'opprobres et de calomnies, souffrit la prison et les fers, et fut enfin condamné à mort pour avoir prêché Jésus-Christ. Il témoigna par sa constance qu'il s'estimoit encore plus heureux de confesser le nom de Dieu dans un cachot, que de l'avoir annoncé avec honneur dans le palais d'un grand monarque. La sentence portée contre lui ne fut pas exécutée; mais l'âge et les souffrances firent bientôt ce que les bourreaux n'avoient pas fait. Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, Dieu acheva sa délivrance, en rompant les liens de son corps, pour faire jouir son âme de la liberté des enfans de Dieu.

La persécution fut vive pendant la minorité de l'empereur ; mais elle cessa dès qu'il fut majeur et qu'il gouverna par lui-même, Dieu ayant réservé à ce prince si juste , si plein de raison et d'esprit , la gloire de rétablir son culte à la Chine. Voici quelle en fut l'occasion.

C'est une coutume parmi les Chinois de faire faire tous les ans le calendrier, à peu près comme on fait ici les almanachs ; mais le calendrier dans ce pays-là est regardé comme une affaire de grande importance dans l'état. Il se fait par autorité publique , et le prince ne dédaigne pas de s'en mêler. Depuis qu'on avoit ôté ce soin au P. Adam Schall, avec sa charge de président du tribunal des mathématiques, l'ignorance de celui qui avoit été mis à sa place , y avoit laissé glisser tant de fautes, que le prince voulut qu'on travaillât à le réformer. Comme on ne craignoit plus à la cour de donner de bons conseils à l'Empereur, il se trouva des gens équitables et courageux , qui lui représentèrent que les mathématiciens d'Europe exilés ou emprisonnés pendant sa minorité, et dont il étoit resté trois à Pekin, étoient d'une habileté si connue à la Chine, qu'on ne pouvoit faire plus prudemment que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon , et envoya chercher sur-le-champ les

trois
et de
tout
impo
qui e
On le
Verbi
consi
gross
Il en
lors c
très s
Le
faveu
prêch
reçut
lant p
donna
jeta. L
rage,
d'autr
sainte
dance
l'affair
titre d
examin
cida q
ma! à
bonne
traire
moire

trois Européens. Ils furent très bien reçus , et dès cette première audience ils eurent tout sujet d'en attendre quelque grâce plus importante que l'intendance du calendrier qui étoit déjà dressé pour l'année suivante. On le donna à examiner au P. Ferdinand Verbiest, qui y trouva plus de vingt fautes considérables, et quelques-unes même si grossières, que tout le monde en fut surpris. Il en fit son rapport à l'Empereur, qui dès lors conçut pour le missionnaire une estime très singulière.

Le P. Verbiest profita de cette lueur de faveur pour demander la permission de prêcher la religion chrétienne. Le prince reçut sa requête avec bonté ; mais ne voulant point se dispenser des formes , il la donna à examiner à un tribunal qui la rejeta. Le missionnaire ne perdit point courage, et pria l'Empereur de lui nommer d'autres juges moins prévenus contre notre sainte loi. L'Empereur, par une condescendance que toute la cour admira, renvoya l'affaire à un autre tribunal qui porte le titre d'États de l'empire , lequel l'ayant examinée avec beaucoup d'attention, déclara que la religion chrétienne avoit été mal à propos condamnée ; qu'elle étoit bonne, et qu'elle ne contenoit rien de contraire au bien de l'état ; qu'ainsi la mémoire du P. Adam Schall, qui avoit été flé-

tris pour l'avoir prêchée, devoit être réhabilitée ; les grands dépourvus de leurs charges pour l'avoir suivie , rétablis ; les prêtres européens rappelés, etc.

Ce jugement fut d'un grand poids pour assurer le jeune prince contre les remontrances importunes des ennemis de la religion. Dès la première année que les missionnaires retournèrent dans leurs églises, qui fut l'an 1671, plusieurs Chinois embrassèrent la foi, sans que personne s'y opposât. L'année suivante, un oncle maternel de l'Empereur et un des huit généraux perpétuels qui commandent la milice tartare, reçurent le baptême. Depuis ce temps-là, l'Évangile a fait dans la Chine de très grands progrès.

Le P. Verbiest, digne successeur des PP. Ricci et Adam Schall, a été l'ame de tous ces succès, et la colonne de cette église pendant qu'il a vécu. Ses entretiens fréquents avec l'Empereur, les leçons de mathématiques qu'il lui donnoit furent pour lui une occasion de lui expliquer la loi de Dieu. Il lui inspira pour elle une grande estime, un grand respect, sans cependant avoir le bonheur de lui persuader de l'embrasser.

C'est au P. Ferdinand Verbiest que les Français sont redevables d'avoir été appelés à partager ses travaux ; c'est lui qui les

tre réha-
urs char-
s prêtres

oids pour
s remon-
de la reli-
les mis-
s églises,
nois em-
sonne s'y
le mater-
généraux
nilice tar-
ce temps-
ne de très

asseur des
l'ame de
cette église
etions fré-
ns de ma-
rent pour
r la loi de
ne grande
cependant
er de l'em-

st que les
été appe-
lui qui les

fit venir à Pekin, et qui disposa l'Empereur à les recevoir et à les traiter avec distinction. Il mourut au moment qu'ils y arrivèrent, et fut privé de la consolation de les présenter lui-même à la cour.

Sa mort fut sainte comme l'avoit été sa vie; il s'y étoit préparé par l'exercice continu des vertus apostoliques et religieuses, et pratiquoit le premier ce qu'il recomman-
loit aux autres missionnaires. Il pensoit pour lui ainsi que pour les autres, que, pour faire le bien, surtout à la Chine, il falloit des hommes d'un courage que rien ne rebute, d'une activité que rien n'arrête, d'une constance que rien ne lasse, d'un zèle prudent sans respect humain, circonspect sans timidité, entreprenant sans ambition, patient sans indifférence, d'une application au salut d'autrui, qui ne diminue rien de celle qu'on doit avoir au sien propre, d'un désintéressement en vertu duquel on puisse vivre avec Jésus-Christ : *Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de celui qui m'a employé.* (Jean VIII, v, 50.)

Nous avons tiré ce que nous rapportons ici d'une vie du P. Ricci, faite par le P. d'Orléans, et imprimée à Paris en 1693. Il nous a paru utile de donner une connoissance un peu étendue des talents, du zèle et des vertus des trois missionnaires qu'on regarde comme les fondateurs de la mission

de Chine, et de présenter un abrégé de ce qu'ils ont fait de bien depuis leur entrée jusqu'à l'arrivée des missionnaires français qui, par leurs relations, ont tant contribué à nous faire connoître ce vaste empire.

On trouvera dans ce volume un mémoire de M. de la Lande, de l'académie des sciences, sur la vie et les travaux de M. l'abbé Piquet, missionnaire de Saint-Sulpice, dans l'Amérique septentrionale. Nous nous faisons un devoir et un plaisir de faire connoître tous ceux qui se sont distingués dans la carrière apostolique, et de rendre justice à leurs talents et à leurs vertus. On verra ensuite une histoire de l'ancienne astronomie chinoise; ouvrage savant, peut-être utile, mais peu agréable pour ceux qui ne sont pas initiés dans ce genre de connoissances; un mémoire curieux sur le voyage et le séjour du cardinal de Tournon à la Chine, et plusieurs lettres vraiment édifiantes, tant de missionnaires qui restent à Pekin, que de ceux du séminaire des Missions étrangères, qui travaillent dans les provinces.

Avant que de terminer cette préface, nous nous permettrons quelques observations sur ce qu'on lit de la Chine dans le *Voyage* de M. de Sonnerat, qui vient de paroître. Nous ne refusons à l'auteur ni de l'esprit, ni des talents; mais il nous paroît

qu'il
lais
asse
pre
la C
prin
lien
écri
nem
N
avan
ner
mém
d'Eu
ou c
vani
born
subt
litig
assez
piro
Ap
cepe
nabl
entre
Son
poin
en ig
rapp
a im
cueil

égé de ce
ur entrée
s français
contribué
mpire.

n mémoire
lémie des
ravaux de
de Saint-

entrionale.

un plaisir

se sont dis-

que, et de

urs vertus.

l'ancienne

vant, peut

ur ceux qui

re de con-

eux sur le

le Tournon

s vraiment

qui restent

inaire de

ent dans le

é préface,

s observa-

ine dans le

ni vient de

uteur ni de

nous paroît

qu'il se trompe quelquefois, ou qu'il s'est
laissé tromper; qu'il décide, qu'il tranche
assez légèrement, et qu'il veut détruire sans
preuves ce que nous avons déjà appris de
la Chine par les relations et les voyages im-
primés, des Anglais, des Français, des Ita-
liens, de tous les auteurs enfin qui ont
écrit sur les mœurs, les arts et le gouver-
nement des Chinois.

Nous n'insisterons point sur l'idée peu
avantageuse que cet auteur veut nous don-
ner des missionnaires. Il insinue, il paroît
même persuadé qu'il n'y a dans cette classe
d'Européens que des ignorants fanatiques,
ou des imposteurs pleins d'adresse et de
vanité; les uns sont des gens inquiets, qui
bornent toujours leurs connoissances à des
subtilités scolastiques; les autres, des po-
litiques méchants, profonds, et cependant
assez aimables, qui n'agissoient, qui ne res-
piroient que pour donner des fers à l'univers.

Après ce début philosophique, dit-on, et
cependant si peu décent, si peu raison-
nable, l'auteur entre en matière. Nous y
entrons avec lui, en observant que M. de
Sonnerat n'a point vu la Chine; qu'il ne l'a
point parcourue; qu'il paroît même qu'il
en ignore la langue, et que tout ce qu'il
rapporte, n'est que le résultat ou de ce qu'il
a imaginé lui-même, ou de ce qu'il a re-
cueilli par les interprètes, peut-être infi-

dèles , de quelques marchands chinois peu instruits et aussi peu curieux d'instruire un étranger.

Que penserions-nous d'un voyageur qui, ayant abordé dans une ville sur les confins de l'Europe, voudroit, d'après quelques conversations avec un Européen sans esprit, sans lumières, et dont il n'entend pas le langage, nous parler de tous nos usages, juger nos académies, nos tribunaux, notre administration, et contredire sans preuves, sans citer aucune autorité, tout ce qui en a été écrit et publié ?

Voilà cependant ce qui arrive à M. de Sonnerat ; il a été à Canton, ville à une des extrémités de la Chine, à près de six cents lieues de la capitale. Il n'y a point vu, il n'y a pas du moins entretenu les mandarins et les lettrés ; on lui a à peine permis de sortir du quartier assigné pour les Européens ; il ne sait point cette langue si difficile à parler et à entendre ; et cependant il prononce en homme qui auroit voyagé dans toutes les provinces de la Chine, lu les principaux ouvrages, visité les palais, les tribunaux, les académies, entretenu les gouverneurs, les magistrats, les lettrés : il décide sur la population de ce vaste pays qu'il ne connoît pas, sur l'agriculture, sur le gouvernement, sur les auteurs et leurs productions, sur les arts et les usages. Il

parle
d'assu
quara
tout
ont su
ont si
bituel
trés,
tère d
de bie
tion d
c'est à
cesse
légère
C'é
ne son
que p
les po
rope :
voyer
prix,
respon
Il es
nerat
pas ab
tort, e
il avan
tradu
contro
sionne
profor

parle enfin de tout, et avec autant et plus d'assurance que ceux qui y ont passé vingt, quarante ans de leur vie; qui l'ont parcouru tout entier, qui en ont levé la carte; qui ont suivi l'Empereur dans ses voyages; qui ont siégé dans les tribunaux, conversé habituellement avec les mandarins et les lettrés, étudié la langue, les mœurs, le caractère d'une nation qu'ils avoient tant d'intérêt de bien connoître, obtenu la communication des archives, pénétré dans les palais : c'est à eux que M. de Sonnerat donne sans cesse le démenti, avec un dédain ou une légèreté qui n'est rien moins que persuasive.

C'étoient des missionnaires, dès-lors il ne sont pas dignes de foi. Ce n'est pas ainsi que pensoient, il n'y a pas si long-temps, les personnages les plus savants de l'Europe : ils daignoient les consulter, leur envoyer leurs ouvrages, et mettre quelque prix, quelque honneur même à leur correspondance.

Il est cependant très permis à M. de Sonnerat de les contredire; mais ne seroit-il pas alors convenable de prouver qu'ils ont tort, et peut-on le croire lui-même, quand il avance que l'histoire générale de la Chine, traduite sur les annales originales, est toute controuvée; que c'est une ruse des missionnaires; que c'est par une suite de leur profonde et étonnante politique, qu'ils ont

composé cette histoire ? Si le fait est vrai , il n'est guère vraisemblable. Un point de cette importance méritoit d'autant plus d'être prouvé, que personne ne s'étoit avisé, avant M. de Sonnerat, de l'insinuer , ni de le soutenir. Ce n'est pas que les missionnaires qu'il en accuse aient manqué à la Chine, comme ailleurs , d'observateurs attentifs à relever tout ce qu'ils disoient, tout ce qu'ils faisoient, tout ce qu'ils écrivoient. Est-il même possible qu'on ait imaginé cet enchaînement de faits, cette suite de dynasties, ces guerres, ces révolutions, ce grand et vaste tableau de l'empire, le plus ancien et le plus étendu, et que M. de Sonnerat ait été le seul à s'apercevoir que tout cela étoit le fruit d'une politique qui se joue de la vérité, et se plaît à tromper, à surprendre la crédulité de l'univers entier ?

Parmi tant d'autres missionnaires zélés, savants, mais quelquefois prévenus, souvent même ennemis, nous osons le dire, de ceux qu'attaque M. de Sonnerat, aucun ni à Peking, ni dans les provinces de la Chine, ni même en Europe, aucun n'auroit-il eu le courage de se récrier contre une pareille et si monstrueuse imposture ?

Je dis la même chose et fais la même réponse au sujet des œuvres de Confucius : ce qui est de lui, assure M. de Sonnerat, n'est qu'un recueil de maximes triviales, de

pito
nois
soph
sion
trad
par
mais
l'aut
on l
A-t-i
nois
en a
qu'il
pas b
raison
que C
et qu
bles
main
tique
non
celle
nonce
la Ch
l'atten
philos
que s
obser
sophe
M.
des re

est vrai ,
point de
ant plus
toit avisé,
er , ni de
mission-
nqué à la
ateurs at-
ient, tout
crivoient.
maginé cet
te de dy-
tions , ce
e, le plus
l. de Son-
r que tout
ui se joue
er , à sur-
entier?
res zélés ,
nus , sou-
le dire, de
aucun ni
la Chine,
roit-il eu
e pareille
la même
onfucius:
Sonnerat,
viales, de

pitoyables rapsodies. Ce que nous en con-
noissons en Europe n'est pas de ce philo-
sophe, et tous les manuscrits que les mis-
sionnaires nous ont envoyés pour être des
traductions de ses ouvrages, ont été faits
par eux. Cette assertion est bien positive :
mais quelque respect qu'on doive avoir pour
l'autorité de M. de Sonnerat, doit-on, peut-
on le croire uniquement sur sa parole?
A-t-il lu les originaux du philosophe chi-
nois? Les a-t-il comparés avec ce que nous
en avons ici? S'il est fondé à soutenir ce
qu'il avance si affirmativement, il ne lui est
pas bien difficile de nous en expliquer les
raisons : devoit-il donc se contenter de dire
que Confucius est une espèce de radoteur,
et que ces maximes si sages, si raisonna-
bles que vous admirez, partent d'une autre
main que de la sienne, Ce point de cri-
tique étoit digne de sa sagacité, et il devoit
non pas dire, mais démontrer un fait de
cette nature, surtout après nous avoir an-
noncé qu'il ne seroit point partial, et que
la Chine méritoit plus qu'aucune nation
l'attention de l'observateur et l'examen du
philosophe. Mais comment a-t-il pu espérer
que ses lecteurs s'en rapporteroient à un
observateur qui n'a rien vu, et à un philo-
sophe qui ne prouve rien?

M. de Sonnerat prête aussi aux auteurs
des relations un enthousiasme qu'ils n'ont

pas pour les Chinois. Il leur fait parler un langage qu'ils n'ont pas tenu ; c'est une occasion de les réfuter, de les décréditer. Il n'y a que lui qui connoisse la Chine, qui en juge sans partialité, qui l'ait assez bien vue, sans cependant la voir, pour apprécier cette nation et déterminer nos opinions sur ses mœurs, son gouvernement, ses manufactures et ses connoissances.

Les missionnaires, dit-il, ont fait passer les Chinois pour de grands astronomes ; et néanmoins il n'y en a pas un seul qui nous en ait donné cette idée. Ils ont mandé en Europe, il est vrai, qu'ils ont trouvé à la Chine des observatoires, des instruments d'astronomie, quelques méthodes, quelques connoissances de cette science, un tribunal chargé de spéculer le ciel, et de rendre compte à l'Empereur et au public de ses observations ; mais ils ont ajouté que cette science, ainsi que la géographie, y étoient encore dans l'enfance ; que ceux qui s'y adonnoient n'en avoient que des connoissances élémentaires ; qu'ils ne suivoient qu'une routine, et n'avoient point de règles sûres ni de système fixe.

Le P. Parennin, dans une de ses lettres à M. de Mairan, rend compte du peu de progrès que les Chinois avoient fait dans l'astronomie, même depuis l'arrivée des missionnaires, et du peu d'espérance qu'il

avoit qu'on
cette persé
saire pour
taine perfe
Chinois po

M. de So
il nous parl
mais, bien
bizarre, et
tout, les m
en faire ser
ilité. Nous
est impossib
l'endroit de
on lui fait d
quoient ja
qu'ils com
giques, ada
la nation.
roît point g
ans doute
apporter la
e tome où i
l'après lui
l'après le P
Les missi
es Chinois
même quel
qu'ils ont tr
e porcelai
es fonderi

avoit qu'on réussît jamais à leur inspirer cette persévérance, cette ardeur si nécessaire pour conduire cette science à une certaine perfection : est-ce là faire passer les Chinois pour de grands astronomes ?

M. de Sonnerat a bien plus raison, quand il nous parle de leur goût pour l'astrologie ; mais, bien loin de favoriser cette fantaisie bizarre, et cependant assez commune partout, les missionnaires ont travaillé à leur en faire sentir la vanité, la folie et l'inutilité. Nous ne craignons pas d'assurer qu'il est impossible à M. de Sonnerat de citer l'endroit des ouvrages du P. Duhalde, où on lui fait dire que les Européens ne manquoient jamais de remplir les almanachs qu'ils composoient de prédictions astrologiques, adaptées au goût des princes et de la nation. Une pareille imputation ne paroît point grave à M. de Sonnerat, et c'est sans doute pour cela qu'il se dispense d'en apporter la preuve, et de citer la page et le tome où il prétend avoir lu ce qu'il avance d'après lui-même, et non certainement d'après le P. Duhalde.

Les missionnaires nous ont dit aussi que les Chinois connoissoient les arts utiles et même quelques-uns des arts d'agrément, qu'ils ont trouvé chez eux des manufactures de porcelaine et d'étoffes, des imprimeries, des fonderies, des canaux, des navigateurs,

des vernis, de l'industrie, de l'adresse, mais toujours lente, routinière et aussi peu susceptible d'émulation que d'invention; que ce peuple avoit un gouvernement, une police, un grand respect pour les bienséances, beaucoup d'attachement à ses anciens usages, de l'estime pour les sciences et surtout pour la morale, dont il faisoit sa principale étude; que les talents, l'étude, l'instruction y étoient nécessaires pour parvenir aux dignités, et que les grandes fortunes étoient ordinairement la récompense de grands services rendus à l'état: qu'enfin, il ne falloit pas confondre cet empire avec ceux de l'Asie, et que, bien que le pouvoir du souverain y fût absolu, il n'étoit cependant pas tout-à-fait arbitraire; que le prince n'étoit pas despote, ni les sujets esclaves; c'en est assez pour fâcher M. de Sonnerat. Tout est condamnable dans cette nation: elle a tort d'obéir à un monarque qui peut abuser de son autorité; de lui payer des impôts; de souffrir qu'il ait des gardes, des palais, une grande représentation: elle a tort de se défier des étrangers, et de ne pas voler au-devant d'un joug qu'ils pourroient aisément lui imposer; mais ce qu'on ne doit pas surtout lui pardonner, c'est de n'avoir pas fait un meilleur accueil à M. de Sonnerat, de ne l'avoir pas traité avec les égards et la distinction que méritoient sans doute

l'adresse, ses talents et son zèle pour les sciences. et aussi pour l'invention. Nous n'étendrons pas plus loin nos réflexions sur ce *Voyage*; nous pourrions y relever encore beaucoup d'erreurs et d'anachronismes, par exemple, sur la population, dont il est impossible que M. de Sonnerat puisse nous donner une idée sûre et juste. Il voit tout avec les yeux d'un Européen, et il n'a pas même tout vu; il n'est point entré dans ces maisons dont il parle cependant; parce que les maisons, à la Chine, n'ont point d'étages, il en conclut qu'elles contiennent peu de monde. Mais à la Chine, toutes les maisons, les palais exceptés, ne sont composées que de très peu de pièces; le vestibule, la salle des hôtes, d'un côté l'appartement des hommes, de l'autre celui des femmes, qui consistent chacun en une seule pièce; en sorte que cette maison si petite, si basse, renferme souvent, comme celle de nos paysans, plus de personnes que nos hôtels les plus vastes et les plus imposants.

Il ajoute qu'à l'occasion des disputes qui s'élevèrent entre les missionnaires sur le nom chinois qu'on devoit donner à Dieu, ils furent tous renvoyés à Macao comme des brouillons dangereux, et que peu de temps après on en fit venir quelques-uns à raison de leurs connoissances astronomiques. M. de Sonnerat se trompe encore.

L'empereur Cang-hi continua toute sa vie d'aimer et de protéger les missionnaires ; ce fut son successeur, fort entêté de sa religion et très prévenu contre la nôtre, qui la proscrivit, chassa les missionnaires, et s'empara de leurs églises. Il conserva cependant ceux qui résidoient à Peking, continua de les employer dans son palais, et leur laissa le libre exercice de leur culte. Nous ne dirons rien de ces bourreaux qui précèdent les mandarins : ce sont des gardes qui les escortent, et qu'il paroît plaisant d'appeler bourreaux. En voilà bien assez sur cet ouvrage ; quelque estimable qu'en puisse être l'auteur, nous n'avons pu nous dispenser, pour l'honneur de la vérité, d'avertir le public de lire ce voyage avec une sorte de précaution, et de ne croire ce qui y est avancé qu'après un mûr examen.

M. de Sonnerat, au reste, n'est pas le seul qui ne s'en rapporte point au récit des missionnaires, quoique, ayant long-temps séjourné dans ces régions, ils doivent naturellement en mieux connoître les mœurs, les lois et les usages. C'est assez le ton dominant, depuis quelque temps, d'infirmer leur témoignage, et de préférer celui des voyageurs même qui n'ont point parcouru les pays dont ils parlent, qui n'en ont vu que les confins, et n'ont pu s'entretenir avec les nationaux que par signes ou par interprètes.

Pour f
Sonnerat
doit pen
au tome
duite de
de lettres
rue des M
cellent m
ont lu to
cette con
examiner
vérité, ils
férence a
demeuré
différente
On verra
eurs n'or
pour les r
de dédaig
à ils par

Pour fixer ses idées sur ce que dit M. de Sonnerat de la Chine, et sur ce 'que l'on doit penser de cet empire, nous renvoyons au tome LIII de l'*Histoire universelle*, traduite de l'anglais par une société de gens de lettres, imprimée à Paris chez Moutard, rue des Mathurins. On y trouvera un excellent morceau sur la Chine. Les auteurs ont lu tous les ouvrages qui ont paru sur cette contrée; ils pèsent, ils discutent, ils examinent; et, entraînés par la raison et la vérité, ils donnent presque toujours la préférence au témoignage de ceux qui y ont demeuré long-temps, et ont parcouru les différentes provinces de ce vaste empire. On verra aussi en même temps que ces auteurs n'ont rien moins que de la partialité pour les missionnaires, dont cependant ils ne dédaignent pas l'autorité dans les points où ils paroissent avoir la vérité pour eux.

ÉDI

P.

M

De M. L.
poli

L'us
rique
ce n'es
agisson
tres, m

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MEMOIRES DES INDES ET DE
LA CHINE.

LETTRE

De M. l'abbé de Fleury, à M. l'évêque de Métello-
polis (*Lançau*), vicaire apostolique de Siam.

MONSEIGNEUR,

L'USAGE que vous faites du catéchisme histo-
rique me rend bien sensible cette vérité, que
ce n'est pas nous, à proprement parler, qui
agissons, ni qui pensons pour l'utilité des au-
tres, mais Dieu qui se sert de nous comme de

très foibles instruments, qui nous donne telles pensées qu'il lui plaît, et applique aux fins sublimes de sa sagesse ce que nous avons souvent connu par des vues basses et humaines. Au lieu donc de me donner des louanges d'autant plus dangereuses pour moi, que j'ai plus de vénération pour votre dignité, pour votre piété et vos autres vertus; au lieu, dis-je, de ces compliments que nous devons laisser aux enfants du siècle, accordez-moi, je vous supplie, les secours de vos prières et de celles des saints ecclésiastiques qui vous accompagnent, afin que l'exemple de vos travaux apostoliques me donne une salutaire confusion, et que je ne succombe pas aux tentations de la vie molle et relâchée que l'on mène ici pour l'ordinaire, quand on a les commodités temporelles, sans aucune nécessité de travail. Je m'en suis imposé un depuis quelques années, plus que suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. C'est une histoire ecclésiastique dans toute son étendue, la plus vraie et la plus simple qu'il me sera possible. J'ai déjà ébauché les trois premiers siècles, et je me propose de les donner avant que de passer outre. Mes amis espèrent que cet ouvrage pourra être utile : du moins m'occupe-t-il agréablement; et je vous avoue, Monseigneur, que je me suis fait quel-

que viole
travailler
vous m'av
tôt, je l'a
vous avez
envoyer u
doit l'impe
à qui j'éc
dit, et j'en
lettre et da
qu'il n'y a
que vous e
i dit. J'ai
pour vous
l'égard à la
manière de
oulussiez u
en aurois
er en si pe
ermer dans
les généra
tendant «
traités de
ue l'on pui
e France.
ue, que je p
ra peut-être
à vos jeu

que violence, quand je l'ai interrompu pour travailler à ce mémoire, et à exécuter ce que vous m'avez ordonné. Si je m'y étois pris plus tôt, je l'aurois peut-être fait plus exact; mais vous avez eu la bonté de me dispenser de vous envoyer un ouvrage aussi fini que le demandoit l'importance de la matière, et puis je sais à qui j'écris. M. de la Loubère m'en a assez dit, et j'en ai assez vu moi-même dans votre lettre et dans votre mémoire, pour connoître qu'il n'y a qu'à vous indiquer les choses, et que vous en entendrez bien plus que je n'en ai dit. J'ai parlé avec liberté, n'écrivant que pour vous, et sachant que vous aurez plus d'égard à la sincérité de mon intention, qu'à la manière dont je parle. Il sembloit que vous voulussiez un plus grand ouvrage; mais, quand j'en aurois été capable, le moyen de le composer en si peu de temps! J'ai cru me devoir renfermer dans les grands principes et dans les règles générales de la méthode d'instruire, en attendant « qu'ici même nous ayons de bons traités de théologie spéculative et morale, » que l'on puisse enseigner dans les séminaires de France. L'institution au droit ecclésiastique, que je prends la liberté de vous envoyer, sera peut-être de quelque secours pour donner à vos jeunes clercs les principes de la disci-

plaine de l'Eglise ; et si Dieu permet que je mette au jour quelque volume de l'histoire ecclésiastique, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Cependant je crois me devoir appliquer tout entier à ce travail ; et je ne l'aurois pas quitté pendant quelques semaines, si je n'avois considéré votre lettre comme un ordre de Dieu, auquel il ne m'étoit pas possible de résister. Ayez donc la bonté, Monseigneur, de ne m'en pas demander davantage. Quant à faire travailler quelque autre suivant mes vues, j'y vois encore plus de difficulté qu'à travailler moi-même. Je sens ce qui me manque et pour le fond de théologie, et pour la connoissance de la doctrine des Indiens et des Chinois, et je ne sais où trouver quelqu'un assez instruit de l'une et de l'autre ensemble, et en même temps assez docile pour vouloir travailler sur le plan d'autrui. Au reste, me défiant avec raison de mes pensées, j'ai communiqué ce mémoire à quelques-uns de mes meilleurs amis ; et M. l'évêque de Meaux, le premier théologien de notre siècle, a bien voulu prendre la peine de l'examiner et me donner ses avis, que je n'ai pas manqué de suivre. J'espère que vous aurez la bonté d'excuser les fautes qui y sont restées. Trouvez bon, je vous supplie, que je présente ici mes respects à M. l'évêque de Ro-

salie (l'un o
suis a

A l

Pour les
de Fle

Il fa
les préj
et voir
de natu
pour re
vous a
ceux qu
fiter au
dans le
Pour les
de la m
blisseme
conversi

salie (de Lionne), et que je vous demande à l'un et à l'autre votre sainte bénédiction. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre, etc.

A Paris, ce 8 mars 1689.

MÉMOIRE

Pour les études des Missions orientales, par M. l'abbé de Fleury, auteur de l'histoire ecclésiastique, etc.

IL faut commencer par vous défaire de tous les préjugés que vous avez apportés d'Europe, et voir en chaque partie des études ce qu'il y a de naturel, d'essentiel et de vraiment utile, pour rejeter tout le reste. Au contraire, il faut vous appliquer à connoître les préjugés de ceux que vous voulez instruire, afin d'en profiter autant qu'il sera possible, vous mettant dans leur place, et entrant dans leurs idées. Pour les amener à vous, vous devez faire plus de la moitié du chemin. Or, comme votre établissement à Siam n'a pas seulement pour but la conversion du peuple de Siam en particulier,

mais celle des peuples voisins, de Pégu, de Laos, du Tunquin, de la Cochinchine et de la Chine même, et encore principalement et immédiatement l'instruction de ceux d'entre les nouveaux chrétiens que vous jugerez capables d'être ordonnés prêtres pour leur pays, vos vues doivent être fort étendues, et vous devez vous appliquer aux connoissances qui peuvent servir à la conversion de toutes ces nations différentes : ce qui sera d'autant plus facile, qu'elles ont, autant que je puis connoître, des principes communs entr'elles.

GRAMMAIRE.

Distinguez l'art de la grammaire d'avec les langues. On peut apprendre la grammaire chacun dans sa langue naturelle, et apprendre les langues étrangères par l'usage, sans aucune règle de grammaire. On dit que les Siamois apprennent ainsi par l'usage le chinois et les autres langues orientales, même leur *bali*. Continuez donc à leur enseigner de même le latin et les autres langues d'Europe. Je ne doute pas que ces langues orientales n'aient entr'elles bien plus de conformité qu'avec les nôtres; mais cette différence ne va qu'à plus ou moins de travail.

Si l'on croit que l'art de la grammaire soit nécessaire, je voudrois commencer par la leur apprendre en leur langue; car, quelque éloignée qu'elle soit de notre génie, on peut la réduire à

erta
gnit
ction
omn
erso
es au
génér
quoid
mais
tude
e lang
t les d
ue le
Qua
gramm
es ap
voir l
tromp
dire
ce que
conjug
comm
C'est u
affaire
lettres
des in
de faci

La le
aux no
pas néc
sa perf
Il en es

certaines règles. On peut distinguer les mots qui signifient des choses, et ceux qui signifient des actions, c'est-à-dire, les noms et les verbes; voir comment on exprime le pluriel, le genre, la personne qui parle ou à qui on parle, le temps et les autres circonstances de l'action. La grammaire générale imprimée à Paris, *in-8°*, peut y aider, quoiqu'à mon sens, elle ne soit pas assez générale. Mais, pour bien faire, il faudroit différer cette étude après la logique, puisque les réflexions sur le langage supposent les réflexions sur les pensées et les opérations de l'esprit dont les paroles ne sont que les signes.

Quand les Indiens sauroient les principes de la grammaire par rapport à leur langue, on pourroit les appliquer à la langue latine, en leur en faisant voir la différence. Elle consistera, si je ne me trompe, à s'exprimer en plus ou moins de mots; à dire par un adverbe, ou par une préposition, ce que le latin exprime par la déclinaison, ou la conjugaison; et, d'un autre côté, ils auront des commodités de s'exprimer qui nous manquent. C'est un grand avantage, ce me semble, d'avoir affaire à une nation polie, et qui a l'usage des lettres; et, s'il est vrai que le bali ait des cas et des inflexions, ceux qui le sauront auront plus de facilité pour le latin.

HUMANITÉS.

La lecture des poètes latins me paroît inutile aux nouveaux chrétiens des Indes, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'ils sachent la langue latine dans sa perfection, comme nous qui en avons besoin. Il en est de même des auteurs.

Pour bien entendre ces auteurs , il faut avoir une si grande connoissance des mœurs , des lois et de toute la manière de vivre des anciens , qu'il ne me semble pas à propos d'en charger des gens qui ont tant d'autres choses à apprendre. Il y a contre les poètes des raisons particulières , les vices et les fables. Ce seroit scandaliser vos disciples , de leur faire voir que , nonobstant les infamies dont ces auteurs sont pleins , vous les estimez encore assez pour les enseigner aux autres , sans compter les mauvaises impressions qu'eux-mêmes en prendroient. Les fables de l'ancienne idolâtrie y sont proposées sous des images agréables et dans un trop grand détail. Si nos nouveaux chrétiens doivent en connoître quelque chose , il faut qu'elles leur soient proposées de manière à leur en faire horreur ; mais , plutôt que de leur charger la mémoire de nouvelles fables , sans doute vous voudriez leur faire oublier celles de leur propre religion. Ainsi , de tous les auteurs profanes , je ne vois guère que les historiens qui soient à leur usage. Mais je crois qu'ils apprendront assez de latin dans les auteurs ecclésiastiques.

Le style de saint Cyprien et celui de saint Jérôme ne le cèdent guère aux meilleurs auteurs profanes. Les premiers ouvrages de saint Augustin , faits un peu après sa conversion , sont encore parfaitement bien écrits. Sévère Sulpice peut fournir en même temps le latin et l'histoire ; et notre bible vulgate n'est pas à mépriser : ce qui y manque quelquefois pour l'élégance , est bien compensé par la clarté du style et par l'importance de la matière. Je voudrois toujours commencer par cette lecture , comme la plus facile. Après tout , de quoi servira un latin si élégant à

des prêt
des Indi
tendre
nous ?
langue s
qu'il est
Europe
des scie
la religi

La rh
est si p
voudro
sont a
mouven
parler
truire.
à contr
plus sèc
les Ind
d'affair
les pas
dit av
simple
observ
usage
nous
partie
vient
mœu
conv
toute
Dém
que
écrit
des

des prêtres qui doivent passer leur vie à instruire des Indiens ? Ne suffit-il pas qu'ils puissent entendre nos livres, et entretenir commerce avec nous ? C'est beaucoup de les charger de cette langue si difficile pour eux : soulageons-les autant qu'il est possible. Le latin nous est nécessaire en Europe, pour la jurisprudence et pour la plupart des sciences ; mais ils n'en ont besoin que pour la religion uniquement.

La rhétorique, au moins celle de nos écoles, est si peu utile, même pour nous, que je ne voudrois pas non plus les en embarrasser, puisqu'ils sont accoutumés à parler simplement et sans mouvement. Exercez-les dans cette manière de parler qui est sans doute la meilleure pour instruire. Nos prédicateurs s'échauffent souvent fort à contre-temps, en traitant de la scholastique la plus sèche. Je ne serois pas d'observer comment les Indiens parlent entr'eux quand ils traitent d'affaires importantes ; quels effets font sur eux les passions ; s'ils sont plus touchés de ce qui est dit avec mouvement, ou de ce qui est proposé simplement avec assurance et autorité, et de ces observations j'en ferois une rhétorique à leur usage ; mais nous ne pouvons la faire de si loin, nous qui ne connoissons point leur manière. Une partie du défaut de la rhétorique de nos écoles, vient sans doute de n'avoir pas assez étudié nos mœurs, et de nous appliquer mal à propos ce qui convenoit aux Grecs et aux Romains. Je crois toutefois que, qui sauroit bien imiter Platon et Démosthène, persuaderoit par tout pays. Il semble que ce soit la raison même qui parle dans leurs écrits. Quant aux harangues de parade, il y a des gens sensés qui les regardent comme des

fléaux de ce pays-ci, et je me garderois bien d'en donner l'idée à ceux qui sont assez heureux pour ne les pas connoître. La vraie rhétorique n'est que l'art de mettre la vérité dans son jour. Voyez ce qu'en dit saint Augustin dans la doctrine chrétienne et contre Cresconius.

PHILOSOPHIE.

C'est déjà beaucoup, ce que vous reconnoissez, que les Indiens ne comprennent rien à la philosophie de nos écoles ¹. Si l'on vouloit y prendre garde et parler de bonne foi, on verroit que les Français n'y comprennent guère davantage, comme je l'ai ouï plusieurs fois avouer à plusieurs hommes de bon sens qui n'étoient pas accoutumés à ce jargon. Ceux mêmes qui y sont accoutumés s'imaginent souvent entendre ce qu'ils ont coutume de dire, ou sont honteux d'avouer qu'ils n'entendent pas ce qu'ils ont étudié long-temps.

L'expérience que l'on a déjà du succès de la géométrie chez les Indiens, me paroît fort importante. C'est en effet la meilleure méthode pour accoutumer à raisonner juste; et l'imagination, étant soutenue par les figures, rend cet exercice plus facile. Cette étude fournit un moyen sûr pour éprouver la raison des Indiens, et voir s'il est vrai qu'elle soit d'une autre espèce, ou du moins tournée d'une autre manière que la nôtre.

¹ Ce que dit l'Auteur de la Philosophie des écoles, paroît trop sévère. Elle a sûrement ses avantages aujourd'hui plus que jamais qu'on l'a dépouillée de ce qu'elle avoit d'embaras et d'obscurité.

Ont-ils
triangl
droits
impair
t-il qu
géomé
avec u
vation
de mên
des pri
tions. A
manière
ce qui
avec ce
homme
nature
dent au
l'entend
autres
y est a
de lumi
nable
la raison
droit de
n'est qu
quelque
dront
garde s
autant
droient
eux po
dont i
moyen
ou l'ha
nous.

Ont-ils jamais trouvé dans les trois angles d'un triangle plus ou moins que la valeur de deux angles droits? Ont-ils le secret de diviser le nombre impair en deux nombres pairs? En un mot, y a-t-il quelque démonstration d'arithmétique ou de géométrie dans laquelle ils ne conviennent pas avec nous? Je ne le crois pas. Or, cette observation est très importante: car on conviendrait de même dans tout le reste, si on pouvoit convenir des principes, et poser nettement l'état des questions. Ainsi, quand on dit qu'ils ont une autre manière de raison, je crains que l'on ne confonde ce qui est de coutume et d'institution humaine, avec ce qui est naturel et d'institution divine. Un homme accoutumé à mettre pour principe que la nature abhorre le vide, que les corps pesants tendent au centre du monde; que rien n'est dans l'entendement, qui n'ait passé par les sens, et tels autres axiomes de nos écoles; celui, dis-je, qui y est accoutumé, les prend pour des principes de lumière naturelle dont tout animal raisonnable doit convenir, et commence à douter de la raison de ceux qui les nient, au lieu qu'il faudroit douter de la vérité de l'axiome, qui en effet n'est qu'un préjugé. Quand donc vous trouverez quelque principe dont les Indiens ne conviendront pas, défiez-vous du principe, et prenez garde s'il est parfaitement clair: car, s'il l'étoit autant que ceux de géométrie, ils en conviendroient de même. Il ne faut donc compter avec eux pour principe de raisonnement que les vérités dont ils conviendront, et vous n'avez d'autre moyen de les en faire convenir, que l'évidence ou l'habitude qu'ils auront de les croire comme nous. Voilà sur quoi je voudrois fonder une phi-

philosophie à leur usage , composant une bonne métaphysique de ces premiers principes que l'on auroit éprouvés avec eux. Plus les nations avec qui on les auroit éprouvés seroient éloignées , plus ils seroient sûrs , puisqu'il seroit plus difficile qu'elles se fussent accordées ensemble , ou qu'elles eussent donné dans les mêmes erreurs. Cette métaphysique me paroît la plus nécessaire pour les missions orientales ; car, sans le don des miracles , je ne vois que le raisonnement pour persuader la véritable religion , et frayer le chemin à la foi et à la grâce. Or, si le raisonnement est foible , il est à craindre que la persuasion ne le soit , mais il sera solide , quand il sera établi sur des principes accordés comme en géométrie. Je voudrois donc essayer de faire convenir des principes qui vont à prouver une première cause , comme , que « rien ne se fait de rien ; que le » corps ne peut se donner à soi-même le mouvement ; que le premier moteur n'est point corps , » et les autres semblables. Il faut établir la distinction de la substance spirituelle et de la corporelle , l'idée d'un esprit parfait et la liaison nécessaire de tous ses attributs ; c'est-à-dire , qu'il ne peut être parfait sans être éternel , immense , sage , puissant , juste , bon ; d'où suit la Providence et la nécessité des peines et des récompenses. Pour l'établissement de ces vérités , on peut se servir utilement de Platon dans le dixième livre des Lois , et d'Aristote , dans le huitième de sa Physique générale ; et entre les modernes , des Méditations de Descartes et des six discours de la Distinction du corps et de l'âme par M. Cordemoi. Quant à M. Bernier , il n'a fait qu'abrégé la philosophie de Gassen , qui con-

tient d
cipes ,
et de l
fondre
parle p
tinction
sa lettr
solide
cole. S
pourra
quoiqu
reurs.
ciples à
des idé
et ses m
mière p
que l'o
n'est pa
mais se
pourroi
lastique
princip
les Aca
l'ame ,
le pou
que ser
raisonn
genre d
des fai
vous n
tiens ;
Il faut
fondée
peut o
faits q

tient des erreurs grossières sur ces premiers principes, et particulièrement sur la nature de l'ame et de la substance spirituelle, qu'il semble confondre avec la corporelle. Il est vrai que Bernier parle plus correctement que son maître de la distinction de l'ame et du corps, comme on voit dans sa lettre à Chapelle. Sa manière de raisonner est solide et tout-à-fait éloignée du galimatias de l'école. Si l'on veut des philosophes modernes, on pourra se servir plus utilement de Descartes, quoique sa doctrine contienne aussi quelques erreurs. Sa manière de raisonner aideroit vos disciples à ne rien dire sans l'entendre et à suivre des idées nettes. C'est particulièrement sa méthode et ses méditations qui serviroient pour cette première partie de la philosophie. Mais je voudrois que l'on s'en servît, sans le nommer, puisque ce n'est pas son autorité que je propose de suivre, mais son style et ses raisonnements. Son nom pourroit alarmer les Espagnols et les autres scholastiques. D'ailleurs, on trouvera tous ces mêmes principes dans les livres de saint Augustin contre les Académiciens, de l'ordre, de la quantité de l'ame, et dans les derniers de la Trinité, et on le pourra citer hardiment, s'il faut citer : mais que servent les citations dans les matières de pur raisonnement ? Vous avez encore besoin d'un autre genre de principes pour parvenir à l'établissement des faits et des vérités positives, sans lesquelles vous ne ferez que des déistes, et non des chrétiens ; je veux dire les prophéties et les miracles. Il faut donc convenir des règles sur lesquelles est fondée toute la créance humaine ; voir ce qui peut obliger un homme de bon sens à croire les faits qu'il ne sait pas lui-même : sur quoi, par

exemple, chacun croit être né de tels parents, avoir un tel âge, par où il sait qu'il y a dans le monde une telle ville qu'il n'a jamais vue; que tant de siècles avant lui vivoit un tel homme qui a fait telle chose, et ainsi du reste, rendant tout cela sensible aux Indiens par l'exemple des pays voisins et des histoires de leur nation. De là suivra la distinction de l'histoire et de la fable. On tiendra pour histoire ce qui est raconté par des témoins oculaires, ou du moins contemporains, qui ne soient suspects ni d'extravagance, ni de crédulité trop grande, ni de malice, d'intérêt à tromper, principalement si les mêmes faits ont été crus par divers peuples dans une longue suite de siècles, sans aucune interruption, et s'ils ne contiennent rien que de vraisemblable; s'ils s'accordent avec les autres histoires véritables qui ont parlé des mêmes choses. Quant aux faits miraculeux, il faudra plus de précaution: qu'ils soient publics et attestés par un très grand nombre de témoins; qu'ils aient été écrits dans le temps même par ceux qui les ont vus; que ces écrits soient venus jusqu'à nous par une suite de tradition continuelle, sans que jamais leur autorité ait été révoquée en doute; que ces miracles aient produit dans le monde quelque grand changement dont nous voyions au moins des restes; que, hors le fait particulier qui est donné pour miraculeux, tout le reste de l'histoire soit naturel, suivi et semblable aux autres histoires.

Au contraire, on tiendra pour des fables les faits qui n'ont aucune liaison avec les autres faits connus, et qui ne s'accordent ni avec la suite des temps, ni avec celle des lieux. Si depuis hier je me suis imaginé avoir été à Montpellier et à la

Roche
il y a
rêvé,
guer
que le
cune
des p
où il
temps
core p
une tr
vécu le
pose a
qu'il a
ritent
parce d
gemen
ni l'av
moins.
monstr
songes
montag
fleuve,
nous v
sans et
diminu
montag
maine,
sant les
n'est p
d'ailleur
l'utilité
Une
dérable
qu'il y

parents,
a dans le
vue; que
omme qui
dant tout
ces pays
De là sui-
fable. On
é par des
mporains,
ce, ni de
d'intérêt à
faits ont
ngue suite
et s'ils ne
s'ils s'ac-
itables qui
faits mi-
on : qu'ils
rand nom-
ts dans le
que ces
e suite de
leur auto-
s miracles
nd change-
stes; que,
our mira-
naturel,
fables les
utres faits
e la suite
epuis hier
ier et à la

Rochelle, et y avoir vu deux de mes amis morts il y a quatre ans, je vois manifestement que j'ai rêvé, et c'est la principale marque pour distinguer les songes; c'est par là que je connois aussi que le roman d'Amadis est une fable, parce qu'aucune histoire connue pour vraie, ne me parle des personnages qu'il nomme, et dans les temps où il les suppose, et que je vois dans le même temps des choses toutes différentes. Je tiendrai encore pour fables les faits merveilleux, racontés sur une tradition incertaine, par des auteurs qui ont vécu long-tems après celui dans lequel on les suppose arrivés : ainsi, ni Ovide, ni les poètes grecs qu'il a suivis, fût-ce Homère ou Hésiode, ne méritent aucune créance sur leurs métamorphoses, parce qu'aucun d'eux ne prétend avoir vu le changement de Daphné en laurier, ou d'Io en vache; ni l'avoir appris de ceux qui en avoient été témoins. Une autre marque de fable, sont les faits monstrueux, et qui ressemblent aux chimères des songes, comme qu'un homme ait tranché une montagne d'un coup d'épée; qu'il ait avalé un fleuve, et d'autres imaginations grotesques, dont nous voyons remplies les histoires des Mahométans et des Indiens. Il est aisé aux hommes de diminuer par l'imagination un fleuve et une montagne, et de grossir à l'infini la figure humaine, comme l'on fait en peinture; mais, laissant les choses comme elles sont en effet, il n'est pas aisé de concevoir de tels prodiges, et d'ailleurs on ne voit pas quelle en auroit pu être l'utilité.

Une autre marque de fable est le vide considérable dans les histoires; par exemple, on dira qu'il y avoit en tel lieu un roi d'un tel nom, qui

fit bâtir il y a dix mille ans une grande ville. Puis on dira qu'il y en eut deux mille ans après un tel autre, ou plusieurs de suite ; puis, après trois mille ans d'intervalle, encore d'autres, ou bien, cette suite de temps sera remplie seulement d'une suite de noms sans aucuns faits, comme les dynasties des anciens rois d'Egypte que nous voyons dans la chronique d'Eusèbe. Tout cela rend les histoires fort suspectes.

Par ces moyens, employés avec discrétion, on pourroit réduire les Indiens à se défier de leurs traditions et de leurs histoires, et à goûter les nôtres. Vous croyez, leur diroit-on, que Sommonocodam vivoit en tel temps, et qu'il a fait telle merveille. L'a-t-il écrit, ou quelqu'autre de son temps. Comment savez-vous que ces écrits sont d'eux ? Y a-t-il des auteurs de siècle en siècle qui en aient parlé toujours depuis ? Les avez-vous lus vous-mêmes ? Les exemplaires qu'on en a sont-ils fort anciens ? Pour nous, nous avons tous ces avantages : sans parler de l'ancien testament, nous lisons l'évangile en grec comme il a été écrit par saint Luc ; nous en avons des manuscrits de treize cents ans ; tous les auteurs de siècle en siècle l'ont cité et expliqué tel que nous l'avons. Les Nestoriens et les Jacobites, séparés de nous depuis douze cents ans, le lisent comme nous.

Pour la logique, l'expérience nous excite peu à l'étudier. On voit tant de gens qui raisonnent juste, sans l'avoir apprise, et tant d'autres qui, après l'avoir apprise, raisonnent aussi mal ou pis que le commun, qu'il est difficile de croire qu'elle soit de grande utilité¹. En tout cas, elle doit

¹ Cette proposition de M. de Fleury est trop gé-

se réde
cipaler
et bie
netten
dire qu
aucun
tirer d
tains e
se sent
relleme
réflexio
servir
crois q
précept
que je
bon de
sophism
sage en
un gran
je l'ai
maire,
et à dis

Au r
les Indi
entende

nérale,
grand fo
à l'abri
une log
nous voy
puis qu
n'en est
du bel e

se réduire à très peu de règles, et consiste principalement, si je ne me trompe, à bien diviser et bien définir, pour s'accoutumer à penser nettement et à s'expliquer de même, à ne rien dire qu'on ne l'entende parfaitement, à ne porter aucun jugement que sur des idées claires, à ne tirer de conséquences que sur des principes certains et à les tirer toujours droites : ce qui souvent se sent mieux par l'idée que nous avons naturellement d'une bonne conséquence, que par des réflexions et des préceptes. La géométrie peut servir de matière pour le raisonnement, et je crois que l'étude de la logique consiste moins en préceptes que dans un exercice continuuel de ce que je viens de dire. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de s'en servir, pour découvrir le vice d'un sophisme et convaincre un opiniâtre, mais l'usage en doit être rare, et on ne doit pas en attendre un grand effet. La logique servira encore, comme je l'ai dit, à poser les fondements de la grammaire, en accoutumant à réfléchir sur les pensées et à distinguer les opérations de l'esprit.

Au reste, l'inclination que l'on trouve dans les Indiens, à disputer et à chicaner sur ce qu'ils entendent, me paroît un défaut à corriger, et

nérale, et nous prouve que l'esprit, la science et un grand fonds de raison ne nous mettent pas toujours à l'abri de certaines préventions. Quoi qu'il en dise, une logique bien faite a de grands avantages, et nous voyons aussi par une triste expérience que depuis qu'on la néglige on raisonne plus mal, et qu'on n'en est que plus facilement la dupe des sophismes du bel esprit ou de l'irréligion.

non pas une disposition que l'on doive cultiver en leur fournissant matière de dispute. On doit craindre qu'il ne leur arrive de tomber dans le défaut commun aux Arabes , aux Espagnols , et aux autres peuples spirituels et paresseux. Il est bien plus commode, quand on y a une fois pris goût , de raisonner et de subtiliser sans fin , que de feuilleter des livres pour apprendre des langues et des faits. De là est venue la scholastique *chicaneuse*. Il faut donc réprimer la curiosité des Indiens , les accoutumer à se contenter des connoissances utiles , et à mépriser les questions vaines qui vont à l'infini ; et profiter pour cet effet de leur disposition naturelle à la docilité , à la modestie et au silence.

Je voudrois surtout leur faire voir le rapport de toutes les études à la morale. Un homme de bien doit être prudent et sensé ; il doit être sincère et ami de la vérité. Il ne doit donc jamais parler de ce qu'il n'entend pas, si ce n'est pour s'en instruire. Il ne doit jamais juger témérairement, c'est-à-dire, affirmer ou nier ce qui ne lui est pas évident , mais suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il soit pleinement éclairci. Il ne doit ni croire légèrement ni par complaisance affirmer ce qu'il ne croit pas , ni être opiniâtre et résister par fausse gloire à la vérité connue , parce que lui ou ceux qu'il estime ne l'ont pas trouvée , ou parce qu'il est accoutumé à penser le contraire. On doit surtout éviter la paresse dans une affaire aussi importante qu'est le bon usage de la raison. C'est en quoi consiste essentiellement le péché d'infidélité , de n'avoir pas voulu user de la lumière naturelle pour connoître celui de qui on la tient , et de s'être plus occupé des affaires temporelles et

des soins
sa raison
pas de ne
ralement
bitude d'
la raison ,
est de bie

Peut-être
morale qu
me sembl
écoles est
n'est pas e
nous appr
est ce que
lomon et
bonnes m
être fidèle
la morale.
pris ces m
entrent m
manière
heure ; m
agréablem
ment les c
génieuses
en soit per
il est bon
d'en mont
mener qu
afin qu'elle
autrement

des soins du corps, que du soin de perfectionner sa raison et de croire la vérité. Il ne suffit donc pas de ne faire tort à personne, et de vivre moralement bien, si d'ailleurs on demeure dans l'habitude d'un si grand crime, que de mal user de la raison, et de là s'ensuit que le premier devoir est de bien régler sa créance.

MORALE.

Peut-être ne faudroit-il pas d'autre étude de morale que celle de la loi de Dieu. Du moins il me semble que c'est celle où la méthode des écoles est le moins utile. Savoir la morale, ce n'est pas en savoir discourir, qui est ce qu'Aristote nous apprend : mais c'est savoir bien vivre, qui est ce que nous apprenons dans les livres de Salomon et dans le reste de l'Ecriture ; avoir de bonnes maximes, et en être solidement persuadé, être fidèle à les pratiquer aux occasions : voilà la morale. Qu'importe en quel ordre on ait appris ces maximes ? toutefois, si l'on voit qu'elles entrent mieux dans l'esprit étant présentées d'une manière plutôt que d'une autre, à la bonne heure ; mais il est important qu'elles y entrent agréablement, et c'est à quoi servent merveilleusement les comparaisons abrégées, et les images ingénieuses des paraboles. Le principal est que l'on en soit persuadé sérieusement, et, pour cet effet, il est bon de les soutenir par le raisonnement, d'en montrer la liaison nécessaire, et de les ramener quelquefois jusqu'aux premiers principes, afin qu'elles aient des fondements inébranlables ; autrement on court le hasard de suivre une con-

duite inégale et incertaine, comme la plupart des hommes, et de pratiquer le contraire de ce que l'on dit, ou même de ce que l'on fait dans d'autres rencontres. Or, pour ces raisonnements de morale qui vont au fond et à la conviction, aucun des auteurs anciens n'est comparable à Platon. Sa doctrine est bien plus élevée que celle d'Aristote, qui va terre à terre et s'accoutume aux humeurs ordinaires des hommes. Platon vise à la perfection de la raison, et approche bien plus de la vérité de l'évangile. La trop grande opinion qu'on a conçue d'Aristote dans ces derniers siècles, est une des sources du relâchement qui a passé en dogme dans la morale. Platon a de plus l'avantage de la méthode; il ne se contente pas de décider et de proposer sèchement ses maximes. Il s'accommode à la portée de celui qu'il instruit, et fait tout le chemin nécessaire pour le tirer de ses erreurs, et l'amener pas à pas à la connoissance de la vérité, en sorte qu'il ne reste plus aucun doute, et que l'esprit est pleinement satisfait : du moins il le fait quelquefois, ce qui suffit pour en montrer le chemin. Si l'on en veut faire l'expérience, qu'on lise le *Gorgias*, le premier *Alcibiade*, le *Philebe*, et surtout son chef-d'œuvre qui est la *République*. Mais il faut le lire avec attention et patience, et d'ailleurs avec discernement : car il faut toujours user de précaution avec les auteurs païens. Au reste il n'y a pas beaucoup de personnes capables de ces raisonnements; et ils ne seront pas nécessaires, quand l'autorité divine sera une fois bien établie.

Ce
tables
nature
point r
par les
porter.
e tride
ever et
auparav
sement.
Indes. L
cache to
qu'ils pl
laquelle
usqu'à
spaces;
ous, il
physique
que j'en
Saint A
naissance
les Mani
ons qu'i
ènes c
ances ne
est neces
l'enseigne
permis
onné da
acile et s
Il est
orientaux

PHYSIQUE.

Ce qui commença à détromper les Grecs des fables du paganisme, ce fut la connoissance de la nature. L'étude des météores fit voir qu'il n'étoit point nécessaire que Jupiter fît forger les foudres par les Cyclopes, ni qu'il eût un aigle pour les porter. On vit que la terre pouvoit trembler sans le trident de Neptune, et que le soleil pouvoit se lever et se coucher sans entrer dans l'Océan : car auparavant toutes ces fables étoient crues sérieusement. Il s'en trouve de semblables dans les Indes. Les talapoins enseignent que le soleil se cache toutes les nuits derrière une haute montagne qu'ils placent au milieu de la terre, et autour de laquelle ils mettent une mer immense. Ils comptent jusqu'à dix-neuf cieus dont ils déterminent les espaces ; et le reste, que vous savez mieux que nous, ils semblent l'avoir pris des Indiens ; et la physique des Chinois n'est guère meilleure, à ce que j'en puis connoître.

Saint Augustin (*Conf. c. 3, 4.*) dit que la connoissance de l'astronomie commença à le dégoûter des Manichéens, quand il vit l'absurdité des raisons qu'ils rendoient des éclipses et des phénomènes car, dit-il, encore que ces connoissances ne soient pas nécessaires pour la piété, il est nécessaire de ne point se vanter de savoir et d'enseigner aux autres ce qu'on ne sait pas. Dieu permit que la plupart des imposteurs aient donné dans cette vanité, afin qu'il y eût un moyen facile et sensible de les convaincre.

Il est donc très important aux missionnaires orientaux, de savoir la physique pour ruiner par

les fondements les superstitions et les fables. Mais ce n'est pas la physique de nos écoles, ni les raisonnements généraux sur la matière et la forme, sur le lieu, le vide et l'infini; c'est la physique particulière et principalement ce qu'elle a de positif, je veux dire, l'histoire naturelle. Je comprends ici sous ce nom la cosmographie, la géographie, et même l'astronomie, y regardant seulement les faits qui passent pour constants entre les meilleurs astronomes, sans en examiner les preuves. J'y comprends aussi une connoissance médiocre de l'histoire des plantes et des animaux, et de l'anatomie du corps humain. Plus un missionnaire sera instruit de ces faits, plus il aura de moyens pour convaincre d'ignorance les talapains et les autres docteurs idolâtres, et pour montrer la vanité de ce qui sert de fondement aux fausses religions.

Du reste, je voudrois peu raisonner en ces matières. Je ne voudrois point m'embarrasser dans les tourbillons de Descartes ni dans ses trois éléments, ses globules dont le mouvement fait la lumière, sa matière tournée en vis qui fait mouvoir l'aimant, ni tout ce qui est particulier à son système. Mais, après m'être assuré du fait, je raisonnerois suivant les principes qui me paroïtroient les plus clairs et les plus simples. En l'un et l'autre genre de faits et de raisonnements, je distinguerois soigneusement ce qui est certain et ce qui ne l'est pas. Il est certain que tous les nerfs viennent du cerveau; mais on n'est pas également assuré du principe qui les fait agir. Il est certain que le soleil est sans comparaison plus grand que la terre; mais on n'en sait précisément ni la grandeur ni la distance. Il n'est pas certain si

c'est le s
maux son
menceroi
simples
surtout à
ne pas pr
pas broui
ni la mor
les termes
moins je
et je ne so
subtiliser
ou en qua
de philos
il est très
gion, et d
ciples de c
Je crains
quelquefoi
donné la d
accidents
comme des
douze cent
quand on
l'Aristote.
il est à cra
oible en
mépriser la

Les missi
ères de l
epté qu'ils

es. Mais c'est le soleil ou la terre qui tourne, si les animaux sont de pures machines ou non. Je commencerois toujours par les exemples les plus simples et les plus sensibles, et m'appliquerois surtout à ne rien dire que je n'entendisse bien, à ne pas prendre des mots pour des raisons, à ne pas brouiller les idées de l'esprit et de la matière, ni la morale avec la physique. Ainsi, je rejetterois les termes d'appétit, d'instinct, de sympathie, du moins je prendrois grand soin de les expliquer, et je ne souffrirois point qu'on voulût, à force de subtiliser un corps, le faire passer en substance ou en qualité spirituelle. Enfin, quelque principe de philosophie que vous jugiez à propos de suivre, il est très important d'en séparer toujours la religion, et de ne pas donner occasion à vos disciples de croire qu'elle dépende de la philosophie. Je crains que les premiers missionnaires n'aient quelquefois manqué en ce point, et qu'ils n'aient donné la doctrine des formes substantielles ou des accidents réellement séparables de la substance, comme des fondements du christianisme. Il y avoit douze cents ans que l'on enseignoit l'évangile, quand on s'est appliqué à ajouter les principes d'Aristote. Si l'on s'appuie trop sur la philosophie, il est à craindre que les disciples ne la trouvent faible en quelques endroits, et ne viennent à mépriser la religion même.

THÉOLOGIE.

Les missionnaires sont dans l'état où étoient les pères de l'Eglise dans les premiers siècles, excepté qu'ils ont de plus grands obstacles à surmon-

ter. Les pères travailloient à établir la religion au milieu des infidèles ; mais ils étoient dans leur pays , parlant leur langue naturelle , grecque ou latine. Ils avoient affaire à des gens de même nation , dont ils savoit parfaitement les mœurs et la doctrine ; eux-mêmes avoient été païens pour la plupart. Ils dispuoient avec des esprits , excellents philosophes pour la plupart , et exercés aux raisonnements les plus subtils et les plus suivis. Cependant ils ne s'embarrassoient point des questions vaines et inutiles. Leur théologie consistoit à savoir parfaitement l'écriture et à l'expliquer suivant la tradition encore vivante , à répondre aux objections des infidèles et des hérétiques , à détruire les fondemens de leurs erreurs. J'estime donc que quelques ouvrages des pères les plus anciens , ou plutôt des extraits que l'on en pourroit faire , seroient la meilleure théologie pour les séminaires d'Orient. Vous y verriez le traité de l'unité de Dieu que les Grecs appeloient *la Monarchie* , pour combattre la pluralité des dieux ou des principes , et établir la nécessité d'un Etre souverain ; les preuves de la création , de la providence , de la résurrection , des peines et des récompenses éternelles ; la réfutation de l'éternité du monde , de la métempsycose , du culte des intelligences et des démons ; les réponses aux principales objections contre la Trinité et l'Incarnation ; les preuves de la corruption de la nature , de la foiblesse du libre arbitre , de la nécessité de la grâce de Jésus-Christ. Quant au catalogue des anciennes hérésies , si on ne se contente pas de celui de saint Augustin , il y en a de reste dans saint Epiphane.

Quoique l'idolâtrie des Grecs fût très différente

de celle
les pères
vous é
thode.
comb
larités
ganism
Voyez
ment
August
poètes,
traitoie
les obj
christia
chronol
vint l'o
Chronic
effet , il
qu'autan
parfaite
Ce n'est
croire q
pensent
ont pré
mines u

¹ Ces
mines ? A
leurs mo
étonnant
qui, tout
les moye
tants , à
de sens n

de celle que vous avez à combattre, les traités que les pères ont fait contre eux ne laisseront pas de vous être utiles si vous en observez bien la méthode. Ils étoient instruits à fond des erreurs qu'ils combattoient, en sorte qu'il y a bien des particularités, des fables et des mystères profanes du paganisme que nous ne connoissons que par eux. Voyez, entre autres, le petit traité de saint Clément Alexandrin et la Cité de Dieu de saint Augustin. On y voit une lecture prodigiense des poètes, des historiens et de tous les auteurs qui traitoient de la religion des païens. Pour réfuter les objections qu'ils faisoient de la nouveauté du christianisme, les chrétiens étudièrent à fond la chronologie et toute l'ancienne histoire; et de là vint l'ouvrage d'Africain, d'où Eusèbe a tiré sa Chronique, ce précieux trésor d'antiquités. En effet, il est impossible de combattre une doctrine qu'autant qu'on la connoît; qui la connoîtra imparfaitement, ne la combattra qu'imparfaitement. Ce n'est pas convertir des gens que leur faire accroire qu'ils pensent comme nous, quand en effet ils pensent tout autrement. Quelques missionnaires ont prétendu avoir trouvé en la doctrine des bramines une trinité et plusieurs incarnations ¹. Mais

¹ Ces voyageurs savoient-ils la langue des bramines? Avoiént-ils vécu avec eux? Connoissoient-ils leurs mœurs et leurs usages! Il me paroît toujours étonnant qu'on préfère le témoignage d'un voyageur qui, tout clairvoyant qu'il est, n'a ni le temps ni les moyens de bien connoître un pays et ses habitants, à celui d'un missionnaire qui ne manque ni de sens ni d'esprit, et qui a vieilli dans ce pays et au

les voyageurs les plus exacts et les plus sensés ont avéré que ce ne sont que de légères convenances. Il ne faut donc rien dissimuler, mais avouer de bonne foi que les idolâtres à qui vous avez affaire, sont plus éloignés de nos principes que les anciens idolâtres, quoique dans le culte ils semblent se rapprocher. Vous pouvez vous servir des pères, principalement en imitant leur méthode, pour réfuter les fables par elles-mêmes et par les absurdités qu'elles renferment, quoique les fables que vous combattez soient différentes des anciennes. Mais je désire surtout qu'on les imite fidèlement dans leur discrétion ; que l'on n'explique les mystères qu'autant que les auditeurs en sont capables ; que l'on ne les expose jamais au mépris et à la risée des infidèles, puisque le précepte de l'évangile y est exprès, et que l'on ne prévienne jamais les objections ; mais que l'on attende pour les réfuter qu'elles soient effectivement proposées, et que l'on se contente d'y répondre ce qui est précisément nécessaire pour les réfuter, sans jamais aller au-delà. Si cette règle de discrétion avoit été religieusement observée dans les derniers siècles, nous n'aurions pas tant de volumes remplis de questions inutiles, contre le précepte de saint Paul. Je voudrois encore que l'on fit un point de conscience d'observer la défense que fait saint Paul de s'arrêter aux fables, et que l'on ne mêlât jamais à la doctrine chrétienne rien qui fût indigne de la majesté de l'évangile. Je le dis, parce que je vois qu'en France les missionnaires

milieu de ses habitants ; et, j'ose le dire, M. de Fleury parle ici plutôt d'après les préjugés que d'après sa raison, si droite pour l'ordinaire.

et les c
ter des
la *Fle*
mains
plupart
siasitiqu
Baroni
Vous n
poyez
l'Écritu
de bon
bien qu
de faire
gardez-
Holland
toire d
qui con
et la c
connoît
Holland
tion pou
l'on pro
celui de
un géa
Ici tou
temps à
les abol
chrétien
aussi qu
créduler
tions d'
verez de
devez é

et les catéchistes ne craignent point assez de débiter des histoires tirées du *Pédagogue chrétien* et de la *Fleur*, des exemples que l'on met entre les mains de tous les peuples, des vies de saints, la plupart apocryphes, et que nos histoires ecclésiastiques les plus sérieuses, je dis même celle de Baronius, ne sont pas assez correctes sur ce point. Vous ne pouvez donc y être trop réservés. Employez autant qu'il sera possible les histoires de l'Écriture-Sainte, et ensuite celles que vous croirez de bonne foi les plus authentiques; car je sais bien que vous n'avez ni le loisir, ni la commodité de faire des discussions de critique; mais surtout gardez-vous d'apprêter à rire aux Anglais et aux Hollandais: ils se sont bien moqués d'une histoire de Jésus-Christ, écrite en persan par.... qui commence par saint Joachim, sainte Anne et la conception de la Vierge; et, pour la faire connoître à tout le monde, ils l'ont imprimée en Hollande. Je voudrois user de la même précaution pour les images, et je ne souffrirois point que l'on proposât le dragon de sainte Marguerite, ni celui de saint George, ni saint Christophe comme un géant, ni saint Jacques en habit de pèlerin. Ici tout le peuple est accoutumé depuis longtemps à ces ouvrages, et il y est plus difficile de les abolir. Mais à quoi bon les porter à de nouveaux chrétiens qui n'en ont aucun besoin? On remarque aussi que la plupart des missionnaires sont trop crédules sur le point des sorciers, ou des apparitions d'esprits, ou des miracles. Plus vous trouverez de crédulité dans les néophytes, plus vous devez être scrupuleux à n'en pas abuser.

THÉOLOGIE MORALE.

Mais en quoi les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles peuvent être utiles, c'est pour la discipline. Car je ne vois rien qui empêche de la suivre en formant un christianisme tout neuf et dans des pays où on ne peut dire qu'il faille s'accommoder à la foiblesse qui reste d'une longue corruption. Je crois voir donc que l'on devroit étudier exactement le livre des Constitutions apostoliques, qui est au premier volume des Conciles et ailleurs. Quoiqu'il porte un titre incertain, il est toutefois constamment ancien et du temps des persécutions; et il n'y a qu'à le lire pour en connoître l'utilité. On y verra toute la morale et la discipline de l'Eglise; toutes les précautions avec lesquelles on éprouvoit les catéchumènes; la discrétion dont on usoit dans l'administration de la pénitence; quelles étoient les fonctions des diacres, l'ordre des assemblées ecclésiastiques, la règle des familles chrétiennes, et tout le reste que j'ai marqué succinctement dans les mœurs des chrétiens. Les apologies de saint Justin, d'Athénagore, de Tertullien; les lettres de saint Cyprien, les épîtres canoniques de saint Grégoire-Thaumaturge, de saint Denis et de saint Pierre, tous deux évêques d'Alexandrie; en un mot, tout ce qui nous reste des trois premiers siècles semble avoir été conservé par une providence particulière, pour être les modèles sur lesquels on doit à jamais former les Eglises naissantes et réformer les anciennes. Je sais que vous avez de grandes mesures à garder avec les religieux portugais, et

d'aut
tiqui
sainte
je cro
ces g
qu'il
cienn
moral
on ve
tout o
à l'app
trouve
solider
œuvres
dans s
meille
et non
ticulier
dernes.
Il est in
rive tou
ceux qu
et dour
et de ra
dinaire
salir le
les rem
mal. En
liers ré
tentio
sorte q
maines
gnés de
perd de
donc ra

d'autres qui, n'étant guère instruits dans l'antiquité, pourroient blâmer des pratiques très saintes, et vous en faire des crimes à Rome ; mais je crois qu'il est toujours bon de vous proposer ces grands originaux pour en approcher le plus qu'il sera possible. Cette connoissance de l'ancienne discipline suffira presque pour la théologie morale ; car, dans les ouvrages que j'ai marqués, on verra la plupart des grands principes, et surtout on y apprendra à se servir de l'Écriture, et à l'appliquer pour décider les cas particuliers. On trouvera encore un grand nombre de principes solidement établis sur l'Écriture-Sainte, dans les œuvres morales de saint Basile, principalement dans ses petites règles. Or, il me semble que le meilleur en cette matière est d'avoir des principes, et non pas de vouloir descendre dans les cas particuliers, comme ont fait nos théologiens modernes. Leur méthode a plusieurs inconvénients. Il est impossible de prévoir tous les cas. Il en arrive tous les jours de nouveaux qui embarrassent ceux qui ne les trouvent point dans leurs livres, et donnent occasion d'écrire et d'étudier à l'infini, et de ramasser un grand nombre de cas extraordinaires, qui ne sont plus en usage, sinon de salir les imaginations de ceux qui les étudient, les remplir d'idées affreuses, et les endurcir au mal. Enfin, cette application à des cas particuliers rétrécit l'esprit, comme la trop longue attention à de petits objets accourcit la vue, en sorte que l'on tombe dans des maximes trop humaines et dans des scrupules judaïques fort éloignés de la noblesse de la loi de Dieu, que l'on perd de vue insensiblement. Les anciens avoient donc raison d'écrire très peu sur cette matière,

c'est-à-dire seulement des canons pénitentiaux; encore n'étoient-ils connus que des prêtres, et gardés sous un grand secret.

Je vois bien qu'il vous seroit plus commode de vous envoyer des traités tout faits; un pour la théologie spéculative où les mystères fussent expliqués nettement, et appuyés des preuves les plus solides de l'Ecriture et des Conciles avec les réponses aux principales objections des hérétiques; un autre, pour la théologie morale, à peu près semblable; mais de tels traités¹ nous manquent jusqu'à présent. Les meilleurs évêques de France les demandent pour l'instruction de leurs séminaires. On en a fait la proposition à plusieurs docteurs, et aucun ne l'a encore exécutée. J'espère toutefois que Dieu procurera de notre temps ce secours à son Eglise.

HISTOIRE.

Une des connoissances les plus nécessaires aux missionnaires orientaux, est l'histoire tant des pays où ils travaillent, que des nôtres, et non-seulement l'histoire des états, mais des sciences,

¹ Avant M. de Fleury, il y avoit de ces traités, mais, prévenu contre la théologie scholastique, ou il a oublié de les citer, ou il n'a pas daigné en faire mention; et depuis M. de Fleury, il en a encore paru plusieurs qui réunissent à peu près tous les avantages que désire ce savant auteur, et dans lesquels on trouve de la méthode, de la netteté et beaucoup de recherches savantes et lumineuses.

des a
chism
des a
trine
met l
trine.
l'égar
prend
toire d
et l'éte
en deu
que le
qu'il e
savants
et le po
poésie
c'étoit
et de q
qu'ils e
et dans
même p
rois suc
étoit Py
pandus
même n
Platon,
Stoicien
nommés
Il faut
un abrégé
tionarius
autre se
ayant lo
main,
vous les

des arts et de toutes nos traditions. Si le catéchisme historique a quelque avantage au-dessus des autres, ce n'est pas qu'il contienne une doctrine singulière, il ne vaudroit rien : c'est qu'il met l'auditeur en état d'entendre mieux la doctrine. Je voudrois donc en faire de même à l'égard de toutes les études. Pour leur faire comprendre la nécessité du latin, je leur ferois l'histoire de nos langues; je leur marquerois l'antiquité et l'étendue de l'empire romain; qu'il étoit divisé en deux langues principales, le latin et le grec; que le latin étoit la langue de tout l'Occident; qu'il est encore la langue commune parmi les savants de l'Europe, et que l'italien, le français et le portugais en sont venus. On pourroit, sur la poésie, leur apprendre sommairement ce que c'étoit que les poètes des Grecs et des Romains, et de quelle sorte étoit leur idolâtrie, afin que ce qu'ils en verront dans les auteurs ecclésiastiques et dans l'Ecriture leur soit moins nouveau. De même pour la philosophie, je leur en marquerois succinctement l'origine et les progrès; qui étoit Pythagore, dont les dogmes se sont répandus si avant dans les Indes, et dont le nom même n'y est pas inconnu : qui étoient Socrate, Platon, Aritoste; ce que c'étoit qu'Académiciens, Stoïciens, Epicuriens; ces derniers même sont nommés dans l'Ecriture.

Il faudroit, si je ne me trompe, commencer par un abrégé de l'histoire générale, tel que le *Rationarium temporum* du P. Petau, ou quelque autre semblable, et y joindre la géographie, ayant toujours la carte devant vous et le livre en main, afin de montrer les pays, à mesure que vous les nommeriez. Les études sont bien diffi-

ciles, quand tout est nouveau. J'en ai fait l'expérience en étudiant l'histoire de la Chine dans l'abrégé du père Martini. Tous les noms me paroissent semblables; je confondois les personnes avec les lieux; tout m'échappoit sitôt que je l'avois lu. Il faut bien du temps et de la patience avant que des idées toutes nouvelles aient fait une forte impression dans le cerveau. Mais aussi, quand la doctrine est liée à des faits qui frappent l'imagination, les idées sont bien plus durables. Des faits, pourvu qu'ils soient suivis et qu'on en voie la liaison, sont bien plus agréables que des vérités abstraites.

La suite de l'histoire générale et la connoissance sommaire des pays qui nous sont le plus connus, servira encore à soutenir les raisonnements métaphysiques sur les motifs de la crédibilité, en fournissant les exemples et les preuves particulières. Vous montrerez à vos néophytes que ce n'est point en l'air que nous comptons cinq ou six mille ans depuis la création du monde, mais sur une suite d'auteurs non interrompue, dont les livres ne sont point secrets, mais répandus entre les mains de tout le monde; que nous connoissons chacun des historiens anciens, son nom, son pays, son temps; et que, bien que les langues dont ils se servoient soient mortes, nous avons plusieurs savants qui les entendent et lisent ces auteurs en original. Vous leur montrerez notre bonne foi en ce que nous reconnoissons que les lettres, les sciences et la véritable religion n'ont pas commencé en France; que nous avouons avoir reçu les sciences des Grecs et des Romains qui ne subsistent plus, et que nous ne commençons notre histoire que depuis environ deux mill

ans, au remon plus uti leur pr disant siècle, toujours deus à a persua est plus velles q revenir pour leu Cette de la no seulement beaucoup et cela pa des scien pays que miers hab Syrie, et Que si da embarras nos Indio vous pou qui vous e et vous m fort bien de Citeau Quant

La diffi ant Ricci Niccioli Ch

ait l'exa-
bino
ms me pa
s les per-
t sitôt que
et de la pa-
elles aient
veau. Mais
es faits qui
t bien plus
nt suivis et
s agréables

us, au lieu que l'histoire romaine et la grecque remontent bien au-delà. Peut-être trouvera-t-on plus utile, au moins dans les commencements, de leur proposer notre histoire en remontant, leur disant d'abord ce que nous savons du dernier siècle, puis du précédent, et ainsi en remontant toujours jusqu'au temps de Jésus-Christ, et au-dessus à proportion. Cette méthode est plus propre à persuader la vérité de nos histoires, parce qu'il est plus vraisemblable que l'on en ait de nouvelles que d'anciennes; mais il en faudra toujours revenir à l'autre méthode qui va en descendant, pour leur mettre en l'esprit l'ordre des temps.

a connois-
ont le plus
raisonne-
de la crédi-
les preuves
néophytes
s comptons
du monde.
terrompue
mais répan-
; que nous
ciens, son
bien que le
rtes, nous
nt et liseu
ntrez no
issons qu
le religion
us avouon
s Romain
commen-
deux mill

Cette même suite d'histoire fournira des preuves de la nouveauté du monde, pour montrer non-seulement qu'il n'est pas éternel, mais qu'il est beaucoup moins ancien que ne le font les Indiens, et cela par le progrès visible des arts, des lettres, des sciences, que l'on voit commencer par les pays que l'Ecriture nous marque pour les premiers habités; savoir, la Chaldée, l'Egypte et la Syrie, et de là s'étendre par tout le reste du monde. Que si dans notre chronologie vous vous trouvez embarrassé à cause des histoires de la Chine, dont nos Indiens ont sans doute une grande opinion, vous pouvez suivre la chronologie des Septante, qui vous donnera sept ou huit cents ans de plus, et vous mettra fort au large. Elle a été depuis peu fort bien expliquée par le P. Pezeron de l'ordre de Cîteaux.

Quant à la théologie, l'exemple du catéchisme

La différence de ces deux chronologies est, suivant Riccioli, de 1450 ans, dont 850 après le déluge.
Riccioli Chronologia reformat.

me fait voir combien l'histoire y peut être utile, puisque le catéchisme n'est que l'abrégé de la théologie. Le théologien doit donc savoir plus exactement que le simple fidèle l'histoire de la religion, tant sous l'ancien que sous le nouveau testament. Quant à l'histoire de l'ancien testament, il n'y a rien à chercher hors de l'Écriture. Tant de gros volumes sur ce sujet n'ont rien ajouté au texte de la bible, que des dissertations, des curiosités et des paroles.

Pour l'histoire ecclésiastique du nouveau testament, il faut, en attendant mieux, vous contenter de ceux qui ont abrégé Baronius, du moins pour le VII^e siècle et les suivants : car, pour les six premiers, ce sera plus tôt fait de lire Eusèbe et les autres historiens originaux. Mais, de quelque auteur qu'on se serve, il me paroît nécessaire de connaître la fondation et la succession des principales églises, la propagation de l'évangile, les persécutions, et même en particulier les actes les plus authentiques des principaux martyrs, par où on peut juger des autres ; les hérésies les plus fameuses et qui ont eu le plus de suite ; les pères de l'Église les plus illustres, et dont nous avons les écrits ; les conciles universels et particuliers les plus célèbres. Sans avoir une teinture au moins légère de ces faits, je ne vois pas qu'il soit possible de savoir ni théologie, ni discipline ecclésiastique. La plupart de ces faits nous sont familiers dès l'enfance. Il n'y a pas de femme qui n'ait ouï parler, dans toute sa vie, au moins au sermon, de saint Augustin, de saint Jérôme, de Jérusalem et d'Antioche ; mais à un Indien ces noms sont aussi étrangers, qu'à nous ceux de Batrouhen et Padmanata. En général, j'estime que sur la

plupart de la longue plus d'effe Les Indie les relatio exercés à qui regard leur créan une persu beaucoup autrement remplissan entretenan sais que la seroit plus que l'on d l'on peut. Après av qui m'a été inutile de les principa

Il y a un personne, opinions. D miner, et d eire compe utres, pou vient la to est le gran as que l'im usqu'à appr eligion, pu adictiores.

plupart des hommes la connoissance des faits , et la longue attention sur les mêmes objets , font plus d'effet que les raisonnements subtils et suivis. Les Indiens et particulièrement les Siamois , sur les relations que j'en ai vues , paroissent peu exercés à raisonner sur les matières abstraites et qui regardent la religion , et être plus attachés à leur créance par habitude de jeunesse que par une persuasion solide , en sorte que ce seroit beaucoup gagner que de les accoutumer à penser autrement ; ce qui ne se peut faire qu'en leur remplissant la mémoire d'autres faits , et les entretenant pendant un temps considérable. Je sais que la conviction par de bons raisonnements seroit plus solide ; mais , quand on ne peut faire ce que l'on désireroit , il faut se réduire à ce que l'on peut.

Après avoir traité tous les points du mémoire qui m'a été envoyé , j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de proposer quelques moyens de réfuter les principaux sophismes des idolâtres.

Toutes religions sont bonnes.

Il y a une apparence d'équité à ne condamner personne , et laisser à chacun la liberté de ses opinions. Dans le fond ce n'est que paresse d'examiner , et désespoir de trouver la vérité. On veut faire compensation d'erreurs ; souffrir celles des autres , pour avoir droit de garder la sienne. Là vient la tolérance mutuelle des protestants , et c'est le grand chemin du pyrrhonisme. Je ne crois pas que l'impudence et la stupidité puissent aller jusqu'à approuver toute sorte d'opinions sur la religion , puisqu'il faudroit en accorder de contraires. Si toutes les religions sont bonnes ,

celle qui condamne toutes les autres , comme le christianisme , ne sera pas bonne. Ceux qui n'ont aucune religion comme les Caffres , et quelques peuples de l'Amérique , seront seuls dans l'erreur.

Il faut distinguer dans les mœurs des hommes ce qui est indifférent et ce qui ne l'est pas. Ce qui est de leur institution est indifférent , comme le langage , la forme des habits , des meubles , des bâtiments. Il a été libre aux hommes d'établir tels signes qu'il leur a plu pour exprimer leurs pensées , de choisir telles étoffes , telle couleur et telle figure de vêtements qu'ils ont voulu. Encore , qui l'examinerait bien , trouveroit souvent qu'ils ont été déterminés par la qualité des pays chauds ou froids ; par la nature des plantes et des animaux qui s'y trouvent , etc. Mais que tout cela soit indifférent , à la bonne heure ; on peut mettre en ce rang les manières d'exprimer le respect , le deuil ou la joie publique ; les formes de rendre la justice ; les lois et le gouvernement. Mais ce qui regarde le fond des mœurs , est le même chez tous les hommes. Tous conviennent qu'il faut tenir ce qu'on promet ; qu'il faut dire la vérité ; qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent ; qu'il ne faut point faire de mal à qui ne nous en fait point , et être reconnoissant du bien que l'on nous fait ; qu'il faut aider les autres dans leurs besoins ; qu'un mari et une femme doivent s'aimer et se secourir ; qu'ils doivent aimer leurs enfants , les nourrir et les élever tant qu'ils sont petits ; que les enfants doivent les honorer et les servir. Ces maximes et plusieurs autres que l'on pourroit rechercher , se trouveront dans le cœur de toutes les nations avec celle qui en est une suite : que ceux qui n

les suivre
punis. C
merce en
prouve q
établir ;
ont trou
turelle g
et insépar

Et il ne
tion n'est
trouve qu
fession d
autre vice
contamée
vertir l'or
pas qu'auc
différent.
extravagan
malice pe
ou toute
convienne
ment qua
ont point
religion ap
même en
partie de
d'un bien
tous , et d
fait donc
conservate
parfait , to
l'on aura
lui obéir.
indépenda
ment insis

les suivent pas sont méchants et méritent d'être punis. C'est sur ces règles qu'est fondé le commerce entre les nations les plus éloignées, ce qui prouve qu'elles ne se sont pas accordées pour les établir; mais que, chacune de leur côté, elles les ont trouvées chez elles. En un mot, c'est la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, et inséparable de la lumière de la raison.

Et il ne faut pas être troublé de ce que l'induction n'est pas absolument générale, et qu'il se trouve quelques nations particulières qui font profession de cruauté, de tromperie et de quelque autre vice : car il s'en trouve aussi qui sont accoutumées à manger la chair humaine, ou à pervertir l'ordre de la génération, ce que je ne crois pas qu'aucun homme sensé regarde comme indifférent. Comme il y a des hommes particuliers, extravagants ou méchants, l'extravagance ou la malice peuvent aussi gagner toute une famille ou toute une nation. Mais il faut voir de quoi conviennent la plupart des hommes, principalement quand ils jugent des autres, et qu'ils n'y ont point d'intérêt. Il faut ensuite prouver que la religion appartient à cette loi naturelle qui est la même en tous les hommes. La religion est une partie de la justice. S'il faut être reconnoissant d'un bienfait particulier, à plus forte raison de tous, et du fondement de tous, qui est l'être. Il faut donc revenir à prouver un Dieu créateur et conservateur de tout, un être souverainement parfait, tout puissant, tout sage et tout bon; et l'on aura prouvé la nécessité de l'honorer et de lui obéir. C'est sur ce point d'un Dieu unique, indépendant, souverain, qu'il faut principalement insister. Car encore que ces mots ne soient

pas inconnus aux Indiens , il semble qu'ils n'en sentent pas la force, puisqu'ils parlent comme si nous avions notre Dieu et eux le leur, et qu'ils comptent plusieurs hommes devenus dieux successivement. Il y a apparence que le commerce avec les mahométans, les chrétiens et les juifs les a accoutumés à parler d'un Dieu tout-puissant, quoiqu'ils n'aient sur la divinité que des idées confuses. Ce qui montre que les Siamois n'ont pas d'idée claire de la divinité, c'est qu'ils reconnoissent que ceux qu'ils nomment dieux, commencent et finissent; que le Sommonokodam est né en un certain temps, qu'il est mort et anéanti, au moins réduit en un état où il ne se mêle plus de rien, et n'agit plus sur les hommes et sur le reste du monde. Avant donc la naissance du Sommonokodam, ou plutôt avant qu'il fût devenu dieu, il n'y avoit point de dieu. S'il y en avoit un autre, avoit-il commencé? On peut les pousser ainsi jusqu'à ce qu'ils reconnoissent un être éternel. Comme la religion de Siam est venue des Indes, il y a apparence que ce sont dans le fond les mêmes principes et les mêmes fables; du moins j'y vois une grande conformité.

Or, les bramines donnent un corps et une figure humaine à leur souverain dieu, soit Vistnou, soit Esouara; ils lui donnent aussi une femme et des enfants, le font sujet à la colère et aux autres passions; à peu près comme les Grecs parloient de leur Jupiter, qui étoit le souverain dieu, qui toutefois ne pouvoit résister au destin, et avoit souvent querelle avec les autres dieux. Il ne faut donc pas s'arrêter aux termes généraux d'un grand dieu souverain, tout-puissant; voyez quelle idée y répond, et si elle se sou-

tient pa
ment de
leur die
même.

Il sem
à propre
dieu; il
que, co
mouvem
punition
mérite;
de la lib
une espè
Si cela es
dès les pr

Travail
nécessaire
et infini,
aucune ad
lieu, puis
tre, marqu
été, qu'il
étendu ju
que les n
terme nég
tumés à c
à proprem
négation d
au-delà de
est pureme
Etre infini
dées que d
il n'y a don
corps, sans
qui viendro

tient parlout. J'admire entr'autres le raisonnement des Siamois, qui veulent que la puissance de leur dieu s'étende jusqu'à pouvoir s'anéantir lui-même.

Il semble plutôt que les Indiens et les Chinois, à proprement parler, ne connoissent point de dieu ; ils veulent que tout soit par nécessité , et que , comme il y a des lois nécessaires pour les mouvements des corps , il y en ait aussi pour la punition ou la récompense des esprits suivant leur mérite ; en sorte que le bon et le mauvais usage de la liberté attire par une suite nécessaire et une espèce de fatalité le bonheur ou le malheur. Si cela est , il faut reprendre avec eux la religion dès les premiers fondements.

Travaillez donc à montrer qu'il y a un Être nécessaire qui subsiste par lui-même , immuable et infini , qui est purement et simplement , sans aucune addition , sans différence de temps ni de lieu , puisque tout ce qui s'ajoute à l'idée de l'être , marque un être borné , comme dire , qu'il a été , qu'il sera , ou qu'il ne sera plus , ou qu'il est étendu jusqu'à certains termes. Prenons garde que les mots ne nous trompent. Infini est un terme négatif , parce que nous ne sommes accoutumés à considérer que des choses finies ; mais , à proprement parler , c'est le fini qui emporte négation de durée , ou d'étendue , ou de vertu au-delà de son terme ; et l'infini est le positif qui est purement et simplement sans limitation. Cet Être infini est corps ou esprit ; nous n'avons d'idées que de ces deux substances. S'il est corps , il n'y a donc que des corps , ou plutôt qu'un seul corps , sans division et sans mouvement. Car d'où lui viendrait le mouvement , et comment se pour-

roit-il mouvoir, s'il étoit infini et remplissant tout? On ne pourroit dire aussi qu'il y eût plusieurs corps, puisque chacun seroit borné, du moins à l'égard de l'autre, et par conséquent aucun ne seroit infini, contre la supposition. L'Être infini est donc esprit, et c'est ce que nous soutenons. Or, nous convenons qu'un esprit infini peut mouvoir les corps, et même les faire de rien, puisqu'étant infini, il doit avoir toutes les perfections, et par conséquent une puissance infinie. Si l'on dit qu'outre l'esprit infini, il y a aussi la matière qu'il peut mouvoir et arranger, quoiqu'il ne l'ait pas faite; je demanderai pourquoi cette matière n'est pas immense aussi bien qu'éternelle. Si on la suppose immense, on revient à la première supposition que j'ai décrite, en montrant qu'il n'y auroit qu'un seul corps, et qu'il seroit immobile. Si on la suppose bornée et divisée en plusieurs corps, comme l'expérience le fait voir, qui a pu lui donner ces bornes, si elle est indépendante quant à l'être et à la substance? Mais il y a grande apparence que ceux à qui vous avez affaire, ne sont pas capables, pour la plupart, de ces raisonnements métaphysiques. Revenons donc à des preuves plus sensibles d'une première cause. L'exemple d'un palais qui ne se bâtit pas tout seul; quand vous avez serré quelque chose dans un coffre, si vous ne la trouvez pas, vous êtes surpris; elle ne s'en est pas allée toute seule; nous cherchons la cause du moindre accident, faisons observer la structure merveilleuse des corps naturels, cela s'est-il fait par hasard? est-ce un homme qui l'a fait?

A l'égard des Siamois, vous avez besoin particulièrement de distinguer les genres de causes,

pour
toire.
compe
rite ét
après
nir ou
de la
motif
son pa
l'intér
un pers
bois et
cause
son ép
pas que
juge à
comme
çon à l
chose,
prendre
matériel
d'un esp
Dieu cre
nécessité
qu'un se
tre Dieu
au gré
leur fair
pour être
manière
versité.
la diver
de leurs
n'est qu
la toléra

pour détruire l'équivoque de leur cause méritoire. Les hommes, disent-ils, sont punis et récompensés par leurs mérites, comme si le mérite étoit une cause efficiente, ou agissante; et après cela ils ne cherchent plus de Dieu pour punir ou récompenser. Montrez-leur la différence de la cause efficiente et de la finale, dont le motif est une espèce. Un ouvrier bâtit une maison par l'espérance du gain; direz-vous que c'est l'intérêt qui a bâti cette maison? En ferez-vous un personnage subsistant, qui puisse remuer du bois et des pierres? Ce criminel a été puni à cause de son crime; est-ce son crime qui a pris son épée pour lui couper la tête? Ne voyez-vous pas que son crime a été le motif qui a porté le juge à le condamner et le bourreau à l'exécuter, comme le gain a été le motif qui a excité le maçon à bâtir? Travaillez à leur faire entendre la chose, sans vous mettre en peine de leur apprendre les noms de cause efficiente, finale ou matérielle. Si vous pouvez une fois établir l'idée d'un esprit infini et agissant, en un mot, d'un Dieu créateur, il ne sera pas difficile d'établir la nécessité d'une seule religion. Tout l'univers n'a qu'un seul maître, il ne faut donc plus dire votre Dieu et le nôtre; le maître doit être servi, non au gré de ses esclaves, mais au sien. C'est à lui à leur faire la loi. Mais, dira-t-on, il est assez grand pour être servi par divers peuples en diverses manières; il est à croire qu'il se plaît à cette diversité. puisqu'il la souffre, comme il se plaît à la diversité de leurs figures, de leurs couleurs, de leurs mœurs et de leurs langages. Tout cela n'est que des conjectures, et par ce principe de la tolérance, on concluroit que Dieu approuvé

tous les crimes ; car il pourroit absolument les empêcher. Il faut donc revenir aux preuves effectives de sa volonté, et il est question de savoir s'il a parlé aux hommes pour la leur apprendre, et de connoître sa parole. Je crois que tous les idolâtres ont des livres qu'ils estiment sacrés, et croient être la parole de Dieu, soit à l'imitation de la vraie religion, ou autrement. Ils croient en aveugles tout ce qui est écrit dans ces livres. Ils se feroient grand scrupule d'en douter, ou de douter que ces livres fussent divins ; en un mot, ils opposent leur prétendue foi à tous les raisonnemens. Ce point mérite d'être examiné.

Il ne faut pas raisonner sur la Religion.

Toutes les fausses religions imitent en ce point le langage de la véritable. Il faut croire, se soumettre, se défier de la raison, ne la point écouter. L'autorité divine l'emporte sur tous les raisonnemens. Ainsi, les mahométans ne parlent que de foi : ainsi, les anciens idolâtres, quand on les pressoit sur l'absurdité de leurs fables, avoient recours à l'antiquité. Nos pères l'ont cru ainsi, eux qui étoient plus sages que nous. Nos poètes l'ont appris des dieux, les choses divines passant leur portée. Puis ils exaltoient l'élégance des poésies qui étoient leurs livres sacrés, comme les uns font valoir le style de leur alcoran, les autres de leur bali. Mais ni les anciens, ni les nouveaux infidèles ne viennent point à examiner comment ils sont assurés que Dieu a parlé, et que leurs livres sont sa parole. Tontefois, cet examen est nécessaire pour distinguer la crédulité téméraire d'avec la foi prudente. Car on ne

peut ni
ment i
venu.
la nôtr
vous de
sans jam
donc re
de Dieu
de ceux
on ne do
Ces sig
Car, pou
teur de l
ne soit po
au-dessus
peut-être
Dieu de s
en particu
racles, po
moins un
étoient si f
Il ne faut
moindre s
le ventre d
mort. Rejo
hier, ou me
déjà dissipe
former la
me. Il n'y
les jours de
que nous n
résurrection
erions auss
donner c
quand il do

peut nier qu'il n'y ait eu des imposteurs ; autrement il faudroit croire la doctrine du premier venu. Vous devriez donc , leur dirois-je , croire la nôtre , et ensuite , s'il venoit un mahométan , vous devriez encore le croire , et ainsi à l'infini , sans jamais vous arrêter à aucune créance. Il faut donc revenir à des signes évidents de l'autorité de Dieu , qui soient comme des lettres de créance de ceux qui viennent de sa part , sans lesquelles on ne doit pas seulement les écouter.

Ces signes ne peuvent être que des miracles. Car , pour montrer que l'on parle au nom de l'auteur de la nature , il faut faire quelque chose qui ne soit possible qu'à lui , c'est-à-dire , qui soit au-dessus des forces de la nature. Il semblera peut-être à quelqu'un qu'il seroit de la bonté de Dieu de se faire ainsi connoître à chaque homme en particulier , et de faire voir à chacun des miracles , pour l'assurer de la vraie religion , au moins une fois en sa vie. Mais si les miracles étoient si fréquents , ils ne seroient plus miracles. Il ne faut pas une moindre puissance ni une moindre sagesse , pour former un homme dans le ventre de sa mère , que pour ressusciter un mort. Rejoindre un ame à un corps encore entier , ou même rassembler les parties de ce corps déjà dissipées , n'est pas plus difficile que de le former la première fois , et y joindre la même ame. Il n'y a que l'habitude de voir naître tous les jours des hommes et des animaux , qui fait que nous n'admirons pas ces merveilles ; et si la résurrection étoit aussi fréquente , nous l'admirerions aussi peu. D'ailleurs ce n'est pas à nous de donner des lois à Dieu , ni à lui prescrire quand il doit faire des miracles. Il suffit qu'il en

ait fait de très évidents, en présence d'un très grand nombre de témoins, et que nous en ayons entre les mains des preuves incontestables. Tels sont les miracles de Moïse, ceux d'Élie, d'Élisée et des autres prophètes; ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Ils ont été faits en public pour la plupart; ils ont été reconnus dans le temps, écrits par ceux qui les avoient vus, dans des livres qui ont toujours subsisté depuis, et que nous avons encore. Nous voyons les effets de ces miracles; de ceux de Moïse en toute la nation des Juifs, qui subsiste depuis si long-temps dans tout le monde, dans un état si singulier; de ceux de Jésus-Christ, dans l'établissement de la religion chrétienne, si sublime et si au-dessus de la nature, et principalement dans la manière dont elle s'est établie, par la souffrance et le martyre pendant trois cents ans de persécution. Je ne m'étends point sur ces preuves qui ont été si bien traitées par les pères de l'Église, et principalement par saint Chrysostôme et saint Augustin.

Le seul miracle de la résurrection de Jésus-Christ suffit pour prouver tous les autres, et par conséquent tous ceux de Moïse, à qui Jésus-Christ a rendu témoignage. C'est pourquoi les apôtres ont pris tant de soin de prouver invinciblement sa résurrection. Or, celui qui ne se rend pas à ces preuves seroit bien en danger de ne se pas rendre à la vue du miracle même. Car on ne peut refuser d'ajouter foi à un fait si bien prouvé, que par une mauvaise disposition d'esprit, ou pour n'en pas admettre les conséquences, qui sont de suivre la doctrine de Jésus-Christ, renoncer au plaisir et combattre ses passions; ou simplement

pa
po
for
un
qui
ye
Ch
ren
de
des
les
gl
on
vou
et
atten
Com
nous
mes
cieux
ble,
on a
entre
sourc
ces m
maxi
nous
fait v
Jésus-
l'auto
un m
Il
preuv
diens
alcora

par orgueil, pour ne se pas confesser vaincu, pour se distinguer du commun, et faire l'esprit fort. Or, les memes dispositions feroient rejeter un miracle quand on l'auroit vu. Entre les Juifs qui furent présents à la résurrection du Lazare, il y en eut plusieurs qui ne crurent pas à Jésus-Christ plus qu'auparavant. Au contraire, ils furent plus irrités, et persistèrent dans le dessein de faire mourir Jésus-Christ. Ils y ajoutèrent le dessein de tuer le Lazare, afin de s'ôter de devant les yeux cette conviction manifeste de leur aveuglement. Tels sont les hommes passionnés; plus on leur fait voir leur tort, plus on les irrite. S'il vous arrive de fermer la bouche aux talapoins, et de mettre en évidence leurs erreurs, ne vous attendez qu'à les avoir pour ennemis implacables. Comme notre ame est la principale partie de nous-mêmes, et la raison, ce qui nous fait hommes essentiellement, rien ne nous est plus précieux. Nous attaquer en cet endroit est, ce semble, nous vouloir anéantir et nous détruire. Or, on attaque notre raison toutes les fois que l'on entreprend de nous montrer notre tort. C'est la source de toutes les disputes; et de là viennent ces mouvements si violents, en contestant sur des maximes, et même sur des faits qui souvent ne nous importent en rien dans le fond. Tout ceci fait voir clairement la vérité de cette parole de Jésus-Christ, que ceux qui ne se rendent pas à l'autorité de l'Ecriture sainte ne croiroient pas un mort revenu de l'autre monde (*Luc. XVI, 31*).

Il reste maintenant à examiner sur quelles preuves les Siamois ajoutent foi à leur bali, les Indiens à leur beth ou védam, les Musulmans à leur alcoran. Je m'attache à ces derniers que je con-



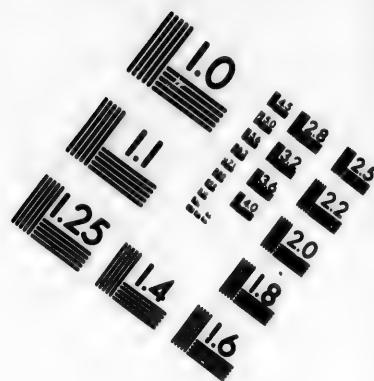
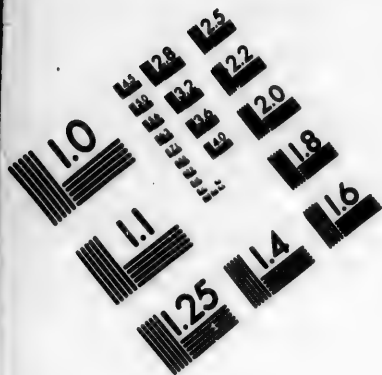
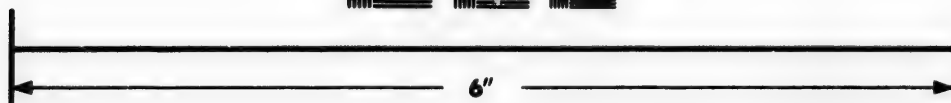
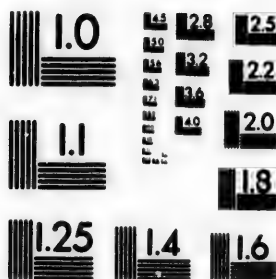


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

13 128
12 132
11 125
10 122
9 120
8 118

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

nois mieux. Ce que j'en dirai pourra s'appliquer aux autres. L'alcoran, dit-on, est si bien écrit et parle si dignement de Dieu, qu'il est clair que ce n'est pas l'ouvrage des hommes. Quant à la beauté du style, Homère le disputeroit et l'emporteroit de bien loin ; il est bien mieux suivi, et occupe l'esprit bien plus agréablement ; il plait même dans des traductions fort imparfaites ; au lieu que l'alcoran, quoique bien traduit, est fort ennuyeux. Mais qui ne voit la foiblesse de cette preuve ? Comme si on ne voyoit pas tous les jours des méchants qui parlent bien et disent de bonnes choses. Au contraire, un menteur et un charlatan prennent plus du soin de bien parler, que celui qui dit la vérité ; elle se soutient de soi-même. Le succès, disent les mahométans, a montré que notre prophète étoit envoyé de Dieu : autre signe très équivoque. Combien de fois Dieu a-t-il permis, pour punir les crimes des hommes, que l'erreur ait prévalu ? Les musulmans eux-mêmes ne nomment-ils pas temps d'ignorance tout ce qui a précédé leur prophète ? Par la même raison, tous les hérésiarques, tous les auteurs des fausses religions, seroient envoyés de Dieu ; et, sans sortir des Indes, un Brama, un Sommonokodam, seront des dieux. De plus, nous savons comment la doctrine de Mahomet s'est établie avec la domination temporelle et par la force des armes ; en quoi il n'y a rien de surnaturel. Qui pourroit savoir comment la religion des Siamois ou des autres Indiens s'est introduite, y trouveroit aussi sans doute le contredit. Quant aux miracles, Mahomet marque souvent qu'on lui en demandoit, et il ne répond que par des discours généraux. Dieu, dit-il, en a assez fait par ses anciens prophètes, sans que le monde y

ait cr
mirac
sais q
et en
ils ont
de tém
diffère
liaison
D'allég
longue
seroit
la véri
premiè
créance
de leur
opinion
n ont c
revenir
les peu
aura en
beth, l
disent
Mais
d'autori
supposi
connoiss
de Dieu
suivre le
avec Ma
à deux
histoires
et de la
semblab
contre d
plus mar

ait cru. Pour moi, il ne m'a pas envoyé faire des miracles, mais prêcher les peines de l'enfer. Je sais que les musulmans racontent des miracles, et en attribuent quelques-uns à Mahomet; mais ils ont été écrits long-temps après, ils n'ont point de témoignage certain, et sont en substance bien différents des vrais miracles, sans utilité, sans liaison avec les faits véritables et connus d'ailleurs. D'alléguer pour preuve qu'un livre est divin, la longue possession où l'on est de le croire tel, ce seroit ne pas raisonner. On ne prescrit pas contre la vérité; il faut venir à la source, et voir si les premiers ont eu raison d'y croire; car si leur créance a été téméraire, elle ne peut assurer celle de leurs descendants. De dire: Nous avons bonne opinion de nos ancêtres, et nous présumons qu'ils n'ont cru que sur de puissantes raisons, c'est revenir à autoriser toutes les religions, car tous les peuples peuvent en dire autant. Donc Dieu aura enseigné également l'évangile, l'alcoran, le beth, le bali, quoique tous ces livres se contredisent et se détruisent l'un l'autre.

Mais, outre que l'alcoran n'a aucune preuve d'autorité divine, il a des preuves positives de supposition et de fausseté. Il se contredit en reconnoissant Moïse et Jésus-Christ comme envoyés de Dieu, et tontefois détournant les hommes de suivre leur loi. Il confond Marie, sœur de Moïse, avec Marie, mère de Jésus-Christ, qui ont vécu à deux mille ans l'une de l'autre. Il raconte des histoires impertinentes de Salomon, et de la huppe et de la fourmi qui lui parlèrent, et d'autres semblables. Ces contredits sont encore plus forts contre des livres qui contiennent des absurdités plus manifestes, contre des faits évidents par la

simple expérience, ou par des démonstrations astronomiques, comme les rêveries des Indiens et des Siamois, touchant la grande montagne qui cause la nuit, touchant les éclipses et le reste. Il faut extrêmement insister sur ces arguments sensibles, et montrer que Dieu ne peut se contredire, et nous dire dans un livre le contraire de ce qu'il nous dit dans la nature, par les sens et la raison que lui-même nous a donnés. Toutefois il ne faut pas outrer cet argument, ni faire la raison juge de la parole de Dieu, en sorte que, quand nous trouverons dans un livre quelque chose que nous ne pouvons accorder avec nos lumières naturelles, nous rejettons ce livre comme ne pouvant venir de Dieu qui nous a donné ces lumières. Ce seroit frapper par le fondement toute religion, et nous réduire à une pure philosophie humaine. Il ne faut donc pas commencer par cet examen, pour discerner si un livre est divin ou non. Comme notre raison est foible et obscurcie par les passions, nous pourrions nous y tromper. Je ne dirai pas d'abord, pour voir si ce livre est divin : Je veux l'examiner en lui-même, et juger s'il ne contient rien que de raisonnable et digne de Dieu. Mais je dirai : Voyons d'abord d'où il nous vient, et comment nous savons que c'est la parole de Dieu. S'il n'y en a pas de preuve, je n'ai rien à examiner davantage. Si l'on me prouve, en sorte que je n'en puisse douter, que c'est la parole de Dieu, alors je la lirai avec respect et avec foi, disposé à y soumettre ma raison. Si j'y trouve des choses obscures, je jugerai qu'elles ne le seroient pas à un esprit plus éclairé, et je ne laisserai pas de les croire, quoique je ne les comprendre pas : et voilà la foi des mystères, fondée

sur l'
de s'y
ce so
prêve
parce
encor
ginez
nité,
expos
si vou
vous
rendre
nous
lade,
mettre
mais a
comm
à fond
faudro
que le
préjug
passe-
ment
de bell
on le
raisonn
causés
pétuel
compo
une fo
duite.
son.

Il en
d'une
toute l

sur l'autorité de la parole de Dieu. Mais, avant que de s'y soumettre, il faut être assuré d'ailleurs que ce soit sa parole. Si vous commencez par vous prévenir qu'un tel livre est divin, simplement parce que tout un peuple le dit, ou (ce qui est encore plus absurde) parce que vous vous imaginez y voir par vous-même un caractère de divinité, comme disent les protestans, vous vous exposez à croire toutes les fables imaginables ; ou si vous croyez en savoir plus que le commun, vous vous exposez à ne rien croire. Nous devons nous rendre à l'autorité de Dieu, à proportion comme nous nous rendons à celle des hommes. Un malade, pour agir prudemment, ne doit pas se commettre au premier venu qui promet de le guérir, mais au meilleur médecin qu'il pourra trouver. Et comment le connoitra-t-il ? Sera-ce en l'examinant à fond, ou en le faisant discourir de son art ? Il faudroit que le malade fût plus savant en médecine que le médecin même. Il faut donc en venir aux préjugés extérieurs : est-il médecin de la Faculté ? passe-t-il pour savant, pour sage, pour expérimenté ? est-il fort employé ? a-t-il fait grand nombre de belles cures ? On s'engage sur la foi publique ; on le fait venir ; on lui explique le mal. Seroit-il raisonnable d'examiner ses raisonnemens sur les causes et les effets de la maladie, de disputer perpétuellement contre lui, de vouloir connoître la composition des remèdes ? Non, le malade y ayant une fois pris confiance, s'abandonne à sa conduite, souvent même contre ce que lui dit sa raison.

Il en est de même d'un avocat pour la conduite d'une affaire, d'un pilote pour la navigation ; et toute la vie humaine roule sur cette confiance que

l'on est obligé de prendre en ceux qui sont communément estimés habiles en quelques arts. Il n'y a point de science qui donne moins à l'autorité que les mathématiques. Toutefois si le disciple vouloit contester à son maître, et ne pouvant nier la vérité des axiomes et des définitions, du moins en disputer l'utilité qui ne paroît pas d'abord, il n'apprendroit jamais rien. Ce qu'on appelle docilité, n'est autre chose que cette disposition modeste qui fait dire à un disciple : Cet homme en sait plus que moi : il faut donc le croire sur sa parole, jusqu'à ce qu'il m'ait mis en état d'entendre les raisons qu'il me dit et de les voir par moi-même.

Au reste, il y a une grande différence entre les mystères que la vraie religion nous enseigne, et les absurdités que proposent les fausses religions. Que le soleil se cache tous les jours derrière une montagne, qu'il y ait des mers de lait, de crème, de sucre ; que la terre soit soutenue par des éléphants, soutenue par une tortue : c'est ce qui s'appelle des contes de vieilles, dont on amuse les enfants ; mais que l'esprit infini ne puisse être compris par les esprits qu'il a faits et qu'il a bornés, il n'y a rien en cela que de raisonnable. Si nous n'entendons pas nettement ce que nous sommes nous-mêmes, comment un corps et un esprit, deux natures si différentes, s'unissent en nous pour ne faire qu'une personne ; comment c'est le même esprit qui veut et qui connoît, quoique connoître et vouloir soient des actions si distinctes ; si, dis-je, nous-mêmes nous entendons si peu tout cela, devons-nous trouver étrange que nous n'entendions pas ce qu'il a plu à Dieu de nous découvrir de la trinité des personnes de la nature divine ; ou en Jésus-Christ, l'unité de per-

sonne
l'euch
journa
croyon
pas sou
siste pa
le juge
» rien
seulem
• sur l'
• Jésus-
nos sen
Je dis q
je le voi
distance
proches
un pavé
en sont
de moi
angles pl
même de
» et ronc
» le corp
» parole
» Telles
foi. Il fa
torité de
tant d'op
c'est la fa
dans la j
avec lesqu
soit pour
assez de l
croire. C
fait de su

sonne subsistant en deux natures? Il est vrai que l'eucharistie est un objet sensible et d'expérience journalière; mais le changement que nous y croyons n'est que dans la substance qui ne tombe pas sous les sens. La foi de ces mystères ne consiste pas à démentir la sensation, mais à redresser le jugement; elle ne me fait pas dire: « Je ne vois » rien de blanc ni ni de rond sur l'autel, » mais seulement: « ce que je vois de blanc et de rond » sur l'autel n'est pas du pain, mais le corps de » Jésus-Christ. » Nos jugements suivent de si près nos sensations, que nous les confondons souvent. Je dis que je vois un grand arbre à deux cents pas, je le vois en effet petit par rapport à moi; mais la distance et la comparaison des objets qui en sont proches, me le fait juger grand. Je marche sur un pavé de marbre, et je dis que toutes les pièces en sont carrées, quoique celles qui s'éloignent de moi me paroissent en losange, et avec les angles plus inégaux, plus ils s'éloignent. Je dis de même de l'Eucharistie: « Je vois un objet blanc » et rond, que je juge en telles circonstances être » le corps de Jésus-Christ, par la foi que j'ai à sa » parole infallible et toute-puissante. »

Telles sont donc les bornes de la raison et de la foi. Il faut raisonner pour discerner la vraie autorité de la prévention téméraire. Ce qui fait naître tant d'opinions et d'erreurs parmi les hommes, c'est la facilité à croire au hasard, particulièrement dans la jeunesse, tout ce que leur disent ceux avec lesquels ils se rencontrent, soit pour les faits, soit pour les règles de conduite, et de n'user pas assez de leur raison pour distinguer à qui il faut croire. Cet examen seroit difficile. C'est plutôt fait de suivre le torrent; et ce qui les rend inex-

cusables d'en user ainsi à l'égard de la religion et de la morale, c'est qu'ils ne sont pas si crédules en ce qui regarde leur intérêt temporel. Ils examinent par eux-mêmes, et consultent ceux qu'ils estiment les plus habiles : marque assurée que ces intérêts leur tiennent plus à cœur que ceux de leur ame et de leur salut. Voilà le crime de la crédulité téméraire qui attache aux fausses religions, crime d'autant plus grand, que la matière est plus importante et la négligence plus affectée.

Mais, dira quelqu'un, la plupart des chrétiens n'agissent-ils pas sur ce point comme les infidèles ? N'est-ce pas le bonheur de la naissance qui les détermine à la vraie religion ? Pensent-ils seulement à l'examiner, et ne condamneraient-ils pas cet examen comme une dangereuse tentation, puisqu'il supposeroit le doute et par conséquent l'extinction, ou du moins l'affoiblissement de la foi ? Je réponds que Dieu seul sait le secret qui se passe dans les cœurs ; lui seul connoît l'effet de la foi qu'il répand dans l'ame des enfans à leur baptême ; lui seul sait quand chacun d'eux commence à en produire des actes, quels sont les objets et les occasions qui les y excitent ; comment l'habitude se fortifie, s'affoiblit ou se perd tout-à-fait ; qui sont ceux qui ont une véritable foi divine et surnaturelle, et ceux qui ne tiennent à la religion que par une foi humaine et une crédulité téméraire. Car comme il n'est que trop certain que la plupart des chrétiens perdent la charité, il est vraisemblable qu'il y en a plusieurs qui perdent la foi. Il y a des apostats. Or, on ne doit pas croire qu'ils ne perdent la foi qu'au moment qu'ils renoncent à la vraie religion ; elle étoit éteinte auparavant dans leur cœur. On peut juger de même des li-

bertin
foible
dans l
de soie
fréque

Tou
et les i
réflexio
garder
sont ca
pourvu
de la lo
muant
les sav
les obje
motifs
la Prov
à tous
évident
monde
Perse ju
toujours
sion d'a
la terre ;
culte s'e
que, po
l'Eglise
point ét
Indiens
que chos

Il faud
dispositio

bertins et des impies. Elle est sans doute bien foible dans les grands pécheurs, et languissante dans le commun des chrétiens qui prend si peu de soin de la fortifier par des actes et un exercice fréquent.

Toutefois il ne faut pas s'y tromper; les simples et les ignorants font bien des raisonnements et des réflexions sans s'en apercevoir, et il faut bien se garder de croire qu'ils ne pensent qu'à ce qu'ils sont capables de dire. L'homme le plus grossier, pourvu qu'il raisonne, exerce toutes les opérations de la logique, comme en marchant et en se remuant, il pratique les règles de la mécanique sans les savoir. Ainsi, ne doutez pas que, touchant les objets de la foi, il ne soit frappé de tous les motifs de crédibilité qu'il peut entendre, et par la Providence divine, il y en a de proportionnés à tous les esprits: ce sont des faits sensibles et évidents. Il est clair, au moins dans la partie du monde que nous habitons, depuis l'entrée de la Perse jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, qu'il y a toujours eu une société d'hommes faisant profession d'adorer un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; que, depuis la venue de Jésus-Christ, ce culte s'est étendu dans le monde de tous côtés, et que, pour la conduite de cette société qui est l'Eglise, il y a eu des pasteurs dont la suite n'a point été interrompue jusqu'à nous. C'est aux Indiens à montrer s'ils peuvent de leur côté quelque chose de semblable.

MÉTHODE D'INSTRUCTION.

Il faudroit être sur les lieux, et connoître la disposition des esprits auxquels vous avez affaire,

pour vous donner sur ce point des règles certaines. Voici celles qui me paroissent les plus importantes tant en général, que pour les Indiens en particulier, suivant le peu de connoissance que j'ai de leurs mœurs et de leurs maximes.

On ne peut établir une religion qu'avec bien du temps, du travail et de la patience. L'expérience nous le fait voir dans toute l'histoire de l'Eglise. Dans les deux ou trois premiers siècles où les miracles étoient si fréquents, le progrès fut plus prompt. Aussi y avoit-il d'ailleurs des dispositions que vous ne trouvez pas. Les apôtres s'adressoient d'abord aux Juifs déjà instruits du fond de la religion, à qui il ne falloit qu'expliquer les prophéties, et leur faire connoître ce Messie qu'ils attendoient, et dont ils savoient que le temps étoit venu. Les Grecs et les Romains étoient préparés par la philosophie qui les avoit déjà désabusés des fables de leurs poètes, en sorte que les gens d'esprit étoient pour la plupart sans religion, et ne soutenoient l'idolâtrie que par politique pour le peuple. Cependant, il fallut trois cents ans avant que la religion pût prendre le dessus sur l'idolâtrie, et même sous les empereurs chrétiens, le paganisme se soutint encore plus de deux siècles, principalement dans le menu peuple. La vaste étendue de l'empire romain donnoit une grande commodité pour le progrès de la religion; mais nous ne voyons guère qu'elle ait subsisté au-delà. Les traditions touchant la prédication des apôtres, sont très obscures. Il y eut à la vérité de grandes églises dans les terres des Parthes et des nouveaux Perses, mais toujours persécutées, et les Sarrasins musulmans achevèrent de les ruiner. Quant à la mission de saint Thomas dans les Indes, l'histoire en est

assez
Calam
sepult
à Moli
les save
Mar-T
torien.
Mais je
en disp
de l'Eu
nous vo
qui éto
converti
ne reçut
tième ai
German
de saint
core ne
lamagne

1 M. de
qui ont v
soient au
ditions du
qui tienne
missionna
i ignoran
les savant
raire à ce
u ni lu d
léfier un
linaires,
aste d'être
ux ?

assez incertaine. On ne sait ce que c'est que cette Calamine où le martyrologe romain marque sa sépulture, et, quant au sépulchre qui étoit honoré à Méliapour lorsque les Portugais y arrivèrent, les savants ont vérifié que c'étoit le sépulchre de *Mar-Thomas*, ou *seigneur Thomas*, marchand nestorien, qui y avoit prêché l'évangile à sa mode¹. Mais je ne vous conseille pas d'entrer sur ce point en dispute avec les Portugais. Dans cette partie de l'Europe que nous connoissons distinctement, nous voyons que les barbares, c'est-à-dire, ceux qui étoient hors de l'empire romain, se sont convertis fort tard. La Flandre et les pays voisins ne reçurent l'évangile que vers le milieu du septième siècle, par les travaux de saint Eloy; la Germanie, un siècle après, par les prédications de saint Boniface, qui y souffrit le martyre. Encore ne fut-ce que depuis les conquêtes de Charlemagne, que la religion y fut établie à demeure.

¹ M. de Fleury auroit bien fait de citer les savants qui ont vérifié ce fait. Je doute que leurs preuves soient aussi décisives qu'il pense; et, d'après les traditions du pays, l'examen des lieux, les événements qui tiennent du miracle, le P. Tachard et d'autres missionnaires, qui n'étoient pas trop crédules, ni si ignorants, et dont le témoignage vaut bien celui des savants protestants, sont d'une opinion très contraire à celle de M. de Fleury, qui, après tout, n'a ni vu ni lu ce qu'il nie positivement: si l'on doit se défier un peu des préventions pour les faits extraordinaires, ne doit-on pas aussi, n'est-il pas même juste d'être en garde contre les préventions contre eux?

c'est-à-dire, dans le neuvième siècle. Elle entra alors dans la Suède et le Danemarck ; en Bohême et dans les autres pays des Slaves, dans le dixième siècle ; en Hongrie, dans le même temps ; en Pologne, dans le onzième siècle. Est-ce que saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint Remy n'auroient pu prêcher aux Allemands dont ils étoient si voisins ? Ils ne manquoient pas de zèle ; mais ils attendoient les dispositions favorables.

Je sais que ces peuples étoient brutaux et farouches, et que vos Indiens sont doux et polis, mais leur douceur les rend paresseux et indifférents. Nous avons ouï parler de l'orgueil des Chinois et de l'opinion qu'ils ont de leurs connoissances. Du moins nos Barbares d'Occident se reconnoissent ignorants et respectoient les Romains. Ce qui est toujours commun aux nations fort éloignées, c'est d'avoir des coutumes et des opinions très difficiles à vaincre. Ce qui vient d'un autre bout du monde nous paroît à peine sérieux. Le roi de Siam et même le roi de la Chine semblent presque être des rois de théâtre. Le premier mouvement porte à rire, quand on voit des hommes d'une couleur et d'une figure si différentes. Nous devons être aussi extraordinaires aux Indiens, que les Indiens le sont ici. Des hommes vêtus de longs habits, à qui on ne voit que le visage fort blanc, doivent y paroître des spectres, et je ne m'étonne pas si les Siamois s'enfuient d'abord à l'approche des missionnaires. Mais quand des gens si extraordinaires viennent vous dire que vous êtes dans l'erreur, que tous vos ancêtres sont damnés, et que vous le serez comme eux, ce n'est pas le moyen d'être bien reçus.

Il
gran
vérit
math
tume
fait ju
princi
turel,
diffère
poser
marqu
avoir a
fortifié
comme
lesquel
lui-mêm
en est p
tion, il
milliers.
Quand
leurs esp
diverses
que de
l'affection
ment à le
remède c
fois goût
préféré ;
qui puisse
les autres
monter l
ment des
reur des
guérir ; m
demeuron

Il faut donc prendre un long détour , et user de grandes précautions ; leur inspirer le goût de la vérité dans les matières indifférentes , comme les mathématiques et la physique , afin de les accoutumer peu à peu à raisonner plus juste qu'ils n'ont fait jusqu'ici ; leur raconter des histoires véritables , principalement de celles qui n'ont rien que de naturel , pour leur faire sentir , sans le leur dire , la différence des fables ; travailler en même temps à poser les principes de la métaphysique que j'ai marqués , sans en faire encore l'application. Après avoir ainsi préparé un esprit , et l'avoir long-temps fortifié par une bonne nourriture , vous pouvez commencer à lui faire apercevoir les erreurs dans lesquelles il a été élevé , s'il ne les aperçoit déjà lui-même : car s'il a compris les principes , et s'il en est persuadé , pour peu qu'il ait de pénétration , il les appliquera aux objets qui lui sont familiers.

Quand vous aurez une fois excité du doute dans leurs esprits , il faut encore travailler à leur ôter diverses préventions qui viennent du cœur plus que de l'esprit ; le respect pour leurs docteurs , l'affection pour leurs parents et amis , l'attachement à leurs coutumes. Je n'y vois point de meilleur remède que l'amour de la vérité. S'ils l'ont une fois goûtée , ils verront que rien ne lui doit être préféré ; mais il faut avouer qu'il n'y a que le temps qui puisse guérir de ces passions , comme de toutes les autres. Ce même amour de la vérité doit surmonter l'indifférence d'opinions , et principalement des religions. Il faut souffrir en patience l'erreur des autres , quand nous ne pouvons les en guérir ; mais nous sommes coupables , si nous y demeurons un moment à notre escient. On peut



pardonner à un homme de se tromper ; mais d'assurer hardiment ce qu'il ne sait point , et des fables inventées à plaisir , et le persuader aux autres , c'est ce qui n'est point excusable.

De là on peut venir à donner du mépris et de l'aversion des faux docteurs et des faux prophètes , après avoir bien convaincu leur doctrine de fausseté. Tous les imposteurs et faux témoins sont haïssables , mais principalement ceux qui mentent en matière très importante , et qui séduisent des peuples entiers. De tous les faux témoins , les pires sont ceux qui portent faux témoignage contre Dieu même , ou disent qu'ils sont envoyés par lui , ou se mettent à sa place , en se faisant rendre les honneurs qui sont dus à lui seulement. Après avoir levé ces obstacles extérieurs qui viennent de l'attachement à leurs préjugés , ou de la négligence à s'appliquer , ou de l'autorité de leurs docteurs , il faut attaquer les opinions qui résistent le plus à notre doctrine ; l'éternité du monde , la multitude des dieux , ou tous ensemble , ou successivement ; que tout soit corporel ; que les âmes des bêtes soient immortelles , ou qu'elles passent de corps en corps , et surtout que le bonheur ou le malheur suivent le mérite par une nécessité fatale et indispensable. Avant que d'avoir effacé ce préjugé , si vous leur parlez de la croix de Jésus-Christ , ce sera pour eux un scandale : ils concluront , suivant leur principe , qu'il avoit mérité dans une autre vie ce qu'il a souffert depuis sa naissance , et ils feront le même jugement des martyrs. C'est peut-être par cette raison que les jésuites ne se sont pas pressés de parler aux Chinois de Jésus-Christ crucifié. Mais sitôt qu'on y verra les catéchumènes disposés , on ne doit pas différer à les instruire d'un

dogme minaire à l'expli n'est qu position faire éva soleil dis personne rois de a faire parc triste à la grand voy rer dans c prix que propre se exemples catéchumè donnoit en pandoient oient soli oient tant arême , de rès utileme as non plu ersion des plus prop and l'occ embrassère ieu comme gardoient extrême dif uvoir , les umilité , la nnes. L'on pyen le plu

mais
et des
er aux
y et de
phètes,
né de
ns sont
nentent
cent des
es pires
re Dieu
lui, ou
ndre les
rés avoir
de l'at-
ligence à
cteurs, il
le plus à
multitude
ivement;
les bêtes
de corps
malheur
et indis-
éjugé, si
hrist, ce
ont, sui-
une autre
ce, et il
est pent
e sont pa
hrist éru
nènes dis
uire d'un

dogme si capital au chistianisme. Tous ces préliminaires semblent nécessaires avant que de venir à l'explication de la doctrine chrétienne, si ce n'est que l'expérience vous ait appris que la proposition simple et solide de la vérité suffise pour faire évanouir les erreurs contraires, comme le soleil dissipe les nuages. Si je n'écrivois pour des personnes d'une vertu consommée, je les avertirois de se précautionner contre la tentation de faire paroître un grand fruit de leur mission. Il est triste à la nature d'avoir fait inutilement un si grand voyage, d'avoir tant souffert, et de demeurer dans cet exil volontaire. On veut, à quelque prix que ce soit, faire des chrétiens; l'amour-propre se déguise en zèle. Regardez toujours les exemples des premiers siècles. On éprouvoit les catéchumènes pendant deux ou trois ans, et on ne donnoit ensuite le baptême qu'à ceux qui le demandoient instamment, et dont les mœurs paroisoient solidement corrigées. A cette épreuve seroient tant d'exorcismes et de scrutins pendant le carême, dont la pratique pourroit être rétablie très utilement dans les nouvelles églises. Je ne vois pas non plus que dans ces premiers siècles la conversion des princes fût regardée comme le moyen plus propre à établir la religion. A la vérité, quand l'occasion s'en présenta, les saints évêques embrassèrent avec zèle, et en rendirent grâces à Dieu comme d'un miracle. Mais auparavant ils la regardoient comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs et le luxe de la cour, avec l'humilité, la tempérance et les autres vertus chrétiennes. L'on dit que l'autorité des princes est le moyen le plus court pour amener les peuples au

changement de religion, surtout en Orient, où les rois sont regardés comme une divinité ; mais je doute fort que cette autorité produisit une conviction intérieure. Je crains qu'elle ne fit seulement un changement dans le culte par une basse complaisance ; et que de tels chrétiens ne fussent prêts à retourner à leurs idoles , au premier changement de souverain. Je craindrois encore que les missionnaires ne fussent tentés d'avoir des complaisances excessives pour un prince qui se seroit déclaré chrétien , et qu'ils ne crussent être obligés , pour le bien commun , à relâcher beaucoup de la sévérité de leur discipline. Je crois du moins qu'il faudroit , avant que de lui donner le baptême , l'éprouver bien plus que les particuliers. L'exemple de Constantin est remarquable. Il a été trente ans le protecteur de la religion chrétienne , sans être baptisé ; car il est certain ¹ qu'il ne le fut qu'à la mort.

Les biens et les maux suivent le mérite.

C'est ici , si je ne me trompe , l'objection capitale pour la morale ; elle a une apparence de raison et de justice ; c'est , dirait-on , l'ordre des choses ; le bonheur est dû au bon usage de la liberté , le malheur au mauvais usage ; donc tout méchant est malheureux , et tout malheureux est méchant ; et , comme l'expérience est contraire , il y aura d'autres vies devant et après ; devant , pour avoir mérité

¹ Sont-ce les évêques , et n'est-ce pas Constantin lui-même qui voulut différer son baptême ? M. de Fleury auroit dû le marquer.

les biens
cevoir
mérite
que ja
tout d
malheur
venir
ber et
d'Orig
thagor
de qui
reçues.
S'il n'y
tous so
même
démon,
même a
diens en
autres q
accident
unis à d
de leurs
dérer ; c
n'est que
que les
faits que
vois qu'il
des corps
premier
qui est co
que les I

¹ La ma
la Chine.
les lettres

les biens et les maux de cette vie ; après , pour recevoir la peine et la récompense de ce qu'on y a mérité : et voilà la métempsychose. De là suivra que jamais l'état des esprits ne sera fixe : car si tout dépend de leur volonté libre , ceux qui sont malheureux , pourront , s'ils se convertissent , devenir heureux , et les plus heureux pourront tomber et devenir misérables. C'est le fond des erreurs d'Origène , qui les avoit prises de Platon et de Pythagore , et , à remonter plus haut , des Egyptiens , de qui les Indiens peuvent les avoir autrefois reçues. Il y a encore d'autres suites de ce principe. S'il n'y a que le mérite qui distingue les esprits , tous sont égaux naturellement , ou du moins de même nature ; le même sera ange , homme , démon , selon notre manière de parler. Il pourra même arriver à devenir Dieu , selon que les Indiens entendent que l'est Sommonokodain , et les autres qui l'ont été et le seront. Donc , c'est par accident que les esprits deviennent ames et sont unis à des corps , pour peine ou pour récompense de leurs œuvres. Donc il n'y a que l'ame à considérer ; c'est l'ame seule qui est l'homme ; le corps n'est que le vêtement ou la prison. Je ne vois pas que les Indiens disent que les corps n'aient été faits que pour punir les esprits. Au contraire , je vois qu'ils comptent pour récompense , d'animer des corps célestes , comme le soleil , les astres , le premier ciel , d'où vient le Xangti des Chinois ¹ , qui est comme le souverain esprit. Je vois encore que les Indiens comptent pour récompense , de

¹ La métempsychose est une doctrine peu suivie à la Chine. Tous les lettrés chinois la rejettent (Voyez les lettres des missionnaires de la Chine.)

devenir rois ou rayas , et même de passer en de certains animaux , comme des éléphants. Mais le fond du principe est toujours le même : un certain nombre d'esprits qui , selon leurs mérites ou démérites , deviennent heureux ou malheureux , et , après avoir expiré leurs crimes par de longs tourments , peuvent devenir heureux. Je ne vois pas qu'ils disent que ceux qui sont arrivés au souverain degré de bonheur , puissent tomber.

Ou l'on prétend fonder cette doctrine de la métempsychose sur le raisonnement ou sur l'expérience. D'expérience , on ne peut en alléguer de certaine. Tout homme sincère avouera qu'il ne se souvient de rien avant cette vie , et qu'il ne se souvient pas même du commencement de cette vie ; et c'est ce qui avoit fait inventer aux anciens le fleuve Léthé , dont on faisoit boire aux ames avant que de les renvoyer dans des corps. Quand donc Pythagore , ou Sommonokodam , ou qui on voudra , ont dit qu'ils avoient été autrefois un tel homme et un tel animal , ils n'ont pas dû être crus sur leur parole , et il étoit juste de leur en demander des preuves. Et pourquoi quelques particuliers seulement s'en seroient-ils souvenus ? Et si la loi de la métempsychose étoit générale pour tous les hommes , la réminiscence devroit être aussi générale : d'autant plus que l'on prétend que les ames sont envoyées en d'autres corps , pour être punies ou récompensées. Or , la punition est inutile , si le coupable ne sait pourquoi il souffre. On ne se venge qu'à demi , si on ne le fait connoître. Il en est de même de la récompense. Que si , pour prouver la réminiscence , on a recours aux notions qui sont en nous des principes de toutes les sciences , comme Pla-

ton pré
il faudr
homme
o'est en
n'est p
une aut
moyena
Il n'y a
obligé
Nous vo
règles p
mais qu
de que n
ressemb
autres m
suivant
ces mo
suivant
sent. Qu
qu'elles
sommess
telles , o
corps, de
ce qui m
convenir
sur laque
sage des
non plu
hommes
en cette
C'est une
s'il ne po
frances. T
punit les
Pourquoi

ton prétend s'en servir dans la Ménon , en ce cas il faudra revenir à ce qui a été dit , que tous les hommes ont , à la vérité, ces principes , et que c'est en quoi consiste le fond de la raison. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils les aient appris dans une autre vie , puisqu'on demanderoit par quels moyens ils les auroient appris , et ainsi à l'infini. Il n'y a non plus aucune expérience qui nous oblige à attacher des esprits aux astres ni aux cieux. Nous voyons bien que leurs mouvements ont été réglés par quelque esprit très sage et très puissant ; mais que chaoun ait le sien qui y soit attaché, c'est ce que nous ne voyons point. Leurs mouvements ressemblent bien plus à ceux des horloges et des autres machines artificielles , toujours uniformes , suivant l'impression qui leur est donnée , qu'à ces mouvements des animaux , si irréguliers , suivant les objets qui les attirent ou les repoussent. Quant aux bêtes, loin d'être obligées d'avouer qu'elles ont des âmes semblables aux nôtres , nous sommes forcés d'avouer qu'elles n'en ont pas de telles , et que , s'il y a en elles autre chose que le corps, du moins il n'y a ni raison, ni intelligence ; ce qui mérite d'être examiné à part. Il faut donc convenir qu'il n'y a point d'expérience certaine sur laquelle on puisse appuyer l'opinion du passage des âmes de corps en corps. Il n'y en a point non plus de raisonnement démonstratif. Les hommes , dit-on , souffrent dès qu'ils entrent en cette vie ; donc ils ont péché auparavant. C'est une conjecture, non une preuve, comme s'il ne pouvoit y avoir d'autre cause de ces souffrances. Tous les hommes reconnoissent que l'on punit les pères en la personne de leurs enfants. Pourquoi donc n'en sera-t-il pas de même pour

tout le genre humain , ce qui est en effet notre doctrine du péché originel ? De plus, je nie qu'il soit toujours injuste de faire souffrir celui qui n'a point péché , pourvu qu'on le récompense ensuite de sa souffrance. Tous les hommes travaillent , c'est-à-dire , souffrent du bien et du mal dans l'espérance d'un bien à venir. Le laboureur qui a souffert le froid et le chaud , la faim , la soif et la lassitude , n'a point regret de son travail , quand il recueille une grande moisson. Moins on a mérité de souffrir, plus il y a de vertu ; et je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens puisse mettre au même rang un criminel qui souffre le supplice dû à son crime , et un homme de bien qui veut bien souffrir des peines aussi rigoureuses. Nous louons encore celui qui paie pour un autre , et qui souffre pour un autre ; c'est une espèce d'excellente vertu. Ainsi, le principe n'est pas vrai en général , que la peine suive toujours le mérite comme par une nécessité fatale , et que tout malheureux soit méchant.

Il faut encore démêler l'équivoque de bien et de mal. Le vrai bien de chaque chose est ce qui la rend meilleure ; son mal est ce qui la rend pire. Donc le bien essentiel d'un esprit est l'amour de la vérité et de la droiture : son mal est de s'en éloigner. D'être attaché à un corps à l'occasion duquel l'esprit sente de la douleur , est bien une espèce de mal pour l'esprit , puisque c'est un sentiment fâcheux ; mais ce mal , loin de le rendre mauvais , est une preuve et un exercice de vertu. c'est-à-dire qu'il est l'occasion d'un vrai bien ; car celui qui souffre doit se conformer à son état présent , qu'il ne peut changer , l'agréer et céder à cette nécessité. S'il le fait , il sera louable. Per-

sonne r
sable , p
cruelles
malheur
et si l'on
mérité
ment or
raffinem
patience
d'human
la terre
l'exercice
combien
qui passe
ture , et a
ments por
une autre
de mépris
terre ; c'e
malheure
d'une aut
vertu est b
que dans l
blable dan
ces tristes
que pompe

La quest
ment de pl
théologie ,
l'homme d
fait à l'ima
lui a perm

sonne ne dit qu'un homme soit méchant et hâissable, parce qu'il est malade et qu'il souffre de cruelles douleurs; on le plaint seulement comme malheureux; on le loue même, s'il est patient; et si l'on veut deviner une vie précédente où il ait mérité ce qu'il souffre, ce n'est plus un sentiment ordinaire : c'est un détour recherché et un raffinement propre à éteindre toute estime de la patience, toute compassion et tout sentiment d'humanité. Que si le vrai bien de l'homme sur la terre n'est que la connoissance de la vérité et l'exercice de la vertu, il est facile de montrer combien est grossière l'imagination des bramines, qui passent plusieurs années sans changer de posture, et souffrent volontairement de cruels tourments pour devenir rois ou grands seigneurs dans une autre vie, en même temps qu'ils font profession de mépriser les richesses et les honneurs de la terre; c'est-à-dire que dès à présent ils se rendent malheureux, afin de devenir un jour malheureux d'une autre manière, et même méchants : car la vertu est bien plus difficile dans la grande fortune que dans la médiocre... On ne voit rien de semblable dans l'ancien paganisme; il y avoit peu de ces tristes et affreuses superstitions : ce n'étoit que pompe, spectacles et plaisirs.

Des ames des bêtes.

La question des ames des bêtes n'est pas seulement de physique à l'égard des Indiens, mais de théologie, puisqu'il est de la foi chrétienne que l'homme est d'une autre nature que les bêtes, fait à l'image de Dieu qui les lui a soumises, et lui a permis de s'en servir à toute sorte d'usage,

même de les tuer pour s'en nourrir. Il est donc nécessaire de leur persuader qu'elles n'ont pas d'ames raisonnables et immortelles, et de ruiner ainsi la métempsychose par le fondement.

Ce seroit sans doute le plus court de montrer qu'il n'y a dans les bêtes que le corps, et que tous leurs mouvements les plus merveilleux se peuvent expliquer par des raisons mécaniques. Du moins, quand il y auroit quelqu'un de leurs mouvements que nous ne pourrions pas expliquer, il faudroit avouer simplement notre ignorance, plutôt que de nous payer de mots que nous n'entendons pas. Or, qui peut dire qu'il entend bien ce que c'est qu'une ame matérielle, qui n'est ni esprit ni corps, mais partie d'un corps, une substance incomplète, une forme substantielle? qui peut résoudre nettement les objections que l'on fait sur les formes partielles, la forme cadavérique, les deux ou trois ames subordonnées en un même sujet et toutes les autres suites de cette doctrine? Pour moi, j'aimerois mieux reconnoître de bonne foi que je ne connois pas tout ce qui se passe dans les bêtes; mais cette ignorance ne me fera jamais assurer ce que je ne comprends pas, encore moins admettre en elles une ame semblable à la mienne, puisque je n'y vois aucun des signes qui me la font reconnoître dans les autres hommes; ce seroit donc le chemin le plus court de réduire les Indiens à cette négative: je n'ai aucune raison de croire que les bêtes aient des ames plutôt que les horloges et les autres machines artificielles; mais cela n'est pas à espérer. Leurs anciennes préventions les éloignent trop de cette pensée. Ils sont trop ignorants de l'anatomie, pour comprendre les ressorts qui peuvent faire tant de mouve-

ments s
truire q
venir ju
culation
avoir per
la preuve
sionnaire
tomie a
pas à leu
là dépen
des bête
quand on
doivent p
têtes de
pagnols
être susp
Je cro
solideme
qui suffit
voudrois
que suiv
connoisse
qui est d
sens en m
volontés.
étendu,
vois auto
semblable
férents, c
J'en vois
comme c
les corps
vois qu'en
pos, c'est-
sées sem

XXX

ments si différents , et il est impossible de les instruire qu'en tuant des bêtes, au moins si l'on veut venir jusqu'à voir le chemin du chyle et la circulation du sang ; c'est-à-dire, qu'il faudroit les avoir persuadés avant que de pouvoir commencer la preuve. Je ne crois pas toutefois que les missionnaires doivent négliger de s'instruire de l'anatomie autant qu'il leur sera possible : ce n'est pas à leur égard une simple curiosité, puisque de là dépend la résolution de cette question de l'ame des bêtes, si importante dans les Indes. Mais quand on viendra à en tirer les conséquences, ils doivent prendre garde à ne pas paroître trop entêtés de la nouvelle philosophie, à cause des Espagnols et autres Européens à qui elle pourroit être suspecte, faute de l'entendre.

Je crois donc qu'il faut se contenter d'établir solidement la distinction de l'homme et de la bête, qui suffit pour votre dessein ; et voici comme j'y voudrois procéder. Nous ne devons raisonner que suivant ce que nous connoissons, et nous connoissons mieux ce qui est en nous, que ce qui est dehors (Aug. l. 10, de Trin. c. 9). Je sens en moi des pensées, des connoissances, des volontés. Je reconnois aussi que j'ai un corps étendu, figuré et capable de mouvement. Je vois autour de moi d'autres corps entièrement semblables au mien. J'en vois d'entièrement différents, comme les astres, les fleuves, les pierres, J'en vois partie semblables, partie différents, comme ceux des bêtes. Quant aux animaux dont les corps sont tout-à-fait semblables au mien, je vois qu'en leur parlant, ils me répondent à propos, c'est-à-dire, qu'ils me font entendre des pensées semblables aux miennes et liées avec les

miennes, et cela par des signes qui n'ont aucun rapport naturel avec nos pensées, et qui par conséquent doivent avoir été inventés ou concertés par ces animaux semblables à nous, que nous appelons *hommes*. Je vois de plus que ces hommes apprennent et exercent des arts qu'aucun d'eux ne sait naturellement; comme de bâtir des maisons, faire des tissus et des étoffes, forger des métaux, écrire, peindre, et que dans ces arts ils inventent tous les jours et se perfectionnent de plus en plus. Je vois qu'ils se souviennent des choses passées il y a long-temps; qu'ils prévoient celles qui doivent arriver long-temps après, jusqu'à prédire des éclipses long-temps auparavant. Je vois qu'ils sont violemment agités par des objets qui ne regardent point le corps, comme l'opinion des autres hommes, qui produit la gloire ou l'infamie, d'où viennent l'ambition, la honte et les autres passions semblables. Je sens en moi tous ces mouvements et toutes ces propriétés que je vois dans les autres hommes; d'où je conclus avec raison qu'ils ont tout ce que j'ai au-dedans comme au-dehors, c'est-à-dire, non-seulement un corps de la même figure, mais une ame de la même espèce.

Quand je viens aux autres animaux, j'y vois à la vérité quelque ressemblance: ils se nourrissent comme moi, ils marchent, ils font divers mouvements, ils en font même que je ne puis faire, comme de voler; mais tout cela appartient au corps, et sans examiner tout le reste qui pourroit être équivoque, je n'y vois aucun des signes auxquels j'ai dit que je reconnois les hommes. Ils ne parlent point, ou, s'il y en a qui prononcent quelques paroles, comme les perroquets, elles

n'ont
pos,
que c
les an
les ois
ils se
nous
et je
dans
bles à
nous
blable
En
font à
l'artific
des hir
gnées,
des vers
dans to
s'instrui
mêmes,
notre ra
son seco
distribu
même c
servent
son que
si juste,
quand i
sept mar
commer
ce n'est
et la vie
chab. V
les ouvr
et réflex

n'ont point de suite, ne répondent point à propos, en un mot, ne nous apprennent point que ces animaux aient des pensées. De dire que les animaux de chaque espèce, et principalement les oiseaux, ont un langage entre eux par lequel ils se communiquent leurs pensées, mais que nous ne l'entendons pas : on le dit sans preuve, et je puis le nier ; de même nous voyons bien dans tous les animaux des voix naturelles semblables à celles qui expriment nos passions ; mais nous n'y voyons aucun signe d'institution semblable à notre parole.

En général les animaux n'inventent rien. Ils font à la vérité des ouvrages dont nous admirons l'artifice, comme les nids de tous les oiseaux et des hirondelles en particulier, les toiles des araignées, les loges des mouches à miel, les coques des vers à soie ; mais ils les font toujours de même, dans tous les pays, dans tous les temps ; ils ne s'instruisent point les uns les autres. Or, en nous-mêmes, il se fait de grandes merveilles auxquelles notre raison n'a point de part. Ce n'est point par son secours que notre nourriture se digère et se distribue ; que toutes les parties de notre corps, même celles que nous ne connoissons pas, se conservent et s'augmentent : ce n'est point par la raison que nous prenons en marchant un équilibre si juste, et que nous étendons si à propos un bras, quand il y a péril de tomber. Enfin, la mère des sept martyrs avoit raison de leur dire : « Je ne sais comment vous vous êtes trouvés dans mon sein ; ce n'est point moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la vie, ni qui ai formé vos membres (II. Machab. VII, 22). Nous n'attribuons à l'homme que les ouvrages qu'il fait avec dessein, connoissance et réflexion

Mais, dira-t-on, les animaux sont capables d'instruction : on dresse des chevaux et des chiens ; on les accoutume à quantité de mouvements qu'ils ne feroient pas d'eux-mêmes, et ils obéissent à la seule voix. Prenez garde comment se fait cette instruction ; suffit-il de parler à un animal ? Ne faut-il pas joindre à la voix le baton, ou quelque appât de viande, ou quelque chose de semblable, qui s'applique immédiatement à son corps, ou du moins, qui frappe fortement ses sens ? Ensuite la voix qui accompagne ces impressions, venant à le frapper encore, peut bien faire toute seule le même effet. Après cela il est inutile d'alléguer une infinité d'exemples de l'industrie des chiens, des ruses des lièvres, de la docilité des éléphants, et toutes ces histoires vraies ou fausses, par lesquelles finissent ordinairement les disputes en cette matière. Tout ce que l'on pourra conter prouvera bien que les animaux sont conduits par une raison très sage, mais non pas que cette raison soit en eux, puisqu'il demeurera constant que tous les animaux de même espèce font toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances ; que l'expérience des siècles passés ne leur a rien appris, qu'ils se logent et se nourrissent comme ils ont toujours fait ; que les poissons sont aussi faciles à prendre, les chevaux aussi faciles à dompter qu'ils l'ont toujours été, on plutôt que toutes ces facilités ont augmenté, parce les hommes y ajoutent toujours quelque chose. Enfin, que l'on prenne l'homme le plus ignorant et le plus grossier, un imbécille même, si l'on veut, ou un insensé, on y remarquera une infinité d'actions qui lui seront singulières, et qui marqueront en lui un principe intérieur de pensées et de volontés semblables aux nôtres.

Au r
on iroi
mettre
de l'im
point d
nous se
bêtes il
qu'il y a
pour no
sons et
noissanc
l'on veu
nière ex
nous qu
ce seroi
ame par
que ce so
stances d
en attrib
mettant d
perception
sirs et act
figure, co
solidité ;
peut jam
nières fig
nous devo
les sujets
différents
indivisible
mortelle,
néantir,
donne suj
gnité de l
surdité de

Au reste, en rabaissant l'ame des bêtes, quand on iroit jusqu'à la nier, il ne faut pas craindre de mettre la nôtre en péril, ni d'affoiblir les preuves de l'immortalité de l'ame. Elles ne dépendent point de ce qui est hors de nous, mais de ce que nous sentons en nous-mêmes ; soit que dans les bêtes il n'y ait que la machine des corps, soit qu'il y ait quelque chose de plus, cela ne fait rien pour nous. Nous sommes assurés que nous pensons et que nous voulons ; c'est la première connoissance dont nous avons de la certitude ; et si l'on veut pousser le raisonnement jusqu'à la dernière exactitude, on trouvera que, s'il y avoit en nous quelque partie dont nous pussions douter, ce seroit plutôt de notre corps, que de notre ame par laquelle nous connoissons le corps. Or, que ce soient deux parties, c'est-à-dire, deux substances différentes, on le reconnoitra clairement en attribuant à chacune ce qui lui convient, en mettant d'un côté les pensées, les connoissances, perceptions, sentimens, volontés, doutes, desirs et actions semblables ; et de l'autre, étendue, figure, couleur, mouvement, mollesse, dureté, solidité ; on verra que ce qui convient à l'un ne peut jamais convenir à l'autre que par des manières figurées et abusives. D'où il s'ensuit que nous devons tenir pour des substances différentes les sujets auxquels conviennent des attributs si différens. Or, si l'ame est spirituelle, elle est indivisible et incorruptible, par conséquent immortelle, à moins qu'il ne plût à Dieu de l'annéantir, ce qu'aucune raison naturelle ne nous donne sujet de craindre. Mais, en relevant la dignité de l'ame raisonnable, il faut montrer l'absurdité de ceux qui veulent la relever jusqu'à l'ex-

cès, et la faire une portion de Dieu même. Aucun esprit n'a des parties divisibles, moins encore l'esprit souverain qui est immense sans étendue, et éternel sans durée. Il ne peut être lui-même son propre ouvrage, lui-même être bon par une de ses parties, et mauvais par l'autre, être ignorant et savant, sage et insensé, ami et ennemi de lui-même, heureux et malheureux : ce sont des contractions trop manifestes.

Il faut dire un mot des plantes, puisque les Siamois y étendent leur métempsycose, du moins jusqu'à certains arbres. Il est bien plus facile, à l'égard des plantes qu'à l'égard des animaux, de montrer que ce ne sont que de simples machines, et que, sans y admettre aucun principe intérieur qui attire la nourriture (ce qui est plus aisé à dire qu'à concevoir), il suffit de supposer que la chaleur du soleil, ou quelqu'autre cause agitant les sucs qui sont dans la terre, ils entrent dans les pores des graines, ou des racines qui sont propres à les recevoir, et qu'y étant une fois engagés, ils se poussent toujours, et font augmenter la plante. Il me semble que cette opinion devient assez commune, et qu'il n'y a plus guère de philosophes¹ qui s'intéressent à la conservation des âmes végétatives. Mais, quand on voudroit en

¹ Depuis M. de Fleury, les choses ont bien changé; la plupart de nos naturalistes veulent aujourd'hui tout animer : les plantes ont leur sexe et presque leurs âmes; on en donne aux minéraux mêmes, et cela pour les élever à l'homme dont on ne veut plus faire que des bêtes, des plantes, ou des pierres.

reconn
je vien
de la b
pas qu
fendre
celle d
tes, je
preuve
éléphan
dans u
ou un c
nne ort
allégue
l'autre.
arbres.
de cuei
ou de ri
vois plu
nourrir
servir à
préjugés

Sur ce
qui se tro
suivant
rentes. L
cessité fa
penser d
délibérat
ils ont fa
une expé
gueil en
unique d

reconnoître, on pourroit se servir de tout ce que je viens de dire de la différence de l'homme et de la bête, et bien plus fortement, et je ne crois pas qu'il y ait d'Indien assez stupide pour défendre l'ame des plantes, après avoir abandonné celle des animaux. Seulement, à l'égard des plantes, je voudrois insister davantage sur ce que la preuve est générale. S'il y a une ame dans un éléphant, il y en a aussi une dans une mouche, dans une huître. S'il y en a une dans un chêne, ou un cèdre, il y en a aussi dans une épine, dans une ortie, dans la moindre herbe. On ne peut alléguer de raison pour l'un que je n'applique à l'autre. Donc, s'il n'est pas permis de couper les arbres, de peur de les tuer, il ne sera pas permis de cueillir un brin d'herbe, ni un grain de blé ou de riz, de peur d'en chasser des ames, et je ne vois plus de quoi les hommes ni les animaux se nourriront. Cette absurdité bien poussée peut servir à réveiller les Indiens, et les tirer de leurs préjugés.

Destinée, liberté.

Sur cette matière il y a deux erreurs opposées qui se trouvent souvent dans les mêmes personnes, suivant leurs dispositions en des occasions différentes. L'idée confuse d'une destinée, ou d'une nécessité fatale, leur paroît commode pour se dispenser d'examiner l'avenir, et pour abrégér les délibérations, et encore plus pour s'excuser, quand ils ont failli. D'ailleurs ils sentent leur liberté par une expérience continuelle, et elle flatte leur orgueil en leur faisant croire qu'ils sont la cause unique du bien qu'ils font, et qu'il y a en eux un

principe d'actions entièrement indépendant. L'imagination d'une destinée et d'une nécessité invincible, est fondée sur l'expérience du cours réglé de la nature : on a vu le soleil et les astres rouler toujours par les mêmes routes ; les corps légers ou pesants tendre toujours au même lieu, et ainsi du reste. On a donné à cet ordre invariable le nom de *nécessité*, sans faire assez d'attention à la cause de cet ordre, qui est la volonté du Créateur. Au contraire, les anciens philosophes ont cru que l'esprit souverain qui avoit formé l'univers, s'étoit assujetti à cette nécessité, comme les ouvriers vulgaires. C'est pourquoi Timée, que Platon a suivi, établit d'abord ces trois principes, l'intelligence, la matière et la nécessité. On a passé plus loin, et, voyant combien est courte la prudence humaine, et que les hommes, malgré leurs précautions, tombent souvent dans les maux qu'ils craignent le plus, on a voulu croire qu'il y avoit même dans des actions des hommes une nécessité inévitable, et les méchants ont cherché par-là à s'autoriser dans leurs crimes.

Si vous trouvez des infidèles dans ces erreurs, appliquez-vous à leur faire entendre que nous ne jugeons des choses nécessaires que par rapport à nous, c'est-à-dire, en tant qu'elles ne dépendent point de notre volonté. Ainsi ce qui est nécessaire à l'égard de l'un, est volontaire et arbitraire à l'égard de l'autre. La volonté du maître devient une nécessité pour son esclave. Le caprice du prince est comme un puissant ressort qui remue, et souvent renverse toute la machine de l'état. Ainsi cet ordre merveilleux de la nature, si nécessaire à notre égard, n'est que l'effet de la volonté de Dieu. Il peut se dispenser, quand il lui plaît,

des lo
lui-mé
racles.

Qua
les ch
exemp
des dé
qu'on
preuvo
après
l'esprit
maître
des au
conver
seins.
avec n
videnc
plutôt
voulion
que no
absolu
conser
mière ?

D'ai
soit en
faites.
sirs et
a de di
il est f
bien il
entre c
faitem
la violé
habitu
avons

des lois de la mécanique et des autres règles que lui-même a établies, puisqu'il peut faire des miracles.

Quant à l'imagination d'une nécessité fatale dans les choses humaines, vous la détruirez par les exemples des lois, des peines, des récompenses, des délibérations, des préparatifs et des provisions qu'on fait pour l'avenir; en un mot par les mêmes preuves qui montrent le libre arbitre. Seulement, après avoir établi l'idée de l'être nécessaire, de l'esprit créateur, vous montrerez qu'il doit être le maître des créatures intelligentes aussi bien que des autres, et de les conduire toutes par des voies convenables à chacune, pour accomplir ses desseins. Que, si nous ne pouvons concilier aisément avec notre liberté les règles infailibles de la Providence, il faut nous en prendre à notre foiblesse plutôt que de nier ce qui est évident. Car, si nous voulions détruire l'une de ces vérités par l'autre, que nous sommes libres, ou que nous dépendons absolument de celui qui nous a faits et qui nous conserve, laquelle abandonnerions-nous la première?

D'ailleurs, pour ôter l'idée que notre liberté soit entière, et pour abaisser l'orgueil humain, faites-leur remarquer la foiblesse de leurs bons desirs et de leurs bonnes résolutions; combien il y a de différence entre l'esprit et le cœur, combien il est facile d'apercevoir ce qui est juste, et combien il est difficile de le pratiquer; la distance entre connoître et vouloir, et entre vouloir imparfaitement et efficacement; la rebellion du corps et la violence des passions; la tyrannie des mauvaises habitudes; en un mot, toutes les preuves que nous avons par notre propre expérience que la nature

n'est pas entière, et que l'homme n'est pas tel que sa raison lui fait voir qu'il devrait être : ici servira tout ce que saint Augustin a dit contre les Pélagiens, tiré de la raison naturelle. Par cette doctrine du libre arbitre, vous poserez les fondements du péché originel, et du besoin d'un réparateur.

~~~~~

## ENTRETIENS

D'UN LETTRÉ CHINOIS ET D'UN DOCTEUR  
EUROPÉEN,

SUR LA VRAIE IDÉE DE DIEU <sup>1</sup>.

### PREMIER ENTRETIEN.

Dieu a créé l'univers, et il gouverne tout par sa Providence.

#### LE LETTRÉ CHINOIS.

Le premier devoir de l'homme est d'apprendre à se régler soi-même. C'est par-là sûrement qu'il peut se distinguer des animaux. Le nom de sage n'est dû qu'à celui qui est venu à bout de se rendre

<sup>1</sup> Ces entretiens sont traduits du P. Ricci, qui les a écrits en chinois.

parfait.  
soit, ne  
fait le v  
pas fond  
pelle for  
L'homme  
où il ma  
l'on fait  
voie elle-  
duit. Or  
mœurs et  
compre  
vie; mais  
je ne com  
vous par  
Seigneur  
la vertu c  
bien vous

Je suis  
vous entre  
Seigneur  
ses perfect  
Le Lett.  
profonde  
pas pour  
votre pays  
gneur du  
la terre, l'  
tout et mai  
le voyons.  
et nos plus  
n'en ont ja  
instruit là-d

parfait. Tout autre talent, quelque brillant qu'il soit, ne doit pas nous tirer de la foule. La vertu fait le vrai bonheur, et toute fortune qui n'est pas fondée sur la vertu, c'est à tort qu'on l'appelle fortune, c'est vraiment un état de malheur. L'homme est sur la terre comme dans un chemin où il marche : tout chemin a un terme, et ce que l'on fait pour aplanir une voie, n'est pas pour la voie elle-même, c'est pour le terme où la voie conduit. Or, tout ce que nous faisons pour régler nos mœurs et notre conduite, où nous mène-t-il ? Je comprends assez à quoi tout aboutit dans cette vie ; mais après la mort qu'arrive-t-il ? voilà ce que je ne comprends pas. J'ai appris, Monsieur, que vous parcouriez la Chine pour y prêcher la loi du Seigneur du ciel, et que par-là vous engagiez à la vertu ceux qui vous écoutent : je souhaiterois bien vous entendre.

## LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je suis ravi, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous entretenir ; vous voulez m'entendre parler du Seigneur du ciel. Souhaitez-vous que j'explique ses perfections, et que je dise ce qu'il est ?

*Le Lett.* J'ai ouï dire que votre doctrine étoit profonde et étendue ; peu de paroles ne suffisent pas pour en voir le fond, mais ce n'est que dans votre pays que l'on adore véritablement le Seigneur du ciel. Vous dites qu'il a créé les cieux, la terre, l'homme et toutes choses ; qu'il gouverne tout et maintient tout dans le bel ordre où nous le voyons. Je n'ai jamais rien ouï de semblable, et nos plus grands philosophes des temps passés n'en ont jamais rien dit. Je serois bien aise d'être instruit là-dessus.

*Le Doct.* Ma doctrine, touchant le Seigneur du ciel, n'est pas une doctrine particulière à un seul homme, à une seule famille, à un seul pays. De l'orient à l'occident tous les empires l'ont reçue depuis un grand nombre de siècles, et ce que les anciens sages ont enseigné sur la création de l'univers par la toute-puissance du Seigneur du ciel, nos livres sacrés nous l'apprennent encore aujourd'hui, de manière qu'il n'y a point le moindre doute à former là-dessus. Jusqu'ici les savants de la Chine n'ont eu aucune communication avec les autres royaumes; ainsi, ne connoissant point les caractères, ne sachant point les langues des nations étrangères, ils ont ignoré leurs mœurs et leur créance.

Pour moi, je n'ai qu'à vous exposer simplement la loi universelle du Seigneur du ciel, pour vous faire juger aussitôt que c'est la véritable loi. Mais, avant que d'entrer dans le détail de cette sublime doctrine, avant que de vous rapporter les divins enseignements que la sage antiquité nous a laissés dans nos livres saints, il est à propos d'établir un principe sur lequel tout est fondé.

Ce qui distingue singulièrement l'homme de la bête, c'est l'ame raisonnable; cet esprit peut juger de ce qui est et de ce qui n'est pas, et discerner le vrai du faux. Il n'est pas possible de lui faire approuver ce qu'il conçoit être contre la raison. L'animal, au contraire, ne discerne rien. Il a du sentiment, du mouvement, de certaines connoissances; mais tout cela ne le rend que bien peu semblable à l'homme. L'animal ne raisonne point; il ne peut pénétrer le fond des choses, ni d'un principe tirer des conséquences. Ainsi, presque

tout s  
pétuer  
Doué  
nière  
prière  
les dif  
ces c  
parti  
cette  
d'une  
point  
présen  
nous  
Celle  
dans l  
la rais  
d'un  
une l  
chose  
Ce  
Mons  
gneur  
les y  
tion,  
vous  
propo  
pas d  
tière  
polite  
de no  
Le  
de m  
en vo  
reçu  
chose



tout se réduit pour lui à boire, à manger, à perpétuer son espèce. L'homme est bien au-dessus. Doué d'une ame spirituelle, il distingue la manière d'être de chaque chose, il examine leurs propriétés, et par-là il connoît leur nature, il en voit les différents effets, et il remonte à la cause. Toutes ces connoissances le conduisent à embrasser le parti de la vertu, et à se livrer au travail dans cette vie, pour jouir après la mort d'un repos et d'une félicité éternelle. L'esprit humain ne peut point forcer ses propres lumières. Si la raison nous présente quelque chose comme bon ou mauvais, nous le regardons nécessairement comme tel. Cette raison est dans l'homme ce que le soleil est dans l'univers. Ainsi, abandonner les lumières de la raison pour suivre à l'aveugle les enseignements d'un autre homme, c'est comme si l'on prenoit une lanterne en plein jour pour chercher une chose perdue.

Ce point une fois établi, si vous sonhaitez, Monsieur, m'entendre parler de la loi du Seigneur du ciel, je suis prêt à vous mettre devant les yeux toute cette doctrine; mais à une condition, je vous prie; c'est que si, en m'écoutant, il vous survient quelque chose à m'objecter, vous le proposiez sans façon. De mon côté, je ne cherche pas de vains compliments; et du vôtre, la matière est de trop grande importance, pour qu'une politesse mal entendue vous fasse perdre le fruit de notre entretien.

*Le L.* Proposer ses difficultés, qu'y a-t-il en soi de mauvais! L'oiseau a des ailes pour parcourir en volant les forêts et les montagnes. L'homme a reçu la raison pour examiner et approfondir les choses. Les disputes des gens sages n'ont d'autre

effet que de mettre la vérité dans tout son jour. Les objets de nos connoissances sont infinis, et l'on peut être savant sans savoir tout. Un homme ignore un point ; dans tout un royaume , on peut trouver un autre homme qui le saura ; et quand tout un royaume seroit là-dessus dans l'ignorance , l'univers peut fournir quelqu'un qui en sera instruit. Le sage prend la raison pour guide ; là où il voit la raison , il s'y porte ; où il ne la voit pas , il change de route. Quel homme se conduit autrement ?

*Le D.* Commençons , puisque vous le souhaitez , par cet article fondamental , qu'il y a un Seigneur suprême qui a créé et qui gouverne le ciel , la terre et toutes choses. Pour moi , je ne vois rien de si clair que cette vérité. Quel est l'homme qui ne lève quelquefois les yeux au ciel ? A la vue d'un tel objet , peut-on ne pas s'écrier avec admiration : Il y a là-haut un maître ! C'est à ce maître que je donne le nom du Seigneur du ciel : c'est lui qu'en langue européenne on appelle *Dieu*. Deux ou trois réflexions vont pleinement vous convaincre sur cela.

En premier lieu , nous avons naturellement des connoissances qui nous viennent sans le secours d'aucune étude. Tous les peuples de la terre , sans autre maître que la nature , ont l'idée d'un être souverain. Tous adorent une divinité. Qu'un homme éprouve quelque malheur , c'est à cet être qu'il a recours aussitôt , comme à un père plein de bonté. Qu'un autre se soit rendu coupable de quelque crime , la crainte s'empare de son esprit. Son cœur est tourmenté de mille remords , et il lui semble qu'un cruel ennemi le poursuit partout. N'est-ce pas là une preuve bien sensible que ce

grand  
monde  
à recon

En  
dans le  
se mou  
vent-ell  
uniform  
cela de  
fasse ag  
tez-la s  
s'y arrê  
vient co  
en bas  
centre.  
s'élève  
traire à  
n'est là  
qui n'a  
à exam  
et tout  
autrem  
comme  
pendan  
opposé  
que le  
globes  
vement  
route c  
céleste  
moind  
prouve  
Si vou  
d'une  
et les

grand maître existe en effet, qu'il gouverne le monde, et surtout le cœur de l'homme qu'il force à reconnaître si bien ce qu'il est ?

En second lieu, les choses inanimées placées dans leur centre, sont absolument incapables de se mouvoir d'elles-mêmes ; beaucoup moins peuvent-elles se donner un mouvement régulier et uniforme. Elles ont nécessairement besoin pour cela du secours de quelque intelligence qui les fasse agir. Suspendez une pierre en l'air, ou mettez-la sur l'eau ; elle tombera d'abord à terre, elle s'y arrêtera et ne pourra plus se mouvoir. D'où vient cela ? c'est que la pierre tend naturellement en bas, et que ni l'air ni l'eau ne sont pas son centre. Ce que nous remarquons dans le vent qui s'élève de la terre avec fracas, n'est point contraire à ce principe. Nous voyons assez que ce n'est là qu'un effet d'une impulsion tumultueuse qui n'a rien de réglé dans son mouvement. Mais à examiner le soleil, la lune, les autres planètes et toutes les constellations, il faut bien raisonner autrement. Ces corps merveilleux sont dans le ciel comme dans leur centre : ils sont inanimés. Cependant ils se meuvent et d'une manière toute opposée au mouvement général du ciel ; car, tandis que le ciel se meut d'orient en occident, ces globes marchent d'occident en orient ; leur mouvement est parfaitement réglé ; chacun suit la route qui lui est propre, et parcourt chaque signe céleste à sa manière, sans qu'il y ait jamais eu le moindre dérangement. Un ordre si bien gardé ne prouve-t-il pas qu'il y a un maître qui y préside ? Si vous voyez en pleine mer un vaisseau battu d'une rude tempête, se soutenir malgré les vents et les flots et continuer sa route, quoique vous

n'aperceviez personne, ne jugerez-vous pas qu'il y a sur le vaisseau un pilote habile qui le conduit?

En troisième lieu, les créatures en qui l'on remarque certaines connoissances et du sentiment n'ont pas pour cela des âmes spirituelles comme les nôtres; et si nous les voyons faire des choses qui semblent n'appartenir qu'à l'esprit raisonnable, n'en devons-nous pas conclure qu'une intelligence supérieure les conduit? Or, jetez les yeux sur les divers animaux de l'air et de la terre; ils sont purement animaux, nullement spirituels comme nous; cependant on les voit chercher à boire et à manger dans leurs besoins, choisir des lieux écartés dans la crainte des traits du chasseur et des filets de l'oiseleur. Ils savent écarter tout ce qui pourroit leur nuire, et prendre des précautions pour conserver leur vie. Ils ont tous leur manière de nourrir et d'allaiter leurs petits. Quel amour ne leur marquent-ils pas? Toutes ces choses si semblables à ce que pourroit faire une créature douée de raison ne démontrent-elles pas qu'il y a un maître qui instruit ces animaux, et qui leur donne tous ces instincts? Si vous voyiez voler une quantité de flèches qui toutes donnassent droit au but, quoique vous n'aperçussiez aucun archer, douteriez-vous qu'une main adroite ne les eût lancées et dirigées?

*Le L.* Les cieux, la terre, le nombre et la beauté des choses qu'ils renferment, me font croire qu'il y a un Dieu; mais que ce Dieu ait tout créé et qu'il gouverne tout, comment le prouve-t-on?

*Le D.* En considérant cette prodigieuse quantité de créatures qui composent l'univers, on peut remarquer deux choses également admirables,

leur pr  
teur d  
Dieu se  
ma pe

1° Il  
ce qui  
rieure  
s'élève  
le bâti  
mêmes  
Ils ont  
cette ca  
petit g  
lations  
les rivi  
marqué  
aussitôt  
du, et  
se soit  
fait att  
des cie  
et de n  
de la l  
astres?  
bres et  
sons, la  
mais sur  
passe si  
choses a  
moment  
il faut  
puisque  
Que si  
créer,  
peut se

leur production , leur disposition. Quant à l'auteur de l'une et de l'autre , ce ne peut être que Dieu seul. Les réflexions suivantes développeront ma pensée.

1° Rien ne peut se produire soi-même , et tout ce qui est produit a besoin d'une cause extérieure qui le produise. Un édifice , un palais ne s'élève pas de lui-même. Il faut des ouvriers pour le bâtir. Sur ce principe , ce n'est pas d'eux-mêmes que les cieux et la terre se sont formés. Ils ont donc été créés par quelque cause. C'est cette cause que nous appelons *Dieu*. A la vue d'un petit globe où l'on voit les planètes et les constellations , où l'on distingue les terres , les mers , les rivières et les montagnes , où tout enfin est marqué par ordre et avec exactitude , on conclut aussitôt que c'est là le travail d'un ouvrier entendu , et personne ne s'avise de penser que ce globe se soit fait lui-même. Que doit-on dire , quand on fait attention à l'étendue immense de la terre et des cieux , à cette alternative perpétuelle de jours et de nuits , à cette brillante lumière du soleil et de la lune , à ce merveilleux arrangement des astres ? Quand on voit la terre produire tant d'arbres et de plantes , les eaux nourrir tant de poissons , la mer s'enfler et décroître si régulièrement , mais surtout quand on examine l'homme qui surpasse si fort tout le reste ; laquelle de toutes ces choses a pu se donner l'être ? Mais supposons un moment qu'une chose puisse se créer elle-même , il faut pour agir qu'elle soit déjà , et dès-lors puisqu'elle est , qu'est-il nécessaire qu'elle se crée ? Que si elle n'est pas encore , ce qui agit pour la créer , n'est pas elle. Concluons donc que rien ne peut se produire soi-même.

2° Lorsque des choses purement matérielles et d'elles-mêmes incapables de s'arranger, paroissent toutes placées en bel ordre, chacun juge d'abord qu'un artiste a pris soin de les ordonner. Par exemple, qu'on voie une maison bien disposée dans toutes ses parties : ce qui compose la porte, est placé à l'entrée ; dans le fond se trouve un jardin planté d'arbres et de fleurs ; au milieu s'élève une salle à recevoir les hôtes ; sur les ailes sont des corps-de-logis propres à habiter. Dans la structure de tous ces édifices, les pieds et les colonnes sont en bas pour soutenir les poutres de traverse ; les toits sont en haut pour mettre à l'abri des vents et de la pluie ; tout enfin est mis à sa place et si bien ordonné, que le maître peut y loger avec sûreté et avec agrément. Qu'on voie, dis-je, une telle maison, ne dira-t-on pas aussitôt qu'un architecte en a conçu l'idée, et l'a fait bâtir ? Voyez encore un amas de caractères propres à l'imprimerie ; chacun de ces caractères a sa signification ; en les assemblant, on peut composer un membre de période, une période entière, et enfin un discours suivi et élégant. Mais si un homme de lettres ne range ces caractères, pensez-vous sérieusement que d'eux-mêmes, ou par hasard, ils puissent s'assembler et produire ainsi une pièce d'éloquence ? Or, jetez les yeux sur la terre, les cieux et toutes les créatures ; quel ordre merveilleux ! quelle admirable disposition ! La matière, la figure, l'intérieur, l'extérieur des choses, y a-t-il rien à ajouter ou à retrancher ? Le ciel est élevé, pur, brillant et couvre tout. La terre est basse, épaisse, matérielle, et soutient tout. Pris séparément, ils forment deux opposés ; étant réunis, ils s'allient

parfait  
étoiles  
le soleil  
le feu  
et les r  
tour de  
l'unive  
ments,  
les pla  
des po  
des ois  
des ; le  
An mi  
qu'il y  
ame l'e  
qualité  
rentes  
voir les  
sons,  
mains  
sang,  
mons  
pour ce  
Pass  
la terr  
ne peut  
besoins  
cela qu  
presque  
de poil  
nent lie  
server  
fensive  
uns or  
pied et



parfaitement dans la composition de l'univers. Les étoiles fixes sont au-dessus du soleil et de la lune ; le soleil et la lune embrassent la région du feu ; le feu enveloppe l'air ; l'air s'étend sur les terres ; et les mers , les eaux se répandent et coulent autour de la terre : la terre , immobile au centre de l'univers , reçoit les influences de tous les éléments , et par-là fait sortir de son sein les insectes , les plantes et les arbres. Les eaux entretiennent des poissons de toute espèce ; l'air est l'élément des oiseaux ; la terre , la demeure des quadrupèdes ; le feu échauffe et met tout en mouvement. Au milieu de tant de créatures , l'homme est ce qu'il y a de plus admirable. La noblesse de son ame l'élève au-dessus de tout ; doué des plus belles qualités , il règne sur tout. Cent parties différentes composent son corps : il a des yeux pour voir les couleurs , des oreilles pour entendre les sons , des narines pour sentir les odeurs , des mains pour toucher , des pieds pour marcher , du sang , des veines , un cœur , un foie , des poumons pour entretenir la vie , de l'intelligence pour comparer , observer , juger , se déterminer.

Passons aux animaux de l'air , des eaux et de la terre. Ils n'ont pas la raison en partage , et ils ne peuvent par eux-mêmes se procurer tous leurs besoins ; ils ne sèment point , etc. C'est en tout cela qu'ils sont fort inférieurs à l'homme ; mais presque tous en naissant , ils se trouvent couverts de poils , de plumes ou d'écailles qui leur tiennent lieu de vêtements pour envelopper et préserver leurs corps. Ils sont pourvus d'armes défensives pour résister à quiconque les attaque : les uns ont des griffes ou des cornes : les autres , le pied et la dent ; ceux-ci , le bec ; ceux-là , le venin.

La nature leur enseigne à connoître parmi les autres animaux ceux qui peuvent leur nuire. La poule redoute l'épervier, le paon ne lui cause pas la moindre crainte. La brebis fuit devant le loup et le tigre ; elle se mêle avec le bœuf et le cheval. Est-ce donc que le tigre, le loup et l'épervier sont d'une extrême grosseur, et que le paon, le bœuf et le cheval sont fort petits ? Non, mais la brebis et la poule savent que ceux-là sont ses ennemis, et que ceux-ci ne le sont pas.

Descendons jusqu'aux arbres et aux plantes. Leur espèce de vie est absolument sans connoissance et sans sentiment. Comment se conserver eux-mêmes ? Comment conduire à maturité leurs fruits et leurs graines ? Comment éviter les coups de toute sorte d'animaux ? Les uns sont hérissés d'épines, les autres revêtus d'une forte écorce. Ils entourent leurs fruits et leurs semences de diverses sortes d'enveloppes et même de coques fort dures. Ils étendent de tous côtés leurs branches et les couvrent de feuilles, pour se faire un rempart et se préserver. Raisonnons à présent à la vue de cet ordre admirable qui règne partout, qui se perpétue, et que rien n'est capable d'altérer. Si dès le commencement une suprême intelligence, en créant le monde, n'avoit pas arrangé et disposé toutes les créatures, comment est-ce que l'univers se trouveroit si parfaitement ordonné ? Comment chaque chose seroit-elle si bien à sa place ?

3<sup>e</sup> Tout ce que l'on voit naître et prendre un corps, doit se former dans le sein de sa mère, ou sortir d'un œuf, ou venir d'une graine. Rien ne se fait de soi-même. Mais cette mère, cet œuf, cette graine sont aussi des choses qui ont dû re-

cevoir l  
ner à d'  
est-il vo  
qu'aux p  
individ  
pèce me  
princip  
né l'étr  
nous ap

*Le L.*  
appelez  
est l'orig

*Le D.*  
tout ce q  
les créat  
une fin,  
plantes.  
n'ont poi  
comme l  
ni fin ni  
l'origine  
rien. Tou  
cun autre

*Le L.*  
créé par  
nécessité  
Mais à p  
père un a  
autre ani  
manière  
choses se  
qu'il soit

*Le D.*  
créatures  
produit d

cevoir la naissance avant que de pouvoir la donner à d'autres. Le noyau qui produit l'arbre, d'où est-il venu ? Il est nécessaire de remonter jusqu'aux premiers individus de chaque espèce. Ces individus primordiaux ne sont pas sortis de l'espèce même. Il faut donc reconnoître un premier principe bien au-dessus de tout le reste qui a donné l'être à tout. C'est ce premier principe que nous appelons *Dieu*.

*Le L.* Puisque l'univers a un Créateur que vous appelez *Dieu*, je souhaiterois apprendre quelle est l'origine de *Dieu*.

*Le D.* Dieu est l'origine de toutes choses, et tout ce qui a une origine n'est point Dieu. Parmi les créatures, les unes ont un commencement et une fin, comme les animaux, les arbres et les plantes. Les autres ont un commencement et n'ont point de fin, c'est-à-dire, ne meurent point, comme les esprits, l'ame de l'homme. Dieu n'a ni fin ni commencement. Il est le principe et l'origine de tout. Si Dieu n'étoit pas, il n'y auroit rien. Tout vient de Dieu, et Dieu ne vient d'aucun autre.

*Le L.* Que le monde au commencement ait été créé par un Dieu incréé lui-même, j'en sens la nécessité, et je n'ai plus rien à objecter là-dessus. Mais à présent nous voyons qu'un père a pour père un autre homme ; qu'un animal vient d'un autre animal, que tout prend naissance de cette manière ; et il semble par conséquent que les choses se propagent ainsi d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu pour cela.

*Le D.* Dieu donna d'abord l'être aux premières créatures de toutes les espèces, lesquelles en ont produit d'autres. Mais remarquez qu'une chose

pour en produire une autre , qu'un homme pour être le père d'un autre homme , a nécessairement besoin du concours de Dieu. C'est Dieu qui se sert de l'homme comme il se sert de toutes ses créatures , et chaque homme en particulier a toujours Dieu pour cause principale et pour origine. Une scie , un ciseau , sont des instruments propres à faire un ouvrage. Mais il faut que l'ouvrier les mette en œuvre , et c'est à l'ouvrier que l'ouvrage est attribué et non point aux instruments. Pour éclaircir davantage cette matière , je vais expliquer les différentes causes des choses. Il y a quatre sortes de causes : la *cause efficiente*, la *matérielle*, la *formelle* et la *finale*. La cause efficiente produit la chose , et fait qu'elle soit quelque chose ; la cause formelle constitue la chose telle ; et la distingue de toute autre ; la cause matérielle est la matière qu'on emploie à faire la chose , et qui reçoit la forme qu'on lui donne ; la cause finale est ce pour quoi la chose est faite , et qui en détermine l'usage. On peut voir tout cela dans un ouvrage des mains de l'homme. Dans un chariot , par exemple , c'est un charpentier qui l'a fait , voilà sa cause efficiente ; il a des roues , un timon , une certaine figure , voilà sa cause formelle ; on s'est servi de bois pour le construire , voilà sa cause matérielle ; il est fait pour voiturier , voilà sa cause finale. Les mêmes causes peuvent encore se remarquer dans toutes sortes de productions. Dans le feu , par exemple , ce qui le produit est un autre feu ; sa forme est cette flamme , cette chaleur qui agit sans cesse ; sa matière est l'aliment qu'on lui fournit , et sa fin est d'échauffer. Tout ici-bas a ces quatre espèces de causes. Parmi ces causes , la matérielle et la formelle sont

intrinsèque  
l'efficient  
trinsèque  
vent poin  
que Dieu  
j'entends  
la matière  
tes les p  
leuse , co  
de quelq

Ne par  
ciente et  
cause pr  
selle et la  
est la pri  
est la moi  
verselle ,  
ticulières  
inférieure  
nérale. Un  
de leurs fi  
rieure et p  
une terre  
les bienfa  
un autre h  
qui soutien  
est-ce qui  
l'univers ?  
source et  
C'est pour  
Dieu la ca

Le L. D.  
ment diffé  
pas là une  
causes diffé

intrinsèques à la chose , et la font ce qu'elle est. L'efficiente aussi bien que la finale lui sont extrinsèques. Elles existent avant elle , et ne peuvent point composer son essence , et quand je dis que Dieu est la cause et l'origine de toutes choses, j'entends la cause efficiente et finale , et nullement la matérielle , ni la formelle. Dieu renferme toutes les perfections dans une simplicité merveilleuse , comment pourroit-on dire qu'il fait partie de quelque chose ?

Ne parlant donc ici que de deux causes , l'efficiente et la formelle , il faut encore distinguer la cause prochaine et la cause éloignée , l'universelle et la particulière. L'éloignée et l'universelle est la principale , la prochaine et la particulière est la moindre. Dieu est la cause éloignée et universelle , les créatures ne sont que les causes particulières et par-là les moindres. Toutes les causes inférieures dépendent nécessairement de la générale. Un père et une mère sont dits être la cause de leurs fils ; mais ce n'est là qu'une cause inférieure et particulière. S'il n'y avoit pas un ciel et une terre dont l'homme reçoit à tous moments les bienfaits , comment donneroit-il naissance à un autre homme ? Et s'il n'y avoit pas un Dieu , qui soutient et gouverne la terre et le ciel , qui est-ce qui pourroit prendre vie et subsister dans l'univers ? Dieu est donc la souveraine cause , la source et l'origine primitive de toutes choses. C'est pour cela que les anciens sages nomment Dieu *la cause des causes, l'origine des origines.*

*Le I.* Dans l'univers , il y a des choses absolument différentes les unes des autres. Ne seroit-ce pas là une raison de penser qu'elles ont aussi des causes différentes ? Nous voyons que chaque ri-

vière, chaque ruisseau a sa source propre : vous dites cependant, Monsieur, que Dieu seul est l'origine de tout ; permettez-moi de vous proposer encore ce doute.

*Le D.* Les causes particulières font nombre ; mais la cause universelle, le souverain principe est unique. Comment cela ? La première cause qui a donné l'être à tout, renferme en soi les perfections de tout ce qu'elle a créé. Elle surpasse infiniment toutes les créatures, et sa nature est si parfaite, qu'on ne peut rien y ajouter. Or, si dans l'univers il y avoit deux créateurs, deux dieux ; seroient-ils égaux ou non ? S'ils ne sont pas égaux, le moindre ne seroit pas souverainement parfait, et le plus grand, quelque grand qu'il fût, pourroit encore recevoir les perfections du moindre. S'ils sont égaux en tout, pourquoi y en a-t-il deux ? Un seul suffiroit. Mais encore ces deux dieux pourroient-ils s'attaquer et se détruire l'un l'autre, ou non ? S'ils ne le pouvoient pas, ce défaut de puissance marqueroit en eux des bornes, de l'imperfection ; et l'on ne pourroit dire d'aucun des deux qu'il est le maître souverain. Que s'ils le pouvoient, celui qui seroit capable d'être vaincu ne seroit point Dieu.

Le monde composé d'une si prodigieuse quantité de choses si bien ordonnées, ne doit avoir qu'une suprême intelligence qui le gouverne, autrement tout ce bel ordre pourroit-il subsister ? Si dans une nombreuse troupe de musiciens, il n'y a pas un premier maître qui règle tout, l'harmonie manque et tombe. Nous voyons que dans une famille il n'y a qu'un chef, qu'un roi dans un royaume, et s'il s'en élevoit deux, le royaume, la famille seroient aussitôt dans le trouble. Nous

voyons, c  
corps n'a  
à deux têtes  
comme u  
de là que  
rentes son  
a tout cr  
core, Mo

*Le L. J.*  
Dieu, ma  
n'y en a  
voudriez-  
que Dieu

*Le D.*  
nature d  
exemple :  
profondeu  
étoit capa  
c'est que  
Dieu.

Autres  
la nature  
sages de s  
donner tr  
répondre.  
le philos  
pense lui  
roit parler  
donze. A  
qu'il vould  
modestem  
jusque-là  
bornes, p  
cette natu  
l'œil simp



voyons qu'un homme n'a qu'un corps, que ce corps n'a qu'une tête, et, s'il paroissoit un homme à deux têtes ou à deux corps, on le regarderoit comme un monstre. Ne devons-nous pas juger de là que dans l'univers, quoiqu'il y ait différentes sortes d'esprits, il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé et qui gouverne tout? Avez-vous encore, Monsieur, quelque doute là-dessus?

*Le L.* Je suis pleinement convaincu qu'il y a un Dieu, maître souverain de toutes choses, et qu'il n'y en a qu'un, vous me l'avez démontré. Mais voudriez-vous m'expliquer en détail ce que c'est que Dieu?

*Le D.* L'homme ne peut pas comprendre la nature d'un petit insecte, d'une fourmi, par exemple: comment pourroit-il pénétrer dans la profondeur de la nature divine? Et si l'homme étoit capable de comprendre parfaitement ce que c'est que Dieu, dès-lors même Dieu ne seroit pas Dieu.

Autrefois un grand prince voulut s'instruire de la nature de Dieu. Il interrogea là-dessus un des sages de sa cour. Le philosophe pria le roi de lui donner trois jours pour penser à ce qu'il devoit répondre. Ce temps étant passé, le roi fit venir le philosophe en sa présence; le sage pour réponse lui demanda six jours, après quoi il pourroit parler. Les six jours expirés, il en demanda douze. Alors le prince en colère lui reprocha qu'il vouloit se moquer de lui. Le sage répondit modestement qu'il ne porteroit jamais l'audace jusque-là; mais que la nature de Dieu étant sans bornes, plus il méditoit, moins il comprenoit cette nature, comme un homme qui voudroit à l'œil simple examiner le soleil; plus il le regar-

deroit, moins il seroit en état de le voir ; que c'étoit là l'unique raison de son silence.

L'ancienne histoire nous apprend qu'un saint et savant homme d'Occident, appelé Augustin, résolut d'approfondir la Divinité, et d'écrire sur ce sujet. Un jour que, se promenant sur le bord de la mer, il révoit à cette matière avec toute l'application de son grand génie, il aperçut un enfant qui, après avoir fait un petit creux en terre, prit une coquille, et, puisant de l'eau à la mer, en remplissoit ce creux. Mon fils, lui demanda le docteur, que prétendez-vous faire ? L'enfant répondit qu'il vouloit avec sa coquille épuiser toutes les eaux de la mer, et les faire entrer dans le creux qu'il avoit fait. Vous n'êtes encore qu'un enfant, lui dit Augustin, en souriant ; votre instrument est trop petit, la mer est immense, et que peut-il entrer d'eau dans l'espace que vous avez creusé ? Mais vous, reprit l'enfant, qui savez si bien qu'un si petit vase ne peut pas épuiser les eaux de la mer, et qu'un si petit creux n'est pas capable de les contenir, comment est-ce que vous vous tourmentez l'esprit à vouloir, par les seules forces humaines, pénétrer dans l'abîme des grandeurs de la Divinité, et renfermer dans un écrit cette sublime doctrine ? après quoi il disparut. Le docteur, humilié et éclairé tout ensemble, comprit que Dieu lui avoit envoyé un ange pour l'instruire et l'empêcher de porter plus loin ses inutiles recherches.

Nous pouvons bien raisonner des choses matérielles ; elles se réduisent toutes à certaines espèces, à certains genres. Connoissant ces genres, ces espèces, nous examinons en quoi elles conviennent, et en quoi elles diffèrent. Par là nous

jugeons  
tion de  
trant, ex  
l'oreille  
tre leurs  
l'autre, n

Mais  
quelle esp  
finiment  
rable. Di  
ger de ce  
des borne  
nir ; quel  
mensité ?  
quer d'un  
nature de  
de dire c  
Dieu est  
que ne po

Le L. M.  
cellence,  
termes né

Le D.  
pable de s  
Par quelle  
qu'à conn  
les attribu  
Maître sou  
n'est point  
pelle ordi  
d'une spir  
toutes les  
point l'hon  
la sainteté  
n'est point

jugeons de leur nature : elles ont une configuration de parties ; elles raisonnent en se rencontrant , en se choquant ; l'œil voit leurs couleurs , l'oreille entend leurs sons ; tout cela fait connoître leurs qualités : en les mesurant d'un bout à l'autre , nous avons leur étendue.

Mais que pouvons-nous dire de Dieu ? Sous quelle espèce de choses peut-il être placé ? Il est infiniment au-dessus de tout : rien ne lui est comparable. Dieu n'a ni corps ni parties ; comment juger de ce qu'il est ? Il n'est point enfermé dans des bornes , l'univers entier ne peut pas le contenir ; quelle idée pouvons-nous avoir de son immensité ? L'unique parti à prendre pour s'expliquer d'une manière encore imparfaite sur la nature de Dieu , c'est d'user de termes négatifs , et de dire ce qu'il n'est pas : vouloir dire ce que Dieu est complètement , c'est entreprendre plus que ne peut l'intelligence humaine.

*Le L.* Mais quoi ! l'Être par essence et par excellence , comment peut-il être connu sous des termes négatifs ?

*Le D.* La foiblesse de notre esprit n'est pas capable de soutenir l'éclat des perfections divines. Par quelle voie pourrions-nous nous élever jusqu'à connoître la noblesse , la grandeur et tous les attributs de Dieu ? Ainsi , pour parler de ce Maître souverain , contentons-nous de dire : Dieu n'est point le ciel , Dieu n'est point ce qu'on appelle ordinairement un esprit ; sa nature est d'une spiritualité plus excellente que celle de toutes les autres substances spirituelles. Dieu n'est point l'homme ; qu'est-ce que toute la sagesse et la sainteté humaine comparée à la divine ? Dieu n'est point précisément ce que nous entendons

par la vertu et la raison ; c'est la source de toute vertu et de toute raison. Par rapport à Dieu, il n'y a ni temps passé, ni temps à venir ; et si nous voulons lui attribuer l'avenir ou le passé, nous devons dire qu'il n'a point eu de commencement, et qu'il n'aura point de fin. Pour nous former quelque idée de son immensité, nous disons qu'il n'y a aucun lieu où il ne soit ; et qu'aucun lieu ne peut le contenir. Dieu est sans mouvement, et c'est lui qui donne le mouvement à tout. Rien ne peut arrêter ni affaiblir sa puissance : le néant même lui obéit, et devient fécond sous sa main. Rien ne peut se dérober à sa connoissance ni la tromper : dans les milliers d'années déjà écoulées, dans les milliers d'années encore à venir, tout est présent à ses yeux. Sa bonté est sans aucun mélange ; le mal le plus léger lui est entièrement opposé ; il est le centre de tout bien ; sa libéralité est sans bornes, sans partialité : elle s'étend à tout, jusqu'à un vermisseau, un insecte. Tout ce qu'il y a de bien dans l'univers moral ou physique, vient de Dieu ; et tout ce bien, comparé à sa source, n'est pas encore ce qu'est une goutte d'eau comparée à la mer.

Dieu, en un mot, est infiniment parfait et souverainement heureux. Rien ne lui manque, et il n'a rien de trop. On peut absolument épuiser toutes les eaux des fleuves et des mers, on peut compter tous les grains de sable qui sont sur leurs bords ; on peut remplir le grand vide que nous voyons entre la terre et les cieux : mais il n'est pas possible de connoître entièrement Dieu, et moins encore d'expliquer entièrement ce qu'il est.

*Le L.* Ah ! Monsieur, quelle abondance de

choses me  
au-dessus  
dans ce  
avoir reçu  
prendre c  
grand prin  
et d'en voi  
vous ai q  
vous voir

*Le D. Q.*  
roles suffi  
prendre b  
noissance  
difficultés.  
de l'édifice

~~~~~

Les homm

La subli
hier, Mous
toute la n
reviens au
vos leçons,
mes difficu
rentes reli
ples de *Lac*
et le rien d
Ceux qui

choses merveilleuses ! Vous connoissez ce qui est au-dessus de toute connoissance ; vous pénétrez dans ce qu'il y a de plus impénétrable. Après avoir reçu vos instructions, je commence à comprendre cette admirable doctrine qui conduit au grand principe. Je désire d'y entrer plus avant, et d'en voir le fond ; mais pour aujourd'hui je ne vous ai que trop fatigué, j'aurai l'honneur de vous voir demain.

Le D. Quelle fatigue, Monsieur ? Peu de paroles suffisent à un homme d'esprit pour comprendre beaucoup. Soyez persuadé que la connoissance de ce premier article aplanit toutes les difficultés. Le fondement une fois posé, le reste de l'édifice s'élève sans peine.

II. ENTRETIEN.

Les hommes ont de fausses idées sur la Divinité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La sublime doctrine dont vous m'entretenez hier, Monsieur, a charmé mon esprit. J'y ai pensé toute la nuit, et j'en ai oublié le sommeil. Je reviens aujourd'hui vous prier de me continuer vos leçons, et d'achever enfin de résoudre toutes mes difficultés. Nous avons en Chine trois différentes religions : chacune a son école. Les disciples de *Lao* prétendent que tout est venu de rien, et le rien est tout le fondement de leur doctrine. Ceux qui suivent *Fo* assurent que toutes les

choses visibles sont sorties du vide , et le vide est tout le but de leurs méditations. Les lettrés , au contraire, disent que notre grand livre classique parlant expressément de *Tai-ki*, ce doit être là le premier être , l'origine de toutes choses , et la solide vertu fait toute leur étude. Je ne sais, Monsieur, quelle est sur cela votre pensée.

Le Doct. europ. Ces deux sectes fondées l'une sur le rien , l'autre sur le vide , sont absolument opposées à la raison et à la loi sainte du vrai Dieu. Ainsi , c'est une chose claire qu'on ne peut pas s'y attacher. Pour ceux qui reconnoissent un premier être, et qui s'attachent à la solide vertu, quoique je n'aie pas tout-à-fait approfondi leur doctrine, il me paroît qu'elle approche de la vérité.

Le L. Nos sages attaquent aussi ces deux sortes de sectaires, et ils témoignent en avoir beaucoup d'horreur.

Le D. Pourquoi les haïr ? il faut les plaindre, les réformer, et plutôt par des raisons que par des reproches. Ils ont Dieu pour père aussi-bien que nous : ils sont nos frères. Si quelqu'un de nous voyoit son frère tomber en démence, le haïroit-il ? le poursuivroit-il en ennemi ? Ne lui rendroit-il pas, au contraire, tous les bons offices qu'exige le devoir d'un frère ? Il faut instruire ces pauvres errants, c'est notre devoir. J'ai là grand nombre d'écrits chinois où l'on ne cesse de maltraiter ces deux sectes. Partout on leur dit des injures ; mais je n'ai point encore trouvé d'auteur qui ait entrepris de les combattre par de bonnes raisons. Nous disons qu'ils se trompent ; eux, à leur tour, disent que nous nous trompons : voilà une guerre ; aucun parti ne veut céder à l'autre , et depuis

plus d
propo
clame
se réu
bonne
qu'un
l'espr
voisin
à trois
à mille
soit p
exemp
voie,
d'hui

Le
dant
demen
suite
rien,
dire q

Le
mont
tiren
qui es
ce qui
êtres,
estima
soit le
de soi
consta
Comm
choses
choses
doit c
une c

plus de quinze siècles, point d'accord. Si chacun proposoit ses raisons, alors sans disputes, sans clameurs, on jugeroit du faux et du vrai, et l'on se réuniroit peut-être. On dit en Europe qu'une bonne corde peut arrêter la corne d'un bœuf, et qu'une solide raison est capable de convaincre l'esprit de l'homme. Autrefois, dans un pays fort voisin du mien, les sectes ne se bernoient point à trois. Elles y étoient multipliées à centaines et à milliers. Peu à peu nos sages et nos savants, soit par leurs instructions, soit par leurs bons exemples, en ont beaucoup ramené à la bonne voie, et l'on n'y pratique presque plus aujourd'hui que la loi du vrai Dieu.

Le L. La véritable doctrine est une; cependant Fo et Lao ne parlent pas sans quelque fondement. D'abord il n'y avoit que du vide; ensuite a paru le solide. Auparavant il n'y avoit rien, après il y a eu des choses : voilà ce qui fait dire que le rien et le vide sont l'origine de tout.

Le D. Des choses les plus basses on peut remonter à la connoissance des plus relevées. Qu'estiment les hommes ? ce qui est quelque chose, ce qui est solide. Que méprisent-ils ? ce qui est vide, ce qui n'est rien. Or, le grand principe de tous les êtres, étant infiniment parfait, souverainement estimable, comment peut-on prétendre que ce soit le vide, que ce soit le rien ? De plus, ce qui de soi n'est rien, ne peut rien produire, cela est constant. Que sont d'eux-mêmes le vide et le rien ? Comment donc ont-ils tout produit ? Quand une chose est réellement, on dit qu'elle est quelque chose. Ce qui n'est pas réel, n'est rien, et l'on doit compter pour rien tout ce qu'on attribue à une cause sans réalité. L'homme le plus sage et

le plus habile ne peut pas de rien faire quelque chose. Le rien lui-même et le vide travaillant sur le vide et le rien, ont-ils pu donner l'être à tout ? Rappelez-vous ce que j'ai dit des différentes causes. Puisque le vide est vide, que le rien n'est rien, ils ne peuvent pas être ni cause matérielle, ni cause formelle des choses, ni leur cause efficiente ou finale. En quel autre sens peut-on dire que l'être soit l'effet ou le produit du vide ou du rien ?

Le L. Ce que vous dites me paroît très solide : néanmoins avant tous les êtres étoit le rien : ensuite les êtres ont été. N'y auroit-il pas là quelque petit sujet de douter ?

Le D. De tout ce qui a commencé, on peut dire qu'auparavant il n'étoit rien, et qu'ensuite il a été quelque chose. Mais on ne peut pas s'exprimer ainsi de ce qui n'a jamais eu de commencement. Un être sans commencement, il n'y a aucun temps où il n'ait été. En quel temps seroit-il vrai qu'auparavant il ne fût pas ? Après avoir fait cette différence, on peut dire de certains êtres : Auparavant ils n'étoient pas, ensuite ils ont été. Parler ainsi de tous sans exception, c'est se tromper. Un homme, avant que d'être produit, n'est pas encore un homme, puisqu'il est produit, et qu'ensuite il est ; il faut qu'avant la production les causes qui le produisent existent pour pouvoir le produire. Dans l'univers entier, tout suit cette règle, et, si l'on remonte jusqu'à la première origine, on trouve que c'est Dieu, le créateur de toutes choses.

Le L. Tout homme doit discerner le vrai du faux. Quiconque ne se rend pas aux bonnes raisons que vous venez de dire n'est plus un homme,

et il ne
un rien
point u
ture, q
bonté,
par auc
compa
grain d
de tou
est ext
n'est p
c'est q
dégagé
y auro

Le L.
jurieu
dégrad
des co
et d'u
l'hom
toute
figure
vide,
autan
prend
même
le m
nèbre

Le
du T

Le
Chin
et av
port
(Ma

et il ne mérite pas qu'on l'écoute. Quoi! un vide, un rien, qui n'est point un homme, qui n'est point un esprit, qui est sans propriété, sans nature, qui n'a ni connoissance, ni sentiment, ni bonté, ni justice, qui n'est en un mot estimable par aucun endroit, et qui ne peut pas même être comparé à la chose la plus vile, telle qu'est un grain de moutarde, seroit la cause et le principe de tout ce qui compose l'univers? Cette doctrine est extravagante; mais j'ai ouï dire que le rien n'est pas un pur rien, ni le vide un pur vide. Qu'est-ce que c'est quelque chose de fort subtil et tout-à-fait dégagé de la matière; en ce cas, quelle différence y auroit-il entre le vide, le rien et Dieu?

Le D. Ah! Monsieur, cette comparaison est injurieuse à Dieu. Dieu peut-il être ainsi confondu, dégradé? Une substance spirituelle a sa nature, des connoissances, des perfections. Elle est pure et d'un rang fort supérieur à la nature même de l'homme corporel. Elle existe véritablement en toute réalité; mais, parce qu'elle n'a ni corps, ni figure, doit-on pour cela la confondre avec le vide, avec le rien? Le rien et l'immatériel sont autant éloignés que le ciel l'est de la terre; et prendre pour principe de religion que c'est la même chose, non-seulement ce n'est pas éclairer le monde, c'est le remplir de doutes et de ténèbres.

Le L. Ce que nous autres gens de lettres disons du *Tai-ki* vous paroît-il solide?

Le D. Quoique je ne sois pas arrivé jeune à la Chine, je n'ai pas laissé d'étudier avec application et avec assiduité les livres classiques. Il y est rapporté que les anciens sages adoroient le *Chang-ti* (Maître souverain du ciel et de la terre); mais je

n'y ai point lu qu'ils eussent aucune vénération pour le *Tai-ki*. Que si l'on prétend que le *Tai-ki* soit la même chose que le *Chang-ti*, créateur de l'univers, comment est-ce que les anciens n'en ont rien dit ?

Le L. Les anciens n'avoient pas ce terme ; mais ils avoient l'idée qui y répond. Il est vrai que l'explication du symbole hiéroglyphique du *Tai-ki* est plus récente.

Le D. Tout discours bien raisonné n'est point contredit par un homme sage ; mais je doute que l'explication du *Tai-ki* soit trouvée conforme à la raison. Lorsque j'examine le symbole et tout ce qu'on en dit, je ne vois qu'un hiéroglyphe informe, composé d'une ligne entière et d'une brisée de blanc et de noir, du pair et de l'impair, du simple et du composé, ou, comme on veut l'expliquer, du haut et du bas, du noble et du vil, du fort et du foible, du parfait et de l'imparfait. Mais le réel dont cet hiéroglyphe est l'image, où est-il ? Ce n'est point assurément le Créateur du ciel et de la terre. La vraie doctrine sur la Divinité s'est transmise dans toute sa pureté depuis les premiers temps jusqu'à nous. Elle est complète ; rien n'y manque, comme vous le verrez ; et lorsque nous voulons la mettre par écrit, et la prêcher aux peuples qui ne la connoissent pas, nous n'avons garde de rien omettre de ce qui est capable de l'établir clairement et solidement ; mais comment oserions-nous nous appuyer d'un vain symbole qui n'a rien de réel ?

Le L. Le *Tai-ki* n'est autre chose que la raison. Or, si dans la raison même, vous ne trouvez point de raison, où faut-il la chercher ?

Le D. Eh ! Monsieur, quand une chose n'est pas

dans la
rectifier.
n'est pas
cours ? Il
auxquell
çons la r
sera ensu
la même
être le g

Tous
stance et
jet qui l
comme l
animaux
éléments
ne subsi
d'un su
de l'hom
dans le
de l'un
blanc di
être sans
La blanc
ainsi, c'e
ble, la s
pal ; et l
et l'acce
substanc
bre. Da
stance ,
La figur
ce sont
compter
Cela
appelle

dans la justesse, on emploie la raison pour la rectifier. Mais si ce qu'on prend pour la raison n'est pas soi-même juste, à qui aura-t-on recours ? Distinguons d'abord les différentes classes auxquelles toutes les choses se réduisent, et plaçons la raison dans celle qui lui convient. Il nous sera ensuite aisé de conclure que si la raison est la même chose que le *Tai-ki*, le *Tai-ki* ne peut pas être le grand principe et la cause de l'univers.

Tous les êtres se divisent en deux genres : *substance* et *accident*. Ce qui n'a pas besoin d'un sujet qui le soutienne, ce qui subsiste par soi-même, comme le ciel, la terre, les esprits, l'homme, les animaux, les plantes, les métaux, les pierres, les éléments, est dans le genre de substances. Ce qui ne subsiste pas par lui-même, et qui a besoin d'un sujet qui le soutienne, comme les qualités de l'homme, les couleurs, les sons, les goûts, est dans le genre d'accident. Prenons pour exemple de l'un et de l'autre, un cheval blanc. Cheval blanc dit blancheur et dit cheval. Le cheval peut être sans la blancheur; ainsi, c'est une substance. La blancheur ne peut pas être sans le cheval; ainsi, c'est un accident. En les comparant ensemble, la substance est appelée le noble, le principal; et l'accident n'est regardé que comme le vil et l'accessoire. Dans une chose où il n'y a qu'une substance, les accidents peuvent être sans nombre. Dans un seul corps humain qui est une substance, combien de diverses sortes de qualités ! La figure, la couleur, les différentes relations : ce sont là autant d'accidents ; et qui pourroit en compter toutes les espèces ?

Cela supposé, si le *Tai-ki* n'est que ce qu'on appelle raison, ce ne peut point être l'origine de

toutes choses. Car enfin , la raison n'est que dans le genre d'accident, de qualité. Elle ne subsiste point par elle-même , comment pourroit-elle faire subsister l'univers ? Les docteurs chinois parlant de la raison , en distinguent de deux sortes ; celle qui est dans l'homme , celle qui est dans le reste des choses , ou leur manière d'être. Une chose passe pour bonne et pour vraie , lorsque sa manière d'être est conforme à la raison de l'homme. L'homme seul est capable de creuser le fond des choses , et la connoissance parfaite qu'il acquiert par l'étude des secrets de la nature , s'appelle *philosophie*. Or , l'une et l'autre de ces deux raisons sont de pures qualités. Comment seroient-elles l'origine de tous les êtres ? l'une et l'autre n'est qu'après le sujet dans lequel elle subsiste ; et ce qui vient après , peut-il être la cause de ce qui est auparavant ,

Si l'on dit qu'avant toute autre chose a dû être la raison , je demande : Cette raison où étoit-elle ? En quoi subsistoit-elle ? Une qualité ne subsiste que dans le sujet qui la soutient , et dès lors qu'il n'y a point de sujet pour la soutenir , il n'y a pas non plus de qualité. Si l'on répond qu'elle étoit dans le vide , n'y auroit-il point eu à craindre qu'un tel sujet ne suffisant pas pour la soutenir , la raison ne se fût perdue dans le vide ? Supposons-le cependant pour un moment... , puisqu'avant même *Pan-kou*¹ , le premier homme , la raison étoit déjà , pourquoi demeureroit-elle oisive au milieu du vide ? Que ne produisoit-elle ?

¹ *Pan-kou* est cet homme fabuleux , auteur du genre humain , suivant une certaine secte des Chinois.

Qu'il a
est inco
coup r
si l'on
faisoit
mais la
qualité
capabl
ensuite

Le L
nière d
voilà c
cette r

Le L
point c
son ori
cette p
l'autre
Il y a n
de suje
existe
Telle d
pas no
la caus
Fo et d
autre e
trouble
réelle q
est-ce d
a tout
bien da
la man
ce char
pour l
instrum
X

Qu'il l'a mise ensuite en mouvement ? Mais la raison est incapable de mouvement et de repos ; beaucoup moins peut-elle se mouvoir elle-même. Que si l'on dit encore qu'auparavant la raison ne faisoit rien, et qu'après, elle voulut tout produire ; mais la raison, qui n'est qu'un accident, qu'une qualité, prend-elle seule des desseins ? Est-elle capable d'abord de ne vouloir pas, et de vouloir ensuite ?

Le L. S'il n'y avoit pas une raison, une manière d'être des choses, les choses ne seroient pas : voilà ce qui a fait croire au docteur Tcherou que cette raison étoit l'origine de tout.

Le D. S'il n'y avoit point de fils, il n'y auroit point de père ; qui pensera jamais que le père tire son origine du fils ? Les choses relatives ont toutes cette propriété, que l'une suit nécessairement de l'autre, soit pour le positif, soit pour le négatif. Il y a un roi, donc il y a des sujets. Il n'y a point de sujets, donc il n'y a point de roi. Telle chose existe, sa raison, sa manière d'être existe aussi. Telle chose n'est point réelle, sa raison ne l'est pas non plus. Prendre une raison imaginaire pour la cause du monde, c'est ne différer en rien de Fo et de Lao ; c'est attaquer une erreur par une autre erreur ; c'est apaiser un trouble par un autre trouble. La raison des choses d'à présent, toute réelle qu'elle est, ne peut rien produire. Comment est-ce qu'autrefois une raison vide et sans réalité a tout produit ? Voyez un charpentier, il a très bien dans l'esprit l'idée d'un chariot, sa raison et la manière dont il doit être construit. Pourquoi ce chariot n'est-il pas fait tout-à-coup ? Pourquoi, pour le construire, faut-il des matériaux, des instruments, le travail d'un ouvrier ? Quoi donc,

ce qui autrefois auroit eu assez de force et d'habileté pour orner le ciel et la terre, est aujourd'hui devenu si lourd et si foible, qu'il ne peut pas faire une chose de rien, tel qu'est un chariot?

Le L. J'ai lu que la raison produisit d'abord le noble et le vil avec les cinq éléments; et qu'ensuite elle forma le ciel et la terre. Ainsi, vous voyez qu'il y a un ordre, une suite dans la production des choses. Quant à ce que vous proposez, de la construction subite de ce chariot, cela ne peut pas être apporté en exemple.

Le D. Permettez, Monsieur, que je vous le demande : si la raison du vil et du noble et des cinq éléments, soit par le mouvement, soit par le repos, a pu sur le champ produire le noble, le vil et les éléments; d'où vient que la raison du chariot aujourd'hui très réelle, n'agit point, et ne fait pas ce chariot? De plus, la raison est dans tous les lieux possibles; elle est incapable de dessein, n'a point, à proprement parler, une nature; elle est sans liberté. Une fois déterminée à agir, elle agit nécessairement, et ne peut pas d'elle-même s'arrêter : pourquoi donc à présent ne produit-elle pas un nouveau noble, de nouveaux éléments? Qui est-ce qui y met obstacle?

Remarquez, Monsieur, que le terme d'être est un terme universel. Qu'y a-t-il qu'on ne puisse et qu'on ne doive appeler être? On trouve cependant dans l'explication du symbole du *Tai-ki*, que la raison n'est pas un être. Quoi! l'être se divise en tant d'espèces différentes, qui toutes retiennent le nom d'être : substances, accident, esprit, matière, figuré, non figuré. Puisque la raison n'est pas du nombre des êtres qui ont un corps et une figure, pourquoi ne peut-on pas la mettre dans le

rang
vous
tuelle
Si vo
des es
quoi l
quelle
de l'a
comm
rituell
Cela s
a des
duire
jamais
une cl
noble

Le L.
autre s
aucune
son m
de soi-

Le D.
vous s
lui vien
même,

Le L.
corps,
les chos
être sp
choses

Le D.
pur, l'é
Dire qu
le grossi
prétend

rang de ceux qui n'en ont point ? Souffrez que je vous demande encore : la raison est-elle spirituelle , éclairée , pénétrante , judicieuse , ou non ? Si vous répondez qu'oui , la voilà dans le genre des esprits. Pourquoi l'appellez-vous *Tai-ki* ? Pourquoi l'appellez-vous raison ? Si vous dites que non , quelle sera donc l'origine du *Chang-ti* , des esprits , de l'âme de l'homme ? La raison n'a pas pu leur communiquer ce qu'elle n'a pas. N'étant pas spirituelle , comment auroit-elle produit le spirituel ? Cela seul qui a des connoissances , produit ce qui a des connoissances. On voit bien le spirituel produire des choses qui ne le sont pas. Mais on n'a jamais vu que ce qui n'est pas spirituel , produisît une chose qui le fût ; l'effet ne peut pas être plus noble que la cause.

Le L. Qu'une chose spirituelle en produise une autre spirituelle , la raison des choses n'a en cela aucune part , j'en conviens ; mais la raison , par son mouvement , produit le noble. Or , le noble de soi-même est spirituel : qu'en pensez-vous ?

Le D. Vous revenez toujours à cette raison ; il vous fâche de l'abandonner. Mais ce noble , d'où lui vient d'être spirituel ? Dire qu'il le soit de lui-même , cela répugne.

Le L. Vous dites , Monsieur , que Dieu n'a ni corps , ni figure , et que cependant il a créé toutes les choses corporelles ; pourquoi le *Tai-ki* , sans être spirituel , ne peut-il pas avoir produit des choses spirituelles ?

Le D. La réponse est aisée : le spirituel est le pur , l'élevé ; le corporel est le bas , le grossier. Dire que le pur , l'élevé puisse produire le bas , le grossier , il n'y a rien là que dans l'ordre ; mais prétendre que le bas , le grossier puisse former le

pur, l'élevé, cela blesse toutes les règles. Il faut remarquer qu'une chose peut en contenir une autre en trois manières; ou *formellement*, comme un pied (chinois) contient dix pouces; ou *équivallemment*, comme les perfections de l'homme contiennent celles des bêtes; ou *éminemment*, comme Dieu contient la nature et les perfections de toutes les créatures. La nature de Dieu est infiniment parfaite, l'homme n'est pas capable de la comprendre, et rien ne peut lui être comparé. Cependant je me sers de la comparaison suivante, toute défectueuse qu'elle est. Une monnaie d'or en vaut dix d'argent, et mille de cuivre. Pourquoi cela? c'est que l'or étant un métal beaucoup plus pur et plus beau que le cuivre et l'argent, on ne peut égaler son prix qu'en multipliant les autres métaux. De même, quoique la nature de Dieu soit parfaitement simple, elle renferme la nature, les qualités et les perfections de tous les êtres. Sa puissance est sans bornes; et tout immense, tout immatériel qu'il est, quelle difficulté y a-t-il qu'il ait créé tout ce qui est matière? La raison est d'un genre bien différent; ce n'est qu'une simple qualité qui ne subsiste point par elle-même, comment pourroit-elle contenir en soi les substances et surtout les spirituelles? La raison est pour les choses, les choses ne sont point pour la raison. La raison est moins noble que l'homme; c'est pour cela que Kong-tzé a ... que l'homme pouvoit donner de l'étendue à la raison; mais que la raison ne pouvoit rien faire de semblable à l'égard de l'homme. Que si vous entendez par le mot *raison* un être, un principe qui renferme en soi tout ce qu'il y a de perfection dans l'univers et qui a créé toutes choses, je dirai alors que c'est Dieu? Mais pour-

quoi
vous

Le

tzé

Le

mon

avoit

elle-m

Je sai

qu'il

suffis

être d

Le

d'hui

n'ont

et la t

auten

pour

solstic

oblati

ductio

premi

sages

par lu

mais

encor

sans d

Monsi

pense

Le

paroit

dire d

la ter

Le Dic

Chine

quoi l'appellez-vous raison ? Pourquoi l'appellez-vous *Tai-ki* ?

Le L. Si cela est, quelle idée a donc eu Kong-tzé, en parlant du *Tai-ki* ?

Le D. Dans la merveilleuse construction du monde, Dieu a employé la matière première qu'il avoit créée ; mais l'origine de tout, sans origine elle-même, ne fut jamais ni le *Tai-ki*, ni la raison. Je sais que Kong-tzé a parlé du *Tai-ki*. J'ai lu ce qu'il en dit ; mais je n'ose pas, sans une méditation suffisante, m'expliquer là-dessus. Je pourrai peut-être dans la suite en dire ma pensée dans un écrit.

Le L. Depuis les premiers temps jusqu'aujourd'hui, les empereurs et les mandarins en Chine n'ont eu d'autres objets de leur culte, que le ciel et la terre qu'ils ont toujours regardés comme les auteurs et les conservateurs de leurs vies. C'est pour cela qu'on a établi les cérémonies des deux solstices, et que dans ce temps-là on leur fait des oblations. Or, si le ciel et la terre étoient des productions du *Tai-ki*, dès-lors le *Tai-ki* seroit la première origine de toutes choses, et les anciens sages, empereurs et autres, auroient commencé par lui décerner des honneurs et des sacrifices ; mais cela ne s'est jamais fait, et ne se fait point encore. Ainsi, tout ce que l'on dit du *Tai-ki* est sans doute faux. Vous avez réfuté cette doctrine, Monsieur, avec toute la solidité possible, vous pensez sur cela comme les anciens.

Le D. Vous convenez de ce point ; mais il me paroît difficile d'expliquer ce que vous venez de dire du culte que l'on rend en Chine au ciel et à la terre. Voilà deux êtres, et il n'y a qu'un Dieu. Le Dieu que nous adorons en Europe, c'est ce qu'en Chine on appelle *Chang-ti*, mais absolument dif-

fèrent de cette idole que les *Tao-ssé* révèrent sous le nom de *Yu-koang*, et qu'ils disent être le maître souverain. *Yu-koang* n'étoit qu'un bonze qui a passé ses jours dans la montagne de *Vou-tang*. Il n'avoit rien au-dessus de l'homme; et comment un homme peut-il être le souverain Seigneur du ciel? Nous entendons par ce nom *Dieu*, ce que l'on entend dans les anciens livres classiques de la Chine, par celui de *Chang-ti*.

Dans le livre qui a pour titre *Tchong-yong*, on fait ainsi parler Kong-tzé : « Les cérémonies et les » oblations des deux solstices sont établies pour » honorer le *Chang-ti*. » Sur ce passage, le docteur Tcheou dit que si Kong-tzé ne nommoit point la terre, ce n'a été que pour abréger la phrase. Pour moi je pense que Kong-tzé s'expliquant clairement d'une seule chose, on ne doit point lui attribuer d'avoir voulu parler de deux choses, et que ce que Tcheou avance de la phrase abrégée n'est nullement recevable. Dans le chapitre *Tcheou-tang* du livre *Chi*, on lit ces mots : « *Ouang* étoit attentif et diligent. Quels mérites » n'a-t-il pas acquis par son application? Son » fils *Tcheng-ouang*, et *Kan-ouang* son petit-fils, » n'ont-ils pas régné glorieusement? Ils révéroient » *Chang-ti*... » On voit dans le même chapitre : « La terre produit des richesses sans fin; l'homme, » sur le point d'en recueillir les fruits, peut-il ne » pas reconnoître les bienfaits de *Chang-ti*? » Il est écrit dans le chapitre *Chang-song* du même livre : « Le sage *Tang-ouang* s'est avancé de jour » en jour dans la piété. Dans peu il est parvenu » au véritable bonheur. Le *Chang-ti* recevoit ses » hommages. » Le chapitre *Yu* dit encore : « *Ouan-ouang* avoit une grande attention à tous ses

» devo
» plai
» Ti e
que n
renfer
pourr
Y s'ex
» défa
encore
» prop
» pour
Tang-
ouang
» un m
» oblig
pitre :
» qui e
» mais
» qui j
» capal
Le cha
ces par
» expré
» gouv
ne deve
n'est p
anciens
me tro
Chang-
Le L
l'antiqu
la curio
lire d'a
qui, ce
cienne

» devoirs. Il étoit extrêmement pieux ; il vouloit
 » plaire au *Chang-ti*. » On lit dans le livre *Y* : « Le
 » *Ti* est venu de l'orient. » Or le *Ti* n'est point ce
 que nous appelons *ciel*. Ce *ciel* que nous voyons
 renferme toutes les parties du monde , comment
 pourroit-il être venu d'une de ces parties ? Le livre
Y s'exprime en ces termes : « Si la victime est sans
 » défaut, le *Chang-ti* l'a pour agréable. » Il est
 encore dit : « L'Empereur cultive la terre de ses
 » propres mains ; les fruits qu'elle donne sont
 » pour être offerts au *Chang-ti*. » Dans le chapitre
Tang-chi du livre *Chu*, on fait ainsi parler *Tang-*
ouang : « *Kie-ouang* de la dynastie des *Kia* étoit
 » un mauvais prince , la crainte du *Chang-ti* m'a
 » obligé à le punir. » Il est dit dans le même cha-
 pitre : « Le *Chang-ti* est l'unique maître. C'est lui
 » qui est l'auteur des biens de tous les hommes ;
 » mais au milieu de cette multitude innombrable
 » qui jouit de ses bienfaits , l'Empereur seul est
 » capable de porter la vertu à son plus haut point. »
 Le chapitre *King-teng* du même livre rapporte
 ces paroles du *Tchou-kong* : « C'est par un ordre
 » exprès émané du trône du *Ti* que *Ou-ouang* a
 » gouverné le monde. » Le *Chang-ti* a un trône ;
 ne devons-nous pas juger de là que le *ciel* visible
 n'est pas le *Chang-ti* ? mais quiconque lira les
 anciens livres , jugera par leur lecture , si je ne
 me trompe , qu'il n'y a de différence entre le
Chang-ti et Dieu que celle du nom.

Le *L*. On voit plusieurs personnes qui aiment
 l'antiquité ; mais cela se réduit communément à
 la curiosité de voir d'anciens monuments , ou de
 lire d'anciennes écritures. Où en trouvera-t-on
 qui , comme vous , Monsieur , s'attachent à l'an-
 cienne doctrine , se fassent un plaisir de l'ensei-

guer aux autres, et tâchent de les y ramener? Néanmoins, quelque satisfait que je sois de vos instructions, je ne laisse pas d'avoir encore des difficultés. En beaucoup d'endroits de nos anciens livres, on marque un grand respect pour le ciel. C'est pour cela que le docteur Tcheou nomme le *Ti* ciel, et le ciel *raison*. Le docteur Tching entre dans un plus grand détail : pour exprimer, dit-il, ce qu'il y a de visible et de matériel, on l'appelle *Tien* (ciel) : pour marquer son souverain domaine, on l'appelle *Ti* (Seigneur); pour distinguer sa nature et ses propriétés, on le nomme *Kien* (vertu du ciel); voilà ce qui fait dire : « Honorez le ciel » et la terre. » Je ne sais point si cette explication est selon la vérité.

Le D. Faites-y bien attention, Monsieur, on peut donner au *Chang-ti* le nom de *ciel* en ce sens, que *Tien* (ciel), suivant l'analyse de ce caractère, signifie *Yé-sa* (seul grand); mais pour ce qu'on appelle *raison*, on ne peut pas dire que ce soit le souverain maître de toutes choses. Je l'ai prouvé fort au long. Le terme *Chang-ti* est très clair, il n'a pas besoin d'explication; beaucoup moins doit-on l'expliquer dans un mauvais sens. Le ciel matériel a neuf asises différentes, comment peut-on dire qu'il est unique et seul maître? Le *Chang-ti* est sans figure, comment peut-on le confondre avec une chose corporelle? Prétendre que le ciel matériel, d'une figure ronde, et divisé comme il est, tournant sans cesse de l'orient à l'occident, n'ayant ni tête, ni ventre, ni pieds, ni mains, soit animé par le *Chang-ti*, de manière qu'ils fassent ensemble un tout vivant; quoi de plus risible? Les démons mêmes sont sans figures et sans corps; comment s'imagine-t-on

bue l'esprit supérieur à tous les esprits, le maître de l'univers, soit corporel et figuré? Donner dans un si monstrueux système, c'est non-seulement ignorer la grande doctrine qui regarde l'homme et son origine, c'est encore n'avoir pas les premiers principes de l'astronomie et de la physique.

Le ciel que nous voyons sur nos têtes, n'étant pas digne de nos respects, en quoi la terre que nous foulons aux pieds, pourroit-elle nous paroître si respectable? La doctrine essentielle est qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel, la terre et toutes choses, pour la conservation et l'avantage de l'homme. Dans tout l'univers, il n'y a pas une seule créature qui ne soit pour notre usage. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à notre insigne bienfaiteur? Quel motif de redoubler nos hommages et d'obéir à ses lois? Mais abandonner le Dieu suprême, la source de tous les biens, et prodiguer l'encens à des créatures qui ne sont formées que pour nous servir, quel renversement!

Le L. Cela étant ainsi, nous autres Chinois, nous sommes, hélas! dans de bien épaisses ténèbres: le plus grand nombre, à la vue du ciel, ne sait autre chose que lui rendre ses respects, et voilà tout.

Le D. Le monde est composé de gens instruits et d'ignorants. La Chine étant un grand empire, les personnes éclairées n'y manquent pas. On peut dire aussi qu'il y en a sans instruction, dont toutes les connoissances se bornent à ce qui tombe sous les sens. Ainsi le ciel et la terre leur sont connus; mais le souverain Seigneur du ciel et de la terre passe toutes leurs idées. Qu'un sujet d'une province éloignée de la cour, se trouve tout-à-coup

transporté à l'entrée du palais impérial ; frappé de la grandeur et des beautés de ce superbe édifice , il se prosterne aussitôt en s'écriant : Je rends hommage à mon prince. Or ce que l'on dit : *Honorez le ciel et la terre* , la multitude ignorante le prend à la lettre , et se contente d'honorer le palais du prince , sans penser au prince lui-même. Mais ce qu'il y a de gens instruits et qui raisonnent , en voyant l'étendue de la terre et la hauteur du ciel , concluent d'abord que le monde a un maître qui le gouverne , et ils se déterminent à adorer cet Être immatériel et incréé qui , du haut des cieux , règne sur tout l'univers. Quel est l'homme sage qui regarde ce ciel visible comme son Dieu ? Si quelquefois on donne à Dieu le nom de *ciel* , ce n'est là qu'une façon de parler , comme lorsqu'on prend une ville pour le mandarin qui la gouverne , et qu'an lieu de dire : Le gouverneur de Nan-chang a ordonné telle chose , on dit simplement : *La ville de Nan-chang a publié telle ordonnance*. Suivant cette comparaison , on peut donner à Dieu le nom du ciel , mais cela ne signifie nullement que ni le ciel ni la terre fassent un même tout avec Dieu. En un mot , il y a un Maître souverain , créateur de l'univers , et dans la crainte où j'ai été qu'on n'en eût pris une fausse idée , je l'ai appelé *Seigneur du ciel*.

Le L. Vous agissez , Monsieur , en maître sage et éclairé. Ayant à enseigner la véritable doctrine , vous employez dès les commencements les véritables expressions. Par-là vous ferez connoître clairement la religion que vous nous avez apportée d'Europe , et il ne sera pas à craindre que dans la suite il s'introduise du trouble et de la confusion ¹.

¹ Cela est cependant arrivé au sujet même de

Vous
esprit
trine
lide.
de ne
et s'a
savent
nos p
les de
terres
nos m
les dev
premi
le mat
et qui
comm
sible d
que je

Le
ne me
qu'à c
de Die
truire
les fois
ser à n
tisfaire

l'expres
pour d
monde
seurs d
les imp
accable
guère
et leur
pouvoi

Vous avez entièrement dissipé les ténèbres de mon esprit. Il ne me reste plus aucun doute; la doctrine touchant un seul Dieu est profonde et solide. Quelle honte pour nos savants de la Chine de ne pas s'y appliquer! Ils négligent l'essentiel et s'attachent avec ardeur à des bagatelles; ils ne savent pas remonter à la source. Nous recevons de nos parents nos corps; cela nous engage à tous les devoirs de fils : nous recevons du prince des terres, des possessions pour nourrir nos pères, nos mères, nos enfants; cela nous oblige à tous les devoirs de sujets. Dieu est le premier père, le premier prince, c'est le chef de tous les ancêtres, le maître de tous les rois : c'est lui qui a tout créé, et qui gouverne tout : comment le méconnoître! comment ne pas le servir! Mais il n'est pas possible de tout dire en un jour : souffrez, Monsieur, que je revienne une autre fois.

Le D. Ce que vous me demandez, Monsieur, ne me coûte rien à accorder : vous ne cherchez qu'à connoître la vérité. C'est un double bienfait de Dieu, qui me donne à moi la force de vous instruire, et à vous l'occasion d'être instruit. Toutes les fois que vous me ferez l'honneur de vous adresser à moi, vous me trouverez disposé à vous satisfaire.

L'expression dont se servoient les missionnaires pour désigner le maître de l'univers; et tout le monde sait les querelles qu'on a suscitées aux successeurs du P. Ricci, les reproches qu'on leur a faits, les imputations de fauteurs d'idolâtrie dont on les a accablés; et tout le monde sait aussi qu'ils n'ont guère répondu que par leur soumission à l'autorité, et leur constance à obliger même, autant qu'ils le pouvoient, ceux qui les attaquoient.

III. ENTRETIEN.

L'homme a une ame immortelle. En quoi il diffère essentiellement des autres animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

PARMI toutes les créatures visibles , l'homme est la plus noble : les autres animaux ne peuvent pas lui être comparés ; c'est pour cela qu'on dit que l'homme contient en soi tout ce que le ciel et la terre ont de beau, et qu'on l'appelle *le petit monde*. Cependant , si l'on examine de plus près les animaux , et qu'on les rapproche de l'homme , on trouve qu'ils mènent une vie bien plus aisée et bien plus libre. Comment cela ? A peine sont-ils nés , qu'ils ont assez de force pour se mouvoir et pour agir , qu'ils savent prendre les aliments qui leur conviennent et éviter ce qui peut leur nuire. Leurs corps se trouvent tout couverts de poils ou de plumes , sans qu'il soit nécessaire qu'ils se pourvoient de vêtements : les ailes et les griffes leur viennent d'elles-mêmes. Ils ne labourent ni ne sèment , ils n'ont aucun besoin de ramasser des provisions dans des greniers : ils ne connoissent point les assaisonnements ; ils mangent quand il leur plaît , et ce qui est capable de les nourrir ; ils se reposent et dorment à leur fantaisie ; ils ont le monde entier pour courir et pour voler. Libres de toute affaire , ils jouissent d'un plein loisir : parmi

eux, il n'y a ni mien ni tien, nulle distinction de pauvre et de riche, de noble et de roturier. Point d'efforts, point de mouvements pour des conseils et des délibérations, pour mériter des récompenses, pour acquérir un grand nom : tout est libre, tout est tranquille ; chacun chaque jour fait ce qui lui plaît et vit sans inquiétude.

Mais l'homme, la mère ne l'enfante qu'avec douleur : il naît tout nu ; il ne commence à ouvrir la bouche que pour crier, et semble par là déjà connoître qu'il ne vient au monde que pour souffrir. Durant sa première enfance, il est si foible qu'il ne peut se soutenir, et ce n'est qu'après trois ou quatre ans entiers qu'il est bien capable de marcher. Devenu plus grand, d'abord on lui assigne une profession toujours laborieuse : le laboureur travaille durant les quatre saisons ; le marchand passe sa vie dans de pénibles voyages sur mer et sur terre ; l'artisan fatigue incessamment ses bras ; l'homme de lettres, jour et nuit s'échauffe la tête ; en un mot, les grands tourmentent leurs esprits, et les petits ruinent leurs corps ; cinquante ans de vie sont cinquante ans de misère et de maux. Notre corps est sujet à mille sortes d'infirmités ; les livres de médecine comptent trois cents maladies de l'œil seul. Combien n'y en a-t-il pas pour chaque autre partie ? Qui pourroit en dire le nombre ? Que si l'on entreprend de se faire traiter d'une seule, ce n'est jamais qu'avec des remèdes durs, amers et dégoûtants.

La terre est remplie d'animaux qui tous, sans distinction de grosseur ou de petitesse, semblent avoir conjuré contre la nature humaine ; tous sont en état de l'attaquer et de lui nuire. Il ne faut qu'un petit insecte pour désoler le plus grand et

le plus robuste des hommes. Les hommes eux-mêmes ne se font-ils pas des guerres cruelles ? Ils fabriquent cent espèces d'armes pour se mutiler , s'entre-tuer. Pour combien la loi générale de mourir n'est-elle pas en quelque sorte inutilement portée ? Ceux qui aujourd'hui rejettent les anciennes armes comme trop foibles , en inventent tous les jours de beaucoup plus meurtrières , et, après avoir couvert les campagnes de cadavres , rempli les villes de sang et de carnage , ils ne sont pas encore satisfaits. Si la paix se montre enfin pour quelques moments , quelle est la famille , quelle est la personne qui n'ait pas quelque sujet de tristesse ? Un homme a des richesses , il n'a point d'enfants ; un autre a des enfants , ils sont sans talents ; celui-ci a de l'habileté , il ne peut se fixer au travail ; celui-là est adroit , appliqué , on force son génie , il n'est pas le maître d'en suivre l'impulsion. Chacun a sa peine ; et tandis que de tous les autres endroits tout rit à un homme , une seule amertume lui rend tout désagréable ; cela n'est-il pas général ?

Tant d'infortunes dont notre vie est tissée , se terminent enfin à la plus grande de toutes , la mort. Il faut rentrer en terre , et qui en est exempt ? C'est ce qui faisoit dire à un ancien sage , en instruisant son fils : « Mon fils , ne vous trompez pas » vous-même , ne vous aveuglez pas vous-même ; » toutes les démarches de l'homme sont autant de » pas qui le mènent au tombeau. » Malheureux mortels ! peut-on dire que nous vivions ? Nous ne faisons que mourir continuellement. En naissant nous commençons notre mort , et ce n'est qu'après la mort que nous cessons de mourir. Un jour est-il passé , notre vie est accrue d'un jour et

nous se
Ce ne
térieurs
en ce
joie , ne
fausse j
nos pla
cœur d
cruelles
ou de c
haut d
Quand
gourma
ou l'av
comme
l'homme
à s'en
maître
pieds ,

L'ho
de se r
tière d
toutes
pour l
notre
lois. L
de n
chen
auron
pas la
vraie
ter.
n'ont
sont
désol

nous sommes d'autant rapprochés du tombeau.

Ce ne sont là que des maux extérieurs, les intérieurs sont bien plus insupportables. Nos peines en ce monde sont de véritables peines; notre joie, nos plaisirs ne sont que de faux plaisirs, une fausse joie : nos peines sont presque continuelles; nos plaisirs ne durent que quelques instants. Le cœur de l'homme est sans cesse tyrannisé par de cruelles passions d'amour ou de haine, de colère ou de crainte, semblable à un arbre planté sur le haut d'une montagne, exposé à tous les vents. Quand peut-il être tranquille? Tantôt c'est la gourmandise ou la luxure, tantôt c'est l'ambition ou l'avarice qui la possède : ne sent-ce pas là comme autant de tempêtes qui l'agitent? Où est l'homme content de son sort, qui ne cherche pas à s'en procurer un meilleur? Un prince, fût-il maître de l'univers, vit-il tous les peuples à ses pieds, encore ne seroit-il pas satisfait.

L'homme, si peu capable de se connaître et de se régler soi-même, que peut-il savoir en matière de religion? Cependant on dogmatise de toutes parts : les uns sont pour *Lao*, les autres pour *Fo*; un troisième parti suit *Kong-tzé*. Par-là notre Chine se trouve divisée en trois différentes lois. Et, comme si cela ne suffisoit pas, il s'élève de nouveaux chefs, ils tiennent école, ils prêchent; et dans peu, au lieu de trois lois, nous en aurons trois mille, encore ne s'en tiendra-t-on pas là; chacun de son côté crie : *Vraie doctrine ! vraie doctrine !* et le désordre ne fait qu'augmenter. Les grands oppriment les petits, les petits n'ont aucun respect pour les grands. Les pères sont colères, emportés; les enfants sont revêches, désobéissants : le prince et ses officiers vivent en

mutuelle défiance ; les frères nourrissent entre eux de cruelles inimitiés ; point d'union dans les mariages, point de sincérité parmi les amis. Tout n'est que dissimulation , tromperie , et l'on ne voit aucun jour à de meilleurs temps. Je me représente les hommes de ce siècle, comme autant d'infortunés qui, après un triste naufrage, ont vu briser leur vaisseau ; ils se trouvent en pleine mer au milieu des vagues , et le jouet des flots ; tantôt ensevelis sous les ondes, et tantôt reparaissant sur les eaux, ils sont jetés çà et là au gré des vents. Chacun pense à son propre malheur , et aucun ne pense à sauver les autres. On s'attache à tout ce qui tombe sous la main , planches , voiles , cordages , débris de navire ; on le saisit , on l'embrasse , et on ne le quitte qu'avec la vie. Quel désastre ! Je ne vois pas quel motif a eu Dieu de mettre l'homme dans un état si malheureux : il nous aime sans doute ; mais il paroît qu'il traite beaucoup mieux les animaux irraisonnables.

Le Doct. europ. Ce monde n'est que misère , et nous y attachons tellement nos cœurs que nous ne pouvons nous en séparer. Que seroit-ce donc , si nous y vivions dans la joie ? Les maux et les amertumes de cette vie montent au plus haut point, et les mortels sont si stupides , qu'ils ne pensent qu'à s'y établir solidement. Il faut découvrir et défricher de nouvelles terres ; il faut acquérir un grand nom ; il faut se procurer une longue vie ; il faut même assurer la fortune de ses enfants et de toute sa postérité. Trahisons , révoltes , guerres , massacres , rien n'est épargné : que n'entreprend-on pas ? Comment ainsi ne pas vivre dans le trouble et la confusion ?

Autrefois , dans un royaume d'Occident , il y avoit deux philosophes célèbres , l'un desquels , nommé *Démocrite* , rioit toujours , et l'autre , appelé *Héraclite* , pleuroit sans cesse. La cause d'une conduite si différente étoit la même : c'est qu'ils voyoient les hommes de leur temps , courir après les faux biens de ce monde. *Démocrite* , par ses ris , se moquoit de ces insensés ; et *Héraclite* , par ses pleurs , leur portoit compassion. On raconte encore qu'un certain peuple qui n'est pas de l'antiquité la plus réculée , avoit une coutume singulière ; je ne sais s'il l'a conservée jusqu'à présent. Aussitôt qu'il étoit né un enfant dans une famille , les parents et les amis ne manquoient point d'aller faire des compliments de condoléance , sur ce que cet enfant n'étoit venu au monde que pour souffrir. Au contraire , lorsque quelqu'un mourroit , ils faisoient des félicitations et des réjouissances sur ce que la personne morte étoit délivrée des maux de cette vie. Dans l'idée de cette nation , vivre étoit un mal , et mourir passoit pour un bien. Quelque extraordinaire que fût cette coutume , elle fait voir que ce peuple avoit bien compris la vanité et les misères de ce monde.

La vie présente n'est point la vraie vie de l'homme. Les animaux sont sur la terre comme dans leur patrie ; ils y vivent tranquilles et dans l'abondance. L'homme n'est ici-bas que comme un étranger qui passe : il n'y trouve point son repos ; beaucoup de choses lui manquent. Vous êtes homme de lettres : permettez que je fasse cette comparaison tirée de votre état : Qu'on ait ordonné un examen général ; le jour de la détermination des grades , les gens de lettres , doc-

teurs , bacheliers , paroissent mornes et pensifs. Au contraire, les officiers inférieurs , les gens de service sont dans la joie; c'est pour eux une fête. Est-ce donc que ces domestiques ont reçu des récompenses du grand examinateur , et que les gens de lettres en ont été maltraités? ce n'est que l'affaire d'un jour où il s'agit d'assigner le degré de chacun : la détermination faite , le docteur est honoré, et le valet n'est qu'un valet.

Dieu ne fait naître l'homme en ce monde que pour éprouver son cœur, et lui faire pratiquer la vertu : ainsi cette vie n'est pour nous qu'un lieu de passage : nous n'y sommes pas pour toujours ; le terme où nous allons n'est point ici-bas ; ce n'est qu'après la mort que nous y arriverons ; notre véritable patrie n'est point la terre , c'est le ciel : voilà où nous devons tourner toutes nos vues. Le temps présent fait tout le bonheur des animaux ; c'est pour cela qu'ils sont formés de manière qu'ils regardent la terre. L'homme est créé pour le ciel ; il a la tête et les yeux élevés pour voir sans cesse le terme où il doit aspirer. Mettre sa félicité dans les choses terrestres, c'est descendre à la condition des bêtes. Est-il donc surprenant que Dieu ne nous donne pas en ce monde l'accomplissement de tous nos souhaits , qu'il nous laisse même souffrir quelque chose?

Le L. Vouliez-vous parler , Monsieur , d'un paradis et d'un enfer préparés aux hommes après cette vie ? C'est la doctrine de Fo : les gens de lettres n'admettent rien de tout cela.

Le D. Quelle raison ! la loi de Fo défend l'hommeicide ; celle des lettrés la défend de même. Doit-on pour cela confondre les lettrés avec les

sodiste
et que
Deux
ressem
entière
cienne
ouï pa
tiser, d
rités ;
de la v
faire p
Pour m
omettre
que Fo
loi de
après l
d'un b
tomber
éternel
l'ame d
immor
Le L.
ne peu
que je
Le L.
corps
vivant
cendre
détrui
que q
que n
cela n
le res
qui n
qui n

sodistes ? L'aigle vole, la chauve-souris vole aussi ; et quelle comparaison y a-t-il de l'un à l'autre ? Deux choses ont quelquefois de petits traits de ressemblance ; mais dans le fond elles diffèrent entièrement. La loi du vrai Dieu est une loi ancienne. Fo , né dans l'Orient , en a par hasard ouï parler. Tout chef de parti qui veut dogmatiser , doit couvrir ses mensonges de quelques vérités ; autrement qui le suivroit ? Fo a emprunté de la véritable religion le paradis et l'enfer pour faire passer sa fausse secte , ses propres rêveries. Pour moi , qui prêche cette véritable loi , dois-je omettre ce point , parce que Fo l'a dit ? Avant que Fo parût dans le monde , les docteurs de la loi de Dieu ont enseigné que les gens de bien , après la mort , monteroient au ciel pour jouir d'un bonheur éternel , et qu'ils éviteroient de tomber dans l'enfer , où les méchants souffriront éternellement ; d'où il est aisé de conclure que l'ame de l'homme ne périt point , et qu'elle est immortelle.

Le L. Immortalité, bonheur éternel ! l'homme ne peut rien désirer de plus grand : mais j'avoue que je ne suis pas bien au fait de cette matière.

Le D. L'homme est un composé d'ame et de corps : l'union de ces deux parties fait l'homme vivant. Par la mort, le corps périt, il retourne en cendres ; mais l'ame subsiste toujours, elle ne se détruit point. J'ai appris en entrant en Chine que quelques personnes y étoient dans l'opinion que nos ames périssent avec nos corps, et qu'en cela nous ne différons point des bêtes. Dans tout le reste de l'univers, il n'y a aucune loi connue qui n'enseigne, aucun peuple de quelque nom qui ne pense que l'ame de l'homme est immor-

telle, et qu'en cela même il y a une différence essentielle entre l'homme et la bête. Je vais, Monsieur, vous expliquer cette doctrine : écoutez-moi, je vous prie, sans prévention.

Parmi les choses vivantes, on distingue trois sortes d'âmes : la moins noble est l'âme *végétative*, l'âme des arbres et des plantes ; elle les fait vivre, végéter et croître ; la plante sèche et meurt, cette âme meurt aussi. L'âme *sensitive* est au-dessus de celle-là ; c'est l'âme des bêtes ; elle leur sert à vivre et se nourrir, à prendre de l'accroissement ; elle a de plus la force d'animer leurs sens, leurs oreilles pour entendre, leurs yeux pour voir, leur palais pour goûter, leurs narines pour flairer, toutes les parties de leur corps pour les rendre capables de sentiment ; mais elle ne peut point raisonner : l'animal meurt, nous croyons que son âme meurt avec lui. La plus noble de toutes, et d'un genre tout-à-fait différent des autres, est l'âme *raisonnable*, l'âme de l'homme : elle a les qualités des âmes végétaives et sensibles. Elle fait vivre et grandir l'homme, elle lui donne le sentiment et la connoissance ; mais outre cela elle le rend capable de raisonner, d'examiner et d'approfondir les choses, d'unir et de séparer des idées : quelque l'homme meurt et que son corps se détruise, son âme ne périt point, elle est immortelle.

Quelque capable que soit une chose de connoissance et de sentiment, si elle dépend de la matière, cette matière se détruisant, la chose doit aussi se détruire. C'est pour cela que les âmes des plantes et des bêtes, étant dépendantes des corps qu'elles animent, suivent leur sort et périssent avec eux. Mais une substance qui raisonne,

un esp
Il est
corps
toujou
Voilà p
bêtes d
Le
de la
Le
n'a plu
corps
vue, e
goût,
bres le
d'obje
si le se
tend p
tance
de l'o
très él
en dist
ment l
exposé
chose
de tou
son soi
l'enten
aveugl
que l'a
corps
l'âme
lières
tière.
corps
corps

un esprit, quelle dépendance a-t-il de la matière? Il est par lui-même ce qu'il est. Ainsi, que le corps de l'homme périsse, l'ame reste, elle a toujours ses opérations qui lui sont propres. Voilà par où l'homme diffère essentiellement des bêtes et des plantes.

Le L. Qu'appellez vous, Monsieur, dépendre de la matière, ou n'en dépendre pas?

Le D. Ce qui nourrit et fait croître un corps, n'a plus rien à faire croître ni à nourrir quand ce corps vient à manquer. L'œil est l'organe de la vue, et l'oreille de l'ouïe; la bouche l'est du goût, et les narines de l'odorat; tous nos membres le sont du toucher. Mais, s'il n'y a point d'objet devant l'œil, l'œil ne voit point d'objet; si le son n'est pas à portée de l'ouïe, l'oreille n'entend point le son. Lorsque l'odeur est à une distance proportionnée des narines, on peut juger de l'odeur; on n'en juge point lorsqu'elle est très éloignée. Lorsqu'on mange une viande, on en distingue le goût; ne la mangeant pas, comment le distinguera-t-on? Enfin, si mon corps est exposé au froid, au chaud; si je touche quelque chose de dur ou de mou, alors je sens: éloigné de tout cela, que puis-je sentir? De plus, que le son soit à portée de l'oreille d'un sourd, il ne l'entend pas; que l'objet soit proche de l'œil d'un aveugle, il ne le voit pas. Voilà ce qui fait dire que l'âme sensitive dépend du corps, et que le corps périssant, cette ame périt aussi. Pour l'ame raisonnable, elle a des opérations particulières, en quoi elle ne dépend en rien de la matière. Une ame qui nécessairement a besoin du corps pour subsister, n'est que pour l'utilité du corps, comment seroit-elle capable de discerne-

ment? Ainsi l'animal, à la vue d'une chose mangeable, s'y porte sans réflexion et sans liberté, par où peut il juger de ce qui convient ou ne convient pas? L'homme, au contraire, quelque pressé qu'il soit de la faim, peut s'arrêter si la raison lui montre qu'il ne doit point manger, et il ne mange point, quand il auroit devant lui les mets les plus exquis. Qu'une personne soit allée faire un voyage hors de sa patrie, ne pense-t-elle pas à sa famille absente? N'a-t-elle pas toujours un désir secret d'y retourner? Une ame capable de se conduire ainsi, en quoi dépend-elle du corps dans ses propres opérations?

Mais voulez-vous savoir la véritable raison pourquoi l'ame de l'homme est immortelle? faites attention que tout ce que nous voyons se corrompre et se détruire, a en soi un principe de destruction et de corruption. Ce principe n'est autre chose que le combat mutuel des différentes parties de la matière; ce qui n'est point sujet à ce combat, ne se détruit point. Les corps sont tous composés d'eau, de feu, d'air et de terre; des quatre éléments, le feu est chaud et sec, tout opposé à l'eau qui est froide et humide; l'air est humide et chaud, tout opposé à la terre qui est sèche et froide: voilà les ennemis les uns des autres. Une chose qui les contient en soi, et qui en est pétrie, comment peut-elle se conserver long-temps? Le combat est continuel; d'abord qu'une des parties vient à vaincre l'autre, le tout doit s'altérer et périr; c'est pour cela que ce qui est composé, ne peut éviter sa destruction. Mais l'ame raisonnable est spirituelle; ce n'est point un tout dont les quatre éléments soient les parties: d'où viendrait le combat, d'où viendrait la destruction?

Le
mais
spirit

Le
sons
en ra

1°

tresse

est ob

anima

n'ont

est en

et l'ar

une r

d'abor

qui s

raison

corps

dessus

2° U

volont

volont

est cor

clure c

tures,

affecti

que le

diffère

sujet,

comb

tisfaire

violenc

une c

sembl

des b

Le L. L'esprit, sans doute, est incorruptible ; mais comment sait-on que l'ame de l'homme est spirituelle, et que l'ame des bêtes ne l'est pas ?

Le D. Cette doctrine est sûre : plusieurs raisons la démontrent, et l'homme, de lui-même, en raisonnant, peu s'en convaincre.

1^o L'ame des bêtes ne peut point être dite matresse du corps, elle en est plutôt l'esclave ; elle est obligée de le servir en tout. C'est de là que les animaux ne suivent que leurs appétits brutaux, et n'ont rien qui les retienne. L'ame seule de l'homme est en état de gouverner le corps ; elle le fait agir et l'arrête selon ses desseins. Que cette ame prenne une résolution ; qu'elle ordonne quelque chose, d'abord le corps l'exécute ; et, quelque répugnance qui survienne, rien n'est capable de forcer la raison qui le domine. L'ame exerçant sur le corps une telle autorité, ne doit-elle pas être au-dessus de la matière, et mise au rang des esprits ?

2^o Une chose simple et animée n'a qu'une seule volonté ; et si nous voyons dans l'homme deux volontés, l'une qui lui est propre, l'autre qui lui est commune avec les bêtes, nous devons en conclure que l'homme est un composé de deux natures, l'une matérielle et l'autre spirituelle : des affections si différentes et si opposées, font voir que les sources d'où elles coulent sont aussi fort différentes entre elles. L'homme, sur un même sujet, ne sent-il pas en soi deux desirs qui se combattent ? Qu'il s'agisse, par exemple, de satisfaire une passion : d'une part, il s'empresse violemment ; d'autre part, il a de la peine à faire une chose contraire à la raison : voilà tout ensemble et une volonté animale semblable à celle des bêtes, et une volonté digne de l'homme qui

ne diffère point des esprits célestes. Si l'homme n'avoit qu'une seule volonté, il ne pourroit pas, sur la même chose, avoir tout à la fois des désirs opposés. Il ne peut pas en même temps voir et ne pas voir un même objet ; l'oreille ne peut pas tout ensemble entendre et n'entendre pas un même son. Jugeons donc que deux désirs qui se combattent, marquent deux désirs contraires, et que deux volontés contraires prouvent deux natures différentes. Que l'on goûte de l'eau de deux rivières, l'une douce et l'autre salée, est-il nécessaire d'avoir vu les sources pour assurer qu'elles ne sont pas la même ?

3° Tout objet d'amour ou de haine doit être proportionné à la puissance qui aime ou qui hait ; ainsi une puissance matérielle ne peut avoir pour objet que la matière seule, et ce qui est au-dessus de la matière devient nécessairement l'esprit. Or, examinons les affections différentes de l'homme et des animaux. Que désire l'animal ? de boire, de manger, de vivre, d'avoir le corps sain et d'être tranquille. Que craint-il ? la faim, la soif, la lassitude, la maladie, la mort et rien de plus. On peut donc dire, avec assez de vraisemblance, que l'animal n'est point d'une nature spirituelle, et qu'il n'a rien au-dessus de la matière. Mais l'homme, dans ses craintes et ses désirs, dans ce qu'il estime et ce qu'il méprise, quoique les choses matérielles y aient quelque part, cependant la vertu et le vice, le bien et le mal, tous objets immatériels, tiennent la première place : on doit donc assurer que l'homme a deux puissances, l'une corporelle et l'autre qui ne l'est pas ; celle-ci est l'âme, toute spirituelle.

4° Tout contenant communique sa figure à ce

qu'il e
si le v
s'il est
cipe e
ame se
contien
qu'elle
soit l'o
ler de l
une ju
d'un b
couleur
que sa
je dis e
que son
bien le
ture d
quelqu
qualité
la conu
une mu
former
pourroi
chose d
tuel ? E
ce qu'il
de spiri
5° T
peut être
gouvern
subordon
férieur
les orci
de la m
e s sons

l'homme
ne voit pas,
des désirs
voir et ne
pas tout
un même
se com-
es, et que
natures
deux ri-
il néces-
r qu'elles

doit être
qui hait ;
voir pour
est au-des-
ment l'es-
rentes de
l'animal ?
r le corps
la faim,
ort et rien
ez de vrai-
ne nature
de la ma-
et ses dé-
méprise,
quelque
bien et le
nt la pre-
l'homme
l'autre qui
spirituelle.
figure à ce

qu'il contient. Qu'on verse de l'eau dans un vase, si le vase est rond, elle prendra sa figure ronde ; s'il est carré, elle aura sa figure carrée ; ce principe est reçu partout : or, voyez comment notre ame forme ses idées, de quelle manière elle contient les objets, et vous n'aurez aucun doute qu'elle ne soit spirituelle. Quelque matériel que soit l'objet qu'elle envisage, elle sait le dépouiller de la matière, elle le spiritualise et en prend une juste idée. Par exemple, si je veux, à la vue d'un bœuf, connoître sa nature ; en voyant sa couleur, je dis, ce n'est pas là le bœuf, ce n'est que sa couleur ; en entendant son mugissement, je dis encore, ce n'est point là le bœuf, ce n'est que son mugissement ; si je goûte sa chair, je sens bien le goût du bœuf, mais ce n'est pas là la nature du bœuf : je connois donc dans le bœuf quelque chose que je puis séparer de toutes ces qualités matérielles, et que je rends spirituel par la connoissance que j'en ai. Qu'un homme voie une muraille de cent toises de long, il en peut former l'idée entière dans sa tête ; mais cet homme pourroit-il renfermer dans un si petit espace une chose de si grande étendue, s'il n'étoit pas spirituel ? En un mot, si le contenant qui spiritualise ce qu'il contient n'est pas un esprit, il n'y a rien de spirituel.

5° Tout ce qui est subordonné à un autre, ne peut être d'une nature supérieure à ce qui le gouverne. De là, les objets de nos sens leur étant subordonnés, nos sens ne sont pas d'un rang inférieur à leurs objets. Ainsi, puisque les yeux, les oreilles, les narines et la bouche ne sont que de la matière, il est nécessaire que les couleurs, les sons, les odeurs et les goûts soient purement

matériels. Mais Dieu, en créant l'homme, lui a donné l'intendance sur les deux puissances de son âme, *l'entendement et la volonté*. L'objet de l'entendement est *le vrai*, celui de la volonté est *le bon* : le bon et le vrai sont des choses immatérielles. Il faut donc que les puissances auxquelles ces objets sont subordonnés soient au-dessus de la matière, c'est-à-dire, spirituelles. L'immatériel peut comprendre le matériel : mais le matériel ne comprendra jamais l'immatériel. Or, l'homme raisonne sur les esprits, il pénètre dans la nature de l'immatériel : il faut donc que lui-même soit spirituel.

Le L. Si l'on vous dit, Monsieur, qu'il n'y a point d'esprit, et par-là rien d'immatériel, comment s'éclaircir là-dessus ? et dès-lors cependant votre raisonnement tombe.

Le D. Pour qu'un homme dise qu'il n'y a point d'esprit, qu'il n'y a rien d'immatériel, il faut qu'auparavant il ait l'idée de l'immatériel et de l'esprit : car s'il n'en a aucune idée, comment peut-il prononcer là-dessus ? Quand on dit la neige est blanche, elle n'est pas noire, c'est qu'on connoît le blanc et le noir ; et l'on peut alors attribuer l'un à la neige, et ne pas lui attribuer l'autre. Mais si l'homme a l'idée de l'immatériel, s'il pénètre dans la nature de l'esprit, il est donc spirituel lui-même.

6° L'âme des bêtes est tout-à-fait bornée dans ses connoissances, ce n'est qu'un foible instrument, d'un usage fort peu étendu. On peut le comparer à un petit oiseau attaché par un filet à un arbre : il ne peut voler que jusqu'à la longueur de son filet. Les connoissances des animaux se terminent toutes aux objets extérieurs ; ils ne sont

point ca
connoît
l'homme
de plus
l'arrête ;
s'élève
L'âme d
les deho
approfon
elle-même
prendre
nifeste q

Mais d
dire en m
et, ce pri
pratiquer
qui confie

En pre
passionné
que de la
quel anim
fait-on pas
olies, et p
entreprend
compose
ans cesse
et à raffine
oser sa vi
utation. C
ous les ho
tre pas pie
obécille.
st-il inform
pas ? Le d
une part ;

point capables de réfléchir sur eux-mêmes, ni de connoître leur propre intérieur. Mais l'ame de l'homme porte ses idées et ses vues à ce qu'il y a de plus élevé; sa sphère est sans limites, rien ne l'arrête; c'est un aigle libre et en plein air: elle s'élève jusqu'au ciel: qui peut l'en empêcher? L'ame de l'homme ne s'en tient pas à connoître les dehors, elle pénètre le fond des choses et en approfondit les secrets; elle sait réfléchir sur elle-même, examiner sa manière d'être et comprendre sa propre nature: n'est-il donc pas manifeste qu'elle ne dépend point de la matière?

Mais dire que nos ames sont spirituelles, c'est dire en même temps qu'elles ne meurent point: et, ce principe posé, il s'ensuit que nous devons pratiquer la vertu. Voici encore quelques raisons qui confirment ce dernier article.

En premier lieu, l'homme est naturellement passionné pour la gloire, et il ne craint rien tant que de laisser après lui un mauvais nom: dans quel animal voit-on cette qualité? De là, que ne fait-on pas pour mériter les applaudissemens publics, et pour passer pour un grand homme? On entreprend d'immenses travaux; on se détermine à composer de longs ouvrages; on s'applique sans cesse à porter toujours plus loin les sciences, et à raffiner sur tous les arts; on va jusqu'à exposer sa vie, et tout cela pour acquérir de la réputation. Cette passion est commune à presque tous les hommes; il faut être grossier pour n'en être pas piqué, et ne la connoître pas, c'est être bécille. Quoi donc! l'homme après la mort n'est-il informé de ce qu'on dit de lui, ou ne l'est-il pas? Le corps, sans doute, n'a en tout cela aucune part; il est réduit en cendres. C'est donc

l'ame qui subsiste toujours et qui n'oublie jamais que le nom qu'elle s'est fait, bon ou mauvais, la rappelle encore, malgré la mort, dans l'idée des hommes, telle qu'elle étoit durant sa vie. Si l'on prétend au contraire que l'ame meurt avec le corps : travailler à perpétuer sa mémoire, n'est pas une chose moins ridicule que d'exposer un tableau aux yeux d'un aveugle, ou de chanter une agréable musique aux oreilles d'un sourd. A quoi bon cette renommée après la mort, et pourquoi l'homme la poursuit-il avec tant d'ardeur ?

C'est une coutume ancienne et superstitieuse en Chine, qu'aux quatre saisons, tous les enfans bien nés préparent des logements à leurs ancêtres morts, leur tiennent des habits prêts, leur présentent des viandes, pour marquer par-là leur amour et leur respect filial : mais si les ames se détruisent aussi bien que les corps, les ancêtres morts ne peuvent donc point être témoins des respects que leurs enfans leur rendent, ni entendre ce qu'ils ont à leur dire, ni connoître qu'ils ont pour eux encore autant d'attachement que s'ils étoient en vie ; et dès-lors tout ce qu'on voit faire aux Chinois, depuis le prince jusqu'au peuple, bien loin d'être une des plus importantes cérémonies de la nation, n'est qu'un badinage d'enfans.

En second lieu, Dieu, en créant le monde, n'a rien fait sans raison, rien d'inutile : il a donné à ses créatures les inclinations qui leur conviennent ; chacune cherche ce qui lui est bon, et aucune ne se porte à ce qu'il ne lui est pas possible d'obtenir. Le poisson se plaît à se renfermer dans les eaux : il ne désire point d'habiter les forêts et les montagnes : le cerf et le lièvre, au con-

traire ,
se plais
sans rai
l'immon
velle vi
nent to
quelqu'
dire qu
libre su
lieu de
Or s'il
désir acc
gravé d
il point
biens ter
le soin
tout viva
plus qu'
vertu ?
vie prése
future :
naisse ave
ne sont p

En tro
grand qu
sont pas
conclure
la mort.
rainemen
puisse ét
qu'une cl
sonnable
Ainsi les
ils n'ont
avantages

traire , aiment les montagnes et les forêts ; ils ne se plaisent point dans les eaux. Tous les animaux sans raison ne sont point touchés du désir de l'immortalité ; ils ne connoissent point de nouvelle vie après la mort ; leurs souhaits se terminent tous aux choses présentes. L'homme seul , quelque accoutumé qu'il puisse être à entendre dire que l'ame meurt avec le corps , n'est pas libre sur le désir de vivre toujours , d'habiter un lieu de délices et de jouir d'un bonheur éternel. Or s'il était impossible à l'homme de voir un tel désir accompli , pourquoi Dieu l'auroit-il si fort gravé dans son cœur ? Combien le monde n'a-t-il point vu de sages qui , renonçant à tous les biens terrestres , et abandonnant en quelque sorte le soin de leur propre corps , se sont ensevelis tout vivants dans des cavernes , pour ne penser plus qu'à leur ame et pratiquer uniquement la vertu ? Ils méprisoient tous les avantages de la vie présente , et ils n'avoient en vue que la félicité future : mais si l'ame est mortelle et que tout finisse avec cette vie , tous ces illustres personnages ne sont plus qu'une troupe d'insensés.

En troisième lieu , le cœur de l'homme est plus grand que le monde ; tous les biens de la terre ne sont pas capables de le remplir ; d'où l'on doit conclure que son véritable bonheur n'est qu'après la mort. Le Créateur , infiniment sage et souverainement bon , n'a rien fait de défectueux ni qui puisse être une juste occasion de plainte : lorsqu'une chose se porte naturellement à une fin raisonnable , il faut qu'elle soit destinée à cette fin. Ainsi les animaux n'étant créés que pour la terre , ils n'ont reçu que des inclinations terrestres , et les avantages du corps leur suffisent : mais si Dieu a

créé l'homme pour le ciel et pour vivre éternellement, il est nécessaire que le peu de temps qu'il est ici-bas ne le satisfasse pas, et qu'il ne puisse trouver dans tous les biens de cette vie l'accomplissement de ses désirs. Or, jetez les yeux sur les différentes conditions des mortels : un homme de commerce s'est enrichi ; l'or, l'argent, les pierreries, tout abonde dans sa maison ; c'est l'homme le plus opulent de toute la contrée : en a-t-il assez ? Un mandarin, avide des honneurs, a fait à grands pas une fortune rapide ; il a passé par les premières charges ; il est orné des marques de la plus haute distinction ; il est parvenu jusqu'à gagner l'oreille du prince : ne souhaite-t-il plus rien ? Un roi possède un grand état, l'univers en paix fléchit les genoux devant lui ; son bonheur s'étend sur sa famille : est-il parfaitement content ? L'homme a reçu de Dieu le désir d'une entière et éternelle félicité ; comment pourroit-il être satisfait d'une fortune fragile et de peu de jours ? Un moucheron ne peut pas rassasier un éléphant, et un grain de blé ne suffit pas pour remplir un grand magasin. Le grand Augustin, ce célèbre docteur d'Occident, avoit bien compris cette vérité, lorsque levant les yeux au ciel, il s'écrioit : « Seigneur, père » universel, vous nous avez créés pour vous- » même ; il n'y a que vous qui puissiez suffire à » nos cœurs, et ces cœurs ne trouveront jamais » de véritable repos que quand ils reposeront en » vous. »

En quatrième lieu, un homme a naturellement peur d'un autre homme mort. Que le mort soit parent ou ami, on ne laisse pas de soutenir avec peine la présence de son cadavre : au lieu que le cadavre d'un animal ne cause aucune crainte.

C'est q
qu'aprè
ame q
mouran

En c
partial
punit ;
triomp
gémît d
après la
mais si
roit plu
punition

Le L
l'homme
blable
la vie ;
et voic
l'homme
conserv
mort n
son cor
truisant
Celle d
à la ver

Le D
meuren
vants d
sacrés d
et je vi
raisons.

¹ Cela
jourd'h
donnent

C'est que l'homme, spirituel de sa nature, sait qu'après la mort de son semblable, il reste une âme qui l'effraie, et qu'au contraire, l'animal mourant ne laisse rien qui puisse lui faire peur.

En cinquième lieu, Dieu est juste, il n'est point partial ; le bien, il le récompense ; le mal, il le punit ; on voit néanmoins en cette vie le pécheur triompher dans la prospérité, tandis que le juste gémit dans les souffrances : c'est que Dieu attend après la mort à punir l'un et à récompenser l'autre ; mais si l'âme périssoit avec le corps, il ne resteroit plus aucun lieu ni aux récompenses ni aux punitions,

Le L. Le sage durant sa vie étant si différent de l'homme sans règle, il ne doit pas lui être semblable après sa mort ; la mort a des rapports avec la vie ; cette différence sans doute regarde l'âme, et voici comme les gens de lettres l'expliquent ; l'homme de bien sait, par une conduite réglée, conserver son âme dans tout son entier ; ainsi la mort n'a pour lui d'autre effet que de faire périr son corps ; mais le méchant, par ses crimes, détruisant son âme, à la mort tout périt pour lui. Cette doctrine est bien capable d'exciter les hommes à la vertu.

Le D. Nos âmes, vertueuses ou criminelles, ne meurent point avec nos corps : les sages et les savants de tous les pays pensent ainsi ¹. Les livres sacrés de la loi du vrai Dieu le disent clairement, et je viens de le prouver par un grand nombre de raisons. Cette différence entre l'homme de bien et

¹ Cela étoit vrai du temps de l'auteur ; mais aujourd'hui combien de sages et de savants prétendus donnent dans le matérialisme et osent l'enseigner.

le méchant , que vous venez , Monsieur , de rapporter , ne se trouvent point dans les livres classiques , et elle n'a aucun fondement. Convient-il , dans une affaire de cette conséquence , de donner soi-même dans des nouveautés pernicieuses , et d'y engager les autres ? Nous avons des motifs très réels à proposer aux hommes pour les exciter au bien et pour les détourner du mal , les récompenses d'une part , les punitions de l'autre. Pourquoi abandonner une doctrine si solide , et s'attacher à de vaines imaginations ?

L'ame de l'homme n'est point une poignée de sable ou un morceau de bois que l'on puisse diviser et dissiper : c'est un esprit , maître absolu du corps , et la cause de tous ses mouvements. Qu'un esprit détruise un corps , cela se peut ; mais comment se pourroit-il qu'une chose corporelle en détruise une spirituelle ? Supposons néanmoins que par des actions criminelles une ame puisse être dissipée , dès-lors les méchants hommes ne peuvent pas vivre long-temps. Mais combien en voit-on qui , depuis le bas âge jusqu'à une extrême vieillesse , ne cessent d'entasser crimes sur crimes ? Est-ce donc que leurs ames étant détruites , ils ont encore la force de vivre ? Pour qu'un corps vive , l'ame ne lui est-elle pas aussi nécessaire que le sang ? Que le sang manque à un corps , il ne peut plus se soutenir ; l'ame manquant , peut-il encore se mouvoir ? De plus , l'ame n'a-t-elle pas plus de force que le corps ? des crimes accumulés ne détruisent point toujours le corps , comment pourroient-ils détruire l'ame ? Enfin , si durant la vie l'ame se dissipe et se détruit , pourquoi cette destruction ne viendrait-elle qu'après la mort ?

Le bien ou le mal ne font point que le Créateur

change
créés q
ce qu'i
tiendra
pour
soient
chant
mourra
étoit to
seroit l
pourqu
pas aie
même
plus ri
de tou
t-elle
mal , d

Ce d
d'espr
pure
jourd'
que ne
vivre
des ch
nous
nous
entière
de bi
lieu d
ses vi

No
ni de
pas d
sent.
quel

change la nature des choses : les animaux ne sont créés que pour vivre sur la terre un certain temps ; ce qu'il peut y avoir de bon en eux , ne leur obtiendra pas l'immortalité ; les démons sont créés pour être immortels ; quelque mauvais qu'ils soient , ils ne mourront jamais : l'ame d'un méchant homme , parce qu'il est méchant , n'en mourra pas davantage. Si la destruction des ames étoit toute la punition des hommes criminels , où seroit la justice ? Les crimes ne sont pas tous égaux : pourquoi cette égalité de punition ? Dieu ne punit pas ainsi. Cette manière de punir , pourroit-elle même être appelée punition ? Une ame détruite n'a plus rien à souffrir. C'est donc plutôt une abolition de tous les crimes. Une telle doctrine ne donne-t-elle pas occasion aux hommes à s'enhardir au mal , et de s'abandonner à tous les vices ?

Ce que les anciens ont dit en parlant de perte d'esprit , de dissipation d'esprit , n'est qu'une pure métaphore. Ne disons-nous pas encore aujourd'hui qu'un homme a l'esprit dissipé , lorsque nous le voyons se répandre trop au-dehors et vivre sans recueillement ? Si un autre se livre à des choses extravagantes et contraires au bon sens , nous disons qu'il a perdu l'esprit. Prétendons-nous parler d'une perte réelle , d'une dissipation entière ? ce qu'il y a de vrai , c'est que l'homme de bien embellit son ame et l'orne de vertu , au lieu que le méchant la déshonore et la noircit par ses vices.

Nous ne sommes point les auteurs de nos corps ni de nos ames , c'est Dieu même. Il ne dépend pas de nous de les détruire , cela dépend de Dieu seul. L'ordre établi de Dieu est que le corps après quelques années soit détruit. Nous ne le rendrons

pas immortel. L'ame est créée pour l'immortalité ; nous ne la détruirons pas. Ce qui nous regarde , c'est l'emploi que nous ferons de l'une et de l'autre. Si nous nous en servons pour le bien, voilà notre bonheur : si nous nous en servons pour le mal, voilà notre malheur. Nous avons reçu cette ame et ce corps, et ils sont à notre disposition, comme seroit un morceau d'or très pur. Nous pouvons de cet or faire un vase sacré, propre au sacrifice, ou bien un vase profane, destiné aux plus vils usages ; cela dépend de nous. Mais à quoi que nous employions cette matière, c'est toujours de l'or. Ceux qui, sur la terre, feront briller leurs ames par les vertus, brilleront dans le ciel de la gloire de Dieu même ; mais ceux qui vivront ici-bas dans l'aveuglement d'esprit, sans vouloir reconnoître la vérité, seront précipités dans les abîmes des ténèbres éternelles. Telle est la grande doctrine : qui peut aller contre ?

Le L. Ah ! je vois bien à présent quelle différence on doit mettre entre l'homme et la bête. Cette différence n'est pas peu de chose. L'ame de l'homme est immortelle ; cela est vrai, cela est évident.

Le D. L'homme animal ne se met pas en peine de connoître en quoi il diffère de la bête, parce qu'il veut vivre en bête. Mais un docteur d'un rang supérieur, dont le but est de s'élever au-dessus du vulgaire, voudroit-il s'avilir si fort ? Ah ! tout dépend de prendre une bonne résolution. L'exécution en devient bien plus facile. En un mot, puisque l'homme, dans sa nature, diffère tant de la bête, il ne doit point lui ressembler dans ses actions.

On rais
l'homn

HIER,
esprit la
prendre
vérité et
ment co
dilité ju
esprits.

Le D.
Chine, c
pereurs
de leurs
aux espr
en avoie
eût poin
miers sa
reurs ?
l'empere
» prince
» tang,
» fera en
» ainsi c
ajoute :
» leur u

IV. ENTRETIEN.

On raisonne mal sur les esprits et sur l'ame de l'homme. L'univers n'est pas une seule substance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

HIER, de retour chez moi, je rappelai dans mon esprit la belle doctrine que vous veniez de m'apprendre, et je me persuadai toujours plus de sa vérité et de sa solidité. Je ne comprends pas comment certains lettrés de Chine portent l'incrédulité jusqu'à ne pas reconnoître qu'il y ait des esprits.

Le Doct. eur. En lisant les livres classiques de Chine, on y trouve partout que les anciens empereurs et leurs vassaux regardoient comme un de leurs principaux devoirs de faire des oblations aux esprits. Aussi, les révéroient-ils comme s'ils en avoient été environnés. S'il étoit vrai qu'il n'y eût point d'esprits, comment est-ce que ces premiers sages auroient donné dans de si grandes erreurs? Dans le livre *Chu* on fait ainsi parler l'empereur Pan-kong : « Si je gouverne mal, moi prince, toutes mes fautes sont marquées. *Tching-tang*, chef de ma dynastie, m'en punira, et me fera entendre ce reproche : Malheureux, est-ce ainsi que tu déshonores mon nom ! » Ce prince ajoute : « Si mes officiers causent du trouble par leur mauvaise conduite, et qu'ils ne pensent

• qu'à entasser des richesses, leurs ancêtres les ac-
 • cuseront devant *Tching-tang* ; punissez , diront-
 • ils , nos descendants criminels. • Dans le cha-
 pitre *Si-pi-kan* , Tson-y parle en ces termes à
 l'empereur Tcheou : • Seigneur , puisque le Ciel
 • a résolu de détruire notre malheureuse famille,
 • quel est l'homme sage, quel est même le devin
 • qui ose vous annoncer et vous promettre du
 • bonheur ? Ce n'est pas que les empereurs nos
 • pères nous aient refusé leur protection ; c'est-
 • vous seul, prince, qui, par vos désordres , avez
 • attiré notre malheur. • Pau-kong descendoit de
Tching-tang. Il faisoit, depuis cet empereur, la
 neuvième génération , et de l'un à l'autre , il s'é-
 toit écoulé quatre cents ans. Cependant , il lui
 faisoit encore des oblations ; il le craignoit en-
 core. Il reconnoissoit en lui un pouvoir de le
 punir. Il s'excitoit lui-même , il exhortoit ses su-
 jets, comme si *Tching-tang* eût encore régné sur
 la terre. Tson-y , plus récent que Pan-kong , dit
 que les anciens empereurs de sa famille peuvent
 après leur mort protéger leurs descendants. N'est-
 il pas visible qu'il croyoit leurs âmes immortelles ?

Dans le chapitre *Kim-teng*, du même livre *Chu*,
 Tcheou kong s'exprime ainsi : • Je suis bon ,
 • obéissant à mon père ; j'ai beaucoup d'habileté,
 • je sais révéler les esprits. • Il dit encore : • Si
 • je n'avois pas de la droiture, comment oserois-
 • je me présenter devant les princes mes ancé-
 • tres ? • Dans le chapitre *Chao-kao* , il est dit :
 • Puisque le ciel a détruit la dynastie des *Yn* , les
 • empereurs de cette maison qui sont en grand
 • nombre dans le ciel, ont sans doute abandonné
 • leur postérité. • Dans le livre *Chi* , on lit ces
 mots : • *Ouen-ouang* est dans le ciel , il y est glo-

• rieux c
 quels ho
 des sage
 roles de
 tang et
 le ciel ;
 qu'ils on
 pas dire
 Cependan
 œuvre p
 injures
 lettres, a
 raison p
 en évide
 en venir

Le L.
 ont cha
 prétende
 tres dise
 en existe
 le croit
 qu'il y e
 qu'il n'y
 Dire qu'
 vrai.

Le D.
 jeter les
 attention
 veulent
 ils ne vo

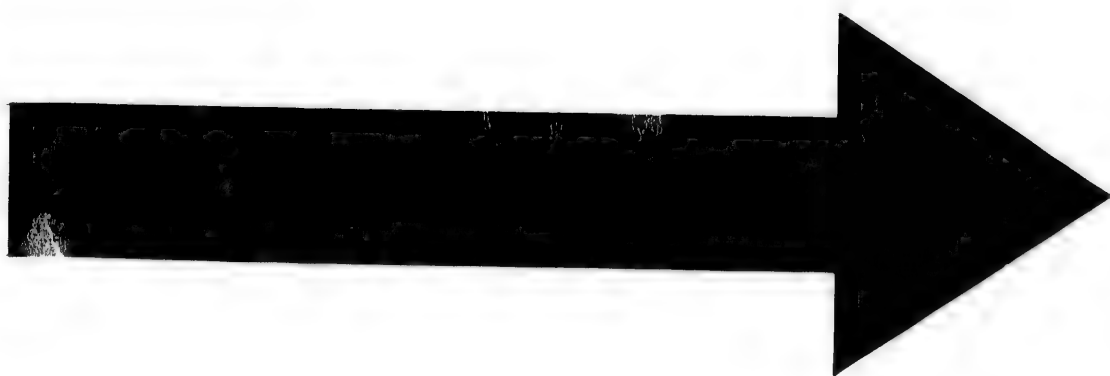
1 L'au
 sur les ex
 leur rend
 existence

« rieux et triomphant. » Tchou-kong, Chao-kong, quels hommes ! Toute la Chine les regarde comme des sages ¹. Seroit-il permis de traiter leurs paroles de mensonge ? Or, ils disent que Tching-tang et Ouen-ouang, après leur mort, sont dans le ciel ; qu'ils en descendent et qu'ils y montent, qu'ils ont le pouvoir d'aider les vivants ; n'est-ce pas dire que l'ame de l'homme ne meurt point ? Cependant l'erreur se répand ; on met tout en œuvre pour tromper le monde ; les reproches, les injures sont inutiles. Qu'en feront donc les gens de lettres, amateurs de la vérité ? Il faut employer la raison pour réfuter le mensonge ; il faut mettre en évidence la nature des esprits, par-là on peut en venir à bout.

Le L. Tous ceux qui raisonnent sur les esprits ont chacun leur opinion particulière. Les uns prétendent qu'absolument il n'y en a point ; d'autres disent que, quand on croit qu'il y en a, il en existe, mais qu'il n'y en a point, quand on ne le croit pas. Certains parlent ainsi : Si vous dites qu'il y en a, vous vous trompez ; si vous dites qu'il n'y en a point, vous vous trompez encore. Dire qu'il y en a, et qu'il n'y en a point, voilà le vrai.

Le D. Ces trois opinions vont également à rejeter les esprits. Ceux qui les suivent ne font pas attention au mauvais parti qu'ils prennent. Ils veulent attaquer les disciples de Fo et de Lao, et ils ne voient pas qu'ils renversent la doctrine des

¹ L'auteur rapporte l'opinion des anciens chinois sur les esprits, non pour approuver le culte qu'on leur rendoit, mais pour en tirer une preuve de leur existence et de l'immortalité de l'ame.



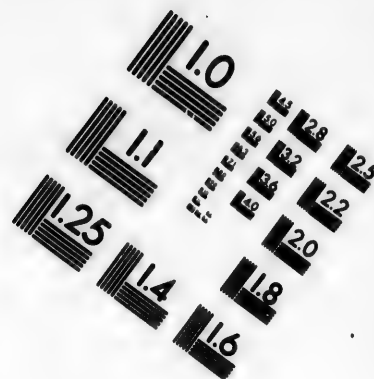
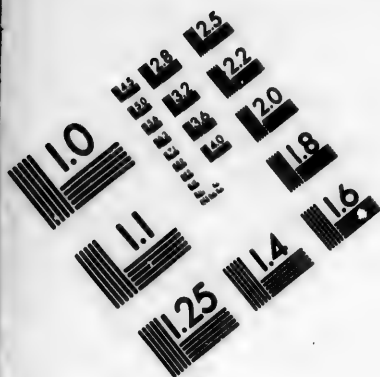
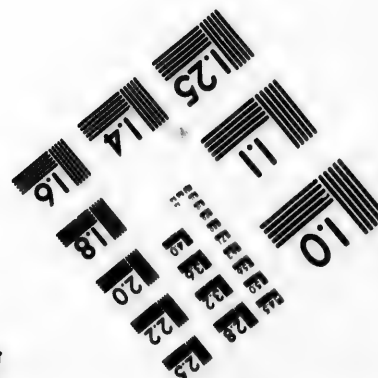
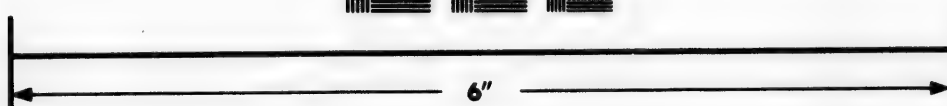
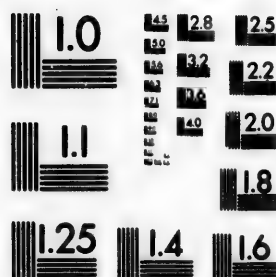


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5
E E E E E

10 01
11 11
12 12

anciens sages. Les différents noms et les différents emplois des esprits qui président aux montagnes, aux rivières, aux salles des ancêtres, au ciel, à la terre, ne prouvent-ils pas qu'ils sont même distingués en différents ordres ? Ce qu'il plaît d'appeler force naturelle des deux matières premières, traces, vestiges de la production des choses, mouvement réciproque de la matière, ce ne sont point là les esprits dont les livres classiques font mention. Que je croie une chose, ou que je ne la croie pas, est-ce une conséquence que cette chose soit ou ne soit pas ? Quand on ne veut débiter que des rêveries, qu'on s'exprime ainsi, à la bonne heure ; mais, quand on raisonne sur ce qu'il y a de plus respectable dans le ciel et sur la terre, doit-on parler à l'aventure ? Un homme instruit sait que dans les parties occidentales il y a des lions ; tel ignorant n'en veut rien croire. Le lion est cependant un animal très réel. Est-ce donc que la sotte incrédule de cet ignorant fera disparaître tous les lions de l'univers ?

L'idée de ces inventeurs de faux systèmes, n'est autre que d'admettre uniquement ce qui peut se voir des yeux, et de rejeter tout ce qu'on ne voit pas. Mais est-ce ainsi que raisonnent des savants ? N'est-ce pas plutôt le pitoyable langage d'un barbare ? Prétendre avec les yeux du corps voir un objet sans figure et sans couleur, c'est vouloir goûter des viandes par l'oreille. Qui a jamais vu les propriétés de l'homme, qui a vu l'âme d'une chose vivante, qui a vu le vent ? La raison fait juger plus sainement des choses, que si on les voyoit de ses propres yeux. Les yeux peuvent absolument être trompés ; rien ne trompe la raison. A voir la figure du soleil, un homme grossier qui

s'en
d'un
sont
clut
preu
demi
mais
falt
omb
chosa
notre
défau
elle r

C'e
toute
qui r
procl
forme
sées
Pour
voie
juge
cause
son,
nos
vue
on d
exam
lier.
parl
ritab
finit
que
de pe
puyé

s'en fie à ses yeux, le juge de la grandeur du fond d'un seau : au lieu qu'un homme d'étude, raisonnant sur son prodigieux éloignement, conclut qu'il est plus grand que toute la terre. Que l'on prenne un bâton bien droit, et qu'on l'enfonce à demi dans l'eau pure, alors il paroît courbé ; mais la raison corrige cette fausse apparence, et fait toujours penser qu'il est droit. En voyant une ombre, on croiroit d'abord que c'est quelque chose qui marche, qui s'arrête ; mais l'usage de notre raison nous apprend que l'ombre n'est qu'un défaut de lumière, et que n'étant rien en soi, elle n'est capable ni de mouvement ni de repos.

C'est de là qu'est venu cet axiome reçu dans toutes les écoles d'Occident : les connoissances qui nous viennent par les sens doivent être rapprochées de la raison. Si elles s'y trouvent conformes, elles sont vraies. Si elles lui sont opposées en quelque chose, c'est à elle à les rectifier. Pour connoître les secrets de la nature, quelle voie emploie-t-on ? Sur l'extérieur des choses, on juge du fond, et par les effets on connoît les causes. La fumée qui paroît sur le toit d'une maison, est un signe qu'il y a du feu au-dedans. Dans nos précédents entretiens, j'ai fait voir qu'à la vue du ciel, de la terre et de toutes les créatures, on doit conclure que l'univers a un maître. En examinant ce qui regarde l'homme en particulier, j'ai prouvé qu'il a une ame immortelle, et par là j'ai démontré qu'il y a des esprits. Voilà la véritable doctrine. Dire après cela qu'à la mort tout finit pour l'homme, et que l'ame périt aussi bien que le corps, ce ne peut être là que l'opinion de peu de gens sans raison. Quand on n'est appuyé sur aucun principe, comment peut-on rai-

sonner sur les solides vérités que les anciens sages ont si bien établies?

Le L. Un interprète du livre *Tchem-tsiou* rapporte que Tching-pé-yeou apparoissoit après sa mort sous une figure , et qu'il se rendoit redoutable. Quoi ! l'ame de l'homme , immatérielle , change-t-elle ainsi , et devient-elle matière ? cela ne paroît pas croyable. De plus , nous voyons l'homme passer sa vie d'une manière assez uniforme. D'où lui vient après la mort ce pouvoir extraordinaire ? Enfin , si les morts conservent encore des connoissances , une mère tendre qui ne fait que de mourir , ne devrait-elle pas chaque jour venir prendre soin de ses enfants ?

Le D. Puisqu'un interprète du livre *Tchem-tsiou* rapporte que Tching-pé-yeou étoit redouté après sa mort , c'est une preuve qu'anciennement , lorsque le *Tchem-tsiou* a été écrit , on croyoit l'immortalité de l'ame ; et ceux qui prennent à tâche de rejeter les esprits , détruisent une doctrine enseignée dans ce livre. Quand on dit qu'un homme n'est plus , on ne prétend point dire que son ame ait péri , mais seulement son corps. L'ame , durant la vie , est comme resserrée et embarrassée dans un corps grossier. Par la mort , l'ame sort de cette prison : libre de tous ses liens , elle est bien plus capable de pénétrer le fond des choses ; ses connoissances sont plus pures , et son pouvoir plus grand. Que la lie du peuple l'ignore , cela n'est pas fort surprenant ; mais le sage en est parfaitement instruit. De là , dans son idée , la mort n'est point un mal à craindre ; il la regarde au contraire comme un moment heureux. C'est la voie pour retourner à sa véritable patrie.

Dieu, en créant le monde, a déterminé le lieu de chaque créature. Sans cela il y auroit du désordre. Les étoiles sont placées dans le ciel; elles ne peuvent point tomber sur la terre, pour se mêler avec les plantes et les arbres. Les arbres et les plantes croissent sur la terre: ils ne peuvent point s'élever au ciel, pour se placer parmi les étoiles. Mais si l'ame d'un mort restoit dans sa maison pour en prendre soin, comment ce mort passeroit-il pour mort? Chaque chose a son lieu marqué; il ne dépend pas d'elle d'en choisir un autre. Qu'un poisson soit affamé dans l'eau, quand il y auroit sur le rivage de quoi le rassasier, quand il le verroit ou le sentiroit, il ne lui est pas possible de se transporter là pour prendre sa nourriture. Quoique l'ame d'un homme mort puisse penser à sa famille, il ne lui est plus libre de retourner et de demeurer parmi ses proches. L'apparition de quelques esprits n'a été qu'en conséquence d'un ordre particulier de Dieu qui a voulu par-là instruire et animer les bons, ou punir et corriger les méchants, et donner à tous une preuve sensible que l'ame de l'homme ne périt point à la mort; bien différente en cela de l'ame des bêtes, qui se détruit, et dont on ne voit aucun retour.

Pour qu'une ame immatérielle de sa nature puisse se faire voir aux hommes vivants, il est nécessaire qu'elle emprunte un fantôme sous lequel elle apparoit; en quoi il n'y a pas la moindre difficulté. Mais quoi! Dieu, pour convaincre entièrement l'homme que les ames ne meurent point, va jusqu'à employer de tels prodiges, et néanmoins il y a encore des incrédules qui, voulant enseigner aux autres ce qu'ils ne savent pas

eux-mêmes, prétendent follement qu'à la mort tout finit pour l'homme ! Il est aisé, sans doute, de leur fermer la bouche ; mais qu'ils sachent qu'après cette vie, leurs propres âmes n'éviteront pas le châtiment que mérite cette doctrine pestilente. C'est à eux à prendre leurs précautions,

Le L. Ceux qui disent que l'âme de l'homme, toute spirituelle qu'elle est, se détruit après la mort, ne regardent un esprit que comme une légère vapeur. La vapeur se dissipe quelquefois fort vite, d'autres fois ce n'est que peu à peu. Lorsqu'un homme meurt d'une mort violente, cette vapeur ne se dissipe point sur l'heure, ce n'est qu'après un certain temps que son âme est entièrement détruite. Telle fut l'âme de Tching-pé-yeou. On fait encore ce raisonnement : les deux matières premières, qu'on regarde comme les vrais esprits, sont le fond de toutes les choses. Ainsi, puisqu'il n'y a rien dans l'univers qui ne soit fait de ces deux matières premières, il ne doit rien y avoir qui ne soit esprit. Pour moi, j'ai toujours ouï parler des esprits et de l'homme à peu près comme vous m'en parlez.

Le D. Ce qui est vapeur, l'appeler esprit, âme, c'est confondre absolument les noms des choses. Quand on veut donner des notions claires, il faut user des mots propres. Les livres classiques parlent de vapeur, ils parlent aussi d'esprits. Ces noms ne sont assurément point semblables. Les notions ne le sont pas non plus. De tout temps, on a fait des oblations aux esprits, je n'ai pas ouï dire qu'on en ait fait à la vapeur. Pourquoi ces nouveaux raisonneurs brouillent-ils ainsi les termes ? Ils prétendent que cette vapeur d'âme se dissipe peu à peu ; ils montrent par-là le

ridicule.
Je leur
à-fait
cette
maux
pent-ell
qu'il n
dent su
ils n'en
Dans le
» esprit
» point
ce sens
des esp
philoso
sent les

Au re
n'y sou
L'âme
son uni
nature.
raisonn
Ces esp
pilote d
entière
liculière
penser q
se trou
Dieu do
verner
dit Kong
leur son
éclater
on de l
age et

ridicule de leur système en disant une absurdité. Je leur demande en quel temps l'ame est-elle tout-à-fait détruite? Quelle espèce de maladie cause cette entière destruction? Les ames de tant d'animaux qui meurent d'une mort violente, se dissipent-elles tout-à-coup ou peu à peu? D'où vient qu'il n'en apparait aucune? Ces ignorants décident sur ce qui se passe après la mort, chose où ils n'entendent rien; pourquoi donc en parler? Dans le livre *Téhong yong*, Kong-tzé dit: « Les esprits sont le fond des choses, et l'on ne doit point les en séparer. » On peut parler ainsi en ce sens, qui est celui de Kong-tzé, que la vertu des esprits se fait sentir aux choses. Mais ce philosophe n'a jamais prétendu que les esprits fussent les choses mêmes.

Au reste, les esprits qui sont attachés aux choses, n'y sont point comme l'ame est dans l'homme. L'ame de l'homme fait partie de lui-même, et de son union avec le corps, il n'en résulte qu'une nature. C'est de là que l'homme est capable de raisonner et qu'il est du genre des êtres spirituels. Ces esprits ne sont dans les choses que comme le pilote dans le vaisseau qu'il gouverne; il en est entièrement distingué. Chacun a son espèce particulière. Ainsi, c'est une erreur grossière de penser qu'un esprit rende spirituelle la chose où il se trouve. Pour parler juste, on doit dire que, quand Dieu donne aux esprits des êtres matériels à gouverner et à conduire, dès-lors les esprits, comme dit Kong-tzé, font sentir leurs vertus aux êtres qui leur sont confiés. Lorsqu'un grand prince fait éclater sa sagesse dans tout son empire, conclut-on de là que tout ce qui est dans l'empire, soit sage et éclairé? Prétendre qu'il n'y a rien dans

l'univers qui n'ait un esprit, et par-là rien qui ne soit spirituel, c'est spiritualiser les arbres, les plantes, les métaux, les pierres. Quoi de plus absurde! Du temps de l'empereur Ouen-ouang, les peuples donnoient aux palais et aux jardins de ce prince les noms de sage et de spirituel. Cela ne doit point surprendre. Chacun sait que ses sujets vouloient marquer par-là leur vénération et leur reconnaissance pour leur souverain. Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui d'employer ces termes à l'égard du palais et des jardins de Kié-Tcheou, qui étoit un mauvais prince, ne diroit-on pas que ce seroit un homme sans discernement!

Pour marquer les différents genres des choses, les docteurs chinois distinguent le *purement matériel*, comme les métaux, les pierres; le *vivant* comme les arbres, les plantes; le *sensitif*, comme les animaux; enfin, le *spirituel*, tel qu'est l'homme. Les philosophes d'Europe vont encore à un plus grand détail, c'est ce que vous pouvez remarquer sur le tableau ci-contre. Vous n'y verrez cependant pas toutes les espèces particulières de chaque chose; elles sont en trop grand nombre pour être marquées dans la dernière exactitude. On se contente de mettre par ordre les neuf genres principaux auxquels tout aboutit.

Arbre de porphyre

Toutes ces choses ainsi rangées ont chacune leur espèce propre. D'un côté est le spirituel, et de l'autre le matériel. Que si un étranger comme moi écrivoit à ses amis d'Europe, qu'en Chine certains lettrés prétendent que les oiseaux et les quadrupèdes, les arbres et les plantes, les métaux

les pierres,
mes, d

Le L
nent q
l'homme
cette d
ture de
oblique
tuelle
que la
que ce
cluent

Le D
la petit
espèces
peuvent
différen
ou non
une mo
beaucoup
uns ont
contrai
Quesi,
au droit
pas d'es
fait cou
chose e
sition e
relle fa
autre.
le non
les ani
sonner
raisonn
sonnen

les pierres, sont spirituels aussi bien que les hommes, dans quel étonnement ne les jetteroie-je pas ?

Le L. Quoique certaines gens en Chine soutiennent que la nature de la bête et la nature de l'homme sont semblables, cependant ils mettent cette différence entre l'une et l'autre, que la nature de l'homme est droite, et celle de la bête, oblique ; et, quand ils disent que la bête est spirituelle aussi bien que l'homme, ils avouent aussi que la spiritualité de l'homme est grande, et que celle de la bête est fort petite : d'où ils concluent la diversité des deux espèces.

Le D. La droiture et l'obliquité, la grandeur ou la petitesse ne suffisent pas pour différencier les espèces. Ces sortes de qualités accidentelles ne peuvent que faire distinguer dans une même espèce différents individus. Qu'une montagne soit droite ou non, qu'elle soit grande ou petite, c'est toujours une montagne. Parmi les hommes, il y en a qui ont beaucoup d'intelligence, il y en a qui en ont peu. Les uns ont l'esprit juste et le cœur droit d'autres, tout au contraire. Cela prouve-t-il une diversité d'espèces ? Que si, pour celle du petit au grand, ou de l'oblique au droit, l'espèce changeoit, combien n'y auroit-il pas d'espèces d'hommes ? La seule vue de cette carte fait comprendre que les différences spécifiques d'une chose emportent nécessairement une entière opposition entr'elles. Parmi les substances, la corporelle fait une espèce, l'incorporelle en fait une autre. Parmi les corps, le vivant est une espèce, le non vivant en est une autre. L'homme parmi les animaux est spécifié par la puissance de raisonner : il n'y a donc aucun autre animal qui soit raisonnable. Mais qu'il y ait des hommes qui raisonnent juste, et d'autres qui raisonnent de tra-

vers ; que certains poussent le raisonnement plus loin que d'autres , cela ne fait pas qu'ils ne soient point tous hommes. Cette différence du plus ou du moins ne change point l'espèce. Ainsi, dire que tous les animaux sont spirituels , quelque petite ou quelque oblique qu'on fasse leur spiritualité , c'est dire qu'ils sont tous de la même espèce que l'homme. Convient-il , et n'est-ce pas se tromper grossièrement , de prendre une qualité extrinsèque pour le fond des choses ? En voyant une clepsydre qui marque exactement les heures , pense-t-on que la matière dont elle est composée soit spirituelle ? Qu'un général d'armée , habile dans l'art de conduire des troupes , ait vaincu l'ennemi , ses soldats , durant le combat , ont obéi à ses ordres ; ils ont avancé , ils se sont retirés à propos , ils ont dressé des embuscades , ils ont attaqué de front , la bataille est gagnée : qui dira jamais que chaque soldat soit fort entendu dans l'art de la guerre ? N'est-ce pas là plutôt la gloire du chef qui a commandé ? Quand on sait distinguer les différentes espèces des choses , et que , par un examen sérieux de leurs qualités naturelles , de leurs divers mouvements , on connoît à quoi chaque chose se porte , de quoi chaque chose est capable , il est aisé de conclure que les animaux sont gouvernés par des intelligences qui les font servir aux desseins de Dieu. Nous voyons , en effet , des animaux faire des choses au-dessus de leur portée , et qui passent toutes leurs connoissances. Ce n'est point d'eux que vient une conduite si réglée et si suivie. Au lieu que l'homme se gouverne par lui-même ; il prend son parti suivant les occasions et les circonstances ; il est entièrement libre , et il emploie sa liberté selon ses différents desirs.

Le
la forme
cepend
gure ;
espèce
écorce
choses
déterm
est un
même
la bale
par là
pour c
qui co
leurs f

Le
disting
rentes
par là
gure d
mettre
au lieu
ce pa
l'hom
et par
son éc
présen
rent
figure
cela
d'une
espèce
en so
tigre
d'une

Le L. Quoique l'on dise que le même air soit la forme universelle qui fait agir tous les êtres, cependant tous les êtres n'ont pas la même figure; et c'est de là que vient la différence des espèces. Un corps, qu'est-ce autre chose qu'une écorce remplie et entourée d'air? L'air fait les choses ce qu'elles sont, et les choses elle-mêmes déterminent leurs espèces. Un poisson dans la mer est environné et rempli de la même eau; la même eau remplit une baleine et une sole; mais la baleine et la sole n'ont pas la même figure, et par là elles ne sont pas de la même espèce. Ainsi pour connoître les différentes espèces des choses qui composent l'univers, il ne faut que regarder leurs figures.

Le D. Par la diversité des figures on peut bien distinguer les choses, mais non pas les différentes espèces de choses. Tout au plus peut-on par là différencier les espèces des figures; la figure d'une chose n'est point la chose même. Ne mettre la différence des choses que dans la figure, au lieu de la faire consister dans la nature, n'est-ce pas donner la même nature au bœuf et à l'homme? ainsi parloit autrefois le docteur Kao; et parler aujourd'hui de même, ce n'est qu'être son écho. Deux statues d'argile, dont l'une représente un tigre et l'autre un homme ne diffèrent assurément que par la figure; mais que la figure distingue un homme et un tigre vivants, cela se peut-il dire? On voit souvent des choses d'une figure différente, et cependant de la même espèce: les deux statues dont je viens de parler en sont un exemple. Les figures d'homme et de tigre ne sont pas les mêmes; c'est néanmoins d'une même espèce d'argile qu'elles sont faites.

Quant à ce qui regarde l'air, si l'on prétend que c'est quelque chose de spirituel, et qu'il anime tout ce qui est vivant, il s'ensuit de là que rien ne sauroit mourir. La mort, selon cette opinion, ne peut être causée que par un manque d'air. En quel endroit l'air manque-t-il ? par où y a-t-il à craindre de manquer d'air ? Une chose que nous disons être morte n'est-elle pas remplie d'air en dedans ? n'en est-elle pas environnée en dehors ? Ce n'est donc pas précisément l'air qui anime ce qui est vivant. Qu'un homme assez ignorant pour ne pas savoir que l'air est un des quatre éléments, le confonde avec les esprits et avec l'âme de l'homme, je n'en suis pas fort surpris ; mais, pour peu qu'on soit instruit, ne sait-on pas que l'air est un corps dont il n'est pas si difficile d'assigner la nature et les propriétés ? L'air mêlé avec l'eau, le feu et la terre, composent tout ce qui est matière. Notre âme, partie essentielle de nous-mêmes, et seule cause vivifiante de notre corps, suffit pour nous faire vivre de l'air que nous respirons à tous les instants. L'homme, les oiseaux, les quadrupèdes, vivent au milieu de l'air, pour trouver toujours dans cet élément froid de quoi tempérer le feu qu'ils ont dans l'intérieur. De là vient que nous respirons sans cesse, pour pouvoir toujours, par un double mouvement, pousser au dehors l'air chaud, et en recevoir un plus frais au dedans. Le poisson n'a nul besoin de respirer l'air : il vit dans l'eau : cet élément est bien capable de le rafraîchir.

Pour les esprits, ils n'entrent point dans la composition des choses ; ils font eux-mêmes une espèce particulière qui est celle des substances immatérielles. Ils sont délégués par l'ordre du

Créateur
lesquel
C'est
esprits
nous
cer no
seul. L
leurs vo
nent p
Cette e
la mên
à qui
font ce
d'esprit
docteur

Le
dans les
son sup
cru qu
nière,
elle qu
Chang-
chose,
toit qu
exhort
vice, p
comme
pour n
à ne nu
manqu

' La
qu'à la
nosa, e
tombe

Créateur pour gouverner les autres créatures, sur lesquelles ils n'ont point une autorité absolue. C'est ce qui a fait dire à Kong-tzé : *Honorez les esprits, mais de loin*. Les esprits ne peuvent point nous donner du bonheur, des richesses, ni effacer nos péchés. Ce pouvoir est réservé à Dieu seul. Les ignorants de ce siècle qui vont offrir leurs vœux et leurs prières aux esprits, ne prennent point la bonne voie pour être exaucés. Cette expression de Kong-tzé, *mais de loin*, porte la même idée que celle : *Si vous offensez le Ciel, à qui vous adresserez-vous ?* S'expliquer comme font certains lettrés, en disant qu'il n'y a point d'esprits, c'est réduire Kong-tzé au rang de ces docteurs qui ne savent qu'embrouiller.

Le L. Nos anciens philosophes reconnoissant, dans les merveilles que contient l'univers, une raison suprême et invariable qui règne partout, ont cru que chaque créature y participoit à sa manière, et que toutes ensemble ne faisoient avec elle qu'une seule substance¹ : ils disoient donc que *Chang-ti*, Seigneur du ciel, se trouvoit dans chaque chose, et que de son union avec elles il ne résultoit qu'un même être. C'est par ce motif qu'ils exhortoient les hommes à ne pas s'abandonner au vice, pour ne pas défigurer la beauté qui s'étoit communiquée à eux ; à ne point violer l'équité, pour ne pas offenser la raison qui résidoit en eux ; à ne nuire à aucune chose du monde, pour ne pas manquer de respect au *Chang-ti* qui se trouvoit en

¹ La déraison est partout la même ; et l'on voit qu'à la Chine il y avoit des Spinosistes avant Spinoza, et que, quand on s'écarte de la vérité, on tombe dans les mêmes absurdités.

tout. Ils disoient encore que la nature de l'homme et de toute autre chose, ne périssoit point par la mort, ou par la division des parties; mais qu'elle retournoit se transformer en Dieu, c'est-à-dire, que l'ame de l'homme ne meurt point. Cependant je crains que cette doctrine ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce que vous enseignez touchant le Seigneur du ciel.

Le D. Je n'ai jamais ouï parler d'une doctrine plus extraordinaire et moins suivie que celle-là. Comment s'accorderoit-elle avec la mienne? N'est-ce pas dégrader la majesté du *Chang-ti*? Il est rapporté dans nos saintes Ecritures qu'au commencement des temps, lorsque Dieu donna l'être à toutes choses, il créa des anges de tous les ordres. Un des principaux d'entr'eux, appelé *Lucifer*, ébloui de ses qualités naturelles, s'abandonna à l'orgueil, et eut l'audace de penser qu'il pouvoit devenir semblable au Très Haut. Dieu punit aussitôt le téméraire; il le changea en démon avec tous les autres anges qui l'avoient suivi dans sa révolte, et il les précipita tous dans les enfers. C'est d'après cela que nous disons que depuis la création du monde il y a un enfer et des démons. Or, dire que les créatures sont tellement unies au Créateur, qu'elles ne sont avec lui qu'une même chose, n'est-ce pas enchérir encore sur le langage impie de *Lucifer*?

On ne s'aperçoit plus en Chine d'une opinion aussi pestilente, depuis qu'on y a laissé répandre les rêveries de la secte de *Fo*. *Tcheou-kong*, *Kong-tzé* se sont-ils jamais exprimés en ces termes en parlant du *Chang-ti*? Trouvera-t-on rien de pareil dans les livres classiques? Si l'on voyoit un homme de la lie du peuple affecter les airs d'un

roi, et
on? Q
partie
ruit ad
parlan
moi je
Chang
suis vo

Le
au-des
qualité
vertus
vertus
mais d
Le C
l'hom
y avo
origin
faits
teurs
peupl
des p
des ch
nière
conse
merc
rend
ont é
et qu
si rec
rieuse
fant d
fait d
voir d
ti, et

roi, et prétendre être traité en roi, qu'en droit, on ? Quoi donc ! il n'est pas permis à un simple particulier de se comparer à un prince, et il pourroit se dire semblable au *Chang-ti* ? Un homme parlant à un autre homme, lui dit : *Toi tu es toi ; moi je suis moi* ; et un ver de terre s'adressant au *Chang-ti*, pourroit lui dire : *Vous êtes moi, et je suis vous !* quoi de plus extravagant ?

Le L. Les disciples de *Fa* ne se mettent point au-dessous du *Chang-ti*. Ils vantent beaucoup les qualités de l'homme, la noblesse de son corps, les vertus de son ame ; en cela, il y a du vrai. Les vertus du *Chang-ti* sont sans doute très relevées ; mais celles de l'homme jusqu'où ne vont-elles pas ? Le *Chang-ti* a une puissance sans bornes ; et l'homme de quoi n'est-il pas capable ? Que peut-il y avoir de plus grand que les anciens sages, vraies origines des nations qu'ils ont su rassembler ? Parfaits législateurs, docteurs consommés, inventeurs de tant de beaux arts ; c'est d'eux que les peuples ont appris à labourer la terre, à creuser des puits, à se faire des vêtements, à fabriquer des chariots, à construire des vaisseaux, de manière qu'ils peuvent non seulement se nourrir et conserver leur vie, mais encore entretenir un commerce perpétuel qui les enrichit tous, et qui les rend tous heureux. C'est par eux que les empires ont été solidement fondés, qu'ils se conservent, et qu'ils sont à jamais inébranlables. Quel temps, si reculé qu'il soit, peut faire oublier leur glorieuse mémoire ? Je n'ai point osé dire qu'au défaut de ces hommes illustres, le *Chang-ti* ait rien fait de pareil : voilà ce qui fait dire que le pouvoir de l'homme ne cède point à celui du *Chang-ti*, et l'on ne voit point pourquoi la puissance de

créer le ciel et la terre est attribuée à Dieu seul.

L'homme ordinaire ne connoît point l'excellence de sa nature. On l'entend dire que l'esprit est resserré et comme emprisonné dans le corps ; mais un fotiste qui comprend la grandeur de cet esprit , ne veut point se soumettre ni s'abaisser. Selon lui , l'homme contient en soi le ciel , la terre , l'univers entier. L'esprit humain est tel qu'il n'y a rien de si éloigné qu'il n'atteigne ; rien de si sublime où il ne s'élève ; rien de si étendu qu'il ne comprenne ; rien de si délié qu'il ne saisisse , rien de si massif et de si dur qu'il ne pénètre. Quand on est venu à connoître ainsi les perfections de l'homme , ne doit-on pas juger qu'il est intimement uni à Dieu , qu'il est Dieu lui-même ?

Le D. Les fotistes ne se connoissent pas eux-mêmes , comment connoitroient-ils Dieu ? Ils ont reçu des mains du Créateur , dans un corps très vil , une ame digne de quelque estime , qui raisonne , qui les fait agir et mouvoir. D'abord ils s'enorgueillissent , et , d'un air dé superbe , ils osent entrer en parallèle avec la majesté de Dieu même. Qu'a donc de si noble le corps de l'homme ? Qu'ont ses vertus de si respectable et de si grand ? Parler ainsi , c'est détruire la véritable vertu ; c'est se rendre soi-même entièrement méprisable. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus , et ce vice seul est capable de corrompre toutes les actions de l'homme. C'est un axiome parmi les sages d'Europe , qu'un grand nombre de vertus sans humilité , n'est qu'un tas de sable exposé au vent. Les hommes les plus vertueux révèrent l'humilité , et ils la pratiquent. Dieu , par sa nature , infiniment supérieur à tout , ne peut pas s'humilier ; mais si Dieu ne fait qu'une même chose avec l'homme , il

faut qu'
attenti
ordres
de plu
de rien
quelle
qu'ils
quele
au-des
de ver
tionne
grande
der co
d'hon
d'hui
digne
notre

Les
dables
civilis
homm
qui le
roient
en bo
ou du
la fer
tirées
Voilà
Que
un se
le pa
mais
place
pabl
quel

Dieu seul.
int l'excel-
que l'esprit
le corps ;
eur de cet
s'abaisser.
la terre,
qu'il n'y
en de si su-
qu'il ne
se, rien de
and on est
l'homme,
ent uni à

pas eux-
u ? Ils ont
corps très
, qui rai-
abord ils
, ils osent
eu même.
l'homme ?
si grand ?
rtu ; c'est
ble. L'or-
et ce vice
s actions
ges d'Eu-
s humili-
ent. Les
nilité, et
liniment
mais si
me, il

faut que Dieu s'humilie. A voir, d'une part, les saints attentifs, exacts, respectueux, tremblants aux ordres du ciel ; se regardant comme ce qu'il y a de plus abject sur la terre, ne se croyant capables de rien ; et, d'autre part, les orgueilleux solistes ; quelle ressemblance ! Les saints n'osent pas penser qu'ils soient saints, et l'on veut nous faire accroire que le plus défectueux de tous les hommes n'est point au-dessous de Dieu même ! L'homme fait un fonds de vertu pour se rendre parfait, et il se perfectionne pour mieux servir le Seigneur du ciel. La grande vertu de Tcheou-kong consistoit à regarder comme son premier devoir, de respecter et d'honorer le *Chang-ti* ; et l'on prétend aujourd'hui nous mettre de niveau avec ce grand maître, digne et unique objet de nos adorations et de tout notre culte : quel renversement !

Les anciens sages se sont rendus recommandables, ils ont donné des lois aux nations ; ils ont civilisé les peuples barbares ; mais ont-ils créé les hommes ? Ils ont inventé les arts ; n'est-ce pas Dieu qui leur a fourni des matériaux ? Sans cela, qu'auroient-ils pu faire ? Un ouvrier travaille en or et en bois ; mais auparavant il faut qu'il ait de l'or ou du bois. S'il n'avoit pas sa matière toute faite, la feroit-il ? Dieu en produisant les choses, les a tirées du néant même ; *il a parlé et tout a été fait*. Voilà où l'on reconnoît une puissance sans bornes. Que peut l'homme en comparaison ? Si j'imprime un sceau sur le papier ou sur la soie, on voit sur le papier et sur la soie la représentation du sceau ; mais ce n'est point là le sceau lui-même, et en place du sceau, cette représentation n'est point capable d'en former de nouvelles. On peut dire quelque chose de semblable de la créature. La

créature est l'image du Créateur ; elle n'est point le Créateur lui-même , et le pouvoir de créer passe toutes ses forces.

Un homme savant qui a acquis des connoissances du ciel , de la terre , de quantité d'autres objets , a-t-il donc véritablement dans la tête le ciel et la terre et tous ces objets ? Il a regardé le ciel , il a vu la terre , il a examiné l'extérieur de différentes choses , d'où il a conclu leur nature , leurs qualités , leurs usages. Ne dit-on pas que l'esprit ne connoît d'objets que ceux qui lui viennent par les sens ? L'esprit est comme une eau pure et tranquille , comme un miroir bien poli , capable de recevoir les images de tout ce qu'on lui présente. Mais , parce que cette eau et ce miroir peuvent représenter le ciel et la terre , ont-ils la puissance de créer l'un et l'autre ? Quand on se vante de pouvoir quelque chose , et qu'on se met en devoir de l'exécuter , on mérite alors d'être cru. Dieu a créé le ciel et la terre et tout ce que nous voyons ; ceux qui prétendent n'être pas différents de Dieu même , doivent reconnoître en eux une égale puissance : qu'ils tirent donc du néant une montagne , qu'ils créent même un bateau.

Le L. Ce que vous appelez Dieu et que vous dites avoir créé le monde , conserver et gouverner toutes choses , c'est ce que les sotistes entendent par ce mot *moi*. Dans tous les temps comme dans tous les lieux , ce *moi* ne souffre jamais d'interruption : c'est toujours une seule et même substance. Mais , parce que l'homme a un corps corruptible , son ame s'appesantit et s'obscurcit ; ses passions varient selon les occurrences ; ce qu'il y a de bon diminue chaque jour ; le germe de la

vertu p
tient p
créer ,
puissan
en elle
de not
éclat
l'on ex
véritab
noît to

Le D
trine ;
homme
Quoi d
santie
Créate
que l'o
est suj
Kong t
une m
par l'u
lence ,
l'espac
renver
an-des
tresse
donne
pour f
peu q
je dis
tage.
quelq
le fast
l'obsco
Si

vertu pen à peu se détruit ; sa divinité ne se soutient plus ; et voilà pourquoi nous ne pouvons ni créer, ni conserver les créatures. Ce défaut de puissance ne vient pas de notre ame considérée en elle-même ; c'est un effet de la corruptibilité de notre corps. Une escarboucle qui a perdu son éclat n'est plus une pierre précieuse. Mais, si l'on examine l'ame de l'homme, telle qu'elle est véritablement en soi, c'est alors qu'on en connoît toute l'excellence.

Le D. Hélas ! il suffit de proposer une doctrine : quelque empoisonnée qu'elle soit, les hommes s'empressent à l'envi de s'en repaître. Quoi de plus triste ! il faut avoir l'ame bien appesantie et bien obscurcie pour oser avancer que le Créateur du ciel et de la terre, l'ame du monde que l'on prétend ne point différer de l'homme, est sujet à l'altération ! Une vertu solide, selon Kong tzé, est à l'épreuve de tout ; un instrument, une machine ne devient que plus propre à servir par l'usage qu'on en fait : et le Grand par excellence, le redoutable Maître de l'univers, dans l'espace de la vie d'un homme, pourroit être abattu, renversé ? Parler ainsi, n'est-ce pas mettre Dieu au-dessous de l'homme, rendre la passion maîtresse de la raison, faire l'esprit esclave du corps, donner une qualité accidentelle pour principe et pour fondement de la nature elle-même ? Pour peu qu'un homme ait de lumières, il sent ce que je dis, sans qu'il soit besoin de m'étendre davantage. Qu'on examine l'univers entier. Y a-t-il donc quelque créature qui surpasse le Créateur, qui le fasse dépendre d'elle, qui puisse l'appesantir et l'obscurcir ?

Si Dieu et l'homme ne sont qu'une même

chose, il n'y a plus à distinguer la paix et le bonheur de Dieu d'avec la misère et le trouble de l'homme. Notre ame sur cela est un exemple présent ; c'est la même ame ; soit dans la tête , soit dans les autres parties du corps. Qu'il lui arrive un malheur , quelque sujet de tristesse , elle est triste partout où elle est ; elle ne peut pas tout ensemble être en trouble et en paix : or, puisque Dieu dans l'homme se trouve dans le chagrin et dans la peine, il s'ensuit que la souveraine félicité de Dieu en est troublée. Mais si Dieu est nécessairement heureux, suit-il de là que l'homme est à l'abri des atteintes de la tristesse et de la misère ? N'est-il donc pas évident que Dieu et l'homme ne sont pas une seule et même substance ? Prétend-on dire ou que Dieu est identifié avec les choses, et que par là tout est Dieu, ou que Dieu fait partie intrinsèque des choses, et qu'il entre dans leur composition, ou que les choses sont à l'égard de Dieu ce qu'un pur instrument est dans les mains d'un ouvrier pour s'en servir ? Ces trois manières de s'expliquer sont tout opposées à la raison ; je les reprends l'une après l'autre.

En premier lieu, Dieu n'est pas identifié avec les choses ; si cela étoit, le nombre prodigieux des créatures se réduiroit à une seule nature. Mais, s'il n'y avoit dans l'univers qu'une seule substance, on ne pourroit plus dire qu'il y a un nombre prodigieux de créatures. Les manières d'être de chaque chose seroient entièrement confondues ; il n'y auroit plus d'instinct particulier, ni cette inclination naturelle à sa propre conservation. Nous voyons dans le monde beaucoup de choses ennemies les unes des autres, et qui se dé-

truisent
bois. P
terrible
bles. P
Dieu se
se cons
Dieu ? S
même d
la pierre
à Dieu.
crifie ;
ridicule

En se
trinsèque
roit moi
partie e
grand q
partie. L
est dans
et par là
nent ; n
puisse ai
l'être ?
dans l'h
ou comp
point ét
l'homme
absolu t
cun mée
donc le
source c
S'il gou
laisse-t-i
l'homme
dout qu

truisent. L'eau éteint le feu, le feu consume le bois. Parmi les animaux, les plus gros et les plus terribles mangent les plus petits et les plus foibles. Puisque Dieu est identifié avec toutes choses, Dieu se détruit donc lui-même; il ne sait point se conserver: est-ce là avoir une belle idée de Dieu? Suivant un tel système, Dieu n'est qu'une même chose avec l'homme, avec le bois, avec la pierre. L'homme sacrifie à Dieu, il doit obéir à Dieu. C'est donc à soi-même que l'homme sacrifie; il doit donc obéir à la pierre et au bois? ridicules, mais justes conséquences.

En second lieu, Dieu ne fait point partie intrinsèque des choses. Il s'ensuivroit que Dieu seroit moindre que la chose dont il feroit partie. La partie est moindre que le tout. Un *teon* est plus grand qu'un *ching* qui n'en est que la dixième partie. Le contenant renferme le contenu. Si Dieu est dans les choses comme partie, il est contenu et par là plus petit que les choses qui le contiennent; mais qui pensera jamais que la créature puisse ainsi renfermer le Créateur dont elle a reçu l'être? Dieu faisant partie de l'homme, est-il dans l'homme comme un maître qui commande ou comme un esclave qui obéit? Dieu ne peut point être soumis à l'homme en esclave; mais, si l'homme a en lui-même Dieu qui règle en maître absolu toutes ses actions, il ne doit y avoir aucun méchant homme dans le monde. Pourquoi donc le nombre en est-il si grand? Dieu est la source de tous les biens, la vertu sans mélange. S'il gouverne absolument l'homme, comment le laisse-t-il aveugler par les passions? Comment l'homme donne-t-il dans tant de travers? Est-ce donc que la vertu de Dieu l'abandonne? Au

temps de la création, Dieu établit partout un ordre admirable; aujourd'hui, qu'il règle toutes les démarches de l'homme, selon les sages, d'où vient un si affreux désordre? C'est Dieu qui a porté toutes les lois que la raison impose à l'homme. L'homme, que Dieu dirige en tout, viole cependant ces lois. Est-ce que Dieu les ignore, ou qu'il n'y fait pas attention? Est-ce qu'il ne peut pas les garder, ou qu'il ne le veut pas? Laquelle de ces réponses peut-on admettre?

En troisième lieu, les choses ne sont point à l'égard de Dieu ce qu'un pur instrument est entre les mains de l'ouvrier pour s'en servir. Car, d'abord, il seroit évidemment faux que Dieu, comme on le prétend, ne fît avec les choses qu'une seule et même substance. Un tailleur de pierre n'est point une même substance avec le ciseau dont il se sert; un pêcheur est très distingué de ses filets et de sa barque: de plus, il suit d'une telle opinion que tout ce que sont les créatures ne doit point leur être attribué, mais à Dieu; de même qu'on attribue à l'ouvrier tout ce qu'il fait en se servant de ses instruments. On dit que c'est le laboureur qui laboure, le bûcheron qui coupe le bois, le charpentier qui scie une planche; et toutes ces actions ne sont point attribuées à la charrue, à la hache, à la scie: ce n'est donc plus le feu qui brûle, l'eau qui coule, l'oiseau qui chante, le quadrupède qui marche, l'homme qui monte à cheval, qui s'assied sur un char; c'est Dieu qui fait tout cela. On ne doit plus punir les voleurs, les assassins; ils ne sont point en faute: les gens de bien n'ont aucun mérite, il ne faut plus les récompenser. Y a-t-il rien de plus capable de mettre la confusion dans l'univers

qu'une
dans la
les cho
à Dieu
dont ell
res; pa
voient
qu'une
mais, a
parfaite
de mou
Dieu! U
il se do
parer un
son père

J'ai d
toutes
de toute
pable de
pourroit
ce que le
reconn
Dieu; n
même, e
marqués
homme
on ne s
avec le v
connoiss
ne prend

Dieu
et sans
cours de
gine, et
teur, il

qu'une pareille doctrine ? Dieu n'entre point dans la composition des choses ; et par là même les choses , en se détruisant , ne retournent point à Dieu : elles se résolvent dans les mêmes parties dont elles avoient été formées. Que si les créatures , par la mort et par la destruction , se trouvoient changées en Dieu , on ne devoit plus dire qu'une chose est détruite , qu'elle est morte ; mais , au contraire , qu'elle vit de la vie la plus parfaite. Quel est l'homme qui ne souhaitât pas de mourir sur le champ pour être transformé en Dieu ! Un fils bien né pleure la mort de son père ; il se donne de grands mouvements pour lui préparer un magnifique tombeau. A quoi pense-t-il ? son père est devenu Dieu.

J'ai déjà fait voir que Dieu est l'origine de toutes choses , le Créateur de l'univers , le comble de toutes les perfections : la créature est incapable de comprendre sa grandeur ; comment pourroit-on l'égaliser à Dieu ? Quand on considère ce que les créatures ont de beau et de parfait , on reconnoît entr'elles les traits de la puissance de Dieu ; mais prétendre qu'elles soient Dieu lui-même , cela révolte. Si l'on voyoit de grands pas marqués dans un chemin , on diroit qu'un homme de grande taille auroit passé par là ; mais on ne s'aviserait pas de confondre ces vestiges avec le voyageur. A la vue d'un beau tableau , un connoisseur admire l'habileté du peintre ; mais il ne prend pas le tableau pour le peintre lui-même.

Dieu a formé des créatures de toutes les sortes et sans nombre , pour que l'homme , avec le secours de sa raison , remonte à la première origine , et que , parvenu à la connoissance du Créateur , il admire ses perfections infinies , il l'adore ,

il l'aime. Ce devroit être là notre unique occupation : mais l'homme grossier, se repaissant de rêveries et de fables , a bientôt perdu de vue le premier principe, et dans quels travers ne donne-t-il pas ? La source de ses erreurs n'est autre chose que l'ignorance où il est de ce qui regarde les différentes causes. Il y a des causes intrinsèques aux choses, comme la matérielle et la formelle ; il y en a qui sont extrinsèques, comme les causes efficientes : Dieu est cause efficiente et universelle, et par conséquent cause extrinsèque des créatures.

Il est à remarquer qu'une chose peut être dans une autre de plus d'une manière. Un homme est dans une maison, dans une salle, comme dans un lieu. La matière et la forme sont dans l'homme, le pied et la main sont dans le corps, comme les parties dans le tout. La blancheur est dans le cheval qu'elle dénomine blanc ; la froidure , dans la glace qu'elle dénomine froide, comme tout accident, toute qualité est dans une substance. La lumière du soleil est dans le cristal qu'elle fait briller ; la chaleur est dans le fer qu'elle chauffe, comme les causes extrinsèques sont dans les sujets où elles agissent. Des choses les plus basses, remontons aux plus hautes : on peut dire dans le sens de ce dernier exemple, que Dieu est dans les choses. Quoique la lumière soit dans le cristal et la chaleur dans le fer, ce sont néanmoins des choses bien distinguées, des natures toutes différentes. Ainsi, l'on n'erre point en disant que Dieu est de cette manière dans les créatures, avec cette différence que la lumière peut n'être pas dans le cristal, au lieu que Dieu, essentiellement immense, se trouve nécessairement dans

toutes les
riel n'a p
dans le to

Le L.

voilà tou
vous de c
les autres

Le D.

Dieu, tan
vermissea
orgueille
à Dieu,
plus vil
j'ai bien c
à person
venimeux
vous-mêm
lettient di
d'identité
y a des i
choses qu
leste, lieu
par lesqu
font qu'
troupeau
qu'une a
par exten
cœur. L
suc à tou
donner d
cœur est
Ces trois
parfaites
nature tu
qui font

toutes les créatures, et que Dieu étant immatériel n'a point de parties. D'où il suit qu'il est tout dans le tout, et tout dans chaque partie du tout.

Le L. Vous vous expliquez si clairement, que voilà tous mes doutes dissipés. Mais que pensez-vous de ceux qui prétendent que l'homme et toutes les autres créatures ne font qu'une même chose ?

Le D. Tantôt élever l'homme jusqu'à l'égaliser à Dieu, tantôt l'avilir jusqu'à le confondre avec un vermineux, il y a excès de part et d'autre. Un orgueilleux persuadé, prévenu qu'il est semblable à Dieu, voudra-t-il être mis en parallèle avec le plus vil animal ? Et quelque effort qu'on fasse, j'ai bien de la peine à croire qu'on persuade jamais à personne qu'il ne diffère en rien d'un serpent venimeux. Vous, Monsieur, qu'en pensez-vous vous-même ? Il est aisé de réfuter ce qui n'est nullement digne de foi. Distinguons les diverses sortes d'identités qui se trouvent parmi les créatures. Il y a des identités simplement de nom entre des choses qui sont très différentes, comme lieu céleste, lieu terrestre. Il y a des identités de réunion, par lesquelles plusieurs choses rassemblées n'en font qu'une; comme plusieurs brebis ne font qu'un troupeau; grand nombre de soldats ne font qu'une armée. Il y a des identités de propriétés: par exemple, entre une racine, une source et le cœur. Le propre de la racine est de fournir du suc à toute la plante; le propre de la source est de donner de l'eau à tout le ruisseau; le propre du cœur est de distribuer le sang par tout le corps. Ces trois premières sortes d'identités sont fort imparfaites, et se rencontrent entre des choses de nature toute opposée. Il y a des identités de genres qui font que les espèces différentes conviennent

dans un même principe générique ; comme les oiseaux et les quadrupèdes conviennent dans les genres de *cognoscitif* et de *sensitif*. Il y a des identités d'espèces par où les individus participent à une même nature spécifique ; comme le cheval *A* et le cheval *B* sont l'un et l'autre cheval. Pierre et Paul sont tous deux hommes. Ces deux sortes de nouvelles identités rapprochent les choses de beaucoup plus près que les trois premières. Enfin , il y a des identités de substance par lesquelles une chose , soit qu'on la regarde sous différents rapports , soit qu'on lui donne divers noms , reste toujours en soi la même. Par exemple , *Ex-tang-hium* et *Ti-yao* sont un même homme. Toutes les parties d'un tout n'ont rien de différent , et sont substances du tout lui-même. Cette dernière sorte d'identité est la parfaite et la vraie. Ceux qui prétendent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose , dans lequel de ces trois ordres d'identités veulent-ils mettre celle qu'ils leur attribuent ?

Le L. Ils la mettent dans l'ordre des identités des substances ; et voici comme ils s'expliquent : le sage ne fait véritablement qu'une même chose avec le monde entier. Le vulgaire seul divise cette substance , en employant ces termes de *toi* , de *moi*. Ce n'est pas à dire que cette identité vienne de l'idée que se forme le sage. Elle a son origine dans la bonté du cœur humain , laquelle n'est point réservée au sage seul , et que le vulgaire ne peut jamais détruire.

Le D. Lorsque les anciens philosophes ont dit que nous ne faisons tous qu'un , ils vouloient seulement par là réunir les peuples , et les exciter à une mutuelle charité. On ne peut point dire que

toutes les
n'est en
Créateur
l'autre , l
personne
sont qu'un
de deux ?
plus qu'e
mer et de
pas que l
comme so
à autrui
autrui , u
ste cette
vertus ? S
créatures
et homm
n se pro
exerceroit
ice ; mais
ense qu'à
on à tou
oms de ju
n se serv
ésignent-
quent-ils p
distinction
La perfe
tendue. I
parfaite. L
ux choses
eu bas et
se conse
ans cesse
ans tout s

toutes les créatures soient une même chose , si ce n'est en ce sens seul, qu'elles ont toutes un même Créateur, mais la justice qu'on se rend l'un à l'autre, la charité qu'on se doit, supposent deux personnes distinctes. Si toutes les créatures ne sont qu'une même substance, où sera le nombre de deux ? On ne trouvera de la distinction tout au plus qu'entre de vaines images incapables de s'aimer et de se respecter mutuellement. Ne dit-on pas que la charité consiste à traiter son prochain comme soi-même ; que la justice exige de rendre à autrui ce qui lui appartient ? Voilà donc un autrui, un prochain ; voilà un soi-même. Si l'on ôte cette différence, ne détruit-on pas ces deux vertus ? Supposons pour un moment que toutes les créatures sont en effet identifiées avec un homme ; cet homme, en s'aimant uniquement soi-même, n se procurant toutes sortes de satisfactions, n exerceroit une pleine charité, une parfaite justice ; mais peut-on croire qu'un scélérat qui ne pense qu'à soi, qui ne fait pas la moindre attention à tout le reste du genre humain, mérite les noms de juste et de charitable ? Les anciens livres, n se servant des termes d'autrui, de soi-même, désignent-ils simplement deux corps ? Ne marquent-ils pas au contraire très-clairement une vraie distinction de nature et de personnes ?

La perfection de la charité consiste dans son étendue. Plus elle est restreinte, moins elle est parfaite. L'amour de soi-même est commun, même aux choses inanimées : l'eau cherche toujours un lieu bas et humide, pour pouvoir par-là se réunir et se conserver. Le feu veut un lieu sec, et s'élève sans cesse pour trouver sa sphère, et s'entretenir sans tout son entier. L'amour pour ceux à qui on

à donné la vie, est très vif dans les animaux; que ne font-ils pas pour nourrir leurs petits? Aimer sa famille, le dernier des hommes en est capable. Combien de fatigues, quels dangers, quels crimes même quelquefois pour lui procurer le nécessaire? Aimer sa patrie, le vulgaire même s'en pique. Ne voit-on pas chaque jour des armées entières prodiguer leur vie pour repousser l'ennemi? Mais une charité que rien ne borne, qui embrasse l'univers entier, c'est là la vertu du sage. Comment est-ce que le sage distingue autrui de soi-même, de sa famille particulière, d'une autre famille? Comment distingue-t-il son propre pays d'un pays étranger? c'est que regardant tous les hommes comme ayant un même créateur, un même père qui est Dieu, il se croit obligé de les aimer tous. Pourquoi n'imité-t-il pas l'homme sans règle dont toute l'attention ne va qu'à s'aimer et se satisfaire soi-même.

Le L. Si l'opinion de ceux qui disent que toutes les creatures ne sont qu'une même chose, détruit la charité et la justice, comment est-ce qu'on lit dans le livre *Tchong-yong*, qu'un des devoirs du prince est de se regarder soi-même dans ses plus petits officiers et de ne point se distinguer d'eux?

Le D. C'est là une façon de parler qui, bien comprise, n'a rien de mauvais. Que si l'on veut prendre cette réflexion à la lettre, on choque absolument le bon sens. Le livre *Tchong-yong* enjoint au prince de se regarder lui-même dans ses officiers, et de ne se point distinguer d'eux, parce que les officiers, même les plus bas, sont hommes aussi bien que le prince; mais comment peut-on confondre un prince et ses officiers avec les

plantes, tout cela dans *Mon* du bien à pour cela le chien qu'une me ment à q véritable seignoit q comme so ditions. et la boue et cette do arrierie! L nombre pr entre elles nes s'conv èces; les e différen chose a enc aujourd'hui aire qu'un ar le Créa choses en f es pierres ort petit n quités le p uis, doit p -coup les ouge, nos ue la diver lanc, du usique qu ns cesse,

aux ; que
Aimer sa
capable
els crimes
écessaire
pique. Ne
nières pro
mi ? Mais
brasse l'u
Comment
soi-même.
e famille
d'un pay
s homme
même pèr
aimer tous
règle dou
se satisfait
que toute
se, détrui
-ce qu'on
des devoi
ne dans se
e distingue
r qui, bien
si l'a ven
on choqu
g-yong en
ne dans se
eux, par
sont hom
ment peul
ers avec le

plantes , les arbres , la terre , les pierres , et de tout cela , ne faire qu'une même chose ? J'ai vu dans *Mong-tzé* qu'un homme , pour aimer et faire du bien à un chien ou à un cheval , ne doit point pour cela passer pour charitable. Mais si le cheval , le chien et toutes les autres créatures ne sont qu'une même chose avec l'homme , tout attachement à quoi que ce soit , devient dès-lors une véritable charité. Autrefois le docteur *Tsé-ti* enseignoit que l'homme devoit aimer son prochain comme soi-même , et il trouva bien des contradictions. Aujourd'hui , l'on prétend que l'argile et la boue sont des sujets dignes de notre charité , et cette doctrine trouve des partisans ; quelle bizzarerie ! Dieu a créé l'univers ; il l'a rempli d'un nombre presque infini de créatures qui toutes ont entre elles des rapports et des différences. Les unes conviennent en genres et diffèrent en espèces ; les autres conviennent dans l'espèce , et se différencient que par leur propre entité. Une même chose a encore de vraies différences. L'on prétend aujourd'hui réduire toutes les créatures à n'en faire qu'une ; n'est-ce pas renverser l'ordre établi par le Créateur ? La multiplicité et la diversité des choses en font la beauté. Un curieux qui cherche des pierres précieuses , ne se contente pas d'un petit nombre. Un antiquaire ramasse des antiquités le plus qu'il peut. Un festin , pour être exquis , doit présenter toutes sortes de mets. Si tout-à-coup les couleurs se réduisoient toutes à la rouge , nos yeux en seroient offusqués , au lieu que la diversité du rouge , du vert , du bleu , du blanc , du noir , soulage et récrée la vue. Une musique qui se réduiroit à un seul ton répété sans cesse , seroit insupportable , au lieu que la

combinaison des différents tons rangés avec art, compose une harmonie qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir.

L'ordre étant tel pour tout ce qui tombe sous les sens, ce qui n'y tombe pas, n'en suit pas un autre. J'ai déjà montré qu'il y avoit parmi les créatures une diversité d'espèces et de natures, et qu'on ne devoit point distinguer les objets seulement par la figure extérieure. Un lion de marbre et un lion vivant ont la même figure : ils ne sont pas de la même espèce. Un homme et un lion, tous deux de marbre, sont de la même espèce ; ils sont faits du même marbre, mais ils n'ont pas la même figure. Les maîtres dont j'ai pris autrefois les leçons, en expliquant les diverses propriétés des espèces et des entités particulières, disoient que dans le rang des composés substantiels, tout ce qui fait une même entité fait aussi une même espèce ; mais que plusieurs choses d'une même espèce ne sont point une même entité. Ils disoient encore que les actions d'une des parties d'un tout physique, étoient attribuées au tout lui-même, et désignoient en même temps la partie qui les a faites. Que la main droite, par exemple, fasse l'aumône, exerce la charité, c'est l'homme qu'on appelle charitable. Que la main gauche fasse un vol, on n'en charge pas seulement la main gauche, mais encore la droite, le corps tout entier, et tout l'homme est appelé voleur. Sur ce principe, si toutes les créatures ne sont qu'une seule et même chose, les actions de chaque homme en particulier sont communes à tous. Ainsi, lorsqu'un scélérat fait un crime, l'homme de bien devient criminel, et parce que Ou-ouang étoit un prince plein de bonté, on doit aussi regarder

Teheou
n'est pas
autre qu
mun. N
établi da
que cho

Les pl
des chos
courent
qui en s
aujourd
ensembl
stance ?
se trou
celles q
différent
dans la
l'on en p
dans le
eaux de
espèce.
informe
tures, e
stance,
les règle
les pun
elle de
quelque
tisans,
de toute

Le L
mes diff
doctrin
l'homme
point e

Teheou comme un bon prince : l'homme vertueux n'est pas distingué du scélérat ; Teheou n'est point autre que Ou-ouang ; tout leur est donc commun. N'est-ce pas là renverser entièrement l'ordre établi dans le monde, où nous voyons que chaque chose agit à sa manière ?

Les philosophes, en raisonnant sur la diversité des choses, ont toujours distingué celles qui concourent à faire une même entité, d'avec celles qui en font une différente. Pourquoi s'avise-t-on aujourd'hui de prétendre que toutes les créatures ensemble ne font qu'une seule et même substance ? Les choses qui ont du rapport entr'elles, se trouvant réunies, ne font qu'un même tout : celles qui n'ont aucun rapport font des tous différents. Tandis que les eaux d'une rivière sont dans la rivière, elles ne font qu'un tout ; mais, si l'on en puise dans un vase, l'eau qui se trouve dans le vase, ne fait plus un même tout avec les eaux de la rivière, elle reste seulement de la même espèce. Une doctrine qui fait ainsi un mélange informe du ciel, de la terre, de toutes les créatures, en les réduisant toutes à une seule substance, est injurieuse au *Chang-ti*. Elle renverse les règles établies pour les récompenses et pour les punitions ; elle confond toutes les espèces ; elle détruit les vertus de charité et de justice ; et quelque respectable d'ailleurs que soient ses partisans, je ne puis m'empêcher de la combattre de toutes mes forces.

Le L. Vous m'avez pleinement instruit ; voilà mes difficultés applanies et l'erreur abattue. Votre doctrine est la véritable doctrine. L'âme de l'homme est immortelle : elle ne se transforme point en d'autres natures. J'ai ouï dire aussi que

la religion chrétienne n'admet point ce que les folistes disent de la métempsyrose, non plus que la défense qu'ils font de tuer les animaux. J'ai encore besoin, Monsieur, de vos instructions là-dessus. Ce sera, s'il vous plait, pour demain.

Le D. Quand on a aplani les montagnes, il est aisé de venir à bout des petits tertres. Mon dessein étoit de vous entretenir sur la matière que vous proposez. Vous souhaitez m'entendre sur la métempsyrose ; de mon côté, je souhaite de vous en parler.

V. ENTRETIEN.

La métempsyrose est une rêverie, et la crainte de tuer les animaux, une puérilité. Quels sont les vrais motifs de jeûner.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il y a trois opinions touchant le sort de l'homme. Les uns disent que tout commençant pour lui à sa naissance, tout doit aussi finir pour lui à sa mort. Les autres, raisonnant sur le passé, le présent et l'avenir, prétendent que tout ce que nous recevons de biens et de maux dans la vie présente, est une suite de ce que nous avons fait dans la vie passée, et que, dans la vie future, nous serons traités suivant ce que nous faisons dans la vie présente. Pour vous, Monsieur, vous dites que cette

vie n'est
le condu
d'où vou
nous app
pour nou
éternité.
est la vo
paroit so
séc, d'où
Le D.
lèbre ph
très gran
bien asse
peuples
crainte d
avoit po
naire po
prêcher
vices du
la mort
passés ; c
rables, c
animaux
changés
lions, l
les gouv
renards
homme
conven
Pythag
mais qu
solides
quoi l
Le p
discipl

que les plus que J'ai eu. ions là-ain. nes, il s. Mon ère que e sur la de vous

vie n'est pour l'homme qu'un court passage, qui le conduit à une vie future d'une éternelle durée; d'où vous concluez que nous devons à présent nous appliquer de toutes nos forces à la vertu pour nous procurer dans l'avenir une heureuse éternité. Ainsi, l'avenir est le terme; le présent est la voie. Ce que l'on dit d'une vie future me paroît solide; mais ce qu'on ajoute d'une vie passée, d'où tire-t-il son origine?

Le D. Il parut autrefois dans l'Occident un célèbre philosophe nommé Pythagore. C'étoit un très grand génie, mais dont la sincérité n'est pas bien assurée. Ce philosophe, chagrin de voir les peuples de son temps donner dans le désordre sans crainte et sans pudeur, se servit de l'estime qu'on avoit pour lui, et inventa un système extraordinaire pour ramener les méchants. Il se mit donc à prêcher que les hommes qui s'abandonnoient aux vices durant cette vie, ne manqueroient pas après la mort d'expier dans une vie nouvelle leurs crimes passés; qu'ainsi ou ils renaîtroient pauvres et misérables, ou ils seroient changés en diverses sortes d'animaux; que les hommes cruels et féroces seroient changés en tigres, en léopards; les orgueilleux en lions, les impudiques en chiens, en porceaux; les gourmands en bœufs, en ânes; les voleurs en renards, en loups, en éperviers; enfin, que chaque homme vicieux reprendroit une forme d'animal convenable à son vice. Des gens sages ont excusé Pythagore en disant que son intention étoit bonne, mais qu'il s'étoit mal exprimé. On ne manque pas de solides raisons pour ramener les méchants: pourquoy laisser la vérité et employer le mensonge?

Le philosophe étant mort, quelques-uns de ses disciples retinrent cette opinion. L'erreur peu à

omme. ui à sa mort. ent et rece- te, est la vie erons e pré- cette

peu passa dans les royaumes étrangers , et parvint dans l'Inde jusqu'au Ching-ton. Fo , né dans ce pays-là , et pensant alors à faire une secte , emprunta de Pythagore la métempsycose , à quoi il ajouta les six articles de sa doctrine , et toute cette suite de rêveries qu'on donne aujourd'hui pour des livres sacrés. Peu d'années après , quelques Chinois étant allés au Ching-ton , rapportèrent en Chine le fotisme. Voilà l'origine et les progrès de la métempsycose qui , n'étant appuyée sur aucun fondement , n'est pas digne de la moindre croyance. Le Ching-ton n'est qu'un petit pays nullement comparable à la Chine. On n'y trouve aujourd'hui ni science , ni politesse ; la vertu n'y est point en recommandation. Est-ce donc sur les fables qui en viennent que doit se régler le monde entier ?

Le L. En voyant la carte générale de tous les royaumes du monde , que vous avez mise au jour , où tout correspond si exactement aux degrés célestes , et plus encore en faisant attention au long voyage que vous avez fait en venant d'Europe , on doit juger que vous êtes parfaitement instruit de ce qui regarde la patrie de Fo. Sa nation est sans doute , comme vous le dites , vile et méprisable. Les fotistes de Chine sont trompés par la lecture des livres de leur secte : ils s'imaginent que le royaume de Fo est un pays admirable ; certains même vont jusqu'à souhaiter la mort pour aller , par une heureuse métempsycose , commencer une nouvelle vie dans ces régions fortunées. Cela est risible. Nous autres Chinois , nous voyageons peu dans les pays éloignés ; comment pourrions-nous les bien connoître ? Mais enfin , que la patrie de Fo soit un pays de peu d'étendue , que sa nation soit abjecte , pourvu que sa doctrine soit raison-

nable ; o
cela auc

Le D.

la météo
porte qu

En pro
métemp

ou d'hon

ture d'ar

qu'elle a
nous ne

ouï dire
venir. N

aujourd'
Le L.

sieurs ex
donc qu

Le D.
per les

possédé
ait fait d

chose ar
autoriser

pourquo
se sont

tous de
de Fo es

monde,
brables

comme
Fo et pa

sortes de
nombre

où il a
d'une m

nable ; on peut la suivre ; tout le reste n'apporte à cela aucun empêchement.

Le D. Les absurdités qui suivent de l'opinion de la métempsychose sont sans nombre ; je n'en rapporte que quelques-unes des principales.

En premier lieu , l'ame d'un homme qui , par la métempsychose , auroit passé dans un autre corps ou d'homme ou de bête n'auroit pas perdu sa nature d'ame , et elle devrait se ressouvenir de ce qu'elle a fait dans son premier corps. Cependant nous ne nous souvenons de rien , et je n'ai point ouï dire que personne ait jamais eu de pareil souvenir. N'est-ce pas là une preuve qu'un homme aujourd'hui vivant n'a point eu de vie précédente ?

Le L. Les livres de Fo et de Lao rapportent plusieurs exemples de ces sortes de souvenirs. Il faut donc qu'il y en ait eu.

Le D. Que le démon , dans le dessein de tromper les mortels et de les attirer à son parti , ait possédé quelque homme ou quelque bête , et lui ait fait dire : *Je suis un tel du temps passé ;* telle chose arriva autrefois de cette manière , etc. , pour autoriser par là le mensonge , cela peut être ; mais pourquoi les exemples qu'on rapporte des gens qui se sont souvenus d'une vie précédente , sont-ils tous de quelques fotistes , ou depuis que la secte de Fo est entrée en Chine ? Dans tous les pays du monde , il naît et il meurt une quantité innombrables d'hommes et d'animaux. Autrefois c'étoit comme aujourd'hui. Pourquoi n'est-ce que depuis Fo et parmi ses disciples , que l'on trouve de ces sortes de souvenirs , tandis que dans un si grand nombre de royaumes , en tant d'écoles différentes , où il a paru de si célèbres docteurs , des savants d'une mémoire si prodigieuse , il n'y a jamais eu

un seul homme qui se soit souvenu de la moindre chose d'une vie passée ? Quoi ! tout le reste du monde oublie jusqu'à son père et sa mère, jusqu'à son propre nom, et les seuls folistes, avec quelques animaux, se souviennent de tout et sont en état de le raconter ? Ces sortes de rêveries peuvent bien amuser la vile populace ; mais des docteurs, des gens qui font usage de leur raison, ne peuvent les entendre sans mépris et sans indignation.

Le L. Les folistes disent que quand l'ame d'un homme a passé dans le corps d'une bête, ce corps est bien animé par cette ame ; mais que, faute de rapport avec ce corps qui lui est comme étranger, l'ame se trouve embarrassée, et ne peut point agir librement.

Le D. Mais quand l'ame d'un homme a passé dans un autre corps d'homme, ce corps et cette ame ont du rapport entr'eux : pourquoi l'ame ne se souvient-elle pas de la vie précédente ? J'ai déjà fait voir que l'ame de l'homme est un esprit. L'esprit a des opérations qui lui sont propres, en quoi il ne dépend en rien du corps. Ainsi, quoique l'ame d'un homme soit dans un corps de bête, elle est toujours maîtresse de ses actes particuliers : qu'y a-t-il qui l'empêche de les produire en toute liberté ? Si Dieu avoit établi dans le monde ces diverses transmigrations, c'auroit été sans doute pour animer les bons, et pour retenir les méchants. Mais puisque, dans cette vie, nous ne nous ressouvenons point de ce que nous avons fait de bien ou de mal dans cette vie passée, par où pouvons-nous juger que ce qui nous arrive à présent de bonheur ou de malheur, est une suite de nos actions antérieures ; et comment pouvons-nous par là être animés ou retenus ? Cette métempsycose n'est donc bonne à rien.

En second
ment du m
ne détermi
les hommes
chaque espè
bêtes d'auj
d'hommes,
les ames de
d'à présent
étoient pure
der d'une t
eru que les
même espèc

En troisiè
distingué tr
n'a d'autre
c'est l'ame
ement fait
tous les sens
entendre, la
flairer, et l
l'ame des bē
ferme les qu
fait penser
c'est l'ame
l'ame de la
point différ
vers que de
verser les id
ne se disting
principalem
ture, la na
termine la
diversité d'e
que l'espèce

XXX

En second lieu , lorsque Dieu , au commencement du monde , créa les hommes et les bêtes , il ne détermina point assurément de changer en bêtes les hommes criminels ; au contraire , il donna à chaque espèce l'ame qui lui convenoit. Mais , si les bêtes d'aujourd'hui sont animées par des ames d'hommes , il y a donc une différence entière entre les ames des bêtes d'autrefois , et celles des bêtes d'à présent : celles-ci sont spirituelles , et celles-là étoient purement sensibles. Qui jamais a ouï parler d'une telle différence ? N'a-t-on pas toujours cru que les ames en tous les temps étoient de la même espèce ?

En troisième lieu , les philosophes ont toujours distingué trois sortes d'ames : la *végétative* , qui n'a d'autre vertu que de faire vivre et croître : c'est l'ame des plantes ; la *sensitive* , qui non seulement fait vivre et croître , mais encore qui anime tous les sens , les yeux pour voir , les oreilles pour entendre , la bouche pour goûter , les narines pour flairer , et le corps tout entier pour sentir : c'est l'ame des bêtes ; enfin , l'ame *raisonnable* , qui renferme les qualités des autres , et qui , outre cela , fait penser , distinguer , tirer des conséquences : c'est l'ame de l'homme. Que si l'on prétend que l'ame de la bête et l'ame de l'homme ne sont point différentes , il n'y a donc plus dans l'univers que deux sortes d'ames : n'est-ce pas là renverser les idées communes ? La nature des choses ne se distingue pas seulement par la figure , mais principalement par l'ame. L'ame détermine la nature , la nature détermine l'espèce , l'espèce détermine la figure. Ainsi , la ressemblance ou la diversité d'espèces vient de la nature , et , suivant que l'espèce est semblable ou différente , la figure

l'est de même : or , la figure des bêtes est fort différente de celle de l'homme ; on doit donc conclure que leurs espèces , leurs natures , leurs ames le sont aussi.

Toute la philosophie consiste à juger de l'intérieur par l'extérieur : ce qu'on voit fait connoître ce qu'on ne voit pas. Un homme veut connoître l'ame des plantes ; il voit que les plantes vivent , croissent , et rien de plus ; qu'elles n'ont ni connoissance ni sentiment : il juge qu'elles n'ont qu'une ame végétative. Il veut savoir quelle est l'ame des bêtes ; il voit dans les bêtes du sentiment et certaines connoissances , mais il ne remarque en elles aucun raisonnement réfléchi : il conclut qu'elles n'ont qu'une ame sensitive. Il veut enfin avoir une idée de l'ame de l'homme ; il reconnoît dans l'homme , et dans l'homme seul , une puissance de raisonner sur tout ; il sait dès-lors que l'homme seul a une ame raisonnable : voilà ce que dicte le bon sens. Qu'après cela , les fottistes viennent nous dire que les ames des bêtes ne sont pas différentes de celles des hommes , n'est-ce pas une absurdité ? J'ai souvent ouï dire qu'en suivant Fo on s'égaroit. Mais qui dira jamais qu'on s'égare en suivant le bon sens ?

En quatrième lieu , la figure extérieure et les qualités de l'homme , étant si différentes de celles de la bête , il faut aussi que leurs ames ne soient point semblables. Un menuisier , pour faire une chaise ou une table , doit se servir de bois. Un coutelier , pour faire un couteau , doit employer le fer et l'acier. A choses d'espèces différentes , il faut des matériaux de différentes espèces. Mais , si la figure extérieure et les ames des bêtes n'ont aucune conformité avec celles des hommes , com-

ment les f
hommes e
commence
réverie. S
d'un hom
Tout hom
propre con
point fait
d'une bête
un couteau
ment pour
fourreau d

En cinq
que les h
bêtes dans
une vie pr
de mille c
doute , po
impunis ;
se réduit à
châtiment
débauché
lumières d
brement à
d'homme
souffre qu
s'il entend
formé , et
sujet de j
plaît au
pas avoir c
pour pou
de carnag
dominer ,
roit-il pas

ment les fotistes prétendent-ils que les ames des hommes entrent dans des corps de bêtes pour recommencer une nouvelle vie ? C'est-là une pure rêverie. Sur quoi même avance-t-on que l'ame d'un homme passe dans un autre corps d'homme ? Tout homme a une ame qui ne convient qu'à son propre corps ; le corps d'un autre homme n'est point fait pour elle, beaucoup moins le corps d'une bête. Une épée s'ajuste bien à son fourreau, un couteau s'enchasse bien dans sa gaine, mais comment pourroit-on faire convenir à un couteau le fourreau d'une épée ?

En cinquième lieu, ce qui fait dire aux fotistes que les hommes criminels sont transformés en bêtes dans une nouvelle vie, c'est parce que dans une vie précédente, disent-ils, ils se sont souillés de mille crimes, et ont vécu en bêtes. Dieu, sans doute, poursuit les méchants, il ne les laisse pas impunis ; mais si toute la vengeance qu'il en tire se réduit à les changer en bêtes, ce n'est pas là un châtement, c'est plutôt favoriser leurs passions. Le débauché en cette vie éteint autant qu'il peut les lumières de sa raison, pour s'abandonner plus librement à ses penchans ; la figure et le nom d'homme sont encore pour lui un frein qu'il ne souffre qu'avec peine. Dans une telle disposition, s'il entend prêcher qu'après la mort il sera transformé, et que rien alors n'arrêtera ses desirs, quel sujet de joie ! Un homme féroce et cruel, qui se plaît au meurtre, au massacre, ne voudroit-il pas avoir des dents de loup, et des ongles de tigre, pour pouvoir jour et nuit se repaître de sang et de carnage ? Un orgueilleux enivré du plaisir de dominer, incapable de céder à personne, ne seroit-il pas charmé de devenir aussi redoutable

qu'un lion , pour pouvoir tyranniser tous les autres animaux ? Un homme de rapines , accoutumé au vol , à la tromperie , auroit-il du chagrin d'être transformé en renard , et d'avoir dans ce nouvel état toute occasion d'employer les ruses et les fourberies ? Tous ces hommes indignes , non seulement ne craindroient point ces transformations comme des châtimens , mais ils les recevraient au contraire comme des bienfaits. Dieu , infiniment juste , saura bien les punir , et ce n'est pas ainsi qu'il les punira. Dira-t-on que l'homme , d'une nature noble comme il est , en se voyant changé en bête , se regardera sans doute comme bien puni ? Pour moi , je dis au contraire qu'un scélérat , qui n'a jamais eu aucune estime de la nature de l'homme , qui a toujours méprisé toutes les règles que la raison humaine prescrit , pour ne suivre que des inclinations de bête sous une figure extérieure d'homme , se voyant tout-à-coup délivré de cette figure incommode , et se trouvant mêlé avec les bêtes sans crainte et sans honte , se regarderoit comme parvenu au comble de ses souhaits. Ainsi , le système ridicule de la métempsychose , bien loin de servir à animer les bons , et à retenir les méchants , ne peut être que très pernicieux au monde.

En sixième lieu , les métempsychostes défendent expressément de tuer aucun animal , dans la crainte où ils sont que le cheval ou le bœuf qu'on tueroit ne se trouvât être par hasard ou leur père ou leur mère. Mais , si leur crainte est bien fondée , si leur doute est raisonnable , comment ne défendent-ils pas aussi d'enharnacher un bœuf , et de lui faire labourer la terre ou traîner un chariot ? Comment permettent-ils de monter à cheval , et de voyager en cet équipage ? Il me paroît que le crime n'est

guère mo-
ger à tirer
dos , et , l
les rues et
sité absolu
se passer
chose tout
cun anima
bête n'est

Le L.
en bête ,
qui ne peu
sage sait j
monte ser
tempsyco
proches ;
ou l'un de
se servir d
de devoirs
rir , et co
métempsy
l'ame d'un
corps d'h
et je ne v

Le D.
puisse être
usage des
mort peut
c'est mett
riages , c'e
tiques. Co
sonne en
pas votre
et sous un
let , vous

guère moins grand de tuer son père , ou de l'obliger à tirer la charrue , de lui mettre un bât sur le dos , et , le fouet à la main , de lui faire parcourir les rues et les carrefours. Mais il est d'une nécessité absolue de travailler la terre ; on ne peut pas se passer de se servir des animaux. C'est donc une chose tout-à-fait frivole que la défense de tuer aucun animal , et la métempsychose d'un homme en bête n'est qu'une pure imagination.

Le L. Qu'un homme après la mort soit changé en bête , cela me paroît en effet une pure rêverie qui ne peut tromper que la populace : un homme sage sait juger autrement. Quoi ! le cheval que je monte seroit peut-être mon père ou ma mère métempsycosés , ou quelqu'un de mes parents les plus proches ; ce seroit peut-être mon ancien prince , ou l'un de mes meilleurs amis ! Dans cette crainte , se servir des animaux , c'est renverser toutes sortes de devoirs ; ne s'en servir pas , pourquoi les nourrir , et comment agir ? Ainsi , cette manière de métempsychose ne peut pas se soutenir. Mais que l'ame d'un homme mort rentre dans un autre corps d'homme , c'est toujours la même espèce , et je ne vois en cela aucun inconvénient.

Le D. Prétendre que l'homme , après la mort , puisse être changé en bête , c'est interdire tout usage des animaux ; croire que l'ame d'un homme mort peut rentrer dans le corps d'un autre homme , c'est mettre des difficultés insurmontables aux mariages , c'est abolir la coutume d'avoir des domestiques. Comment cela ? Vous recherchez une personne en mariage ; qui sait si cette personne n'est pas votre mère qui reparoit dans un autre corps et sous un autre nom ? Vous vous servez d'un valet , vous le querellez , vous lui dites des injures ,

vous le maltraitez; qui sait si ce valet n'est pas votre frère, un de vos parents, votre prince, votre maître, ou votre intime ami qui a repris une nouvelle vie? N'est-ce pas là renverser toutes sortes de devoirs? Concluons donc que, si la métempsychose d'un homme en bête est opposée à la raison, celle d'un homme dans un autre homme ne l'est pas moins. Cela se sent, et paroît démontré.

Le L. Vous avez dit ci-devant que l'ame de l'homme est immortelle : ainsi, les ames de tous les hommes morts subsistent encore ; mais, s'il n'y a point de métempsychose, comment le monde peut-il contenir une si prodigieuse multitude d'ames?

Le D. Il faut bien ignorer l'étendue du ciel et de la terre, pour penser qu'ils puissent être si aisément remplis : et c'est ne pas connoître la nature des esprits que de croire qu'ils remplissent les lieux où ils sont. Les choses matérielles occupent un espace, et peuvent l'occuper tout entier ; mais les esprits dégagés de la matière ne sont point ainsi dans les lieux ; tous les esprits possibles pourroient être contenus dans un point. Jugez, Monsieur, si les ames du temps passé seront jamais capables d'embarrasser l'univers, et si c'est là une raison pour croire la nécessité de la métempsychose.

Le L. L'opinion de la métempsychose vient des fétistes. Parmi nos lettrés, peu la suivent. Après tout, cette défense de tuer les animaux marque de la bonté ; Dieu qui est la bonté même devroit, ce semble, faire la même défense.

Le D. S'il étoit vrai que l'homme après la mort fût changé en bête, ce seroit défendre le meurtre du plus petit animal comme celui de l'homme lui-même, puisque la diversité de corps et de figure

n'empêch
homme.
teurs de
les anima
et qui, c
de mang
Que diri
tueroit le
se repatr
s'abstien
zième jou
jours d'h
seulement
diminuer
menteroi
Pour nou
tempsyco
même la
Nous v
destiné t
Il a placé
pour nou
voir les c
de chose
créent no
les goûts
notre od
pour not
contre ne
conserve
vivre cor
ce qui d
sance en
bienfaits
Les an

n'empêcheroit pas que l'un et l'autre ne fût homme. Cependant je vois une espèce de sectateurs de Fo, qui se contentent de ne point tuer les animaux le premier et le quinzisième de la lune, et qui, ces deux jours-là seulement, s'abstiennent de manger de la chair; cela n'est pas conséquent. Que diriez-vous d'un scélérat qui chaque jour tueroit les passants qu'il pourroit surprendre, et se repaîtroit de leur chair, mais qui, par bonté, s'abstiendrait de ces crimes le premier et le quinzisième jour de la lune? quelle bonté! Vingt-huit jours d'homicides et d'antropophagies, deux jours seulement d'abstinence. Il n'y a pas là de quoi diminuer beaucoup sa méchanceté, et il ne l'augmenteroit pas beaucoup en ne s'en abstenant point. Pour nous qui sommes très persuadés que la mâttempyscose est une pure rêverie, nous traitons de même la défense de tuer les animaux.

Nous voyons que Dieu, en créant l'univers, a destiné toutes les créatures à l'utilité de l'homme. Il a placé dans le ciel le soleil, la lune et les étoiles pour nous éclairer et nous donner le moyen de voir les objets. Il produit sur la terre une infinité de choses toutes à nos usages : les couleurs récréent notre vue, les sons divertissent nos oreilles, les goûts et les parfums flattent notre bouche et notre odorat. Combien de sortes de commodités pour notre corps! combien d'espèces de remèdes contre nos maladies! combien de divers moyens de conserver notre vie et notre santé, et même de vivre content et dans une innocente joie! c'est là ce qui doit exciter notre continuelle reconnaissance envers Dieu, et nous engager à jouir de ses bienfaits avec d'éternelles actions de grâces.

Les animaux ont de la laine, du poil, des peaux

dont l'homme peut se faire des vêtements : ils ont des dents, des cornes, des écailles, qu'il peut employer à une infinité d'ouvrages. Ils contiennent en eux-mêmes d'excellents remèdes contre les maux différents ; ils ont, dans la substance de leur chair, de quoi réparer nos forces et nous nourrir : pourquoi n'userions-nous pas de tous ces avantages ? Si Dieu ne permettoit point à l'homme de tuer les animaux, ne seroit-ce pas en vain qu'il auroit rendu les animaux si utiles à l'homme. Ne seroit-ce pas donner occasion à l'homme d'enfreindre sa défense et de se souiller de crimes ? Depuis les anciens temps jusqu'aujourd'hui, dans tous les pays du monde, les sages et les gens de bien se sont nourris de la chair des animaux. Ils n'ont jamais cru rien faire en cela contre l'ordre, rien qui les accuse d'avoir été prévaricateurs. Convient-il de faire criminels tant de grands hommes pour se réduire à canoniser quelques partisans de la métempsycose, sans nom et sans vertus, que l'on place au plus haut des cieux ? Ce ne peut être là l'idée que de peu de gens sans discernement.

Le L. Il y a dans le monde quantité d'animaux inutiles à l'homme, et qui lui sont nuisibles : le tigre, le loup, le serpent, tant d'insectes venimeux. Comment dire que Dieu a créé toutes choses pour l'utilité de l'homme ?

Le D. Les avantages qu'on peut tirer des créatures sont de plus d'une sorte à qui sait bien y faire attention. Le vulgaire, incapable de pénétrer le fond des choses et ne jugeant que sur les apparences, regarde certaines créatures comme nuisibles à l'homme ; c'est qu'il n'en connoît pas bien l'utilité. L'homme est un composé de matière et d'esprit, d'ame et de corps : l'ame est sans

doute la
animaux
s'ils sont
sont créés
est capable
tout ce q
choses m
colère du
peut se se
maux po
obligés à
sans cesse
notre conf
pour l'hor
Dieu, p
siècle, qu
ment atten
mais lever
future, le
donner oc
se, tirer d
mencemen
ment régl
l'homme,
qui étoit c
Dieu, auss
l'homme.
Dieu, c'es
malheur.

Le L. D.
qu'ils vive
endre de
Dieu mêm

Le D. L.
le Dieu un

doute la plus noble partie. Le tigre, le loup, les animaux venimeux, peuvent nuire au corps; mais s'ils sont utiles à l'ame, ne doit-on pas dire qu'ils sont créés pour l'utilité de l'homme? Tout ce qui est capable de blesser et de détruire nos corps, tout ce que le vulgaire appelle choses nuisibles, choses mauvaises, nous apprend à redouter la colère du souverain maître. Instruits que Dieu peut se servir du ciel, de l'eau, du feu, des animaux pour punir le coupable, nous sommes obligés à toujours vivre dans sa crainte, à implorer sans cesse son secours, et à mettre en lui toute notre confiance; n'est-ce pas là un grand avantage pour l'homme?

Dieu, plein de miséricorde envers les gens du siècle, qu'il voit tout occupés de la terre, uniquement attentifs aux choses de ce monde, sans jamais lever les yeux vers le ciel ni penser à la vie future, leur présente ces objets affreux pour leur donner occasion de rentrer en eux-mêmes, et de se tirer de l'état funeste où ils sont. Au commencement des temps, les choses étoient autrement réglées. Tout dans l'univers étoit soumis à l'homme, tout servoit à son corps même, rien ne lui étoit contraire; l'homme s'est révolté contre Dieu, aussitôt les créatures se sont révoltées contre l'homme. Tel n'étoit point le premier dessein de Dieu, c'est l'homme qui s'est lui-même causé son malheur.

Le L. Dieu, en faisant naître les animaux, veut qu'ils vivent, et non pas qu'ils meurent: ainsi dépendre de les tuer, c'est entrer dans le dessein de Dieu même.

Le D. Les arbres et les plantes ont aussi reçu de Dieu une ame végétative, on les compte parmi

les choses vivantes ; cependant chaque jour vous détruisez leur vie en mangeant des herbages , en faisant couper du bois pour être brûlé. Vous dites qu'il n'y a rien en cela contre l'ordre , parce que Dieu fait croître le bois et les herbages pour le service de l'homme : je dis de même que Dieu fait naître les animaux pour mon usage , et que de m'en servir , de les tuer pour me nourrir , ce n'est rien faire de répréhensible. La règle de la charité , selon Kong-tzé , est celle-ci : « Ce que je ne voudrois pas qui me fût fait , je ne voudrois pas le faire à un autre homme. » Kong-tzé ne dit point Je ne dois pas le faire à une bête ; aussi les lois des empires , en proscrivant l'homicide , ne défendent pas de tuer les animaux. Les arbres et les plantes sont dans le rang des biens temporels ; on ne doit en faire qu'un usage raisonnable et modéré. C'est de là que Kong-tzé , instruisant les princes , leur dit qu'il ne faut point pêcher avec des filets trop serrés , et qu'on doit prendre son temps pour couper le bois ; ce n'est pas là dire qu'il ne faut ni couper les bois , ni pêcher le poisson.

Le L. Il est vrai que l'on compte les plantes et les arbres parmi les choses vivantes ; mais ils n'ont point de sang , ils sont sans connoissance et sans sentiment : ainsi qu'on les coupe , qu'on les détruit , il n'y a là aucun lieu à la comparaison.

Le D. Dire que les arbres et les plantes n'ont point de sang , c'est uniquement savoir qu'il y a du sang rouge , et c'est ignorer absolument que la couleur blanche ou la verte peut aussi convenir au sang. Tout corps vivant dans l'univers ne vit que par la nourriture qu'il prend. La nourriture des plantes est la liqueur qu'elles tirent de la terre et qui les entretient : cette liqueur qui circule dans

leur corps
sang ? qu'
d'animaux
cependant
bien d'her
dant les f
respect e
animaux ,
tes ?

Si l'on
pour ne p
qui porter
pas se con
aussi les f
tire la cha
chariot , q
leur vie en
coup mort
gue suite
défense de
sible. L'h
leur chair
animaux s
avantage ,
prince cas
nécessaire
devenus in
si l'on ne p
Il y a dan
fait une lo
ceau : aus
pays. Si l
tion , en f
lument ce
bienveillan

leur corps et qui les fait vivre, n'est-ce pas leur sang ? qu'est-il besoin qu'il soit rouge ? combien d'animaux aquatiques qui n'ont pas le sang rouge ? cependant les fétistes ne les mangent point : combien d'herbages qui ont la liqueur rouge ? cependant les fétistes les mangent. D'où peut venir ce respect et cette bienveillance pour le sang des animaux, tandis qu'on en a si peu pour les plantes ?

Si l'on dit qu'on s'abstient de tuer les animaux pour ne pas les faire souffrir, je réponds que ceux qui portent la compassion jusque-là, ne doivent pas se contenter de ne les pas tuer ; il ne faut pas aussi les faire servir ni les fatiguer. Un bœuf qui tire la charrue, un cheval qui traîne sans cesse un chariot, que ne souffrent-ils pas, et ceux-là durant leur vie entière ? La douleur que leur causeroit un coup mortel, peut-elle être comparée à cette longue suite de travaux et de peines ? Je dis plus, la défense de tuer les animaux, leur seroit très nuisible. L'homme ayant la liberté de se nourrir de leur chair, en prend soin, les élève, et par là les animaux se multiplient ; si l'on ôte à l'homme cet avantage, pourquoi en prendroit-il soin ? Un prince casse ses officiers, quand ils ne lui sont plus nécessaires ; un maître renvoie des domestiques devenus inutiles : que fera-t-on à l'égard des bêtes, si l'on ne peut plus en tirer les services ordinaires ? Il y a dans l'Occident un certain peuple qui s'est fait une loi de ne point manger la chair de pourceau : aussi ne voit-on aucun pourceau dans leur pays. Si le monde entier vouloit imiter cette nation, en faudroit-il davantage pour détruire absolument cette sorte d'animal ? Ainsi, cette ridicule bienveillance pour les bêtes, n'aboutit qu'à une

haine réelle ; au lieu que d'en tuer quelques-unes, c'est l'occasion de propager toutes les espèces. Concluons donc que la défense de tuer aucun animal est la chose la plus nuisible qu'on puisse faire à tous les animaux.

Le L. Si cela est, à quoi bon garder le jeûne et l'abstinence ?

Le D. S'abstenir et jeûner simplement pour ne pas vouloir tuer les animaux, c'est un trait de compassion fort mal entendue. Il ne manque pas de bons motifs pour jeûner, et qui jeûne par ces motifs fait une action utile et digne d'éloge. La véritable innocence est une chose bien rare. Où est l'homme qui ne pèche point, et qui n'ait jamais péché ? Dieu a gravé la raison dans l'ame de tous les mortels. Les sages, par son ordre, ont publié dans leurs écrits les lois qu'elle impose : tous ceux qui violent ces lois péchent contre Dieu même, et plus celui qu'ils offensent est grand et respectable, plus leur crime est énorme. C'est pourquoi le pénitent, tout revenu qu'il est de ses égarements passés, n'est pas toujours tranquille sur ses anciens désordres : il sait qu'il a péché, il ignore si ses péchés sont pardonnés. Dans cette incertitude, ses fautes lui sont toujours présentes à l'esprit ; il a sans cesse la honte sur le visage et le repentir dans le cœur. Dans le bien qu'il fait, il croit n'en jamais faire assez ; l'œil toujours ouvert sur ses défauts, il l'a toujours fermé sur ses vertus. Dans les retours qu'il fait sur lui-même, quel détail, quelle exactitude ! il trouve dans ses meilleures actions de quoi se faire des reproches amers ; on a beau lui vanter ses perfections, il n'en reconnoît aucune en lui ; il se croit fort imparfait ; il n'en est que plus confus, plus circonspect, plus fervent.

Se contem
est-ce ass
intérieure
il ne se do
tant la me
prend, il
délicatess
choses su
moins bon
que ce qu
cesse en
fautes an
et trembl
n'omet ri
baigne de
éloigné de
homme p
d'essuyer
tifie et aff
dans la v
dérober à
jeûner.

La prat
tion de to
s'écrier sa
désirs ne
justice. M
sions hum
et ne pré
maître ab
victoire d
n'est-il qu
leur cond
c'est la pa
ricur, on

Se contentera-t-il d'une humilité en paroles ? en est-ce assez pour lui d'une pénitence seulement intérieure ? Il s'accable de honte et de confusion ; il ne se donne pas le moindre relâche ; ainsi , portant la mortification jusque sur la nourriture qu'il prend , il la réduit au pur nécessaire : point de délicatesse , point d'assaisonnements , point de choses substantielles ; l'insipide , le grossier , le moins bon le nourrissent ; il ne donne à son corps que ce qu'il ne peut absolument lui refuser. Sans cesse en regrets , en pénitence pour réparer ses fautes anciennes et nouvelles , jour et nuit attentif et tremblant aux pieds de la Majesté divine , il n'omet rien pour toucher sa miséricorde ; il se baigne de ses larmes pour laver ses péchés. Bien éloigné de s'ériger en saint , de se donner pour un homme parfait , de se permettre tout au risque d'essuyer un juste et sévère jugement , il se mortifie et afflige son corps , il ne se pardonne rien , dans la vue de fléchir la colère du ciel et de se dérober à ses vengeances : voilà un bon motif de jeûner.

La pratique des vertus devrait faire l'occupation de tous les hommes. On entend le vertueux s'écrier sans cesse qu'il vit dans la paix : tous ses desirs ne vont qu'à avancer dans les voies de la justice. Mais quels ravages ne causent pas les passions humaines ? Elles s'érigent en tyrans du cœur , et ne prétendent rien moins que le dominer en maître absolu. Le combat est vif et continuel , la victoire difficile. Aussi le commun des mortels n'est-il qu'une troupe de vils esclaves : dans toute leur conduite ce n'est plus la raison qui les dirige , c'est la passion qui commande. A voir leur extérieur , on les prend encore pour des hommes ;

mais à suivre leurs actions , ne les prendroit-on pas pour des bêtes ? La passion est l'ennemie de la raison ; elle obscurcit toutes ses lumières et bouche tous ses jours , plus d'entrée à la vertu ; nulle peste n'est plus terrible que celle-là ; les autres maladies ne nuisent qu'au corps , le venin des passions pénètre jusqu'à la moelle de l'ame , elle atteint même les principes naturels. Qu'une passion se soit une fois emparée d'un cœur , il ne reste plus de lieu à la raison ; la vertu est tout-à-fait bannie. Hélas ! pour un plaisir d'un moment , se condamner à des regrets éternels ! pour un plaisir vil et méprisable , s'attirer des maux infinis , quelle folie !

La passion se fortifie suivant les forces du corps , elle se prévaut de son embonpoint ; ainsi ce n'est souvent qu'en affoiblissant le corps qu'on peut détruire la passion. Un novice dans la vertu , qui , désirant de réprimer ses passions , traite délicatement son corps , est semblable à un insensé qui , voulant éteindre le feu , y jetteroit incessamment du bois. Le sage ne pense à manger que pour entretenir sa vie ; l'homme animal ne veut vivre que pour jouir du plaisir de manger. Le véritable vertueux ne regarde son corps que comme son ennemi ; ce n'est que par nécessité qu'il en prend soin : on voit assez la raison de cette nécessité. Quoique nous ne vivions pas principalement pour notre corps , cependant sans ce corps nous ne pouvons pas vivre : ainsi les aliments que nous lui fournissons , sont des remèdes que nous employons pour guérir sa faim et sa soif. Où est le malade , qui ayant une médecine à prendre ne se contente pas de la dose suffisante pour son mal ? L'homme est satisfait quand il sait modérer ses appétits ;

mais , lo
on a pei
ce qu'elle
on pas q
que le gla
fait au
cause à
connoît
se révolt
nant plu
rière , la
le jeûne
primant
mises à l
jeûner.

Cette
voles am
terre po
nous per
dans la
quelque
lui man
abandon
peut go
continue
heur qu
tous les
languir
il écart
dans la
soit priv
tique d
c'est pa
anges.
perfect

mais, lorsqu'on se livre à toute sorte de délices, on a peine à y suffire. Donner à la passion tout ce qu'elle demande, c'est ruiner sa santé. Ne dit-on pas que la gourmandise est plus meurtrière que le glaive ! mais, laissant à part les maux qu'elle fait au corps, je ne m'arrête qu'à ceux qu'elle cause à l'ame. Un esclave trop bien traité méconnoît son maître : un corps trop bien nourri se révolte contre l'esprit ; la raison ne gouvernant plus, toutes les passions se donnent carrière, la cupidité est dominante. Qu'on pratique le jeûne, la cupidité est sans force. La raison réprimant le corps, toutes les passions sont soumises à la raison : c'est encore là un vrai motif de jeûner.

Cette vie est une vie de peines, et non pas de frivoles amusements. Dieu ne nous met pas sur la terre pour ne penser qu'au plaisir, mais pour nous perfectionner sans cesse et avancer toujours dans la vertu. L'homme ne peut pas vivre sans quelque espèce de satisfaction : celles de l'esprit lui manquant, il cherche celles du corps, et il abandonne bientôt celles du corps, quand il peut goûter celles de l'esprit. Le sage s'exerce continuellement dans la recherche du solide bonheur qu'on trouve à être vertueux ; il tourne là tous les desirs de son cœur, il ne le laisse jamais languir ; point de retour sur les objets extérieurs ; il écarte tout ce qui ressent le plaisir animal, dans la juste crainte que, s'en voyant épris, il ne soit privé de son véritable contentement. La pratique de la vertu fait les vraies délices de l'ame, c'est par là que l'homme devient semblable aux anges. Plus nous avançons dans les voies de la perfection, plus nous approchons de la pureté

des esprits célestes ; et plus nous nous privons des plaisirs sensuels, plus nous nous éloignons de la grossièreté des animaux. Ne devons-nous donc pas être extrêmement sur nos gardes ?

Les vertus ornent l'ame et la rendent recommandable. Les mets les plus délicieux n'ont d'autre avantage que de flatter le goût. Le comble de la perfection fait le bonheur de l'ame, et ne nuit en rien au corps. L'intempérance de la bouche est extrêmement nuisible et au corps et à l'ame. Un corps engraisé et livré à la débauche, devient lourd et s'abrutit, il entraîne l'esprit et la raison. Une ame si mal assortie, comment peut-elle se dégager de la fange où elle est enfoncée ? comment peut-elle s'élever à des pensées dignes d'elle ? L'homme déréglé, voyant les mondains au milieu des plaisirs, manquant lui-même de beaucoup de choses, envie leur sort. Le sage, au contraire, en a pitié, et à la vue de leur vie brutale, il se dit à lui-même : Hélas ! ces malheureux courent sans cesse après des ombres de plaisirs, ils les désirent avec passion, ils les recherchent avec empressement. Moi qui vise au souverain bonheur, et qui n'ai pu encore y atteindre, dois-je me relâcher ? ne dois-je pas plutôt redoubler tous mes efforts ? Le malheur des gens du siècle est de ne pas connoître la douceur de la vertu. S'ils l'avoient seulement goûtée, ils mépriseroient bientôt tous les plaisirs des sens, pleinement satisfaits d'avoir trouvé leur véritable félicité. Les délices de l'ame et celles du corps se disputent sans cesse le cœur de l'homme : elles ne peuvent y habiter ensemble ; introduire les unes, c'est en chasser les autres.

Autrefois, en Europe, un vassal offrit à son sou-

verain d
bonne e
seigneur
loin chez
d'élever
étant dev
et les me
maigre,
leste, il p
tisan éto
sant, l'a
avoir été
point co
prenoît
jeta dessu
qui suiv
que ces d
d'une mē
pen sem
a rien en
vous voy
eux-mēm
on est él
dante et
et aux an
un pas v
coutumé
et se con
grande e
livré à
même q
refuse à
que boir
raison d
aux attra

verain deux jeunes chiens de chasse d'une très bonne espèce. Le prince en fit remettre un à un seigneur de sa cour, et fit envoyer l'autre fort loin chez un villageois, ordonnant à chacun d'eux d'élever l'animal qu'on lui confioit. Les chiens étant devenus grands, le roi voulut les éprouver et les mener à la chasse : celui du villageois étoit maigre, mais dispos ; il avoit le nez fin, le corps lesté, il prit du gibier en quantité : celui du courtisan étoit gras à pleine peau ; il avoit le poil luisant, l'apparence tout-à-fait belle ; mais, pour avoir été nourri trop délicatement, il ne pouvoit point courir, il regardoit passer le gibier, et ne prenoit rien : il aperçut un os par hasard, il se jeta dessus, le rongea, et se coucha. Les grands qui suivoient le roi dans cette chasse, instruits que ces deux chiens étoient d'une même race et d'une même ventrée, furent étonnés de les voir si peu semblables. Le prince alors leur dit : Il n'y a rien en cela qui doive vous surprendre ; ce que vous voyez dans les animaux arrive aux hommes eux-mêmes : c'est une suite de la manière dont on est élevé et nourri. Si la nourriture est abondante et délicate ; si l'on s'abandonne à la paresse et aux amusements, il n'est pas possible de faire un pas vers le bien ; au lieu que, si l'on est accoutumé au travail, si l'on sait se refuser au plaisir et se contenter de peu, l'on est alors un sujet de grande espérance. Cela veut dire qu'un homme livré à la bonne chère et à la mollesse, lors même que son devoir se présente à son esprit, se refuse à tout, et ne peut et ne sait autre chose que boire et manger ; au contraire, celui que la raison dirige, réfléchit, suit la raison, et résiste aux attraits du plaisir le plus séduisant. Voilà un

troisième motif très propre à faire garder le jeûne.

La manière de jeûner n'est pas partout la même. J'ai parcouru beaucoup de différents pays, et j'ai vu par moi-même cette diversité. Les uns n'ont égard qu'au temps de ne pas manger, et nullement à la quantité ni à la qualité des viandes; ils s'abstiennent durant tout le jour, mais la nuit étant venue, ils ont toute liberté. Les autres font consister leur jeûne simplement à manger maigre; ils ne se prescrivent rien, ni pour le temps, ni pour la quantité. D'autres, en jeûnant, mangent de tout et autant qu'ils veulent, mais seulement une fois le jour. La manière la plus ordinaire de jeûner renferme et le temps, et la quantité et la qualité: on ne mange qu'une fois le jour, vers midi; les viandes grasses sont absolument interdites: tout le maigre est permis. Il y a un jeûne plus rigoureux, mais particulier aux solitaires retirés dans les forêts et sur les montagnes; ils se contentent, pour nourriture, d'herbages et de racines.

La fin du jeûne est de faire pénitence, et de se vaincre soi-même. On doit en cela avoir égard à la qualité des personnes, et aux forces du corps. Un homme riche et accoutumé aux délices, qui se retranche volontairement, et se réduit aux choses communes, est censé jeûner et s'abstenir: au lieu qu'on ne regarde point comme un jeûne la vie dure d'un paysan, ni l'état misérable d'un gueux qui mendie. Une personne âgée a besoin de soutenir sa vieillesse, et un malade de réparer ses forces; un domestique, un esclave accablé de fatigues, ne peut pas long-temps souffrir la faim. La loi chrétienne règle tout avec équité. Selon les circonstances, elle dispense du jeûne les vieil-

lards et
rices, et
Le vérita
régler la
La fin p
passions
on doit
jeûneur
semblabl
fait amas

Le L.
tifs et la
Chine, s
par la n
c'est l'en
gage. E
particul
bauchés
médian
gens. Ma
cher aux
ils se dé
Dieu du
voir vos
encore d

Le D.
due; ce
s'en inst
terroger
est très l

lards et les jeunes gens, les infirmes, les nourrices, et les personnes d'un travail très pénible. Le véritable jeûne ne consiste pas précisément à régler la bouche : c'est le devoir de la tempérance. La fin principale du jeûne est de réprimer les passions; on doit en faire une très grande estime : on doit l'observer dans toute son étendue. Un jeûneur qui néglige ses devoirs essentiels, est semblable à un insensé qui, jetant ses perles, fait amas de coquilles.

Le L. Ah! Monsieur, voilà sans doute les motifs et la règle du véritable jeûne. Nos jeûneurs de Chine, s'ils ne sont pas forcés à ce genre de vie par la nécessité, c'est le désir de se faire un nom, c'est l'envie de tromper le monde qui les y engage. En public, ils paroissent jeûner; dans le particulier, ils sont très déréglés, ivrognes, débauchés, violents, trompeurs, voleurs, grands médisans et calomniateurs des plus honnêtes gens. Malheureux! ils ne peuvent pas même se cacher aux yeux des hommes; comment pourroient-ils se dérober à la connoissance du *Chang-ti*, le Dieu du ciel? Quel bonheur pour moi de recevoir vos instructions! Je vous prie de vouloir bien encore écouter mes demandes.

Le D. La vraie doctrine est profonde et étendue; ce n'est qu'à force de demandes qu'on peut s'en instruire à fond. Ne craignez point de m'interroger en détail; votre empressement là-dessus est très louable : c'est le bon moyen pour réussir,

VI. ENTRETIEN.

On ne doit point retrancher toute intention, c'est-à-dire, tout motif de crainte et d'espérance pour l'avenir. Il y a après la mort un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je conviens, Monsieur, suivant les instructions que j'ai reçues de vous, que l'homme doit honorer et révéler Dieu par-dessus toutes choses, et qu'après Dieu, l'homme est ce que nous voyons de plus noble dans l'univers. Mais ce que l'on dit du paradis et de l'enfer s'accorde-t-il bien avec la véritable doctrine? Il me paroît que, faire le bien ou éviter le mal dans la vue des récompenses ou dans la crainte des châtimens, c'est redouter des punitions, c'est chercher la récompense; ce n'est point haïr le mal, ce n'est point aimer le bien. Les anciens, dans les leçons qu'ils nous ont laissées, ne nous enseignent point ces sortes de retours sur nous-mêmes; ils nous disent simplement : *Soyez justes, soyez charitables*. Le sage pratique la vertu sans aucune intention; d'où lui viendroient ces idées de gain à faire, ou de dommage à éviter?

Le Doct. europ. Je réponds d'abord, Monsieur, à ce que vous proposez en dernier lieu; je répon-

drai ensuite
Retrancher
maxime
des sages
la pure
principe
de l'homme
gouverner
tier. Com
aucune in
soutenir
de la sage
tion. Si l
conduite,
l'avons bo
musique e
un usage
me mettre
l'intention
ce n'est qu
me l'ayan
non juste.
eune, qu
droiture,
gouverner
la droitur
important
ment géu
sion est
ne pas vo
ment une
agit sans in
mauvaise
bonne et
la doctrine

drai ensuite à ce que vous avez d'abord avancé. Retrancher toute intention, c'est une fausse maxime entièrement opposée à la doctrine même des sages chinois. Les sages ont toujours regardé la pure et droite intention comme la base et le principe de la direction du cœur, de la perfection de l'homme, du règlement des familles, du bon gouvernement des états, de la paix du monde entier. Comment peut-on dire qu'on ne doit avoir aucune intention? Un édifice élevé ne peut pas se soutenir sans de solides fondements; un amateur de la sagesse n'avancera jamais sans droite intention. Si l'on retranche toute intention dans la conduite, quel examen reste-t-il à faire, si nous l'avons bonne ou mauvaise? Un instrument de musique est en vente, je ne prétends en faire aucun usage : pourquoi donc l'acheter? pourquoi me mettre en peine s'il est ancien ou nouveau? L'intention n'est point elle-même une substance, ce n'est qu'une production de notre ame. Notre ame l'ayant produite, elle est dès-lors juste ou non juste. Mais si l'on veut que le sage n'en ait aucune, quand l'aura-t-il juste ou non? La grande droiture, en enseignant à régler les familles, à gouverner les empires, à pacifier l'univers, assigne la droiture d'intention comme la chose la plus importante, et attribue à son défaut le renversement général. L'intention est à l'ame ce que la vision est à l'œil; l'œil bien disposé ne peut pas ne pas voir; l'ame, en agissant, a nécessairement une intention. Ce que l'on dit, que le sage agit sans intention, doit s'entendre d'une intention mauvaise et dépravée : l'expliquer aussi de sa bonne et droite intention, c'est prendre à faux la doctrine des livres chinois, c'est ne point con-

notre la source du bien et du mal : car le bien et le mal ont leur source dans la bonté et dans la malice de l'intention. Si l'on retranche toute intention, il n'y a donc plus ni mal ni bien : il n'y a plus de différence à faire entre l'honnête homme et l'homme déréglé qui soulagent une jeune et pauvre fille, l'un pour la maintenir dans la sagesse, l'autre pour l'entraîner dans le vice.

Le L. Il ne faut ni intention, ni bien, ni mal : c'est ainsi que s'expriment aujourd'hui certains lettrés chinois.

Le D. De telles maximes font de l'homme une pièce de bois, ou un morceau de pierre. Quelle doctrine ! Ainsi parloient autrefois un Lao-tzi et un Tchoang-tzi : *point d'actions, point d'intentions, point de raisonnement*. Cependant, avec de semblables principes, ces docteurs ont composé des livres ; leurs disciples les ont commentés, et tout cela pour l'instruction du peuple. Quoi donc ! composer un livre, n'est-ce pas une action ? Vouloir instruire le public, n'est-ce pas une intention ? Attaquer par des écrits une doctrine universellement reçue, n'est-ce pas employer le raisonnement ? Ils ne veulent pas qu'on raisonne : pourquoi donc raisonnent-ils tant et si mal, pour prouver qu'il ne faut pas raisonner ? Des gens si peu d'accord avec eux-mêmes ne sont point propres à donner des lois au monde.

Je regarde tous les hommes sur la terre comme autant d'archers, l'arc à la main. Ceux qui donnent au but, voilà les bons ; ceux qui le manquent, voilà les méchants. Dieu va toujours essentiellement à sa fin : il est le comble de tout bien, sans mélange du moindre mal. Il est souverainement parfait : mais l'homme atteint quelquefois le but,

quelques
née : il l'
alors il m
bien et d
la meille
sera-ce d
intention
bois, les
pables de
Ainsi, pr
d'intentio
prendre l
du métal

Le L. L
tzi ne pen
ment : ils
mal, et
deux em
ouang, T
kong, Ko
se sont re
peuples à
fussent pa
tion ? Que
que de se
temps dan
longer sa
viendrait
des homm
viendrait
maux, ni
là un si gr
ne mérite
dessus. C
tention es

quelquefois il ne l'atteint pas. Sa vertu est bornée ; il l'éprouve bien en certaines rencontres, alors il manque, et il tombe. Sa vie est mêlée de bien et de mal ; pour éviter le mal et faire bien, la meilleure intention ne suffit pas toujours. Que sera-ce donc quand on n'aura pas même cette intention ? Les êtres incapables d'intention, le bois, les pierres, les métaux, sont dès-lors incapables de vice et de vertu, de mal et de bien. Ainsi, prêcher à l'homme qu'il ne faut point d'intention, qu'il n'y a ni bien ni mal, c'est prendre l'homme pour une pierre, pour du bois, du métal, et l'instruire en cette qualité.

Le L. Les disciples de Lao-tzi et de Tchoang-tzi ne pensent qu'à passer leurs jours tranquillement : ils ne veulent ni intention, ni bien, ni mal, et c'est pour vivre sans inquiétude. Les deux empereurs Yao, Chun ; les trois princes Yu-ouang, Tang-ouang, Ou-ouang ; les sages Cheou-kong, Kong-tzé, n'ont-ils pas agi et travaillé ? ils se sont rendus vertueux, et ils ont engagé les peuples à la vertu. Se sont-ils arrêtés qu'ils ne fussent parvenus au plus haut degré de la perfection ? Quel est l'homme qui, n'ayant d'autre soin que de se délivrer de tous soins, et de couler son temps dans une entière tranquillité, puisse prolonger sa vie jusqu'à un siècle ? Mais, quand il en viendrait à bout, il n'ajouterait à l'âge ordinaire des hommes que vingt ou trente ans, et il ne parviendrait jamais à vivre autant que certains animaux, ni même autant qu'un arbre : est-ce donc là un si grand avantage ? Les fottistes et les tao-ni ne méritent pas qu'on s'arrête à les réfuter là-dessus. Ce que vous dites, Monsieur, que l'intention est la source du bien et du mal, du vice

males, il est doué d'une raison supérieure, capable de les réprimer et de les dominer. Ainsi, quand, avec une intention pure, il se conforme à la raison, voilà le sage, voilà l'homme vertueux chéri de Dieu. Lors, au contraire, qu'il se livre de plein gré à la passion, voilà l'homme déréglé que Dieu abhorre. Un enfant à la mamelle, qui bat sa mère, n'est point coupable; il est encore incapable d'intention; il ne sait pas encore se retenir. Devenu grand et raisonnable, non seulement une telle action, mais une simple déobéissance est un crime. Un chasseur dans un lieu écarté voit parmi les arbres un animal accroupi qu'il prend pour un tigre; il lance sa flèche, et perce un homme; un assassin, dans un bois, à nuit demi-close, voit marcher un animal, qu'il prend pour un homme; il tire son coup, et abat un cerf: le chasseur ne voulant tuer qu'un tigre, a donné la mort à un homme, il est innocent; l'assassin, croyant donner la mort à un homme, n'a tué qu'un cerf, il est criminel. D'où vient le crime de l'un et l'innocence de l'autre? de la différence d'intention. L'intention est donc la source du bien et du mal.

Le L. Un fils qui, pour nourrir son père, se détermine à voler, a bonne intention; cependant on le fait pendre.

Le D. C'est un axiome en Europe que le bien doit se conclure de la chose entière, et qu'un seul défaut rend le tout vicieux. Pourquoi cela? Un voleur, quelque bonne qualité qu'il ait d'ailleurs, est un voleur, et par là même un scélérat. L'appellera-t-on homme de bien? C'est ce que Mong-tzé entend, quand il dit qu'une femme, quelque belle qu'elle soit, si elle sent mauvais,

personne n'en veut. Un vase dont les côtés sont épais et solides ; mais qui, brisé par un endroit du fond, répand l'eau, est regardé comme inutile ; on le jette. Tel est le funeste poison qu'entraîne le vice. Qu'un homme se dépouille de tous ses biens, et les distribue en aumônes, mais par un principe d'orgueil, et pour se faire un nom ; ce qu'il fait en soi est très-bon, mais son intention est perverse, l'action toute entière est jugée criminelle.

Une action, quoique bonne en elle-même, peut donc être corrompue par une mauvaise intention ; mais quelle bonne intention peut-on avoir en faisant une action mauvaise ? Le fils qui vole pour nourrir son père, connoît qu'il fait mal ; comment peut-il avoir intention de faire bien ? Quand je dis que l'intention droite est ce qui donne la bonté à nos actions, je ne parle que des actions bonnes, et non des mauvaises. Le larcin est mauvais de soi-même ; la meilleure intention n'est pas capable de le rendre bon. Quand il s'agiroit de sauver le monde entier, il ne seroit pas permis de faire le plus petit mal : à combien plus forte raison, s'il ne s'agit que de faire vivre quelques personnes ?

Puisque tout le bien qu'on fait tire sa source de la droiture d'intention, il suit de là que plus l'intention est relevée, plus le bien est grand, et que le bien n'est qu'ordinaire, lorsque l'intention n'est que commune. D'où l'on doit conclure que bien loin qu'il faille détruire toute intention, il faut au contraire la redoubler et la relever autant qu'il est possible.

Le L. Ceux qui suivent la loi du sage, n'ont point pour principe de détruire toute intention ;

mais leur
qu'il y a
elle-même
posent la
de récom
proposen
de châtim

Le D. Les
classiques
rons en ce
il est par
du mal, i
pitre *Chun*
ordre ex
encore di
après tro
vertu. La
puni. « L
mots : « L
marques
de cinq
Y-tsi-mo c
ses officier
à marche
cela mên
Toi-kao-y
viens-toi
de cause.
Dans le
reur Poan-
lion des
doit le pu
compense
pire, c'es
gloire ; si

mais leur intention ne s'étend pas aux avantages qu'il y a d'être vertueux ; elle s'arrête à la vertu elle-même. Ainsi, pour engager au bien, ils proposent la beauté de la vertu, ils ne parlent point de récompense ; et, pour détourner du mal, ils proposent la laideur du vice, ils ne parlent point de châtement.

Le D. La loi du sage est contenue dans les livres classiques. Ouvrons les livres, et nous y trouverons en cent endroits, que, pour engager au bien, il est parlé de récompenses, et pour détourner du mal, il est parlé de châtement. Dans le chapitre *Chun-tien* du livre *Chin*, il est dit : « Le bon ordre exige que l'on punisse les fautes. » Il y est encore dit : « Tous les trois ans on examine : après trois examens, on reconnoît le vice et la vertu. La vertu est récompensée et le vice est puni. » Dans le chapitre *Kao-yao-mo* on lit ces mots : « Le Ciel récompense les bons de cinq marques de dignité : le Ciel punit les méchants de cinq sortes de supplices. » Dans le chapitre *Y-tsi-mo* on fait ainsi parler l'empereur Chun à ses officiers : « Lorsque vous engagez votre prince à marcher dans la vertu, votre mérite est en cela même, et je me sers de vous avec joie. *Toi-kao-yao*, en tout si réservé, si attentif, souviens-toi de ne jamais châtier sans connoissance de cause. »

Dans le même livre *Chu*, on fait dire à l'empereur Poan-Keng : « Il ne faut point avoir acception des personnes ; où l'on trouve le vice, on doit le punir ; où l'on voit la vertu, il faut la récompenser. Si le bon ordre règne dans l'empire, c'est à vous, mes officiers, à qui en est la gloire ; si le trouble survient, la faute est de

« moi seul, c'est que j'excède dans les châtimens. »

On lui fait encore dire : « Si je retrouve jamais des gens vicieux, je les bannirai de mon service, je les punirai, je les ferai mourir. Je veux que tout soit renouvelé dans cette habitation nouvelle que j'ai choisie. » Dans le chapitre *Tai-chi*, Ou-ouang dit : « Vous, généraux de mes armées, si vous marquez de la bravoure dans les combats, je récompenserai largement vos services; si vous êtes lâches, attendez-vous à être punis sévèrement. » Il dit encore : « Vous répondrez sur vos têtes des fautes que vous ferez. »

Dans le chapitre *Kang-kao* on lit ces mots : « Suivant les lois portées par Ouén-ouang, il n'y a point de pardon pour de tels crimes. » Le chapitre *To-ché* rapporte ces paroles d'un empereur à ses mandarins : « Si vous êtes gens de bien, le Ciel vous favorisera; si vous êtes mauvais, je ne me contenterai pas de ne vous donner aucune autorité, de vous dépouiller de vos biens; j'emprunterai les châtimens du Ciel, pour les faire tomber sur vos propres personnes. » Le chapitre *To-fang* ajoute : « Si, peu soigneux d'observer mes ordres, vous ne pensez qu'au plaisir; si vous abandonnez la justice, ne tenterez-vous pas la juste colère du Ciel, et puis-je ne pas employer ses punitions pour vous perdre ? » Ce sont là les paroles de Yao, de Chun et des autres princes des trois anciennes dynasties. N'est-ce pas là parler de récompenses et de châtimens ?

Le *L*. Dans le livre *Tchung-tsiou* composé par le sage Kong-tzé lui-même, il est souvent parlé de bien et de mal, de vice et de vertu; on n'y voit jamais

les mots de

Le *D*. Le

vie sont de

corps : mal

turée. Les a

pauvreté, p

choses. Il y

grs, blâme,

tsiou ne pa

laisse les de

ferent ordi

C'est ce qui

la terreur de

révolte. Que

N'est-ce pas

teur Mong-

prince par e

tice. Il conti

bon; il finit

vers. N'est-ce

l'homme qui

age de ses an

devons avoir

pouvons-nous

amis? Le sage

de la vertu de

autre ce qu

fait à vous-

age à préten

oin de procu

n'est point op

raire et qu'on

injustement

La récomp

il y est enco

châti.

les mots de gain et de perte, d'utilité et de dommage.

Le D. Les récompenses et les punitions de cette vie sont de trois sortes. Les unes regardent le corps : maladies, santé, longue vie, mort prématurée. Les autres regardent la fortune : richesses, pauvreté, perte de biens, abondance de toutes choses. Il y en a qui regardent l'honneur : louanges, blâme, réputation, infâmie. Le livre *Tchung-tsiou* ne parle que de cette troisième espèce. Il laisse les deux autres, parce que les hommes préfèrent ordinairement l'honneur à tout le reste. C'est ce qui a fait dire que le *Tchung-tsiou* étoit la terreur des mauvais mandarins et des gens de révolte. Que craignent-ils donc ? un mauvais nom. N'est-ce pas là une perte, un dommage ? Le docteur Mong-tzi commence ses instructions au prince par exalter les vertus de bonté et de justice. Il continue en exhortant l'Empereur à être bon ; il finit en lui promettant l'empire de l'univers. N'est-ce pas là un gain, une utilité ? Quel est l'homme qui ne souhaite pas le bien et l'avantage de ses amis, de ses parents ? Mais si nous ne devons avoir en vue rien de tout cela, comment pouvons-nous le souhaiter à nos parents, à nos amis ? Le sage Kong-tzé, en enseignant la pratique de la vertu de charité, dit : « Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même. » Mais, si je n'ai aucun avantage à prétendre pour moi-même, qu'ai-je besoin de procurer celui des autres ? La vue d'utilité n'est point opposée à la vertu. Ce qui y est contraire et qu'on doit rejeter, c'est le bien et l'utile injustement acquis. Il est dit dans le livre *Y* : La récompense marche à la suite de la justice. » Il y est encore dit : « La récompense réjouit

» l'homme, et l'âme à augmenter en vertu. »

Quant à la grandeur de la récompense, qu'un homme soit parvenu à être maître du monde entier, cela est peu de chose. Qu'est-ce donc que gagner un seul royaume? Quelque parfait que soit un prince, peut-il commander à toute la terre? Qu'il le puisse, toute la terre lui sera soumise, et voilà tout. Encore, pour en venir là, combien ne faut-il pas dépouiller d'anciens possesseurs? Tels sont les biens de cette vie. Ceux que je propose après la mort sont les vrais et solides biens. Leur acquisition ne cause aucun trouble, et tous les hommes, sans en excepter un seul, peuvent les posséder sans se rien enlever les uns aux autres. En vue de cette admirable récompense, qu'un roi, pour la procurer à ses sujets, un seigneur, à toute sa famille, les gens de lettres et le peuple, pour se la procurer à eux-mêmes, que tous s'efforcent à l'envi, l'univers sera dans une profonde paix. Estimer et rechercher les biens à venir, c'est mépriser les biens présents; et un homme au-dessus de toutes les choses présentes, pense-t-il au larcin, au meurtre, à la révolte? Si toute une nation étoit éprise du désir d'un bonheur futur, qu'il seroit aisé de la gouverner.

Le L. J'ai toujours ouï dire qu'il étoit inutile de se tourmenter l'esprit sur les choses futures, et que ce que nous avons devant les yeux suffit pour nous occuper. Cela paroît très bien dit. A quel bon s'embarrasser de l'avenir?

Le D. Ah! si les animaux irraisonnables pouvoient parler, s'exprimeroient-ils autrement? Il y eut autrefois en Occident un chef de secte dont toute la doctrine se réduisoit à se livrer au plaisir, et à ne s'embarrasser de rien. Un si indigne maître

ne laissa graver son divertissement de joie. toujours troupeau. Chine il tzé dit : « proche de lions : « tière à la un homme loin ses v plus ses v

Pourqu'ils à l'aver surs? Le dans le de de pin, d cent ans; plantent que les a lent les fr l'espérance heureuse vaille san l'homme d rendre ca Est-ce dor sentes, et contraire, ritage de pays, si l'e et Tcheou pire, n'es

ne laissa pas d'avoir des disciples ; il fit lui-même graver son épitaphe en ces mots : « Buvez, mangez, divertissez-vous en cette vie ; après la mort, plus de joie. » Toutes les personnes raisonnables ont toujours regardé cette infâme école comme un troupeau de pourceaux. Seroit-il possible qu'en Chine il se trouvât de ces sortes de gens ? Kong-tzé dit : « Qui ne prévoit pas les choses de loin est proche de son malheur. » Dans le livre *Chi* nous lisons : « Un génie de peu d'étendue donne matière à la satire. » Ne voyons-nous pas que plus un homme est habile, plus aussi portera-t-il loin ses vues, et que plus un autre est ignorant, plus ses vues sont courtes ?

Pourquoi les hommes de tous les états pensent-ils à l'avenir ? pourquoi chacun prend-il ses mesures ? Le laboureur cultive et sème au printemps dans le dessein de recueillir en automne. L'arbre de pin, dit-on, ne porte des fruits qu'au bout de cent ans ; cependant il se trouve des gens qui plantent des pins. N'est-ce pas ce qui fait dire que les aïeux plantent, et que les neveux cueillent les fruits ? Le marchand court les mers dans l'espérance de s'enrichir et de revenir passer une heureuse vieillesse dans sa patrie ; l'artisan travaille sans cesse pour gagner sa subsistance ; l'homme de lettres étudie dès le bas âge pour se rendre capable de servir l'état et son prince. Est-ce donc là ne s'occuper que des choses présentes, et de ce qu'on a devant les yeux ? Au contraire, si l'on a vu des enfants dissiper l'héritage de leurs pères, si Yu-kong désola son pays, si l'empereur Kie, de la dynastie des *Hia*, et Tcheou, de celle des *Yn*, perdirent l'empire, n'est-ce pas pour avoir été trop attachés

au présent, et pour avoir négligé l'avenir?

Le L. Vous raisonnez juste, Monsieur; mais, dans la conduite que nous tenons en ce monde, quelque loin que nous portions nos vues, elles ne vont point au-delà de cette vie, et s'embarasser à présent de ce qui arrivera après la mort, cela paroît inutile.

Le D. Kong-tzé a écrit le *Tchung-tsiou*; Tchétzé, son petit-fils, a écrit le *Tchong-yong*. Ces deux grands hommes ont porté leurs vues sur tous les siècles à venir: ils ont percé jusqu'à la postérité la plus reculée; et cela ne paroît blâmable à personne; et nous, que nous pensions à nous-mêmes, que nous portions nos vues seulement à ce qui arrivera après notre mort, cela vous paroît déraisonnable! Les jeunes gens prennent leurs mesures pour la vieillesse; ils ne savent point s'ils y parviendront jamais: on ne trouve point cela hors de propos; et nous, que nous prenions des mesures pour les suites de la mort, et peut-être demain serons-nous dans le cas; vous le trouvez mauvais! Vous êtes marié, Monsieur; par quel motif voulez-vous avoir des enfants?

Le L. Je veux que mes enfants prennent soin de mon tombeau, et qu'ils rendent aux cendres de leur père les honneurs qui leur sont dus.

Le D. Oui; mais cela même, n'est-ce pas penser à ce qui arrivera après votre mort? L'homme, en mourant, laisse deux parties de lui-même: son ame, qui est un esprit incorruptible, et son corps, qui est une matière sujette à la pourriture. Vous, Monsieur, vous pourvoyez à ce qui regarde le corps, et moi je crois devoir pourvoir à ce qui regarde l'ame: comment suis-je en cela répréhensible?

Le L. Dans la pratique de la vertu, l'homme

sage ne fait
à ce qu'il p
soin de par

Le D. Ce
dre après la
Rien en cet
biens et les
bres de bie
qu'on y fas
autrefois co
troupe de c
conditions
que jouent
un roi, un
teur, une p
qu'une fict
dont ils son
vantages et
touchent p
masque, et
théâtre ne
voir un per
heur d'en
faire celui
le nom du
entrer dans
médie; cel
Voyez les
pas d'eux d
remplir, vo
vie s'étendr
siècle, com
un seul jou
sont propre
n'en somm

sage ne fait attention ni à ce qu'il peut gagner ni à ce qu'il peut perdre en cette vie. Qu'est-il besoin de parler de gain et de perte après la mort ?

Le D. Ce que nous avons à espérer ou à craindre après la mort est d'une extrême conséquence. Rien en cette vie ne peut lui être comparé. Les biens et les maux d'ici-bas ne sont que des ombres de biens et de maux : ils méritent à peine qu'on y fasse attention ou qu'on en parle. J'ai oui autrefois comparer les hommes sur la terre à une troupe de comédiens sur un théâtre; les différentes conditions des hommes sont les différents rôles que jouent les comédiens. On voit sur la scène un roi, un esclave, un général d'armée, un docteur, une princesse, une suivante : tout cela n'est qu'une fiction de quelques heures; les habits dont ils sont revêtus ne sont qu'un jeu; les désavantages et les déplaisirs qui leur arrivent ne les touchent point; la pièce finie, chacun quitte le masque, et tout s'évanouit. Ainsi l'homme de théâtre ne regarde pas comme une fortune d'avoir un personnage relevé, ni comme un malheur d'en avoir un bas; il ne pense qu'à bien faire celui dont il est chargé. Ne parût-il que sous le nom du dernier valet, il s'applique à bien entrer dans l'idée du maître qui fait jouer la comédie; cela lui suffit.

Voyez les hommes sur la terre. Il ne dépend pas d'eux d'y choisir leurs conditions : les bien remplir, voilà ce qui les regarde. Quand notre vie s'étendrait à un siècle entier, qu'est-ce qu'un siècle, comparé à l'éternité future? Ce n'est pas un seul jour d'hiver. Les biens de ce monde ne sont proprement que des biens empruntés; nous n'en sommes pas les véritables maîtres : Pourquoi

faire consister son bonheur à les accumuler ? pourquoi se chagriner quand on les perd ? Tous, grands et petits, nous naissons tout nus ; nous retournons tout nus au tombeau. Qu'un riche laisse ses coffres pleins d'or et d'argent , il n'emportera pas une obole. A quoi bon s'attacher à ce qu'on doit abandonner ? Les fausses lueurs de cette vie , une fois passées , le pur et vrai jour de l'éternité commencera , et tous alors paroîtront dans l'état d'humiliation ou de gloire convenable à chacun. Prendre les biens et les maux présents pour de vrais maux et de vrais biens , c'est imiter un homme grossier qui , voyant représenter une comédie , regarderoit un roi de théâtre comme un véritable roi , et comme un véritable esclave celui qui en fait le personnage.

Tous les hommes ne sont pas capables d'une égale pureté d'intention : il y a en cela du plus ou du moins parfait. Ceux qui ont à instruire le public proposent d'abord les premiers pas qu'il faut faire pour aller à la vertu ; ils détaillent ensuite les divers degrés de perfection : on commence par ébaucher , ensuite on polit. Les médecins ne sont que pour les malades : ceux qui se portent bien n'en ont pas besoin. Le sage , de lui-même , a des lumières ; certains enseignements ne sont nécessaires qu'au peuple : on doit s'accommoder à sa faiblesse. Kong-tzé , étant allé dans le royaume Ouei , à la vue d'une nombreuse populace , fit entendre qu'il falloit d'abord la rendre contente , et ensuite qu'on pourroit l'instruire. Ce grand philosophe ignoroit-il de quelle importance est l'instruction ? Mais le peuple est tel qu'on ne peut l'engager au bien qu'en lui proposant des avantages.

Il y a tro
e premier
dis et la cra
e milieu ,
ous ses bie
e désir de f
prétend-on
donc emple
populace a
comment vi
écompense
re ? Quand
entions ,
n tailleur ,
mais comm
l'on n'emp
t passe ; le
e dessein d
ne content
ulgaire , av
eroit nulle
n ne daign
ue je ton
enfer ; que
onheur du
n se rend
ersuader qu
rasser la
orrigé de s
ctionner , e
as là ce q
onnent le
ne les bon
our la vert
On a vu

Il y a trois divers motifs de pratiquer la vertu : le premier et le plus bas est l'espérance du paradis et la crainte de l'enfer ; le second , qui tient le milieu , est la reconnoissance envers Dieu pour tous ses bienfaits ; le troisième et le plus haut est le désir de faire sa volonté et de lui plaire. Que prétend-on en prêchant ? c'est de persuader. Il faut donc employer les motifs les plus persuasifs. Une populace accoutumée à n'agir que par intérêt , comment vivra-t-elle si on ne lui propose pas des récompenses à espérer , et des châtimens à craindre ? Quand on est une fois parvenu à épurer ses intentions , les motifs les plus bas n'ont plus lieu. Un tailleur , pour coudre un habit , se sert de fil ; mais comment le fil pénétreroit-il dans l'étoffe , si l'on n'employoit pas l'aiguille ? L'aiguille perce et passe ; le fil reste , et l'habit est cousu. Dans le dessein d'engager les hommes au bien , si je ne contentois d'étaler la beauté de la vertu , le vulgaire , aveuglé par les diverses passions , n'y seroit nullement sensible : je parlerois en vain ; on ne daigneroit pas même m'écouter. Mais que je tonne ; que j'annonce les supplices de l'enfer ; que , d'un air plus doux , je décrive le bonheur du paradis ; aussitôt on prête l'oreille , on se rend attentif , et peu à peu on se laisse persuader qu'il faut enfin quitter le vice , et embrasser la vertu. Cette résolution prise , on se corrige de ses défauts , on ne pense qu'à se perfectionner , et à persévérer jusqu'à la mort. N'est-ce pas là ce qui fait dire que les méchants abandonnent le vice par la crainte des châtimens , et que les bons ne s'y engagent point par amour pour la vertu ?

On a vu autrefois dans mon pays , un saint

homme nommé *François*, qui fonda un ordre d'une règle fort austère, et dont le caractère est la pauvreté. Cet ordre est aujourd'hui très étendu, et rempli de parfaits religieux. Un des premiers disciples de *François*, appelé *Junipère*, brilloit parmi les autres : c'étoit un homme d'une sagesse profonde, qui chaque jour avançoit dans la vertu. Le démon, chagrin et jaloux des progrès de ce religieux, résolut de les arrêter. On raconte qu'il se transforma en ange de lumière, et que durant la nuit, il parut tout éclatant de gloire dans la cellule de *François*, en lui disant : C'est un ange qui te parle; *Junipère* est véritablement vertueux, mais enfin il n'entrera jamais dans le ciel; il sera damné : tel est le terrible et immuable jugement de Dieu. Après ce peu de paroles, il disparut. *François* épouvanté, triste et morne, n'osoit s'ouvrir à personne sur cette vision; il étoit inconsolable sur le funeste sort de son disciple, et toutes les fois qu'il le voyoit, il ne pouvoit retenir ses larmes. *Junipère* le remarqua, et soupçonna quelque chose. Après s'être préparé pour le jeûne et l'oraison, il interrogea son maître : Je tâche, dit-il, mon père, de garder exactement la règle; je sers Dieu de mon mieux, c'est un effet du bonheur que j'ai d'être à votre école; cependant je m'aperçois depuis quelque temps que vous ne me regardez plus du même œil. Pourquoi pleurez-vous aussitôt que vous me voyez? *François* ne voulut pas d'abord parler. *Junipère* le pressa diverses fois. Enfin, il lui découvrit tout. Alors le saint religieux, d'un air tranquille, dit : Dieu est le grand Maître; mais c'est aussi un bon père; jamais il ne nous abandonne, mais nous pouvons l'abandonner; c'est à nous à implorer son secours,

pour éviter
ceux qui la
servir. Cett
portèrent t
François; i
tant de ver
ser! Non,

Les perso
saut au par
peines de l
en cela mên
vertu. Com
C'est un lie
blés les bo
ombre pris
chants. Ceu
dans le bien
Ceux qui to
mal, et ils r
souhaitions

pour ne plu
l'être réunis
et pour jama
que cette ma
motif peu co
de lettres qu
pas fait là-d

Le L. Dir
yucose, com
a-t-il?

Le D. La
débitent que
e prêche la
ours sur la
paroles. Ce

pour éviter cet enfer qui ne sera jamais pour ceux qui tâchent véritablement de l'aimer et de le servir. Cette réponse, et l'air dont elle fut faite, portèrent tout-à-coup la lumière dans l'esprit de François ; il s'écria : « Ah ! j'ai été trompé ! Quoi ! tant de vertus, tant de sagesse aboutiroient à l'enfer ! Non , le ciel en sera la récompense.

Les personnes d'une haute spiritualité , en pensant au paradis ou à l'enfer , s'arrêtent peu aux peines de l'un et aux joies de l'autre : ils n'ont, en cela même , communément en vue que la seule vertu. Comment cela ? Qu'est-ce que le paradis ? C'est un lieu brillant de gloire , où sont rassemblés les bons. Qu'est-ce que l'enfer ? C'est une sombre prison où sont renfermés tous les méchants. Ceux qui montent au ciel sont confirmés dans le bien ; ils ne peuvent plus devenir mauvais. Ceux qui tombent en enfer s'endurcissent dans le mal , et ils ne deviendront jamais bons. Que nous souhaitions d'être ainsi confirmés dans le bien , pour ne plus devenir mauvais ; que nous désirions d'être réunis pour toujours avec les gens de bien , et pour jamais séparés des méchants , qui peut dire que cette manière de gagner ou de perdre soit un motif peu conforme à la saine doctrine ? Les gens de lettres qui rejettent le paradis et l'enfer n'ont pas fait là-dessus un examen suffisant.

Le L. Dire tout cela , ou prêcher la métempsychose , comme font les sotistes , quelle différence a-t-il ?

Le D. La différence est entière. Les sotistes ne débitent que de vaines imaginations : pour moi , je prêche la vraie et solide raison. Tous leurs discours sur la métempsychose n'aboutissent qu'à des paroles. Ce que je dis d'un paradis et d'un enfer

est un motif pressant de se donner au bien. N'y a-t-il là aucune différence ? De plus , ceux qui sont solidement vertueux , quand il n'y auroit ni paradis ni enfer , quand ils n'y gagneroient que d'être béat et de plaire à Dieu , ne se relâcheroient point pour cela. L'un et l'autre étant très réels , se relâcheront-ils ?

Le L. La vertu a sans doute ses récompenses et le vice ses châtimens. Mais tout cela , dit-on n'est que pour cette vie , ou bien , si dans cette vie un homme n'est pas puni lui-même , ses descendants le sont pour lui ; pourquoi donc parler d'enfer et de paradis ?

Le D. Les récompenses de cette vie sont trop peu de chose : elles ne suffisent pas pour remplir les desirs du cœur humain ; elles ne répondent point au mérite des vrais sages ; elles ne manifestent point assez la bonté du *Chang-ti*. Les plus hautes dignités d'un empire , l'empire lui-même du monde entier est-il un prix digne de la vertu. L'homme vertueux , sans agir uniquement en vue des récompenses , ne manquera pas d'être pleinement récompensé par la main du *Chang-ti*. Lorsque qu'un prince a revêtu quelqu'un de ses sujets de certains titres d'honneur , il ne va pas plus loin son pouvoir a des bornes. Le *Chang-ti* dans ses bienfaits s'arrête-t-il ainsi ?

Parmi les hommes bons et mauvais , il s'en trouve qui n'ont point de postérité. Qui donc recevra pour eux la récompense de leurs vertus , le châtiment de leurs vices ? Un tel est un tel et ses enfants sont ses enfants , et sont-ce les enfants qui est juste de punir ou de récompenser pour le bien ou le mal qu'a fait leur père ? Puisque Dieu a la puissance de récompenser la vertu et de punir

vice , pour
que sur les
Que si Dieu
pourquoi l
sants ? Les
vertus : con
nis ? Faudra
sants des en
un homme
débauchés ;
rité de réco
postérité : y
aurez été u
tra dans la
mérité de pu
endants. O
princes , ma
pas toujours
pères crimin
ne penser qu
les hommes
ser tout l'or
que la justice
que celle des
soi-même.

Le L. Vou
l'enfer ; com

Le D. Et v
qu'il n'y ait n
assurer qu'il
oublié ce que
et qui raison
pour croire l
qui présente
que ce qu'il

vice, pourquoi cette puissance ne s'étendrait-elle que sur les enfants, et non pas sur leurs pères? Que si Dieu peut punir et récompenser les pères, pourquoi les laisserait-il pour atteindre les enfants? Les enfants eux-mêmes ont des vices ou des vertus : comment seront-ils récompensés ou punis? Faudra-t-il encore attendre pour cela les enfants des enfants? Vous, Monsieur, vous aurez été un homme de bien, vos descendants seront des débauchés ; et tout ce que vos vertus auront mérité de récompenses sera donné à cette indigne postérité : y a-t-il là de la justice? Ou bien, vous aurez été un homme déréglé, votre postérité vivra dans la vertu ; et tout ce que vos vices auront mérité de punitions tombera sur ces vertueux descendants. Ou est l'équité? Non seulement les bons princes, mais même les plus mauvais, ne portent pas toujours leur vengeance sur les enfants des pères criminels ; et Dieu négligerait les pères pour ne penser qu'aux enfants ! Récompenser ou punir les hommes les uns pour les autres, c'est renverser tout l'ordre de l'univers, c'est donner à croire que la justice du *Chang-ti* n'est pas si bien réglée que celle des hommes. Chacun doit répondre pour soi-même.

Le L. Vous n'avez jamais vu ni le paradis ni l'enfer ; comment pouvoir assurer qu'ils existent?

Le D. Et vous, Monsieur, vous n'avez jamais vu qu'il n'y ait ni paradis ni enfer. Comment pouvoir assurer qu'il n'y en a point? Avez-vous donc oublié ce que j'ai dit ci-devant? L'homme instruit et qui raisonne ne se règle point sur ses sens pour croire la vérité des choses. Ce que la raison lui présente a bien plus de force sur son esprit, que ce qu'il voit de ses yeux. Nos sens sont

toujours sujets à errer. La raison est un guide sûr.

Le L. Je souhaiterois, Monsieur, vous entendre expliquer cet article plus en détail.

Le D. En premier lieu, tout ce qui est a une fin où il tend. Lorsqu'une chose est parvenue à sa fin, elle s'y arrête et ne se porte point au-delà. L'homme, comme les autres créatures, a un terme qui doit le fixer. A voir l'étendue de ses desirs, on juge aisément que rien au monde n'est capable de les remplir : sa fin n'est donc pas en cette vie. Mais si elle n'est pas dans cette vie, il faut qu'elle soit dans la vie future. L'homme ne désire rien moins qu'une félicité parfaite. La parfaite félicité, voilà le paradis. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés là, nous souhaitons toujours. Le souverain bonheur renferme en soi l'éternité. Notre vie, quand même on voudroit donner croyance à tout ce qui se dit des trois empereurs, le ciel, la terre et l'homme, de ce fameux *Lao-pong*, du royaume *Tchou*, de tous ces anciens mortels qu'on appelle du nom de cette espèce d'arbre qui dure mille ans; notre vie, dis-je, n'est point éternelle. Tout ce que nous possédons est donc défectueux. N'est-ce pas ce qui fait dire : « En ce monde, point de bonheur parfait. » Il y a donc quelque chose de plus désirable. Dans le ciel on ne désire rien; tous les vœux sont remplis, l'homme est entièrement satisfait.

En second lieu, les desirs de l'homme vont jusqu'à connoître une vérité sans bornes, et à aimer un bien infini. Le bien, le vrai ici-bas, tout est fini, tout est borné. Ce n'est donc point ici-bas que nos desirs peuvent être accomplis. Les inclinations naturelles, c'est Dieu qui les donne;

seroit-ce
l'homme ?
et c'est da

En troisi
derécomp
pas en être
vertueux re
Le péché es
est extrême
blés ne répo
d'enfer, le p
puni. Dieu
il est parfai
et il ne sau
la vertu con

En quatr
ngements :
vice sera sû
ce monde le
des plaisirs
misère et da
donc après
l'homme de
maux le mé
pas, comme

Le L. On
compensée

Le D. Si
punitions et
future, l'ho
vie future,
ment il y a u
droit que pl
que le péché
ou quelque

seroit-ce en vain qu'il auroit donné celles-là à l'homme ? non sans doute. Il veut les satisfaire, et c'est dans le ciel qu'il les satisfera.

En troisième lieu, la vertu n'a point en ce monde de récompense digne d'elle. L'univers entier ne peut pas en être le prix. S'il n'y a point de paradis, le vertueux restera sans être dignement récompensé. Le péché est un outrage fait au *Chang-ti*; sa grièveté est extrême. Tous les supplices de ce monde rassemblés ne répondent point à sa malice. S'il n'y a point d'enfer, le pécheur restera donc sans être justement puni. Dieu tient entre ses mains tous les mortels, et il est parfaitement instruit de toutes leurs actions, et il ne sauroit pas punir le vice et récompenser la vertu comme il convient ? qui peut le penser ?

En quatrième lieu, Dieu est impartial dans ses jugements : il récompense sûrement la vertu ; le vice sera sûrement puni. Cependant on voit dans ce monde le vicieux dans l'abondance, au milieu des plaisirs. On voit le vertueux languir dans la misère et dans les souffrances. Le juste juge attend donc après la mort. Alors il comblera de bonheur l'homme de bien dans le ciel ; il accablera de maux le méchant dans les enfers. Si cela n'étoit pas, comment seroit-il connoître son équité ?

Le L. On voit souvent dès cette vie la vertu récompensée et le vice puni.

Le D. Si Dieu réservait absolument toutes les punitions et toutes les récompenses pour la vie future, l'homme grossier, peu instruit de cette vie future, pourroit peut-être douter si véritablement il y a un maître dans le ciel, et il n'en deviendroit que plus osé à se livrer au crime. Au lieu que le pécheur criminel, éprouvant une famine ou quelque autre calamité, se regarde comme

puni pour le passé et comme averti pour l'avenir ; tandis que l'homme de bien , voyant dès ce monde sa vertu récompensée , se sait bon gré de ce qu'il a déjà fait , et s'anime à en faire encore davantage.

Dieu sans doute est infiniment juste. Il ne laissera aucun bien sans récompense , ni aucun mal sans châtement. L'homme qui pratique la vertu , et qui y persévère , sera élevé dans le ciel pour y jouir d'un bonheur éternel. L'homme qui s'abandonne au vice et qui meurt sans conversion , sera précipité dans les enfers pour y subir un éternel malheur. Que si l'on voit quelquefois le juste dans les souffrances , c'est que sa justice même n'est pas sans imperfection ; que Dieu le châtie en cette vie , afin qu'après la mort , se trouvant parfaitement épuré , il entre dans la joie qui lui est préparée. Si l'on voit le vicieux prospérer , c'est qu'au milieu même de ses vices , il laisse échapper quelques petits traits de vertu que Dieu récompense sur la terre , pour qu'en sortant de ce monde , n'ayant plus que ses crimes , il soit jeté dans l'abîme qu'il s'est creusé. Les biens , les maux , tant de cette vie que de la vie future , nous viennent tous de Dieu ; c'est Dieu qui gouverne tout , et nous dépendons absolument de lui.

Le L. Nos lettrés chinois s'en tiennent à ce que le sage a enseigné. Ce sage s'explique dans nos livres classiques. Nos livres , quelque attention qu'on y apporte , ne parlent ni d'enfer , ni de paradis. Quoi donc ! le sage a-t-il ignoré cette doctrine , ou bien a-t-il voulu nous la cacher ?

Le D. Le sage , dans ses documents , consultant la portée des gens du siècle , n'a peut-être pas tout dit. Peut-être a-t-il dit bien des choses qui n'ont

pas été écrites
perdus. Pe
les ont-ils s
er différent
Il n'y a pas
clure que t
Les lettrés
la doctrine c
pas qui la c
plait, le sen
ils compose
quelle est le

On lit ces
ouang est c
phant. Que
à côté du T
a un sage.
Dans le chap
a ôté l'em
d'illustres c
le ciel ! M
la Ti , n'est
paradis ?

Le L. Sur
ages ont en
belices pour
gens de bien
aucun vestige

Le D. Il y
l'un se concl
pour tous les
Tcheou-kong
mille des Yn
rai que Kie
enfes. Leur c

pas été écrites, et dont les monuments se sont perdus. Peut-être même les écrivains, peu fidèles, les ont-ils supprimés. De plus, les mêmes choses, en différents temps, ont des expressions différentes. Il n'y a pas telle expression; on ne doit pas conclure que telle chose n'y est pas quant au sens. Les lettrés d'aujourd'hui s'en tiennent-ils bien à la doctrine des anciens livres? Combien n'y en a-t-il pas qui la combattent? La beauté des termes leur plaît, le sens qu'ils renferment ne les touche point. Ils composent des discours fort élégants; mais quelle est leur conduite?

On lit ces paroles dans le livre *Chi*: « *Ouen-ouang* est dans le ciel; il y est glorieux et triomphant. *Ouen-ouang* monte et descend; il est placé à côté du *Ti*. » On y lit encore: « Chaque dynastie a un sage. Les trois sages sont dans le ciel. » Dans le chapitre *Tchao-kao*, il est dit: « Le ciel a ôté l'empire à la famille des *Yn*. Combien d'illustres empereurs de cette famille sont dans le ciel! » Mais être dans le ciel, être placé à côté du *Ti*, n'est-ce pas ce que j'entends par le mot paradis?

Le *L*. Sur ces paroles du livre *Chi*, nos anciens sages ont en effet reconnu qu'il y avoit un lieu de délices pour être après la mort la demeure des gens de bien; mais pour l'enfer on n'en trouve aucun vestige dans nos écritures.

Le *D*. Il y a un paradis, il y a donc un enfer. L'un se conclut de l'autre, et la même raison vaut pour tous les deux. S'il est vrai que *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong* et les illustres empereurs de la famille des *Yn* soient dans le ciel, il n'est pas moins vrai que *Kie*, *Tcheou* et *Tao-tché* sont dans les enfers. Leur conduite en cette vie ayant été si dif-

férente, ils doivent avoir été traités tout différemment en l'autre vie. Voilà ce que la raison dicte, et qui ne souffre aucun doute. N'est-ce pas pour cela qu'à la mort le vertueux est tranquille ? Il n'a pas le moindre sujet de trouble, tandis que le vicieux tremble : quel repentir ! quelle amertume ! Ce moment est pour lui le comble de l'infortune !

S'autoriser du silence des livres classiques sur ce point pour le nier, c'est errer grossièrement. La maxime des écoles d'Europe est celle-ci : « Ce qu'on trouve dans un auteur de marque est » une preuve ; mais ce n'est rien prouver que de » dire qu'on ne l'y trouve pas. » Il est écrit dans nos livres sacrés, que Dieu au commencement du monde créa un homme appelé *Adam* et une femme nommée *Eve*, pour être les premiers ancêtres du genre humain. Il n'y est point parlé de vos deux empereurs *Fo-hi* et *Ching-nong*. Sur cela nous pouvons assurer qu'il y a eu un *Adam* et une *Eve* ; mais nous ne pouvons pas dire qu'il n'y ait jamais eu de *Ching-nong* ni de *Fo-hi*. De même, après avoir lu les livres chinois, on sait que *Fo-hi* et *Ching-nong* ont régné en Chine ; mais comment assurer qu'*Adam* et *Eve* ne sont pas nos premiers ancêtres ? L'histoire de l'empereur *Yn* ne dit pas un mot de l'Europe ; est-ce là une raison de croire qu'il n'y ait point d'Europe ? Ainsi, quoique les livres de Chine n'expliquent pas clairement la doctrine du paradis et de l'enfer, on ne doit pas conclure qu'il faille rejeter cette doctrine.

Le L. Les bons auront donc le paradis pour récompense, et les méchants, l'enfer pour punition ; mais s'il se trouvoit un homme qui ne fût ni bon ni mauvais, que deviendrait-il après la mort ?

Le D. Il

les mauvais
qu'il est ma
qu'il est bo
trouver ne
grés de bon
peuvent être
homme n'e
pas mort, i
qu'il ne soi

Le L. Q

et ensuite b
et ensuite n
à ces deux h

Le D. Di

met des bon
la vertu ; à l
a passé une
change tout
c'est un reb
sés sont co
temps vécu
bon, et me
ses fautes, e

Le L. Le

restent donc

Le D. Le

qu'un péché
repentir es
une sincère
Dieu, Dieu
ses péchés,
ciel ; mais s
aussi vive q
tence ne rep

Le D. Il n'y a point de milieu entre les bons et les mauvais. Un homme n'est pas bon, dès-lors qu'il est mauvais; il n'est pas mauvais, dès-lors qu'il est bon. Tout le milieu qu'on pourroit y trouver ne consiste que dans les différents degrés de bonté et de malice. La malice et la bonté peuvent être comparées à la vie et à la mort. Un homme n'est pas vivant, il est donc mort; il n'est pas mort, il est donc vivant. On ne peut pas dire qu'il ne soit ni vivant ni mort.

Le L. Qu'un homme ait d'abord été méchant et ensuite bon; qu'un autre ait d'abord été bon et ensuite méchant, qu'arrivera-t-il après la mort à ces deux hommes?

Le D. Dieu est le père de tous les mortels; il met des bornes à notre vie pour nous engager à la vertu; à la mort il arrête notre sort. Un homme a passé une partie de ses jours dans le bien, il change tout-à-coup, devient mauvais, et meurt: c'est un rebelle digne de l'enfer; ses mérites passés sont comptés pour rien. Un autre a longtemps vécu dans le mal, il se repent, devient bon, et meurt: Dieu en a pitié, il lui pardonne ses fautes, et le récompense d'un bonheur éternel.

Le L. Les crimes précédents de cet homme restent donc sans punition?

Le D. Les saintes Ecritures nous apprennent qu'un pécheur revenu de ses égarements, si son repentir est bien vif, ou qu'il fasse sur la terre une sincère pénitence pour satisfaire la justice de Dieu, Dieu lui remet entièrement la peine due à ses péchés, et à la mort il est transporté dans le ciel; mais si sa douleur, quoique vraie, n'est pas aussi vive qu'elle pourroit l'être, et que sa pénitence ne réponde pas au mal qu'il a fait, il y a

dans l'autre vie un lieu séparé, où, durant un certain temps, il faut qu'il achève la mesure des châtimens qu'il n'a pas remplie durant sa vie; une ame enfin, épurée, est reçue dans le séjour de la gloire, voilà la règle.

Le L. Cette règle me paroît fort juste; mais nous trouvons dans les livres de nos anciens ces paroles: A quoi bon croire un paradis, un enfer? S'il y a un enfer, c'est pour le déréglé; s'il y a un paradis, c'est pour le sage. Soyons sages, cela suffit. Ce raisonnement est assez bon.

Le D. Voilà un très mauvais raisonnement. Pourquoi? Il y a sans doute un paradis, et ce paradis est pour le sage. Mais ne croire ni paradis ni enfer, c'est n'être point sage.

Le L. Comment donc?

Le D. Ne point croire qu'il y ait un *Chang-ti*, est-ce être sage ou non?

Le L. Non sans doute. Ne lit-on pas dans le livre *Chi*: « Ouén-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs. Il étoit extrêmement pieux: il vouloit plaire au *Chang-ti*. » Qui peut donner le nom de sage à un homme qui ne croit point qu'il y a un *Chang-ti*?

Le D. Ne point croire que le *Chang-ti* soit infiniment bon et souverainement juste, est-ce être sage ou non?

Le L. Non assurément. Le *Chang-ti* est la source de toute bonté; il est le souverain maître, le juste juge. Comment appeler sage un homme qui ne croit point que le *Chang-ti* soit infiniment bon et souverainement juste?

Le D. La véritable charité fait aimer les bons et tout ensemble haïr les méchants. Si Dieu n'a pas un paradis pour récompenser le bien, comment

peut-on d
enfer pour
qu'il hait
compenser
vice et à l
doit pas à
le vertueu
dans les en
équitable
fuser à Di
doctrine s
Chine dan
suivie par
depuis l'O
Nos divine
fort claire
n'être poin

Le L. J.
drois bien
tion detail

Le D. C.
Nos saints
généraux
l'enfer. P
chose par
vie? mais
de cette vi
les tourme
éternels. L
peines dan
un froid
une faim
une horro
une jalou
honte, un
pelant le t

peut-on dire qu'il aime les bons ? S'il n'a pas un enfer pour punir le mal , comment peut-on dire qu'il hait les méchants ? Les punitions et les récompenses de cette vie ne répondent point au vice et à la vertu. Si Dieu, après la mort, ne rendoit pas à chacun selon ses œuvres, en plaçant le vertueux dans le ciel, en précipitant le vicieux dans les enfers, seroit-il un juge souverainement équitable ? Refuser de croire cet article, c'est refuser à Dieu les attributs de bon et de juste. Cette doctrine sur le paradis et sur l'enfer est reçue en Chine dans les sectes de Fo et de Lao. Elle est suivie par les lettrés habiles, et tous les royaumes, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, la professent. Nos divines Ecritures l'enseignent ; j'en ai prouvé fort clairement la vérité. Ne pas s'y rendre, c'est n'être point sage.

Le L. Je m'y rends, je la crois ; mais je voudrois bien que vous m'en donnassiez une explication détaillée.

Le D. Ce que vous me demandez n'est pas aisé. Nos saints livres ne parlent là-dessus qu'en termes généraux : ils n'entrent dans aucun détail sur l'enfer. Peut-être pourroit-on en dire quelque chose par comparaison avec les maux de cette vie ? mais qui peut décrire le paradis ? Les maux de cette vie ont des intervalles : ils ont une fin ; les tourments de l'enfer sont continuels, ils sont éternels. Les docteurs distinguent deux sortes de peines dans les enfers ; les extérieures : un chaud, un froid excessifs ; une puanteur insupportable, une faim, une soif extrêmes ; les intérieures : une horreur abominable à la vue des démons, une jalousie cruelle du bonheur des élus, une honte, un regret désespérant et inutile en rappelant le temps passé.

Parmi les supplices des damnés , le plus grand est leur chagrin sur la perte qu'ils ont faite. Dans cette accablante pensée , ils s'écrient sans cesse, les larmes aux yeux : Ah ! malheureux , pour un plaisir d'un moment , nous avons perdu un bonheur éternel , et nous nous sommes précipités dans l'abîme de tous les malheurs ! Ils voudroient bien à présent pouvoir effacer leurs crimes , pour en faire cesser la punition ; mais il n'est plus temps : ils souhaitent la mort pour finir leurs supplices ; mais ils vivront malgré eux , et souffriront éternellement. Le temps de la pénitence est passé ; Dieu , par une juste vengeance , accable de douleurs ces criminels , et les conserve toujours pour les faire toujours souffrir. Pour éviter après la mort des tourments si terribles , il faut les méditer durant la vie : leur méditation est un frein contre le vice , et qui sait se défendre du vice n'a pas à craindre ces tourments.

Si la vue des peines de l'enfer n'est pas capable d'émouvoir , il faut recourir au bonheur que nous avons à espérer dans le ciel. Les saintes Ecritures , parlant du paradis , s'expriment ainsi : « L'œil n'a point vu , l'oreille n'a point entendu , l'homme ne peut pas comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment ; » d'où l'on doit conclure que le paradis est l'assemblage de tous les biens , et l'éloignement de tous les maux. Nous pouvons prendre quelque légère idée de ce beau séjour de la vie future , en faisant attention à ce que nous avons dès cette vie devant les yeux , le ciel , la terre , la beauté de tant de créatures ; combien d'objets dignes de notre admiration ! Raisonnablement. Toutes ces choses sont sorties de la main de Dieu pour l'usage de tous les hommes , et

même pour méchants au ces bienfaits à l'égard de fera-t-il en l'tend comble règne un pitude d'éte brille consta et de nuit ; sion de triste un sujet de la jeunesse d est éterneller Les mortels bonheur , en Les bienheurs ils s'en rassas alérés.

La mesure même pour bien qu'il a récompenses aucun lieu à que chacun posséder. A faut un habi plus petite , grand ont ce la jalousie ? L amis : ils so s'entr'aiment yeux sur les ment de joie noir en paro

même pour celui des animaux sans raison ; les méchants aussi bien que les bons jouissent de tous ces bienfaits. Si Dieu a d'abord été si magnifique à l'égard de tous les mortels en ce monde, que fera-t-il en l'autre pour les gens de bien qu'il prétend combler de bonheur ? Dans le paradis, il règne un perpétuel printemps ; point de vicissitude d'été brûlant, d'hiver glacé ; la lumière brille constamment, point d'alternative de jour et de nuit ; la joie est continuelle, aucune occasion de tristesse ; la tranquillité est parfaite, aucun sujet de crainte ; la beauté ne passe point, la jeunesse dure toujours, la vie est éternelle ; on est éternellement en la présence de Dieu même. Les mortels ne peuvent point comprendre ce bonheur, encore moins peuvent-ils l'exprimer. Les bienheureux sont à la source de tous les biens ; ils s'en rassasient sans cesse, sans cesse ils en sont aliérés.

La mesure du bonheur des saints n'est pas la même pour tous ; chacun est heureux suivant le bien qu'il a fait ; les mérites ont leurs degrés, les récompenses les ont aussi : il n'y a cependant aucun lieu à la jalousie. Comment cela ? c'est que chacun possède tout ce qu'il est capable de posséder. A un homme d'une grande taille, il faut un habit plus long ; à un autre d'une taille plus petite, un plus court suffit : le petit et le grand ont ce qu'ils veulent. D'où viendrait donc la jalousie ? Les saints sont tous collègues et parfaits amis : ils sont liés de la plus étroite union, ils s'entr'aident en frères : quand ils abaissent les yeux sur les supplices de l'enfer, quel redoublement de joie pour eux ? Le blanc mis à côté du noir en paroît bien davantage ; la lumière com-

parée aux ténèbres en est bien plus brillante.

La religion chrétienne instruit parfaitement les hommes sur ces vérités; mais les hommes ne comprennent bien que ce qu'ils ont devant les yeux : tout ce qu'ils ne voient pas leur paroît obscur. Qu'une femme enceinte soit mise en prison, et qu'elle accouche dans un cachot, son fils devenu grand ne connoît ni le soleil ni la lune; il ignore ce que c'est qu'une montagne, une rivière, le genre humain, l'univers; une grosse chandelle est son soleil : la prison et le peu de gens qu'il y voit sont pour lui le genre humain, tout l'univers; il n'imagine rien au-delà : ainsi ne ressentant point la dureté d'une prison, il y demeure sans peine, il ne pense point à en sortir. Mais que sa mère vienne à lui parler de la splendeur des astres, de la pompe des grands du monde, de l'étendue et des merveilles de la terre, de la beauté et de l'élévation du ciel, il comprendra bientôt qu'il n'a encore vu que quelques sombres rayons de lumière, que sa prison est étroite, sale et puante, qu'il est dur d'être dans les fers : et dès lors ne souhaitera-t-il pas d'aller loger dans la maison paternelle? ne pensera-t-il pas jour et nuit à se rendre libre, et à obtenir de vivre dans la joie, au milieu de ses parents et de leurs amis? Hélas! les gens du siècle, au lieu de s'animer d'une foi vive sur le paradis et l'enfer, croupissent dans des doutes perpétuels, ou se moquent de tout ce que nous leur en disons. Cela n'est-il pas déplorable?

Le L. J'en conviens, et je vois que presque tous ceux qui ne s'attachent pas aux rêveries des sectes de Fo et de Lao, vivent flottants et errants comme un troupeau sans berger : cette vie, toute

misérable c
instructions
tions d'une
avons une c
de prendre

Le D. Le
routes sont l
pas de guide
travers. Le
le faux a qu
de la derniè
En cherchar
tit au malh
extrémemen

~~~~~

La nature d  
Quelle est

Vous m'av  
père de tous  
juste que d  
l'ame de l'ho  
que cette vie  
faire beauco  
un paradis p  
firmé dans  
saints en la  
enfer pour l

misérable qu'elle est , voilà leur paradis. Vos instructions , Monsieur , sont les vraies instructions d'une bonne mère. Je comprends que nous avons une céleste patrie , je souhaite ardemment de prendre le chemin qui y conduit.

*Le D.* Le chemin droit est étroit : les funestes routes sont larges et sans embarras : on ne manque pas de guides mal instruits qui conduisent tout de travers. Le vrai peut être regardé comme faux ; le faux a quelquefois l'apparence du vrai : il est de la dernière importance de ne pas s'y tromper. En cherchant mal le souverain bonheur , on aboutit au malheur éternel. Il faut être en cette vie extrêmement sur ses gardes.

---

## VII. ENTRETIEN.

La nature de l'homme est bonne en elle-même.  
Quelle est la vraie étude de l'homme chrétien.

### LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous m'avez appris , Monsieur , que Dieu est le père de tous les mortels , et je ne vois rien de plus juste que de l'aimer. Vous m'avez montré que l'ame de l'homme est immortelle , et je comprends que cette vie étant si courte , on ne doit pas en faire beaucoup de cas. Je sais à présent qu'il y a un paradis pour les bons , et que le vertueux confirmé dans le bien sera éternellement avec les saints en la présence de Dieu. Je sais qu'il y a un enfer pour les méchants , et que là , le vicieux en-



durci dans le mal sera puni d'une éternité de supplices. Tout cela me détermine à prendre les vrais moyens de servir Dieu. Nos lettrés de Chine ont pour maxime que , suivre la nature , c'est pratiquer la vertu. Si la nature n'a rien que de bon , on ne se trompe pas en la suivant ; mais si elle a quelque chose de mauvais , ce n'est pas là un guide sûr : qu'en pensez-vous ?

*Le Doct. europ.* En lisant les livres des lettrés chinois , on trouve souvent les termes de nature , de passions ; mais on n'y voit rien de clair sur ces sujets. Dans une même école , il y a là-dessus cent opinions différentes. Avoir beaucoup de connoissances , et ne pas se connoître soi-même , c'est être vraiment ignorant. Pour savoir ce qu'il y a de bon dans la nature de l'homme , il faut auparavant définir ce que c'est que nature , ce que c'est que bon et mauvais. La nature d'une chose n'est autre que les propriétés qui constituent l'espèce de cette chose ; *propriétés*, donc tout ce qu'il y a d'étranger dans une chose n'est point sa nature ; *qui constituent*, donc tout ce qui ne constitue pas intrinsèquement une chose , n'est point sa nature ; *l'espèce*, donc où il y a même espèce , il y a même nature , et où l'espèce est différente , la nature l'est aussi. Les choses sont ou *substances* , et leur nature est substantielle ; ou *accidents* , et leur nature est accidentelle. Ce qui est digne d'amour , voilà le bien ; ce qui est digne de haine , voilà le mal. Après ces prémices , on peut établir ce qu'il y a de bon et de mauvais dans la nature de l'homme.

Les philosophes d'Europe définissent l'homme , *un être vivant , sensitif , capable de raisonner : vivant*, par là il est distingué des pierres , des métaux ;

*sensitif*, par les arbres ; *capable* des oiseaux ; disant que ne dit pas par là il est tout d'un rayon de l'œil ; il n'est ment. L'homme séquence ; ne paroît point instruit de ce qu'on dit qu'il est réduit à son autre chose l'homme.

Les qualités sensibles , sciences , la raison et la qualité. Ce n'est que l'homme. Ce n'est que l'homme et l'homme est pensé qu'il est. On lit dans est différent comment la nature de l'homme des bêtes est de raisons ; donc juger point cru de même chose pondre à ce ture de l'homme.

*sensitif*, par là il est distingué des plantes et des arbres : *capable de raisonner*, par là il est distingué des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons. En disant que l'homme est capable de raisonner, on ne dit pas qu'il soit clairvoyant, pénétrant, et par là il est distingué de l'ange : l'ange connoît tout d'un coup, et aussi promptement que va un rayon de lumière, ou que nous jetons un coup d'œil ; il n'a pas besoin d'employer le raisonnement. L'homme, d'un antécédent tire une conséquence ; de ce qui paroît, il conclut à ce qui ne paroît pas ; et de ce qu'il sait, il vient à être instruit de ce qu'il ne savoit pas : c'est pour cela qu'on dit qu'il est capable de raisonner. L'homme, réduit à son espèce propre, est distingué de toute autre chose. Voilà ce qu'on appelle la nature de l'homme.

Les qualités de l'homme, bonté, justice, politesse, science, suivent de ce qu'il est raisonnable ; la raison elle-même n'est que dans le genre de qualité. Ce ne peut point être là la nature de l'homme. On a disputé autrefois si la nature de l'homme étoit bonne ou mauvaise ; qui a jamais pensé qu'il y eût rien de mauvais dans la raison ? On lit dans le *Mong-tzé*, que la nature de l'homme est différente de celle du bœuf et du chien. Les commentateurs expliquent ainsi ces paroles. La nature de l'homme, disent-ils, est droite ; celle des bêtes est oblique. Or, il n'y a pas deux sortes de raisons ; la raison n'a rien d'oblique. On doit donc juger que les anciens philosophes n'ont point cru que la raison et la nature fussent la même chose. Après cette explication, je puis répondre à ce que vous souhaitez, savoir, si la nature de l'homme est bonne ou non.

Ce qui compose la nature de l'homme , aussi bien que les passions qui l'accompagnent , tout cela vient de Dieu , qui a commis la raison pour gouverner : ainsi toutes ces choses sont dignes d'amour , et en soi-même bonnes. Quant à l'usage qu'on en peut faire , cela dépend de nous ; nous pouvons aimer , nous pouvons haïr ; voilà matière à des actes tout opposés ; en agissant nous ne sommes déterminés forcément ni au mal ni au bien : voilà où paroissent nos passions. La nature , dans ce qu'elle fait , si elle n'est pas mal affectée , suit la raison , ne passe pas les bornes , et ne fait rien que de bien ; mais les passions sont le mobile de la nature , les passions sont toujours dangereuses , il ne faut point les suivre aveuglément , ni sans examiner si elles sont d'accord avec la raison. Un homme qui se porte bien a le goût réglé ; ce qui est doux , il le trouve doux ; ce qui est amer , il le trouve amer : s'il tombe malade , le doux , il le trouve amer , et l'amer lui paroît doux. Une nature dépravée dans ses passions est frappée irrégulièrement par les objets , et en reçoit des impressions mauvaises ; d'où il arrive que les actions sont pour la plupart déréglées. Cependant la nature de l'homme est bonne en soi , et rien ne doit empêcher de l'appeler bonne : il peut toujours connoître ce qu'il y a de mauvais en lui , et y remédier.

*Le L.* En Europe , on définit le bien , *ce qui est digne d'amour* : et le mal , *ce qui est digne de haine* : c'est là donner la vraie idée du bien et du mal. En Chine , certains docteurs disent : « Ce » qui produit le bien est bon , ce qui produit le » mal est mauvais ; « cela paroît revenir au même ; mais enfin , puisque la nature de l'homme est

bonne en soi

*Le D.* La  
peut faire le  
clure de là  
mal n'est pa  
tion du bien  
tion de la vi  
un criminel  
entre ses ma  
pourroit pa  
digne d'être  
comme bon  
le bien. N'é  
terminer so  
vertueux. I  
capable de  
grand bien  
est pas seul  
elle fait en  
ment à nou  
nous a créé  
sans nous.  
manque ; l  
pour qu'on  
sans raison  
et de mal.  
il est très c  
cela qu'il p  
un nom vic  
par la prati  
les inclina  
elles-même  
mes soient  
la vertu : la  
agissant pa

bonne en soi, d'où peut venir le mal qu'elle produit?

*Le D.* La nature de l'homme est telle qu'il peut faire le bien et le mal. On ne doit pas conclure de là que sa nature soit mauvaise en soi : le mal n'est pas un être réel, et n'est que la privation du bien, comme la mort n'est que la privation de la vie. Un juge peut condamner à mort un criminel, ce n'est pas à dire qu'il ait la mort entre ses mains. Un homme sur la terre, qui ne pourroit pas ne pas faire le bien, ne seroit pas digne d'être appelé bon, et l'on ne regarde point comme bon quiconque n'a pas l'intention de faire le bien. N'être pas contraint au bien, et s'y déterminer soi-même, voilà le vrai sage, voilà le vertueux. Dieu nous a donné une nature libre, capable de se déterminer : c'est pour nous un grand bienfait de sa part. Cette liberté ne nous est pas seulement utile à augmenter nos mérites, elle fait encore que nos mérites sont véritablement à nous : c'est ce qui fait dire que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous fait pas saints sans nous. Le but n'est pas planté pour qu'on le manque ; les mauvaises inclinations ne sont pas pour qu'on les suive. Les créatures inanimées ou sans raison sont de leur nature incapables de bien et de mal. La nature de l'homme est différente, il est très capable de l'un et de l'autre ; c'est pour cela qu'il peut mériter. Ses mérites ne sont point un nom vide : ce sont des mérites réels, acquis par la pratique des vertus. Quoique la nature et les inclinations de l'homme soient bonnes en elles-mêmes, il ne s'ensuit pas que tous les hommes soient bons. Celui-là seul est bon, qui a de la vertu : la vertu entée sur la nature, et la nature agissant par la vertu, voilà comme l'homme élève

et perfectionne ce qu'il a de bon naturellement.

*Le L.* La nature de l'homme a sans doute d'elle-même la vertu. Si cela n'étoit pas, comment pourroit-on dire qu'elle est bonne? Le sage, n'est-ce pas celui qui rentre dans les voies de la nature?

*Le D.* Si toute la sagesse consistoit à reprendre les voies de la nature, tous les hommes naîtroient sages : où seroit donc la différence que Kong-tzé met entre ceux qui naissent vertueux, et ceux qui doivent apprendre à étudier la vertu? Si la vertu n'étoit pas une chose que l'homme dût apprendre à acquérir, mais une simple correspondance à ce qu'il a de sa nature, son grand crime seroit de ne pas suivre ses inclinations naturelles; et en les suivant, quels grands mérites pourroit-il avoir? Il faut donc reconnoître deux sortes de bontés; la bonté de la nature que nous recevons, et la bonté de la vertu que nous acquérons. Le bien naturel, c'est Dieu qui nous le donne, nous n'avons en cela aucun mérite; notre mérite est tout entier dans le bien qui résulte des vertus que nous pratiquons. Un enfant aime sa mère, une bête en fait autant. Tout homme, qu'il ait de la charité ou non, est d'abord alarmé, s'il voit un petit enfant prêt à tomber dans un puits : ce sont là des effets de la bonté naturelle. Un homme sans charité et une bête sont néanmoins également destitués de vertu. La vertu consiste à faire ce qu'on connoît être bien : connoître le bien, et s'excuser de le faire sur ce qu'il est difficile, ou qu'on n'en a pas le loisir, ce n'est pas être vertueux.

On compare le cœur d'un enfant nouvellement né à un papier très blanc sur lequel rien n'a encore été écrit; on le compare aussi à une belle personne : une belle personne est aimable pour

sa beauté, l'a point ob  
personne so  
pourse revê  
à ce trait  
nature de l'  
en elle-mêm  
quel éloge p  
d'Europe,  
notre ame,  
notre ame s  
voilà le ver  
posée. Les  
matérielles.  
Ainsi, ce t  
un sens spi

*Le L.* To  
lant de natu  
pas encore  
cette matièr  
et souille sa  
le bien, il l  
nements. A  
beauté des v  
tique de la  
sage; mais  
des affaires  
à rentrer en

*Le D.* H  
jours à pron  
toute leur  
ils se repais  
sans vouloir  
l'esprit pou  
richesses de

sa beauté , elle l'a reçue de sa naissance , elle ne l'a point obtenue par son mérite. Si l'on voit cette personne sous un habit de drap d'or, s'en dépouiller pour se revêtir d'un autre plus modeste, on connoît, à ce trait de modestie, qu'elle est vertueuse. La nature de l'homme , quelque bonne qu'elle soit en elle-même , si elle n'est pas ornée de vertus , quel éloge peut-elle mériter ? On dit dans les écoles d'Europe , que les vertus sont les ornements de notre ame , lesquels se multiplient à mesure que notre ame s'exerce dans la vertu. Dire ornement , voilà le vertueux. Le vicieux prend la route opposée. Les vices ou les vertus sont des choses immatérielles , et qui ne conviennent qu'à l'esprit. Ainsi , ce terme d'ornement doit s'entendre dans un sens spirituel.

*Le L.* Tous les anciens et les nouveaux , en parlant de nature, parlent de vertu ; mais je n'avois pas encore entendu approfondir et éclaircir ainsi cette matière. L'homme en faisant le mal avilit et souille sa bonté naturelle ; au lieu qu'en faisant le bien , il la relève et la pare de magnifiques ornements. Ainsi , notre ame reçoit sa plus grande beauté des vertus que nous pratiquons , et la pratique de la vertu doit faire toute l'occupation du sage ; mais combien de gens ne s'occupent qu'à des affaires extérieures , et ne pensent nullement à rentrer en eux-mêmes !

*Le D.* Hélas ! les gens du siècle passent leurs jours à promener çà et là leurs désirs : ils mettent toute leur attention à entasser de faux biens dont ils se repaissent incessamment les yeux du corps , sans vouloir jamais ouvrir un moment ceux de l'esprit pour apercevoir les solides et immenses richesses de l'éternité. Le chagrin et les inquiétudes



les rongent durant la vie, et à la mort ils sont accablés de tristesse et de crainte, semblables à des animaux qu'on traîne à la boucherie. Dieu, en nous créant, ne nous met sur la terre que pour vaquer à la vertu. Une fois arrivés au souverain bonheur, qu'aurons-nous à désirer? Mais nous négligeons une si belle destinée; nous nous faisons esclaves de toutes les créatures; nous nous livrons à mille sortes d'excès: de qui en est la faute?

L'homme ne désire pas précisément les richesses, les honneurs. Le véritable objet de ses desirs est sa propre satisfaction. Quel moyen d'être toujours satisfait? L'unique est de ne souhaiter jamais ce qu'il ne dépend pas de nous de posséder. Nous possédons quelque chose de bien réel qui est nous-mêmes, et nous nous perdons nous-mêmes. Perdre son âme, quelle perte! Il y a deux parties dans l'homme, l'âme et le corps. L'âme est sans doute la plus noble partie. Le sage regarde son âme comme étant véritablement lui-même. Le corps n'est que comme un vase qui sert à contenir l'âme. Autrefois un tyran faisoit tourmenter un de ses fidèles sujets, nommé *Jean*. Celui-ci, d'un visage tranquille, lui dit: « Tu brises le vase dans lequel » quel *Jean* est renfermé; mais tu n'as pas la » puissance d'atteindre à *Jean* lui-même. » C'est là véritablement reconnoître ce que c'est que l'homme.

*Le L.* Qui ne sait pas que le vice est la source du malheur, et que le solide bonheur consiste dans la vertu? Le vertueux est le véritable heureux. Cependant combien peu de sages en ce siècle. Est-ce donc que le chemin de la vertu est difficile à apprendre, ou qu'il est difficile à pratiquer?

*Le D.* L'un et l'autre est difficile; mais les plus

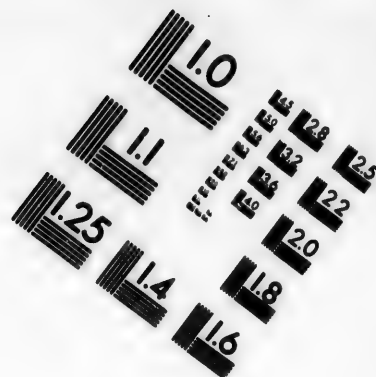
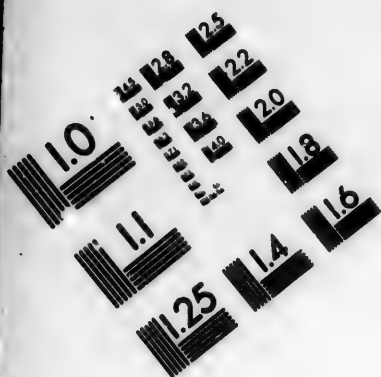
gran  
qui c  
son  
blab  
pas,  
contr  
qu'il  
sa glo  
ses de  
de so  
à fair  
éprou  
*Le*  
ancien  
ont t  
jourd  
ne so  
temps  
sage.  
prend  
instru  
*Le*  
qu'en  
partic  
qui es  
moi-m  
seroit  
ce qu'  
pas to  
des ar  
prend  
de la  
on pe  
garde  
le sag

grandes difficultés sont dans la pratique. Celui qui connoît le bien , et qui ne le fait pas , aggrave son crime et obscurcit ses connoissances. Semblable à un homme qui mange et qui ne digère pas , il se remplit , mais il ne se nourrit pas ; au contraire , il ruine sa santé. Celui qui fait le bien qu'il connoît , multiplie sans cesse ses mérites , et sa gloire devient toujours plus grande. Instruit de ses devoirs , il augmente de plus en plus les forces de son ame , pour achever ce qui lui reste encore à faire. Que l'on tente , que l'on essaie et l'on éprouvera que la chose est ainsi.

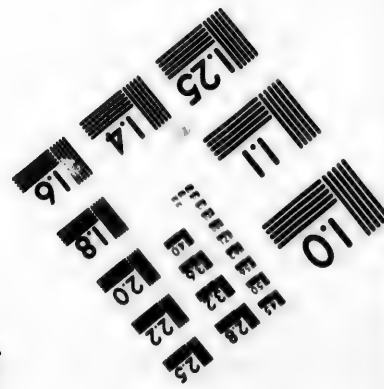
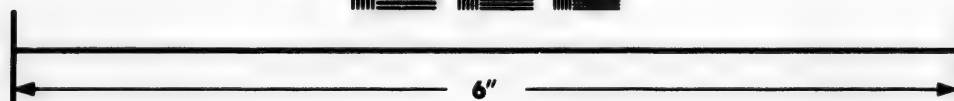
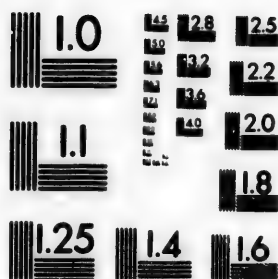
*Le L.* Parmi nos docteurs chinois , ceux qui anciennement ont reçu les instructions du sage , ont tous été sages eux-mêmes ; mais ceux d'aujourd'hui , qui n'ont plus le sage devant les yeux , ne sont pas fort persuadés que la doctrine du temps présent soit véritablement la doctrine du sage. Je serois bien aise que vous voulussiez m'apprendre en détail comment on peut s'en bien instruire.

*Le D.* En lisant les livres de Chine , j'ai remarqué qu'en matière de doctrine , chacun suit ses idées particulières. Si vos docteurs s'en tenoient à ce qui est universellement reçu , je m'en tiendrois moi-même à eux sur certains articles , et il ne seroit nullement besoin que je vous rapportasse ce qu'on pense en Europe. La vraie doctrine n'est pas toute dans les préceptes et dans les exemples des anciens. Nous pouvons de nous-mêmes apprendre beaucoup de choses. A la vue du ciel et de la terre , en considérant toutes les créatures , on peut tirer des conséquences sur ce qui regarde l'homme. C'est ce qui fait dire que quand le sage n'auroit ni livre , ni maître , il trouve-





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



roit dans l'univers de quoi s'instruire et s'édifier.

Le terme de doctrine a beaucoup d'étendue. Il y a une vraie et une fausse doctrine ; une doctrine estimable et une de nulle importance , une doctrine relevée et une grossière. La fausse doctrine sans doute n'est pas ce que vous voulez savoir : car celle qui n'a que de vains dehors sans aucun fond réel , le sage n'en fait point son étude. Ce que j'appelle vraie doctrine regarde l'intérieur , regarde l'homme en soi ; en un mot , elle consiste à nous perfectionner nous-mêmes. Le mal des gens livrés au siècle présent n'est pas de ne vouloir rien apprendre , c'est de s'appliquer uniquement à des choses qu'il vaudroit mieux ne savoir pas. Cela peut-il être compté pour des occupations raisonnables ?

Notre ame n'est pas seulement toute spirituelle ; elle gouverne encore notre corps. Ainsi , l'ame étant bien réglée , le corps est dans la règle ; l'ame se trouvant ornée de vertus , le corps y participe. C'est pour cela que le sage met sa principale application à ce qui regarde l'ame. Notre corps a des yeux , des oreilles , une bouche , les cinq sens. Par l'usage de ces sens , il atteint les objets. Notre ame a ces trois puissances par lesquelles elle agit : *la mémoire , l'entendement , et la volonté*. Lorsque nous avons ouï , vu , goûté et senti quelque chose , l'image de cette chose est portée par la voie des sens jusqu'à l'ame. L'ame alors , par le moyen de la mémoire , reçoit cette image , la met comme en réserve , et en garde le souvenir. Si nous voulons pénétrer le fond de cet objet , l'ame emploie l'entendement , et sur l'image que la mémoire lui présente , elle examine la nature de l'objet ; elle raisonne sur ses propriétés , et parvient à connoître

s'il est bon  
de la volont  
mauvais , el  
ploi de l'ent  
trer : celui d

Les trois p  
nées , tout l  
la mémoire  
volonté ; ain  
regardent qu  
de l'entende  
est le bien.  
d'étendue ,  
Plus le bien  
notre volont  
rien à aimer  
notre ; ces  
aliment prop  
affamées. Ric  
tendement q  
gnement no  
justice : voil  
ces deux ver  
pas sans l'aut  
d'estimable d  
plique à la pr  
a de bien da  
die à le reche  
à la charité ,  
l'entendemen  
fait-il son pr  
la plus noble  
point d'être r  
vieillir ou à  
répand au-d



s'il est bon ou mauvais : s'il est bon , l'ame se sert de la volonté , elle l'aime , elle le désire ; s'il est mauvais , elle le hait , elle le rejette. Ainsi , l'emploi de l'entendement est de connoître , de pénétrer : celui de la volonté est d'aimer ou de haïr.

Les trois puissances de l'ame étant perfectionnées , tout l'homme est parfait. La perfection de la mémoire suit celle de l'entendement et de la volonté ; ainsi , tous les préceptes de doctrine ne regardent que ces deux dernières facultés. L'objet de l'entendement est *le vrai* ; celui de la volonté est *le bien*. Plus le vrai que nous connoissons a d'étendue , plus notre entendement est satisfait. Plus le bien que nous aimons est grand , plus notre volonté est contente. Que la volonté n'ait rien à aimer ; que l'entendement n'ait rien à connoître ; ces deux puissances manquent de leur aliment propre , se trouvent languissantes et comme affamées. Rien n'occupe plus noblement notre entendement que la justice : rien n'exerce plus dignement notre volonté que la charité. Charité , justice : voilà ce que le sage a toujours en vue , ces deux vertus marchent ensemble , l'une ne va pas sans l'autre. L'entendement connoît ce qu'il y a d'estimable dans la charité , et la volonté s'applique à la pratiquer. La volonté aime ce qu'il y a de bien dans la justice , et l'entendement s'étudie à le rechercher. La justice néanmoins la cède à la charité , et lorsque la charité est parfaite , l'entendement abonde en lumières. Aussi la sage fait-il son principal de la charité. La charité est la plus noble de toutes les vertus , elle ne craint point d'être ravie de force , elle n'est point sujette à vieillir ou à déperir par le temps. Plus elle se répand au-dehors , plus elle reçoit d'accroisse-

ment. C'est le plus précieux de tous les trésors : aussi, dit-on que la charité est de l'argent pour le peuple, de l'or pour ceux qui gouvernent, et pour le sage, un bijoux inestimable.

J'ai toujours ouï dire que l'homme sage, en tout ce qu'il fait, forme premièrement un dessein, et qu'ensuite il se sert des moyens propres pour arriver à sa fin. Un voyageur détermine d'abord où il veut aller ; après il s'informe du chemin qu'il doit prendre. La fin est renfermée dans le dessein même. Quand on veut s'instruire de la véritable doctrine, il faut auparavant examiner quel motif on a. Personne n'étudie sans avoir un but. Si cela n'étoit pas, on marcheroit à l'aventure, sans savoir soi-même ce que l'on cherche. On peut étudier ou par amusement, uniquement pour savoir, et cela n'est qu'étudier ; ou par intérêt, pour faire une espèce de commerce de ce que l'on sait, et ce n'est là qu'un petit gain ; ou par vanité, pour faire parade de sa science, et cela est bien vide ; ou par zèle, pour instruire les autres, et ce motif est louable ; ou enfin, pour se perfectionner soi-même, et voilà la véritable science. C'est ce qui m'a fait dire ci-devant que la vraie doctrine regardoit l'intérieur et la propre perfection de l'homme. Par-là, l'homme entre dans les vues de Dieu, et prend la voie sûre pour retourner à son origine.

*Le L.* De cette manière, l'homme se perfectionneroit soi-même pour Dieu, et non pour soi-même ; une telle doctrine ne regarde-t-elle pas l'extérieur ?

*Le D.* Comment l'homme peut-il se perfectionner soi-même, et que ce ne soit pas pour soi-même ? Agir pour Dieu, c'est le vrai moyen de

parvenir à la  
de charité  
sonne en Ch  
regarde l'exte  
raie charité  
descend ensu  
e ruisseau, j  
doctrines reg  
hommes, ce  
père même,  
Dieu nous ét  
eroit-il étran  
action est no  
il s'arrête à  
relevé ? Mais  
ne nos actio  
oblesse ; qui  
ectes ?  
La sainte et  
nniquée ave  
nos cœurs, e  
est ce qu'on  
e Chine, la  
ette clarté di  
ue causent les  
ecle ne soien  
aus l'ignoranc  
ar leurs inclin  
as même cet  
lus les princip  
vraie doctrine  
ontente de dis  
n bien ne dev  
ours, et non  
ependant il n

parvenir à la perfection. Kong-tzé dit que la vertu de charité consiste à aimer son prochain. Personne en Chine ne trouve qu'une telle doctrine regarde l'extérieur. Pour moi, je prétends que la vraie charité s'élève premièrement à Dieu, et descend ensuite au prochain. Sans abandonner le ruisseau, je lui préfère la source. En quoi ma doctrine regarderoit-elle l'extérieur? Parmi les hommes, ce qui nous touche de plus près, notre père même, comparé à Dieu, nous est étranger. Dieu nous étant donc si proche, comment nous seroit-il étranger? Plus le motif est relevé, plus l'action est noble. Si dans nos actions, notre motif s'arrête à nous-mêmes, qu'y a-t-il en cela de relevé? Mais s'il remonte jusqu'à Dieu, c'est alors que nos actions ont atteint le plus haut degré de noblesse; qui oseroit les traiter de basses et d'abjectes?

La sainte et véritable doctrine nous est communiquée avec la naissance; Dieu la grave dans nos cœurs, et ses principes sont ineffaçables: c'est ce qu'on appelle, dans les livres classiques de Chine, *la brillante raison, la loi claire*. Mais cette clarté diminue extrêmement par le trouble que causent les passions. A moins que les gens du siècle ne soient instruits par les sages, ils vivent dans l'ignorance, et il est à craindre qu'aveuglés par leurs inclinations déréglées, ils ne distinguent pas même cette loi claire, et ne reconnoissent plus les principes naturels. Le point essentiel de la vraie doctrine est d'agir, et aujourd'hui on se contente de discourir, comme si la connoissance en bien ne devoit produire qu'une vertu en discours, et non pas plutôt une vertu en actions. Cependant il ne faut pas négliger la parole; en

parlant de doctrine , on rappelle ce qu'on savoit déjà , et l'on s'instruit encore mieux de ce que l'on ne savoit pas si bien ; on fait des découvertes , et l'on dissipe tous les doutes ; on s'anime soi-même , et l'on excite les autres : la science en devient plus profonde , et la foi plus inébranlable. La science du bien est infinie , l'homme doit s'y appliquer jusqu'à la mort , toute la vie doit être employée à cette étude. Prétendre qu'on a vu la fin , c'est n'avoir pas commencé. Dire , c'est assez , et ne vouloir plus avancer dans la vertu , c'est reculer et retourner en arrière.

**Le L.** Voilà sans doute la véritable doctrine, mais par où faut-il commencer ?

**Le D.** J'ai déjà dit que, dans l'ouvrage de la perfection, il faut imiter à peu près ce que fait un jardinier. Il commence à préparer les terres, il en arrache les mauvaises herbes, il en tire les pierres et les briques, il dispose de petits canaux pour pouvoir arroser, ensuite il sème. Celui qui veut devenir vertueux doit d'abord bannir le vice, ensuite il pourra acquérir la vertu. C'est ce que Kong-tzé a voulu dire par ces paroles : « Quand on n'est plus ce qu'il ne faut pas être, on peut devenir ce qu'il faut être. » Un homme qui, avant de recevoir aucune instruction, s'est laissé aller de longue main au gré de ses désirs, porte le vice profondément enraciné dans l'âme; il faut faire beaucoup d'efforts pour l'arracher : une telle victoire sur soi-même demande un grand courage; au lieu qu'un jeune enfant qui commence de bonne heure, et sans avoir encore contracté aucune mauvaise habitude, pour peu qu'il s'applique, avance beaucoup. Un philosophe de l'ancien temps avoit pour maxime d'interroger tou

les disciples qui venoient se mettre sous sa conduite, s'ils n'avoient encore écouté aucun autre maître. Ceux qu'il trouvoit avoir déjà reçu des leçons et marché dans de fausses routes, il leur assignoit deux sortes de devoirs : le premier, de réformer leurs anciennes idées, et le second d'en prendre de toutes nouvelles. Un disciple une fois instruit de l'étude qu'il doit faire, s'il se trouve épris de l'amour du plaisir, comment se roidir contre et y résister ? S'il est rempli d'orgueil, plein d'estime pour soi-même et de mépris pour les autres, comment entrer dans la voie étroite de l'humilité ? S'il est possédé d'avarice et chargé de biens injustement acquis, comment se réduire à la médiocrité ? S'il est enivré d'ambition et de la soif de la gloire mondaine, comment se réprimer et se remettre à la règle ? S'il est dominé par la colère, que dans ses emportements il s'en prenne à Dieu et aux hommes, comment pratiquer la justice et la charité ? Un vase une fois imbu de miel et de vinaigre, est-il propre à contenir une liqueur aromatique ? Connoître ses vices, c'est commencer à apercevoir la vertu, et l'on n'est plus si éloigné du bon chemin. Parmi les moyens de déraciner le mal et d'avancer vers le bien, le meilleur, selon moi, est celui qu'on emploie dans la Compagnie dont je suis membre : il consiste à examiner deux fois le jour ; une moitié du jour passée, on rappelle dans son esprit ce qu'on a pensé, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait de bien ou de mal ; ce qu'on trouve de bien, on s'anime à le continuer ; ce qu'on trouve de mal, on détermine de s'en corriger. Quiconque usera de ce moyen long-temps, manquant-il de toute autre direction, n'a pas à craindre de faire de grandes fautes. Mais pour s'élever à quel-

que chose de plus parfait , il faut se faire une sainte coutume de toujours regarder Dieu avec les yeux de l'esprit , et de se tenir sans cesse en sa présence. Si Dieu ne sort point de notre cœur , les mauvais desirs n'y naîtront point : cette seule pratique , sans autre précepte , suffit pour régler tout l'homme , et pour l'empêcher de rien faire de répréhensible. Ainsi , pour se corriger de tous ses défauts , le point essentiel est de se repentir vivement des fautes que l'on fait ; un vif repentir du passé , une résolution ferme pour l'avenir : par là le cœur étant purifié des vices , on peut aisément l'orner des vertus.

Les vertus sont de plusieurs espèces , et en grand nombre. Il seroit difficile de vous entretenir de chacune en particulier. Je m'arrête à la principale , qui est la *charité* : posséder celle-là , c'est les avoir toutes. Il est dit dans le livre *Y* , que la charité est le principe de tout bien , l'homme de charité est l'homme parfait. Cette vertu s'explique en deux mots : elle consiste à aimer Dieu par dessus toutes choses , et à aimer le prochain comme soi-même. Pratiquer ces deux points , c'est remplir toute la loi. Ces deux articles se réduisent même à un seul : quand on aime bien un ami , on aime en même temps tout ce que cet ami aime. Dieu aime l'homme ; si nous aimons véritablement Dieu , pouvons-nous ne pas aimer l'homme ? La noblesse de la vertu de charité vient de son objet qui est Dieu. Si Dieu , en nous ordonnant de nous rendre parfaits , demandoit de nous quelque chose qui fût hors de nous , après tous nos efforts , peut-être ne pourrions-nous pas l'obtenir ; il n'exige de nous que ce qui dépend de nous qui est en nous , notre amour : qui ose dire qu'il

ne peut posséder les biens ? C'est ce que Dieu nous conserve , et nous ne pouvons que nous en servir ; une nature corrompue nous le marquons ; notre amour est notre amour ; gageant ?

Le cœur est ainsi , plus l'homme est pur , plus l'homme est borné ; nous ne pouvons que nous en servir ; puisse satisfaire ; qu'on ne croie pas que l'on aime Dieu ; Ce que l'on aime ; cent ; ce que l'on aime ; comme mille ; son amour ; méditer ce moyen d'approcher de Dieu.

Le *L*. Dieu est le corps ; il faut que les biens que nous ne pouvons pas avoir ; est toujours ; roit-on bien ?

Le *D*. L'homme est celui qui le regarde ; croire aux biens ; qui est au cœur ; tends pas ; Un fils aimé ; ne porte-t-il pas ?



ne peut pas aimer Dieu , la source de tous les biens ? C'est Dieu qui nous a créés , qui nous conserve , qui nous nourrit : il nous a faits hommes , et non pas animaux brutes ; il nous a donné une nature capable de la vertu. Aussitôt que nous marquons de l'amour pour Dieu , Dieu répond à notre amour par ses bienfaits ; quoi de plus engageant ?

Le cœur de l'homme se satisfait dans le bien : ainsi , plus le bien est grand , plus le cœur de l'homme en est satisfait. Dieu est un bien sans bornes ; nous ne devons mettre aucunes bornes à notre amour. Il n'y a donc que Dieu seul qui puisse satisfaire entièrement notre cœur. Le bien qu'on ne connoît pas , on ne peut pas l'aimer , et on l'aime d'autant plus qu'on le connoît mieux. Ce que l'on sait valoir cent , on le cherche comme cent ; ce qu'on sait valoir mille , on le recherche comme mille : ainsi l'homme qui veut augmenter son amour envers Dieu , doit auparavant bien méditer ce que c'est que Dieu. Voilà le vrai moyen d'apprendre à observer la loi.

*Le L.* Dieu ne peut pas être vu des yeux du corps ; il faut en croire sur ce qui le regarde à ce que les hommes en ont dit ou écrit. Tout ce que nous ne savons ainsi que sur la foi d'autrui , est toujours obscur et incertain ; comment pourroit-on bien diriger sa route ?

*Le D.* L'homme est corporel , et dans les choses qui le regardent lui-même , il est obligé d'en croire aux hommes , à plus forte raison dans ce qui est au-dessus des sens. Pour moi , je ne prétends pas vous dire des choses extraordinaires. Un fils aime , respecte son père , et jusqu'où ne porte-t-il pas ce respect et cet amour ? Mais

en pratiquant ces vertus filiales , que fait-il autre chose que d'en croire à la parole des hommes ? Il sait qu'un tel est son père ; si personne ne le lui avoit dit , comment le sauroit-il ? Un sujet est fort attaché à son prince ; il lui est très fidèle , il ne balancerait pas à exposer sa vie pour son service ; mais cet attachement , cette fidélité , n'est-ce pas dans les livres classiques qu'il les a puisés ? Quel est le sujet qui sache par lui-même qu'un tel homme est son roi ? De là , vous voyez que ce que l'on croit sur de solides raisons n'est point regardé comme peu clair , peu sûr , et qu'il suffit pour allumer une véritable charité. Que doit-ce donc être par rapport à Dieu ? Ce n'est pas un seul homme qui en parle , c'est Dieu même qui se peint dans les merveilles de la nature et dans nos divines Ecritures ; ce sont tous les sages de tous les royaumes du monde qui nous le prêchent : les plus illustres et les plus rares personnages ont marché par cette route. S'égare-t-on en les suivant ? Qu'y a-t-il donc en cela d'obscur et d'incertain ?

*Le L.* Cela étant ainsi , il faut croire sans aucun doute ; mais les devoirs de la charité sont d'une étendue immense. Cette vertu , plus élevée que le ciel , plus profonde que les abîmes de la mer , où n'atteint-elle pas ? Cependant vous dites , Monsieur , qu'un seul amour suffit : aimer , cela paroît bien peu de chose.

*Le D.* Un amour de chair et de sang est bien capable de mettre en mouvement toutes les passions de l'homme : jugez de ce que peut un amour tout spirituel. Voyez un avare qui met son bonheur dans les richesses , et qui regarde la pauvreté comme son plus grand malheur : les

biens de ce monde pas , il le désespère ; s'il donne à son jouit ; qu'il sache qu'il a , les ceux qui peuvent et qu'il se sent est foible , la par quelque oblige , il se chancelle , il résiste autant qu'il le peut , se le faire rendre toutes les passions le seul amour

A parler et aime quelque chose il n'a point de A quels voyages A quelles dépenses volupté ? A ce l'amour de la cices , de grandeurs ? Q l'amour du mour de Dieu Celui qui aime cessamment à connoître se étendre partout ce qui y est

Mais le premier l'amour du paroles : • L chain. • Qu

biens de ce monde, voilà ce qu'il aime; ce qu'il n'a pas, il le désire: s'il est en état de l'obtenir, il l'espère; s'il ne peut pas y atteindre, il l'abandonne à son grand regret; s'il l'obtient, il se réjouit; qu'il se trouve dans le danger de perdre ce qu'il a, l'horreur le saisit, il tremble, il fuit ceux qui peuvent le lui enlever; s'il est attaqué, et qu'il se sente fort, il s'arme de courage; s'il est foible, la peur l'accable; qu'il vienne à perdre par quelque accident ce qu'il possédoit, il s'afflige, il se chagrine; si on le lui ravit de force, il résiste autant qu'il peut, il n'oublie rien pour se le faire rendre, il s'enflamme de colère: voilà toutes les passions de l'homme qui agissent par le seul amour des richesses.

A parler en général, aussitôt que l'homme aime quelque chose, son cœur est dans l'agitation; il n'a point de repos; il n'y a rien qu'il ne fasse. A quels voyages ne le porte pas l'amour du gain? A quelles dépenses ne le porte pas l'amour de la volupté? A combien de dangers ne le livre pas l'amour de la gloire? A combien d'études, d'exercices, de gênes, ne l'assujettit pas l'amour des grandeurs? Quoi! pour toutes les choses d'ici-bas, l'amour du monde est le grand mobile, et l'amour de Dieu seroit sans force et sans action! Celui qui aime véritablement Dieu s'applique incessamment à le bien servir, à le glorifier, à faire connoître ses perfections et ses grandeurs, à étendre partout sa sainte loi, et à combattre tout ce qui y est opposé.

Mais le principal effet de l'amour de Dieu est l'amour du prochain. Kong-tzé l'a dit par ces paroles: « La charité consiste à aimer le prochain. » Qui n'aime pas son prochain, par où

marque-t-il qu'il aime et qu'il respecte véritablement son Dieu ? L'amour du prochain n'est point un amour vide et oisif : il se manifeste par les œuvres. Il consiste à nourrir les pauvres , à vêtir ceux qui sont nus , à loger les pèlerins , à consoler les affligés , à instruire les ignorants , à corriger les délinquants , à pardonner aux ennemis , à ensevelir les morts , et à prier pour eux. Enfin , morts et vivants , la charité embrasse tout. Un saint homme autrefois en Afrique ( saint Augustin , étant interrogé sur ce qu'il falloit faire pour arriver à la perfection , répondit : « Aimez , et » faites ce que vous voudrez. » La pensée du saint étoit qu'en prenant la charité pour guide , il n'étoit pas à craindre de s'égarer.

*Le L.* Les gens de bien sont dignes d'amour ; mais tous les hommes ne sont pas gens de bien. Les méchants ne doivent point être aimés , encore moins beaucoup aimés. Ceux qui ne nous touchent en rien , pourquoi s'en embarrasser ? Pour ceux qui nous touchent par quelque endroit , quand même ils ne seroient pas fort gens de bien , en Chine nous les aimons. L'empereur Chun aimoit son père Kon-tiou , tout brutal qu'il étoit ; et quelque orgueilleux que fût son frère Siang , il ne laissoit pas de l'aimer.

*Le D.* On confond ordinairement la charité avec l'amour ; mais cela doit s'entendre de l'amour d'une chose capable de retour. Quand on aime un animal , ou même quelque chose d'inanimé , cela n'est point charité ; et ce qu'on aime ainsi , quoiqu'il n'ait point de retour , on ne laisse pas de l'aimer. La charité consiste à se réjouir du bien qu'un autre possède , et non pas à être bien aise de posséder soi-même le bien qui est dans autrui.

én  
Lorsqu'un ho  
le vin même  
Aussi n'appe  
père a un vi  
lorsqu'il se ré  
complaît en  
vertueux. Si  
services qu'il  
fils , c'est uni  
là aucune ch  
sont pas dign  
tout ce qu'ils  
trouver quelq  
pas absolument  
qui est animé  
et parce que  
doit aimer l'h  
doit aimer tou  
droit-il son a  
nous fait aime  
c'est la volont  
soit mauvais ,  
vers lui notre  
pas ce que le  
aimons dans l  
de se corriger  
forte raison d  
supérieurs. La  
engagent ; le  
oblige. Ils son  
touchent de p  
qu'ils puissent  
de les aimer ;  
L'amour pure  
père et pour s

Lorsqu'un homme aime le vin , ce n'est pas pour le vin même , c'est pour l'usage qu'il en fait. Aussi n'appelle-t-on pas cela charité. Mais un père a un vrai amour de charité pour son fils , lorsqu'il se réjouit du bien qu'il voit en lui , se complait en le voyant riche , content , savant , vertueux. Si ce père n'aime son fils qu'à cause des services qu'il en tire , ce n'est pas là aimer son fils , c'est uniquement s'aimer soi-même. Il n'y a là aucune charité. Les méchants sans doute ne sont pas dignes d'être aimés ; cependant , parmi tout ce qu'ils ont de mauvais , on peut encore trouver quelque chose de bon : ainsi on ne doit pas absolument leur refuser tout amour. Celui qui est animé d'une véritable charité , aime Dieu , et parce que Dieu aime l'homme , il sait qu'il doit aimer l'homme pour Dieu ; il sait donc qu'il doit aimer tous les hommes. Comment restreindroit-il son amour aux seuls bons ? Le motif qui nous fait aimer ce qu'il y a de bon dans l'homme , c'est la volonté de Dieu. Ainsi , quoique l'homme soit mauvais , nous pouvons toujours exercer envers lui notre amour. En cela , nous n'aimons pas ce que le méchant a de mauvais ; mais nous aimons dans le méchant la puissance qui lui reste de se corriger et de devenir bon. A combien plus forte raison devons-nous aimer nos parents , nos supérieurs. La reconnaissance et le devoir nous y engagent ; le commandement de Dieu nous y oblige. Ils sont parmi les hommes ceux qui nous touchent de plus près. Ainsi , quelque méchants qu'ils puissent être , nous ne devons point cesser de les aimer ; mais il faut les aimer pour Dieu. L'amour purement naturel qu'un fils a pour son père et pour sa mère , n'est point une vertu de

charité. Les petits d'une tigresse, quelque sauvages qu'ils soient, aiment leur mère. Enfin, quiconque veut suivre les intentions de Dieu et se conformer à ses ordres, doit aimer généralement tous les hommes. Il doit même renfermer dans son amour toutes les créatures. Il ne faut pourtant pas retomber de là dans l'erreur de ceux qui de toutes les créatures ne font qu'une substance.

*Le L.* En lisant nos anciens livres, on se contente ordinairement d'admirer la beauté des termes : on en pénètre peu le véritable sens. C'est ainsi que j'ai lu autrefois dans le livre *Chi* les paroles suivantes : « Ouen-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs ; il étoit extrêmement pieux ; il vouloit plaire au *Chang-ti*. Il a été comblé de bonheur : sa vertu ne s'est jamais relâchée. » Mais aujourd'hui que je vous entends dire que la plus pure charité doit toujours se rapporter à Dieu, je commence à comprendre la pensée de celui qui a écrit le livre *Chi*, c'est-à-dire, que, quand on est bien déterminé à plaire au *Chang-ti*, on est parvenu au point de perfection. Cependant, puisque l'homme, en aimant Dieu, remplit tous les devoirs de la charité, Dieu sans doute dès-lors aime l'homme. Qu'est-il donc besoin d'aller brûler de l'encens sur les autels, de pratiquer des cérémonies, de réciter des prières, de faire de longues méditations ? Qu'un homme soit attentif à toutes ses démarches, de manière qu'il n'y ait rien en lui de déréglé, cela ne suffit-il pas ?

*Le D.* Dieu nous a donné un corps et une ame ; nous devons employer l'un et l'autre à le servir. De tant d'animaux que Dieu nourrit sur la terre ; de tant de créatures inanimées qui font la beauté

de l'univers, n'est-ce pas la bonté de Dieu qui est capable de tout, et par les prières qu'il nous offre, il lui fait sa grâce. Mais vous ? Dieu a-t-il créé un père, que l'homme ne laissât attacher à lui, il a des cérémonies extérieures, la vertu du cœur, les sages. Il gouverne les créatures avec la bonté de Dieu. Il ne faut pas de Dieu, si les autres sages. L'Empereur gouverne à sa place, ils ne voient le monde, sortes de gouvernements.

Les sectes s'entre-détestent ; la loi de Dieu n'a aucun respect pour eux - mais grand, le monde doctrine est en la table Dieu. Si ce qu'il est : est-il ? Il est



de l'univers, aucun n'est en état de reconnoître la bonté de son bienfaiteur : l'homme seul est capable d'élever à son Seigneur un temple, et par les cérémonies qu'il y pratique, par les prières qu'il y récite, par les sacrifices qu'il y offre, il lui marque son respect et sa reconnaissance. Mais qu'est-il besoin de tout cela, dites-vous ? Dieu aime l'homme, et il l'aime beaucoup ; c'est un père et un tendre père. Dans la crainte que l'homme, distrait par les objets étrangers, ne laissât attiédir et enfin éteindre l'amour qu'il lui doit, il a ordonné aux sages d'établir des cérémonies extérieures pour entretenir en nous les vertus du cœur, et nous rendre toujours attentifs. Il gouverne la terre, les cieux, toutes les créatures avec plus de facilité que ce qu'un homme tient dans la main ; qu'a-t-il besoin de subtiler ? Il n'y a pas deux sortes de vérités. Si la loi de Dieu est vraie, les autres sont fausses, et si les autres sont bonnes, la loi de Dieu est mauvaise. L'Empereur envoie ses officiers pour gouverner à sa place, mais tous les officiers reconnoissent le même Empereur : il n'y a pas deux sortes de gouvernements, deux sortes de coutumes.

Les sectes de Fo et de Lao ne s'accordent pas entr'elles ; comment seroient-elles d'accord avec la loi de Dieu ? Ces deux espèces de sectaires n'ont aucun respect pour Dieu : ils n'ont d'estime que pour eux-mêmes. Ils ignorent absolument le grand, le vrai principe de toutes choses. Leur doctrine est entièrement opposée à celle du véritable Dieu. Selon eux, l'homme est de lui-même ce qu'il est : en quoi donc, dépend-il de l'Etre suprême ? Il est dit dans nos saintes Écritures :

• Soyez sur vos gardes : ils viendront à vous sous la peau de brebis , et au-dedans ce sont des loups ravisseurs : vous les connoîtrez à leurs œuvres. Un bon arbre porte de bons fruits , un méchant en porte de mauvais. » ( Matt. VII. ) Ces paroles dénotent les fotistes.

Tout livre où il se trouve la moindre fausseté, n'est point un livre divin. Dieu ne trompe point les hommes en leur enseignant le mensonge. Or, les livres de Fo ne sont pleins que de rêveries : ils ne sont donc pas divins. On y lit, par exemple, que le soleil durant la nuit demeure caché derrière la montagne *Su-mi* ; que la terre est divisée en quatre morceaux qui sans cesse flottent au milieu des mers , et dont une moitié paroît au-dessus des eaux , et l'autre est submergée ; que quand le soleil et la lune sont éclipsés, c'est *Hokie* qui de sa main droite ou de sa main gauche couvre ces deux astres. Tout cela regarde l'astrologie et la géographie. Fo , non plus que ses compatriotes , n'entendoient rien à ces sciences. Nos Européens rient de ces ridicules imaginations, et ne daignent pas les réfuter.

Il est surtout important de vous faire voir combien ces pauvres ignorants errent sur ce qui regarde l'homme lui-même. Dans trois ou quatre articles seulement , on voit un si grand nombre d'absurdités , qu'il n'est pas possible de les dire toutes. Que ne disent-ils pas des quatre sortes de générations, des six espèces de voies , de la métempsycose ? ils avancent que , quiconque tue un animal est à jamais exclu du paradis ; qu'une ame autrefois entrée dans le paradis , peut en être chassée et renvoyée vivre parmi les mortels ; que quand les enfers sont remplis, les ames peuvent

en sortir et v  
qu'un corbea  
loi de Fo, pe  
ne sont-ce pa  
j'ai clairemen  
cinquième en  
mariage est i  
Dieu créa au  
femme pour  
jamais il n'y  
seroit-il né ?  
et de tuer des  
détruire le ge  
vers aux anim

Il y a dans  
titulé : Le gra  
tempsycosé en  
Fo ). A la fin d  
conque récit  
monter au c  
Raisonnons là  
chargé de crim  
ter ce livre, et  
est assuré de m  
de bien , mau  
de force pour  
enfens ? Dans l  
tain nombre d  
assez pour effa  
pas la moindre  
pour mériter to  
faci té de ferm  
Comment une  
à la vertu ? N  
d'engager les g

en sortir et venir recommencer une nouvelle vie ; qu'un corbeau ou un âne qui entend prêcher la loi de Fo, peut être transformé en Fo lui-même : ne sont-ce pas là autant d'absurdes rêveries que j'ai clairement réfutées dans notre quatrième et cinquième entretien ? Ne prétendent-ils pas que le mariage est illicite ? Il n'est donc plus vrai que Dieu créa au commencement un homme et une femme pour être nos premiers ancêtres. Mais si jamais il n'y avoit eu de mariages, comment Fo seroit-il né ? Défendre aux hommes de se marier, et de tuer des bêtes, qu'est-ce autre chose que détruire le genre humain, et abandonner l'univers aux animaux irraisonnables ?

Il y a dans la secte de Fo un certain livre intitulé : Le grand et le merveilleux art d'être métempsycosé en fleur de nénuphar ( c'est-à-dire en Fo ). A la fin de ce livre, on lit ces mots : « Qui conque récitera toute cette prière, est assuré de monter au ciel pour y être toujours heureux. » Raisonnons là dessus : est-ce donc qu'un homme chargé de crimes, qui aura de l'argent pour acheter ce livre, et de la force pour réciter cette prière, est assuré de monter au ciel, tandis que l'homme de bien, manquant d'argent pour l'acheter, ou de force pour la réciter, sera précipité dans les enfers ? Dans l'idée de ces infidèles, dire un certain nombre de fois *Na-mo O-mi To-fo*, c'en est assez pour effacer tous les péchés, pour n'avoir pas la moindre chose à craindre après la mort, et pour mériter toutes sortes de récompenses. Quelle facilité de fermer l'enfer, et d'ouvrir le paradis ! Comment une telle doctrine peut-elle être utile à la vertu ? N'est-elle pas au contraire capable d'engager les gens du siècle à tous les vices ? Un

scélérat qui en est imbu , ne se livrera-t-il pas à toutes ses passions ? Ne se souillera-t-il pas de mille crimes ? Ne méprisera-t-il pas Dieu ? N'abandonnera-t-il pas tous ses devoirs , dans la pensée qu'en invoquant à la mort vingt ou trente fois le nom de Fo , il sera transformé en immortel , en Fo lui-même ?

Le vrai Dieu ne récompense et ne châtie point ainsi sans justice et sans équité. Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans ces paroles : *Na-mo O-mi To-fo* , que pour cela seul on puisse éviter toutes sortes de châtimens , et mériter les plus grandes récompenses ? Comment pent-on pratiquer la vertu , et par où pourroit-on acquérir des mérites dans une secte où l'on ne parle point de louer Dieu , de demander son secours , de garder ses commandemens , de détester le péché ? On se garde bien dans le monde de se fier à un homme surpris une ou deux fois en mensonge. Les livres de Fo et de Lao ne sont que des tissus de faussetés , et on leur donne toute croyance !

*Le L.* Quelle est l'origine des idoles ?

*Le D.* Dans les anciens temps , les hommes étoient fort ignorants. Ils n'avoient que bien peu d'idée du vrai Dieu. Ainsi, leur respect pour certains hommes d'autorité , leur amour pour leurs parents , les portoit à leur élever des statues après leur mort , et à leur bâtir des temples. Dans la suite , ils leur ont offert de l'encens et des monnaies de papier ; ils leur ont demandé du bonheur et leur assistance. D'autre part , le monde a vu paroître des scélérats , qui par leurs enchantemens se faisoient admirer. Ces impies , en pratiquant leur art magique , se donnoient le nom de Fo , d'immortels. Ils ont établi une doctrine à leur

ÉD

mode ; ils ont ont ainsi séduits fait adorer de l'origine de l'

*Le L.* Puisque vinités , pour Pourquoi ne l qui brûlent de vant ces statues

*Le D.* Parmi qui ont du bon d'où l'on peut point la source tuellement ée contre la raison l'ame. Il se fait proches , sans faute éclate. S abandonne au et lui refuse s la figure des l'homme , et nèbres. L'homme sera sans doute qu'il aura servi veut le démon.

Cependant l leur aveuglement de ridicule les placent sur devant elles , i plus déplorable guoit trois sort les a réunies , fait qu'un seu

mode : ils ont promis une félicité imaginaire : ils ont ainsi séduit la populace grossière, et lui ont fait adorer des statues de bois et d'argile : voilà l'origine de l'idolâtrie.

*Le L.* Puisque ce ne sont là que de fausses divinités, pourquoi le vrai Dieu les souffre-t-il ? Pourquoi ne les détruit-il pas ? Mais enfin, si ceux qui brûlent des parfums, qui font des prières devant ces statues, obtiennent ce qu'ils demandent....

*Le D.* Parmi ces sortes de suppliants, il y en a qui ont du bonheur ; il y en a qui n'en ont pas : d'où l'on peut aisément juger que l'idole n'est point la source de ce bonheur. L'homme est naturellement éclairé, et lorsqu'il fait quelque chose contre la raison, il en a aussitôt le remords dans l'ame. Il se fait à soi-même intérieurement des reproches, sans qu'il soit nécessaire pour cela que sa faute éclate. Si, malgré ses connoissances, il s'abandonne au vice, Dieu l'abandonne lui-même, et lui refuse son secours. Alors le démon, sous la figure des idoles, a toute liberté d'éblouir l'homme, et de l'envelopper dans d'épaisses ténèbres. L'homme se livrant à un culte diabolique, sera sans doute après la mort la proie de celui qu'il aura servi durant la vie, et voilà tout ce que veut le démon.

Cependant les hommes ne s'introduisent point, leur aveuglement ne fait que croître ; ils prennent de ridicules idoles d'argile et de bois, et ils les placent sur des autels d'or ; ils se prosternent devant elles, ils leur font des sacrifices, quoi de plus déplorable ? Autrefois en Chine, on distinguoit trois sortes de religions toutes séparées. On les a réunies, je ne sais pourquoi, et l'on n'en fait qu'un seul monstre à trois têtes, que l'on

appelle la réunion des trois lois; monstre que le peuple devrait détester avec horreur, que les sages devraient combattre avec force; monstre néanmoins que l'on révère, et auquel on se dévoue. N'est-ce pas là pervertir entièrement le cœur de l'homme?

Le L. J'ai déjà oui faire ce reproche, mais nos lettrés se défendent là-dessus : je voudrais voir clairement le mal qui revient de là.

Le D. Voici quatre ou cinq raisons qui sont démonstratives sur ce sujet.

En premier lieu, parmi ces trois lois, ou chacune en particulier est vraie, ou elle est fausse, ou bien il y en a deux de fausses, et une de vraie. Si chacune est vraie, il suffit d'en suivre une : qu'est-il besoin des deux autres? Si chacune est fausse, il faut les rejeter toutes; pourquoi s'enfoncer tout à la fois dans trois bourbiers? Un homme livré à une fausse religion est dans une erreur pitoyable; que doit-on penser de celui qui en professe tout ensemble trois également fausses? Que s'il n'y en a qu'une de vraie, et que les deux autres soient fausses, pourquoi s'embarrasser des fausses? C'est assez de suivre la vraie.

En second lieu, c'est un axiome que, pour avoir le nom de bon, il faut l'être tout-à-fait, et qu'un seul mauvais endroit donne le nom de mauvais. Une femme, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs, si elle est sans nez, personne n'en veut. J'ai prouvé plus haut que les sectes de Fo et de Lao étoient défectueuses : si des deux, on s'avise de n'en faire qu'une, c'est réunir les défauts, et par là les multiplier.

En troisième lieu, dans la véritable religion, on ne recommande rien tant aux néophytes, que

d'avoir une foi dans leurs cœurs à l'homme qui professe ces religions, comment peut-il être divisé? Sa foi est toute autre.

En quatrième lieu, les fondateurs. Kong-tsé a établi la loi des hommes, et les autres sont contents de ce qu'il a fait; ils ont été témoins de ces trois lois, et ont posé des principes sur eux. Mais après, on ne veut à toute force se tenir dans un monde imaginaire.

En cinquième lieu, l'effet. Kong-tsé a dit sur le rien, et Kong-tsé a dit de plus opposé. S'il est possible de vivre avec le soleil et la lune ensemble, l'eau et le feu ensemble, l'orient et l'occident ensemble, aura-t-il qui n'attende en conséquence des préceptes tout autres que ceux de Kong-tsé? Aucun animal n'est sans nez. Les hommes dans ces deux religions commandent tout. Comment se tiennent-ils pas mieux que d'en avoir une, pourroit chere



d'avoir une foi entière, et de ne point partager leurs cœurs à deux cultes différents. Mais un homme qui professe tout à la fois trois espèces de religions, comment peut-il n'avoir pas le cœur divisé? Sa foi n'est entière ni d'un côté ni d'un autre.

En quatrième lieu, les trois lois ont trois législateurs. Kong-tzé ne s'en est pas tenu à Lao; il a établi la loi des lettrés. Les fétichistes ne se sont point contentés de ce qu'avoient fait et Lao et Kong-tzé; ils ont établi le fétichisme en Chine. Les auteurs de ces trois divers systèmes de religion ont posé des principes tous différents; et deux mille ans après, on examine, on pèse, on raisonne; on veut à toute force les faire accorder: quel dessein imaginaire!

En cinquième lieu, la religion de Fo est fondée sur le rien; celle de Lao sur le vide; et celle de Kong-tzé sur le réel. Qu'y a-t-il dans l'univers de plus opposé que ces fondements entr'eux? S'il est possible de réunir le réel avec le rien, le vide avec le solide; il doit l'être aussi de mettre ensemble l'eau et le feu, le rond et le carré, l'orient et l'occident, le ciel et la terre: et qu'y aura-t-il qui ne puisse se faire? Que ne fait-on attention encore que ces diverses lois sont des préceptes tout contraires: l'une défend de tuer aucun animal, l'autre ordonne de sacrifier les animaux. Le malheureux homme qui est engagé dans ces deux lois, en voulant observer un des commandements, viole nécessairement l'autre. Comment se tirer de cet embarras? Ne vaudroit-il pas mieux pour lui qu'il n'eût aucune religion que d'en avoir trois? S'il n'en avoit aucune, il pourroit chercher la véritable; en ayant trois, il

croit en avoir de reste , et il n'a rien de bon : il n'étudie point la doctrine du Dieu du ciel , et il suit en aveugle les rêveries des hommes. La vérité est une ; toute doctrine appuyée sur la vérité , peut s'entendre et se soutenir : mais si la doctrine n'est pas une , les principes n'en sont pas solides ; les principes n'étant pas solides , les conséquences ne sont pas sûres ; les conséquences n'étant point sûres , la foi n'est point ferme et entière. Or , sans unité de doctrine , sans solidité de principes , sans intégrité de foi , y a-t-il de la religion ?

*Le L.* Hélas ! qu'on entende crier au voleur , même au milieu de la nuit , on se lève , et quand il s'agit du salut , on demeure enseveli dans le sommeil ! Vos paroles , Monsieur , sont pour moi un coup de tonnerre ; j'en suis ému , et je sors de mon assoupissement. Mais cela ne suffit pas ; achevez , je vous en conjure , l'ouvrage commencé.

*Le D.* Vous sortez de votre assoupissement , vous avez les yeux ouverts. Voilà le vrai moment de vous adresser à Dieu , et de lui demander ses lumières.

~~~~~  
Quelle est la religion ?
Pendent-ils le
incarné ?

PUISQUE la
temps établi
doute bien
sont parfaite
prendre ce d

Le Doct.
tous une vie
une même lo
pation génér
ligion. Chaq
de la conserv
digne de tou
rain pontife
l'ordre de la
tions de leur
s'introduise a
glise possède
il ne laisse p
pour rempli
monde , les
enfants , et
Vivant sans fa

VIII. ENTRETEN.

Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la religion ? pour quelle raison les missionnaires gardent-ils le célibat ? par quel motif Dieu s'est-il incarné ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Puisque la religion chrétienne est depuis longtemps établie en Europe , les peuples y sont sans doute bien réglés : les mœurs et les coutumes y sont parfaites. Je serois cependant bien aise d'appréhender ce qu'il y a de singulier en ce point.

Le Doct. europ. Les chrétiens ne mènent pas tous une vie uniforme, quoique tous professent une même loi. Un devoir commun, et une occupation générale en Europe , c'est l'étude de la religion. Chaque prince , dans ses états , prend soin de la conserver dans tout son entier. Il y a un chef digne de toute sorte de respects ; c'est le souverain pontife , qui tient la place de Dieu dans l'ordre de la religion , qui instruit toutes les nations de leurs devoirs , et qui veille à ce qu'il ne s'introduise aucune erreur. Ce chef de toute l'Eglise possède un état en propre , il garde le célibat , il ne laisse point d'héritier. On choisit un sage pour remplir cette haute dignité : les grands du monde , les rois mêmes se regardent comme ses enfants , et ils le respectent comme leur père. Vivant sans famille particulière , il doit s'appliquer

entièrement au bien public : étant sans postérité, tous les peuples sont ses enfants ; son unique soin est de faire fleurir partout la religion et les vertus.

Il est secondé dans un si bel emploi, par un grand nombre de vertueux et savants hommes, qui, dans tous les royaumes, sont les pasteurs des ames. Tous les peuples chrétiens, chaque semaine, consacrent un jour à Dieu : ils cessent alors tout travail ; sans exception de sexe et d'état, tous se rendent au temple du Seigneur pour lui faire leurs adorations et leurs prières, assister au sacrifice, et entendre expliquer les livres saints. Il y a de plus, divers corps de religieux, dont les membres se répandent dans toutes les parties du monde pour prêcher la foi, et pour exhorter à bien vivre. Le corps où je suis entré s'appelle la *Compagnie de Jésus* : il n'est établi que depuis peu de temps. Mais quelques-uns des premiers jésuites ont mis leur Compagnie en réputation, et dans beaucoup d'endroits on les demande pour prêcher et pour instruire la jeunesse.

Le L. Elire un sage pour chef, placer partout des docteurs pour instruire, cette méthode est fort belle ; la vertu doit y gagner et fleurir.

J'ai ouï dire que les religieux de votre Compagnie ne possédoient rien en propre, mais qu'entr'eux tous les biens étoient communs ; qu'ils se dépouilloient même de leur liberté, et qu'ils se soumettoient en tout à l'ordre d'un supérieur ; qu'ils passaient leur jeunesse à se perfectionner dans la vertu et les sciences ; et que, dans un âge mûr, devenus savants et vertueux, ils s'appliquoient à l'instruction du public, soit pour les sciences, soit pour les bonnes mœurs. Nos prédicateurs de Chine auroient peine à suivre ce modèle.

Mais il y a un bien la raison de plus nature être difficile de se plaît à créer siècle en siècle aujourd'hui ce

Le D. Il est garder le célibat un commandement. Dans les choses souvent mise à il aisé d'être lorsqu'un hon perfection, il Le sage s'arrête courage surmonte. Que si l'on résiste est difficile, i quer la vertu. d'où nous vient fait naître, e devons cesser Dieu ne créant la plaisance à cr est foible et pénétrer dans de les désapp

Que l'on co à un seul cor fin, mais cha lière. Un corp comment man ple. Conven fassent le mé

Mais il y a un troisième article dont je ne vois pas bien la raison ; vous ne vous mariez point : quoi de plus naturel que d'avoir une postérité ? Il doit être difficile de garder le célibat. Le Dieu du ciel se plaît à créer , à produire ; tous nos ancêtres , de siècle en siècle , se sont mariés : pourquoi changer aujourd'hui cette coutume ?

Le D. Il est sans doute difficile à l'homme de garder le célibat ; aussi Dieu ne lui en fait-il point un commandement : il laisse cela à sa liberté. Dans les choses difficiles à la nature , la vertu est souvent mise à l'épreuve , et comment alors seroit-il aisé d'être toujours parfaitement exact ? Mais lorsqu'un homme s'engage dans le chemin de la perfection , il prend son parti , il ne recule point. Le sage s'arrête-t-il pour des difficultés ? Un grand courage surmonte tout avec la grâce de Dieu. Que si l'on regarde comme mauvais tout ce qui est difficile , il ne doit plus être permis de pratiquer la vertu. La vie nous vient de Dieu , mais d'où nous vient la mort ? N'est-ce pas lui qui nous fait naître , et qui a déterminé le temps où nous devons cesser de vivre ? Avant tous les siècles , Dieu ne créant rien , en quoi paroissoit sa complaisance à créer et à produire ? L'esprit humain est foible et limité : il ne lui appartient pas de pénétrer dans les desseins de Dieu , beaucoup moins de les désapprouver.

Que l'on compare tous les hommes du monde à un seul corps ; ce corps tout entier n'a qu'une fin , mais chaque membre a sa fonction particulière. Un corps qui seroit tout tête ou tout ventre , comment marcheroit-il ? Raisonillons sur cet exemple. Convient-il que tous les sujets d'un empire fassent le même emploi ? Que si quelqu'un dit :

Mariez-vous , prenez aussi le soin de ce qui regarde la religion , offrez à Dieu des sacrifices , faites-lui des prières , tout est alors dans l'ordre ; je lui réponds que , malgré les difficultés , il n'y a qu'à vivre dans une parfaite continence : c'est une nécessité que les ministres du Seigneur soient purs et sans tache ; s'ils se trouvoient en même temps chargés de tant de soins , le service divin en souffriroit sans doute. Ceux qui servent les princes de la terre sont assujettis à mille gênes : convient-il donc moins de se gêner en servant Dieu ?

Dans les premiers temps , les hommes étoient en petit nombre , et d'une vertu éclatante. Un saint patriarche pouvoit être prêtre du Seigneur. Le mal d'aujourd'hui n'est pas que la terre soit dépeuplée , la multitude des hommes va presque à l'infini : mais la vertu est rare : on veut avoir un grand nombre d'enfants , et on ne sait pas les élever. Est-ce là propager le genre humain ? N'est-ce pas multiplier les vices , les vicieux , et par conséquent les malheureux ? Un saint homme rempli de zèle , gémissant sur les malheurs du monde , établit pour fondement de sa compagnie , que ses disciples ne se marieroient point : il regarde comme peu de chose l'avantage d'avoir une postérité , et il pense uniquement à la nécessité de prêcher la religion. Son but est de retirer les mortels du désordre , et de les sauver ; n'est-ce pas là un glorieux et important dessein ?

La prétendue obligation de se marier est égale pour les deux sexes. Cependant qu'une vierge promise en mariage , voyant expirer son futur époux prenne la résolution de n'en point épouser d'autre , la Chine lui applaudit , l'Empereur lui-même la préconise et lui fait élever un trophée.

Mais cette fil
point avoir de
une espèce de
été son mari
cela lui attire
nous renonc
Dieu : que , po
la terre et de
débarrassions
blâme : cela e

Le L. Est-ce
pas exhorter a

Le D. On l
bien plus pro
l'on a beauco
autres. Je va
avantages de
tion , et vous
sur ce point c

En premie
enfants et po
qui a des en
moyens. Tou
à l'économie ,
les accroître.
sont en grand
sont en grand
gens cherche
réussissent. C
et dans les em
défendre de
toujours sans
tentations d'i
homme est-i
du vice , à l

Mais cette fille vit dans le célibat, elle ne veut point avoir de postérité : le seul motif de garder une espèce de fidélité à un homme qui n'a jamais été son mari, l'engage à ne se point marier, et cela lui attire de magnifiques éloges. Nous, qui nous renoncions au mariage dans la vue de servir Dieu ; que, pour avoir plus de liberté de parcourir la terre et de convertir les peuples, nous nous débarrassions des soins d'une famille, on nous blâme : cela est-il raisonnable ?

Le L. Est-ce donc qu'étant marié, on ne peut pas exhorter au bien, et prêcher la religion ?

Le D. On le peut ; mais le célibat est un état bien plus propre à se sanctifier soi-même, et où l'on a beaucoup plus de moyens de sanctifier les autres. Je vais vous rapporter quelques-uns des avantages de cet état, je vous prie d'y faire attention, et vous jugerez vous-même si la règle établie sur ce point dans notre religion est sage ou non.

En premier lieu, on se marie pour avoir des enfants et pour établir une famille : un homme qui a des enfants doit les nourrir, il faut des moyens. Tout père de famille est obligé de penser à l'économie, d'entretenir ses biens, et même de les accroître. Aujourd'hui les pères de famille sont en grand nombre, ceux qui veulent amasser sont en grand nombre aussi ; mais où tant de gens cherchent à gagner, il est difficile que tous réussissent. Quand on s'engage dans les affaires et dans les embarras du monde, peut-on bien se défendre de s'en laisser dominer ? en sort-on toujours sans tache ? ne succombe-t-on jamais aux tentations d'injustice, de mauvaise foi ? Or un tel homme est-il bien propre à retirer les autres du vice, à les exciter à la vertu ? Le sage a pour

maxime de ne faire aucun cas de tous les biens de la terre ; mais, si nous les estimons, si nous les recherchons, comment pourrions-nous en prêcher aux gens du siècle le détachement et le mépris ?

En second lieu, tout ce qui regarde la perfection chrétienne est d'un rang élevé, d'un genre sublime, et l'homme est sujet à bien du trouble, à beaucoup de ténèbres ; l'amour de la volupté émousse en quelque manière son esprit ; si son cœur s'abandonne à cet amour, la raison n'est plus en lui que comme une foible lumière dans un fanal épais et grossier : comment pouvoir découvrir toutes les beautés de la vertu ? La continence, au contraire, épure les connoissances de l'ame ; elle fait briller en elle un merveilleux éclat, et la rend capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus haut et de plus pur dans la perfection.

En troisième lieu, les grands désordres du monde viennent de deux passions : l'intérêt et le plaisir ; or ceux qui travaillent au salut des ames ne doivent rien avoir de plus à cœur que de détruire ces deux passions. Les contraires se guérissent par les contraires ; une fièvre chaude veut des remèdes froids, et une maladie venue du froid demande des remèdes chauds. Embrasser la pauvreté par la crainte des richesses, par l'horreur du plaisir, et vivre dans le célibat : c'est le plus sûr moyen d'écarter l'injustice, et de bannir la volupté : voilà ce que nous tâchons de faire dans notre état. Nous abandonnons nos propres biens pour apprendre aux gens du siècle à ne pas du moins ravir le bien d'autrui ; nous renouons au mariage légitime, pour les empêcher, par cet exemple, de se livrer aux plaisirs défendus.

En quatrième lieu, il s'applique à tout le monde, à tout le siècle, à tout le siècle nous requérons qui, mais combien qui se soient homme qui par toute la personne à sanctifier tout dessein ! Pour que seroit-ce rassé d'une f

En cinquième lieu, que l'on trou portants, son Pourquoi ne quelque chose hommes vert par tout l'un détruire l'id server à jam En Europe foi que de qui : recue une partie réserve une suivante. P d'hommes, nombre qu ne peut-on tions néces

En sixième

En quatrième lieu, l'homme le plus habile, s'il s'applique à trop de choses, ne fait rien de parfait. Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre l'univers. L'histoire de tous les siècles nous représente un grand nombre de conquérants qui se sont rendus maîtres du monde; mais combien peu d'hommes nous représente-t-elle qui se soient rendus maîtres d'eux-mêmes? Un homme qui forme la résolution de porter la foi par toute la terre, n'a pas seulement sa propre personne à sanctifier, il entreprend encore de sanctifier toutes les nations. Quel ouvrage, quel dessein! Pourra-t-il bien en venir à bout? Mais que seroit-ce donc, s'il se trouvoit encore embarrassé d'une femme et d'une troupe d'enfants?

En cinquième lieu, parmi les animaux, ceux que l'on trouve les plus propres à des usages importants, sont tirés de la troupe, et élevés à part. Pourquoi ne feroit-on pas, pour la religion, quelque chose de semblable à l'égard de certains hommes vertueux, zélés, et capables de porter par tout l'univers le flambeau de l'Evangile, de détruire l'idolâtrie, de renverser l'erreur, de conserver à jamais la religion dans toute sa pureté? En Europe, on a bien plus à cœur d'étendre la foi que de perpétuer les familles. Un laboureur qui recueille cent mesures de grain, en choisit une partie pour payer le tribut au prince; il en réserve une autre pour semer son champ l'année suivante. Pourquoi faut-il que tout ce qu'il y a d'hommes, sans aucune exception, en quelque nombre qu'ils soient, se marient tous? Pourquoi ne peut-on pas en faire un choix pour des fonctions nécessaires et importantes?

En sixième lieu, tout ce que l'homme a de com-

mun avec la bête ne mérite pas notre estime : agir et travailler pour avoir de quoi vivre, manger pour soutenir ses forces, éviter tout ce qui est nuisible pour conserver sa vie, ce sont là des choses du rang inférieur, et qui ne mettent aucune différence entre nous et les animaux ; mais s'appliquer à la recherche du bien et du vrai, régler son cœur, travailler à sa perfection, marquer à Dieu sa reconnaissance et son amour : voilà l'importante affaire de l'homme sur la terre ; c'est par là qu'il peut correspondre aux vues et aux intentions du Créateur. Sur ce principe, jugez lequel est de plus grande conséquence, ou penser à se marier, ou s'appliquer à faire fleurir la loi de Dieu. Il vaudroit mieux pour l'homme être sans pain et sans loi, et le monde seroit mieux sans habitants que sans religion. L'importance de la religion est donc, pour quelques hommes, une raison suffisante de négliger le mariage. Mais le mariage est-il assez important pour faire négliger la religion ? la mort même ne doit pas nous arrêter, quand il s'agit de suivre la volonté divine : comment le renoncement au mariage nous arrêteroit-il ?

En septième lieu, l'esprit de notre état est de prêcher la foi par toute la terre : si nous ne réussissons pas à l'occident, nous allons à l'orient, et si à l'orient on ne nous écoute pas, nous nous transportons au midi, au septentrion ; nous ne sommes point attachés à un même lieu. Un médecin charitable ne reste pas toujours dans un même endroit ; il va çà et là pour être utile à plus de personnes : c'est par là que sa charité paroît. Le mariage lie un homme, et l'attache à une famille : si le bien de l'état l'en sépare pour un temps, c'est tout ce qu'il peut faire. Aussi

n'entend-on
aillent enseig
sonnes marié
que des reli
parler d'une
la foi, fût-el
lieues, ils s
l'embarras de
livrés du so
des enfants :
mes pour fr
vertu aussi é
mers, n'est-e
fidélité conju

En huitièm
blable à l'ang
dans le ciel ;
des esprits.
commun ; ce
grand accès
les influences
qu'il réclame
rannic du d
faire cesser
exaucée. Ma
vertu de cha
l'homme cha
nous avons
pas nous m
nions le mar
point : ce n'
que tous ce
saints ; un
n'écoute pas
coupable. I

n'entend-on pas dire que les prédicateurs de Chine aillent enseigner les royaumes étrangers : les personnes mariées ne doivent plus se quitter. Mais que des religieux de ma Compagnie entendent parler d'une région nouvelle où l'on peut planter la foi , fût-elle éloignée de plusieurs milliers de lieues , ils sont prêts à partir ; ils n'ont point l'embaras de pourvoir à des familles ; ils sont délivrés du soin de confier à personne des femmes, des enfants : ils ont Dieu pour père , tous les hommes pour frères , et le monde pour maison. Une vertu aussi élevée que le ciel , aussi vaste que les mers , n'est-elle donc pas au-dessus de la simple fidélité conjugale ?

En huitième lieu , l'homme chaste est semblable à l'ange ; il est sur la terre comme s'il étoit dans le ciel ; il a un corps , et il vit à la manière des esprits. La chasteté n'est pas une vertu du commun ; celui qui la fait fleurir en soi a un grand accès auprès de Dieu ; soit qu'il demande les influences du ciel pour fertiliser la terre , soit qu'il réclame le secours d'en haut contre la tyrannie du démon , soit qu'il s'entremette pour faire cesser des malheurs publics , sa prière est exaucée. Mais si Dieu n'avoit pour agréable la vertu de chasteté , comment seroit-il favorable à l'homme chaste ? Voilà une partie des raisons que nous avons , nous autres missionnaires , de ne pas nous marier. Ce n'est pas que nous condamnions le mariage ; ceux qui se marient ne pèchent point : ce n'est pas non plus que nous prétendions que tous ceux qui gardent le célibat soient des saints ; un homme qui garde le célibat , et qui n'écoute pas la droite raison , n'en est pas moins coupable. Il ne manque pas en Chine , non plus

qu'ailleurs , de ces faux vertueux qui , renonçant au légitime mariage , s'abandonnent à des crimes abominables , qu'en Europe on n'ose nommer de peur de salir sa bouche. Les bêtes mêmes ne connaissent point ces infamies que la nature abhorre, et des hommes n'ont pas assez de pudeur pour s'en défendre ! Vous doutez , Monsieur , s'il est permis de vivre dans la continence : que devez-vous penser de ces sortes d'abominations ?

Le L. La raison porte la conviction dans l'esprit : elle a plus de force que le tranchant d'une épée ; mais c'est un principe en Chine , que des trois péchés contre le respect et l'amour dus aux parents , celui de ne se point marier est le plus grand.

Le D. On peut répondre à cela , qu'il faut distinguer les temps ; qu'autrefois les hommes étant en petit nombre , c'étoit une nécessité qu'ils se multipliasent , mais qu'aujourd'hui , se trouvant fort multipliés , cette nécessité n'est plus. Pour moi , je dis que ce principe de Chine n'est point fondé sur aucune parole du sage , mais uniquement sur ce qu'a avancé Mong-tsé , lequel a pris à faux la tradition , ou bien a voulu par ce moyen excuser l'empereur Chun de s'être marié sans avoir averti son père , et voilà sur quoi s'appuient tous ceux qui sont venus par la suite. Le livre *Li-ki* contient bien des choses qui ne sont nullement des paroles des anciens ; les modernes qui ont découvert et publié ce livre , y ont mêlé beaucoup du leur.

Kong-tzé est regardé en Chine comme le grand philosophe. Ses disciples et ses descendants , dans les trois livres *Ta-hio*, *Tchong-yong* et *Lun-yu*, font parler ce sage maître fort en détail sur le respect

et l'amour des
qui font pas dir
que l'on puisse
Étoit-il donc r
moître en quoi
té donne le r
met Pi-kou au
des Yn. Puisq
il les regardoit
Cependant au
Ainsi , selon M
essentiel du res
et selon Kong-
cela s'accorde-
que , prendre le
de respect et d
point là un pri

Si ce princip
pour avoir une
on pas obligé
ces conséquen
l'homme une p
dament-elles
rié qu'à trente
âge mûr pour
jusqu'à trente
durant dix an
ses parents ?
vertus , sur ce l
de concubine
mollesse ; il a
son mérite , n
ayant toutes l
de mille bell
travail et la fa

et l'amour des parents. Comment est-ce qu'ils ne lui font pas dire un seul mot du plus grand péché que l'on puisse commettre contre la vertu filiale ? Étoit-il donc réservé au temps de Mong-tsé de connaître en quoi cet énorme péché consiste. Kong-tzé donne le nom de sage à Pe-y et à Cho-tzé. Il met Pi-kou au nombre des illustres de la dynastie des Yn. Puisqu'il vante ainsi ces trois hommes, il les regardoit comme vertueux, comme parfaits. Cependant aucun des trois n'a eu des enfants. Ainsi, selon Mong-tsé, ils ont manqué au point essentiel du respect et de l'amour dus aux parents, et selon Kong-tzé, c'étoient des sages : comment cela s'accorde-t-il ? Voilà ce qui me fait conclure que, prendre le défaut de postérité pour un manque de respect et d'amour envers ses parents, ce n'est point là un principe des anciens Chinois.

Si ce principe avoit lieu, devoit-on rien oublier pour avoir une postérité ? Quelles mesures ne seroit-on pas obligé de prendre pour cela ? Mais toutes ces conséquences ne vont-elles pas à exciter dans l'homme une passion déjà si dangereuse ? Ne condamnent-elles pas l'empereur Chou qui ne s'est marié qu'à trente ans ? Vingt ans à un homme sont un âge mûr pour avoir des enfants. Celui qui attend jusqu'à trente à se marier, ne manque-t-il pas, durant dix années, d'amour et de respect envers ses parents ? Qu'un homme sans talents, sans vertus, sur ce beau principe, rassemble une troupe de concubines, et vieillisse dans l'oisiveté et la mollesse ; il a grand nombre d'enfants : voilà tout son mérite, n'importe, il doit être vanté comme ayant toutes les vertus filiales. Qu'un autre, doué de mille belles qualités, ait passé sa vie dans le travail et la fatigue, servant l'état et son roi, ins-

truisant les peuples et les maintenant dans leurs devoirs , mais sans se mettre en peine de laisser après soi une postérité ; le public lui a les plus grandes obligations , tout l'empire lui donne le nom de sage : on se trompe ; suivant cette nouvelle doctrine , c'est un fils indigne , qui n'a eu ni respect , ni amour pour ses ancêtres.

Pratiquer ou ne pratiquer pas les vertus filiales , ce n'est pas une chose qui regarde uniquement l'extérieur , mais surtout l'intérieur , cela dépend de nous-mêmes et non d'autrui. Avoir des enfants , ou n'en avoir pas , c'est Dieu qui le détermine. Combien de personnes souhaiteroient avoir des enfants , qui n'en ont cependant point ? Où est celui qui , voulant être respectueux à l'égard de ses parents , ne puisse pas l'être ? Ne lisons pas dans Mong-tsé lui-même ces paroles ? « Ce » qui regarde notre intérieur , lorsque nous le » cherchons , nous l'avons ; et nous ne l'avons » pas , si nous ne le cherchons pas. » Ainsi , sa possession dépend de nos soins ; mais , pour les choses extérieures , il ne dépend pas de nous de les posséder ; leur recherche est laborieuse , et il y a une providence qui en dispose. Or , avoir des enfants , est dans le genre de ces choses qu'il ne dépend pas uniquement de l'homme d'obtenir. Comment seroit-ce la marque d'une grande vertu ? Les sages d'Europe , en parlant des principales fautes contre les vertus filiales , mettent pour la plus énorme d'induire ses parents au mal : les faire mourir , est d'un rang presque inférieur , et c'en est une moindre , de les dépouiller de leurs biens. Toutes les nations sont de ce sentiment. Ce n'est qu'en arrivant en Chine que j'ai ouï dire que le plus grand péché contre l'amour

et le respect d'enfants.

Je vais expliquer d'un fils ; mais qu'est-ce que le premier et troisième est ? La volonté de son fils. Lorsque de tous ceux sont parfaitement inférieur ordonné supérieur , et il plit alors le désordre sur différents pères du rang inférieur rang supérieur lui seul par son autre père au premier père remplit tous les violeroit le second père , qui gouverne son sujet ; le fils suis son fils ; rables à Dieu hommes , rois port à Dieu.

Tous les pères la terre des temps des siècles toire de ce mon pays , j

et le respect dus aux ancêtres, étoit de n'avoir pas d'enfants.

Je vais expliquer en quoi consistent les devoirs d'un fils ; mais auparavant , qu'est-ce que fils , qu'est-ce que père ? Nous avons trois sortes de père : le premier est Dieu ; le second est le roi ; et le troisième est notre chef de famille. Résister à la volonté de son père , c'est violer le devoir d'un fils. Lorsque tout est dans l'ordre , les volontés de tous ceux qui nous tiennent lieu de pères , sont parfaitement d'accord. Le père d'un rang inférieur ordonne à son fils d'obéir au père du rang supérieur , et le fils , en n'obéissant qu'à un , remplit alors le devoir de fils à l'égard de tous. Si le désordre survient , et que les volontés de ces différents pères soient contraires , c'est que le père du rang inférieur ne se conforme pas à celui du rang supérieur. Il ne pense qu'à se faire servir lui seul par son fils , et il oublie que ce fils a un autre père au-dessus de lui. Alors un fils qui obéit au premier père , quoiqu'il désobéisse au second , remplit tous les devoirs d'un fils , au lieu qu'il les violeroit absolument si , suivant la volonté du second père , il méprisoit celle du premier. Celui qui gouverne l'état est mon roi , et je suis son sujet ; le chef de ma famille est mon père , et je suis son fils ; mais sont-ils l'un et l'autre comparables à Dieu ? Dieu est le père universel : tous les hommes , rois , sujets , pères et fils sont frères par rapport à Dieu. Cette doctrine ne doit pas être ignorée.

Tous les peuples voisins de l'Europe l'appellent la terre des saints. En effet , il y a eu dans tous les temps des saints en Europe. En rappelant l'histoire de ceux qui de siècle en siècle ont illustré mon pays , je trouve qu'ils ont presque tous vécu

sans penser à laisser une postérité. Les saints sont les modèles du monde. Dieu, qui les propose pour exemple, les laisseroit-il vivre dans un état contraire au bon ordre et à la vertu ? Pour ceux qui ne se marient point par principe d'avareice ou de paresse, pour s'assurer une fortune, ou pour vivre sans embarras, ces sortes de gens n'entrent point en parallèle avec des personnes qui, par amour pour la vertu, par désir de plaire à Dieu, par zèle du salut du prochain, gardent le célibat. Une chose de pure fantaisie, et dont il ne résulte aucun bien, qu'a-t-elle de louable ? Mais une pratique de la plus haute perfection, très conforme à la doctrine des divines Ecritures suivie par tant de saints qui nous ont précédés exaltée et admirée par tous les sages de l'univers, qu'y a-t-il à douter qu'on ne fasse bien de la suivre ?

Tous les grands zéloteurs de la prétendue nécessité que chacun laisse après soi des enfants ignorent ce que c'est que le Dieu du ciel. Ils ne savent point le servir ni se conformer à ses ordres ; ils ne connoissent de vie future ; ils s'imaginent qu'à la mort tout meurt dans l'homme, et qu'il n'en reste rien. Pour nous, en cette vie, nous servons, nous aimons le Dieu du ciel : nous espérons qu'après la mort nous aurons le bonheur de l'aimer et de le servir dans tous les siècles. Pourquoi nous mettrions-nous en peine de laisser sur la terre une postérité ? L'homme meurt, l'ame ne meurt point ; elle acquiert au contraire une vie et une beauté toute nouvelle. Le corps reste sans force et sans mouvement. Que le corps soit inhumé par les enfants du mort, il pourrira ; qu'il le soit par ses amis, il pourrira de même ; lequel est le plus souhaitable ?

Le L. Vivre vertueux, cela est la terrible inconvénient, prit son courut toutes années entières à la porte de d'hui que la quel inconvénient docteur et le

Le D. Ah, bon ordre rè homme bien désordre bien n'étoit celui son ministre aveugles ; ils qui par là mé heurs d'autre qu'extérieurs. pagnes, mala les voir et y maux d'à pré fatale dans l' l'orage, plus meurtriers qu qui n'est qu' ame, ils cor et les plus at leur poison, penser du res est extrême.

Le Créateur père commun erne en mail

Le L. Vivre dans la continence par principe de vertu, cela est digne d'éloge. Le grand Yu, après la terrible inondation qui causa un désordre général, prit soin de faire écouler les eaux; il parcourut toutes les provinces; il fut l'espace de huit années entières hors de chez lui. Il passa trois fois à la porte de sa maison sans y entrer. Mais aujourd'hui que la paix et le bon ordre règnent partout, quel inconvéniement y a-t-il que chacun, même le docteur et le sage, ait sa famille particulière.

Le D. Ah, Monsieur, croire que la paix et le bon ordre règnent partout, c'est se tromper. Un homme bien instruit voit dans le siècle présent un désordre bien plus déplorable et plus général que n'étoit celui du temps de l'empereur Yao et de son ministre Yu. Les hommes d'aujourd'hui sont aveugles; ils ne connoissent pas leurs misères, qui par là même augmentent beaucoup. Les malheurs d'autrefois, dont vous parlez, n'étoient qu'extérieurs. Perte de biens, désolation des campagnes, maladies du corps, on pouvoit aisément les voir et y apporter aussitôt du remède. Les maux d'à présent, dont je parle, ont leur source fatale dans l'intérieur même. Plus impétueux que l'orage, plus terribles que les monstres, plus meurtriers que la foudre, ils n'attaquent point ce qui n'est qu'étranger à l'homme; ils blessent son âme, ils corrompent son cœur. Les plus éclairés et les plus attentifs ressentent le funeste effet de leur poison, et ont peine à s'en défendre. Que penser du reste des mortels? Le ravage sans doute est extrême.

Le Créateur de toutes choses, Dieu, voilà le père commun qui conserve, maintient et gouverne en maître souverain tout ce qu'il a créé.

Que peut-il y avoir au-dessus de lui ? Les hommes aveugles, qui ne connoissent point, qui ne servent point Dieu, vivent comme s'ils étoient sans père et sans maître : ils n'ont ni la fidélité due au maître, ni l'amour et le respect dus au père. Ces grandes vertus manquant, quelle vertu peut subsister ? Ils prennent de l'or, du bois, de l'argile, dont ils fabriquent des statues, sans savoir ce qu'elles représentent, et ils excitent la populace grossière à les adorer, à les prier, en leur disant : *Voilà le dieu Fo* ; et ils infatuent leur esprit par des discours fabuleux et infâmes ; ils plongent leur cœur si avant dans le désordre, qu'il ne leur reste plus aucune voie pour retourner au bien.

Prendre le vide ou le rien pour principe de toutes choses. n'est-ce pas se faire un Dieu sans fond et sans réalité ? Dire que Dieu et les hommes ne font qu'une seule et même substance, n'est-ce pas confondre la majesté de Dieu avec le plus vil esclave ? Prêcher à sa fantaisie toute cette suite d'extravagantes imaginations, n'est-ce pas avilir la sagesse incréée jusqu'à la réduire au rang des pierres, du bois, de la boue ? N'est-ce pas attaquer la Providence bienfaisante de Dieu, et, sur tout ce qui arrive de désagréable, chaud, froid, infortunes, prodiges, en faire un sujet de murmures et de blasphèmes ? En un mot, n'est-ce pas mépriser le Père universel, et insulter au souverain Maître ? On en vient jusque-là, on abolit, on oublie tout culte du Dieu du ciel ; et si un homme de rien a l'adresse de gagner une populace, on lui dresse des temples, on lui érige des statues ; l'idolâtrie règne presque partout, elle inonde les villes et les provinces ; on ne voit que temples élevés à Fo, aux esprits, aux prétendus immortels, et

même à des bordées, les les montagnes l'unique maître recevoir des h

Quoi ! des n non-seulement core de leurs hommes pour pères, portent tendre déplac ment son no mêmes en di attentat ! Si le reux siècle, ans hors de s à tout établis jours à parc plus penser à Monsieur, qu ardents, com nés, pour la le salut des h fussent tranq

Le L. A ce je conviens q temps présent ils négligent térieur et exte vu qu'un me bientôt paro ouï dire que c leurs idées p et raisonneie la vie future,

même à des hommes vivants. Les rues en sont bordées, les places publiques en sont entourées, les montagnes en sont couvertes; et le vrai Dieu, l'unique maître, n'a pas seulement un autel pour recevoir des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul!

Quoi! des mortels trompeurs et superbes, avides non-seulement de l'estime des peuples, mais encore de leurs biens, après s'être donnés parmi les hommes pour docteurs, pour législateurs et pour pères, portent l'insolence et l'impiété jusqu'à prétendre déplacer le Dieu suprême, effacer entièrement son nom et sa mémoire, et s'ériger eux-mêmes en divinité! Quel énorme! quel affreux attentat! Si le grand Yu vivoit dans un si malheureux siècle, se contenteroit-il de demeurer huit ans hors de sa maison? Il renonceroit sans doute à tout établissement particulier, et passeroit ses jours à parcourir, à réformer le monde, sans plus penser à aucun retour; et vous, vous voudriez, Monsieur, que les religieux de notre Compagnie, ardents, comme il convient à des enfants bien nés, pour la gloire de Dieu leur père, zélés pour le salut des hommes, qui sont tous leurs frères, fussent tranquilles à la vue de tout ce désordre!

Le L. A. considérer cette espèce de désordre, je conviens qu'il est extrême. Les philosophes du temps présent ne parlent que de régler l'extérieur; ils négligent entièrement l'intérieur, et par là, intérieur et extérieur, tout est déréglé. A-t-on jamais vu qu'un méchant homme au-dedans ne fit pas bientôt paroître sa méchanceté au dehors? J'ai ouï dire que certains lettrés de la Chine, se livrant à leurs idées particulières, s'associoient aux folistes, et raisoïnoient à la manière de ces sectaires sur la vie future, semblables à des gueux qui vont men-

dier les restes d'autrui. Ils ont ainsi entièrement corrompu la saine doctrine. Les docteurs d'Europe tiennent une conduite plus sage, ils vont droit au grand principe ; cette vérité une fois connue, un homme est éclairé. Après tout, on n'a qu'à faire attention à ce bel univers et à tout ce qu'il renferme, on juge bientôt que toutes les créatures ont un créateur, et que ce créateur est infiniment au-dessus de toutes les créatures. Kong-tzé, Fo, et les autres qu'on révère, étoient tous des hommes, fils d'autres hommes : aucun d'eux n'est donc le créateur de toutes choses, aucun d'eux n'est donc le véritable seigneur de l'univers. Comment ont-ils eu l'autorité d'établir des religions, et de donner des lois au monde ? Dès qu'un homme est parvenu à la connoissance du grand principe, les règles de sa conduite lui sont tracées : s'il ne s'applique pas à servir Dieu, à quoi s'applique-t-il de digne de lui ? Dans un même corps, chaque membre veut se conserver ; mais, si la tête est attaquée, la main, le pied, la défendent : dussent-ils eux-mêmes être blessés, ils ne l'abandonnent point. Vous êtes, Monsieur, parfaitement instruit, et véritablement persuadé que Dieu est le grand maître : ainsi, tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez de mauvais, de contraire à la raison, d'opposé à la religion, vous le regardez comme une injure faite à Dieu, et vous vous empressez aussitôt de l'arrêter et d'y remédier. Votre zèle vous porte à renoncer au mariage et à toutes les fortunes de ce monde ; vous prodiguez votre santé et votre vie : c'est bien là n'avoir en vue que le souverain Seigneur, et le préférer à tout. Pour nous, hélas ! cœurs durs, esprits inflexibles, nous n'avons qu'une ombre d'espérance et de charité, notre

foi est foible et incapable de faire un pas bien, une ha

Mais enfin tout, que Dieu commun de t-il laissés si l et marcher à voir ni notre descendant sur les hommes, maître et de enfants dociles fideles. On r diversité de oit en paix.

Le D. Je m'eussiez fait teurs de la v truits sur ce vais vous expl misères de l'h m'écouter.

Lorsque Dieu la nature humaine voyons ? Non, sage et souverain ciel et la terre point fait l'homme si désordonné l'homme n'ét mort ; il étoit toujours paisible étoient soumis

foi est foible et languissante; comment serions-nous capables de ces grandes vertus? Nous avons peine à faire un pas vers Dieu, et dans la pratique du bien, une bagatelle nous arrête.

Mais enfin vous m'avez appris que Dieu connoît tout, que Dieu peut tout. Puisqu'il est le père commun de tous les mortels, comment nous a-t-il laissés si long-temps croupir dans les ténèbres et marcher à l'aveugle, pour ainsi dire, sans savoir ni notre origine ni notre fin? Si lui-même, descendant sur la terre, avoit bien voulu instruire les hommes, tous, à la vue de leur véritable maître et de leur bon père, l'auroient écouté en enfants dociles, et lui auroient obéi en serviteurs fidèles. On ne verroit point cette monstrueuse diversité de culte et de religion, et le monde seroit en paix.

Le D. Je souhaiterois, Monsieur, que vous m'eussiez fait plus tôt cette demande. Si les amateurs de la vertu, en Chine, vouloient être instruits sur cette doctrine, on les satisferoit. Je vais vous expliquer quelle est la vraie source des misères de l'homme; je vous prie de vouloir bien m'écouter.

Lorsque Dieu créa le monde, pensez-vous que la nature humaine fût dans le désordre où nous la voyons? Non, sans doute: Dieu est infiniment sage et souverainement bon; tirant du néant le ciel et la terre pour le service de l'homme, il n'a point fait l'homme d'une nature si imparfaite et si désordonnée. Au commencement des temps, l'homme n'étoit sujet ni aux maladies ni à la mort; il étoit toujours plein de santé et de force, toujours paisible et content; tous les animaux lui étoient soumis, aucun n'osoit lui nuire; son uni-

bons se réduisant à presque rien, Dieu déployant toute sa bonté et toute sa miséricorde, descendit en personne, et vint lui-même instruire et sauver le monde. Ce fut durant la dynastie de *Han*, sous l'empire de *Ngai-li*, la seconde année de *Yuen-cheou*, dans le cycle appelé *Ken-hin*. trois jours après le solstice d'hiver, qu'il naquit d'une Vierge : il prit pour nom *Jésus*, c'est-à-dire *Sauveur*. Il a établi lui-même la divine loi : il y fit entrer l'Occident, et, après avoir vécu trente-trois ans sur la terre, il remonta dans le ciel. Voilà, en abrégé, la véritable histoire du Dieu incarné.

Le L. Mais, Monsieur, comment prouve-t-on ce fait ? Les hommes de ce temps-là, par où se persuadèrent-ils que *Jésus* étoit Dieu, et non pas simplement un homme ? S'ils n'eurent d'autre témoignage que sa parole, ce témoignage étoit-il suffisant ?

Le D. Dans l'Occident, pour donner à un homme le nom de saint, on exige bien d'autres preuves que celles qui suffiroient en Chine : que doit-ce donc être quand il s'agit de le regarder comme Dieu ? Qu'un petit prince de dix lieues de pays ait le talent de devenir le maître du monde, et qu'il en vienne là, s'il est possible, sans commettre la moindre injustice, sans faire souffrir un seul innocent, il n'aura pas pour cela en Europe le nom de saint. Que le plus puissant monarque de l'univers renonce à la pompe et aux grandeurs, qu'il abandonne ses richesses et ses états pour se retirer dans une solitude, et vaquer uniquement à la piété, on dira que c'est un homme détaché du monde ; mais, pour être appelé saint, il faut être consommé en vertu, se nourrir d'humiliations et de souffrances, parler

et agir au-dessus de l'homme, être élevé à un état auquel toutes les forces humaines ne sauroient parvenir.

Le L. Qu'appellez-vous au-dessus de l'homme ?

Le D. Savoir parler de ce qui regarde l'homme, être instruit des choses passées et des choses présentes, on le peut sans être saint ; le désir de la réputation suffit pour faire étudier ces sortes de sciences. Mais expliquer les mystères divins , prédire les événements futurs , convertir les peuples, et étendre partout la religion , cela est au-dessus de l'homme, il n'y a que Dieu qui le puisse. Guérir les maladies en se servant de remèdes, les médecins le font ; gouverner les empires, et tenir le monde en paix, soit en punissant, soit en récompensant à propos , les grands génies en viennent à bout : l'homme est capable de tout cela , aussi tout cela ne suffit-il point pour mériter le nom de saint. Mais faire des miracles qui ne demandent pas une moindre puissance que celle de créer l'univers ; guérir , sans employer aucun remède, des maux incurables ; ressusciter les morts : ces sortes de merveilles sont au-dessus de l'homme, et Dieu seul peut en être l'auteur. Tel est le pouvoir que Dieu a communiqué à tous ceux que nous regardons en Europe comme saints. S'il arrivoit qu'un scélérat , par lui-même ou par ses émissaires, affectât la réputation de sainteté ; que, sans crainte et sans respect pour Dieu , il eût recours aux arts magiques et aux faux prestiges pour tromper les peuples, et que, s'abandonnant à sa superbe, ils'en prit à tout ce qu'il y a de sacré, bien loin de le traiter en saint, on le poursuivroit comme une peste publique.

Le Dieu incarné, tandis qu'il étoit sur la terre,

a opéré des
au-dessus
ne peuvent
tée de Dieu
cune autre.
vu des hom
sieurs mil
venue du
l'histoire
avoient ma
étant venu
empressem
ils reconnu
faitement à
écrit. Ce d
provinces,
partout les
la vue aux
soit march
Les esprits
infernales
obéissoit.
prophéties
blié la nou
quel il m
nombre de

Quatre
fait et ce
tout l'uni
Depuis ce
rope ont
partout. C
l'empereu
ouï parler
les régions

a opéré des prodiges sans nombre : sa vie est bien au-dessus de celle des grands saints. Les saints ne peuvent rien que par une puissance empruntée de Dieu ; Dieu n'emprunte sa puissance d'aucune antre. Dans les anciens temps, l'Occident a vu des hommes d'une haute sainteté ; avant plusieurs milliers d'années ils avoient annoncé la venue du Rédempteur ; ils avoient écrit en détail l'histoire prophétique de sa vie future ; ils en avoient marqué précisément le temps : ce temps étant venu , les hommes , qui attendoient avec empressement leur libérateur, le virent paroître ; ils reconnurent que ses actions répondoient parfaitement à ce que les saints prophètes en avoient écrit. Ce divin Maître parcourut les villes et les provinces, instruisant les peuples, et multipliant partout les miracles : il rendoit l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets ; il faisoit marcher les boiteux, il ressuscitoit les morts. Les esprits célestes le révéroient, les puissances infernales le craignoient et l'adoroient ; tout lui obéissoit. Enfin, après avoir accompli toutes les prophéties, perfectionné la loi ancienne, et publié la nouvelle, il annonça lui-même le jour auquel il monteroit au ciel à la vue d'un grand nombre de ses disciples.

Quatre évangélistes écrivirent alors ce qu'a fait et ce qu'a dit le Sauveur : ils l'ont publié par tout l'univers. L'univers a reçu cette divine loi. Depuis ce temps-là, tous les royaumes de l'Europe ont changé de face, et la religion y fleurit partout. On trouve dans l'histoire de Chine, que l'empereur Ming-ti, de la dynastie des *Han*, ayant ouï parler de ce grand changement, envoya dans les régions occidentales pour y chercher le saint

évangile. Les envoyés firent à peine la moitié du chemin ; s'étant arrêtés mal à propos au royaume de *Ching-tou*, ils en rapportèrent les livres de Fo, et les répandirent en Chine. La Chine est restée jusqu'à présent infectée de ce poison ; elle n'a point encore entendu parler de la véritable doctrine, et l'erreur y domine dans toutes les écoles. Cela est déplorable.

Le L. Les temps, en effet, se rapportent à ce que vous dites ; vous êtes parfaitement instruit , et la doctrine que vous prêchez est sans doute la véritable. Je vois clairement que, hors la religion, en ce monde et en l'autre, point de vraie béatitude. J'ai dessein de retourner à ma maison pour me laver et me purifier, et de revenir sans délai y recevoir de votre main les divines Ecritures, vous reconnoître pour mon maître, et entrer enfin dans la sainte loi. Voudrez-vous bien, Monsieur, m'admettre au nombre de vos disciples ?

Le D. C'est dans la seule vue d'étendre la religion que, mes compagnons et moi, nous avons quitté notre patrie, fait un long voyage avec de grandes fatigues, et que nous vivons sans regret dans une terre étrangère. Ainsi, notre consolation et notre joie est de voir que l'on veuille sincèrement entrer dans notre sainte loi. Vous voulez, Monsieur, vous laver ; par là vous ne purifierez que votre corps : les souillures de l'ame, voilà ce que Dieu a en horreur. La porte de la religion chrétienne est le baptême ; celui qui veut y entrer doit auparavant concevoir un vif repentir de ses péchés passés, et former une ferme résolution de marcher dans le chemin de la vertu, et ensuite se faire baptiser ; alors il reçoit la grâce et l'amitié de Dieu : tout le reste est oublié, et il devient

autant et plus
de naître.

Au reste,
en maîtres
dans de fa
mettre dans
en véritable
les enfants
nous usurp
nom de m
divines Ecr
style chino
d'un bout
y a de plus
vrai sens.
tout ce que
rappelassiez
méditassiez
aucun dout
ficulté lire
baptême,

Le L. C
long-temps
pour moi,
venir de
gers, pour
n'ignorez
mencer à
anciens
les volon
tant de f
leur sur l
vais retou
mémoire
par écrit

autant et plus pur qu'un enfant qui ne fait que de naître.

Au reste, nous ne prétendons point nous ériger en maîtres; touchés de voir les hommes s'égarer dans de fausses routes, nous tâchons de les remettre dans la bonne voie pour vivre tous ensemble en véritables frères, puisque nous sommes tous les enfants du père commun. Comment oserions-nous usurper ces titres d'honneur, et avilir le nom de maître en nous le donnant? Quant aux divines Ecritures, le style en est fort différent du style chinois; je ne les ai point encore traduites d'un bout à l'autre, j'ai seulement choisi ce qu'il y a de plus important à savoir, et j'en ai rendu le vrai sens. Mais je voudrois, Monsieur, que de tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous vous en rappelassiez les points essentiels, et que vous les méditassiez à loisir; et, lorsque vous n'aurez plus aucun doute sur tout cela, vous pourrez sans difficulté lire le saint évangile, l'étudier, recevoir le baptême, et entrer dans la loi.

Le L. C'est Dieu qui m'a créé, et j'ai été si long-temps sans connoître Dieu! Quel bonheur pour moi, Monsieur, que vous ayez bien voulu venir de si loin avec tant de fatigues et de dangers pour m'enseigner la véritable religion! Vous n'ignorez rien; vous avez eu la bonté de commencer à m'instruire, et je vois à découvert mes anciens égarements. Vous m'avez fait connoître les volontés divines, et je m'y rends. A la vue de tant de faits, je ne puis exprimer ni ma douleur sur le passé, ni ma joie sur le présent; je vais retourner chez moi; je retracerai dans ma mémoire toutes vos instructions; je les mettrai par écrit pour ne les oublier jamais; ensuite je

pourrai mieux m'instruire à fond de la sainte doctrine. Je prie le Seigneur du ciel qu'il soutienne votre zèle, qu'il bénisse vos travaux, qu'il vous fasse voir la Chine entière chrétienne, tous les peuples arrachés aux ténèbres, et marchant à la brillante lumière de l'Évangile.



EXTRAIT

De la lettre de M. Reydelet, évêque de Gabale
et vicaire apostolique du Tunquin, en date du
11 juillet 1774.

LE 5 août 1773, un père dominicain espagnol fut appelé pour un malade; il y alla en plein jour, à pied et à découvert, parce qu'il n'y avoit que quelques pas à faire. Il fut aperçu par quelqu'un qui en porta la nouvelle au mandarin, lequel n'étoit pas éloigné de là. Celui-ci prit le missionnaire et ses effets, et le retint prisonnier. Ce mandarin eunuque est sous-gouverneur de la province du Midi. Il crut avoir trouvé une bonne occasion pour extorquer des deniers. Il exigea, pour la rançon du missionnaire, mille piastres. Cette somme étant exorbitante, les chrétiens ne se présentèrent point pour le racheter à un si

haut prix. I
prix, mais e
pour le rach
struire une g
dans cette p
grandes arde
par là, excite
et des chrét
lui porter la
réflexion fai
pos, parce c
du persécute
perquisition
tre dans le c
naires.

Le manda
à la découve
liers. Le pre
saint Rosair
dominicain
mandarin q
le retint ain

Ce perséc
ne pouvant
mettoit des
immédiaten
sionnaires c
et les chrét

haut prix. Le mandarin peu à peu baissa le prix, mais en vain ; personne ne se présenta pour le racheter. Il entra en colère ; il fit construire une grande cage ; il mit le missionnaire dans cette prison portative, et l'exposa aux grandes ardeurs du soleil, pour le griller, et, par là, exciter la compassion des missionnaires et des chrétiens, les obliger à se cotiser et à lui porter la somme qu'il exigeoit ; mais, toute réflexion faite, on ne jugea pas ce parti à propos, parce que c'eût été favoriser la cupidité du persécuteur, l'exciter à faire de nouvelles perquisitions dans toute la province, et le mettre dans le cas de prendre d'autres missionnaires.

Le mandarin envoya de nouveau des soldats à la découverte, déguisés en simples particuliers. Le premier dimanche d'octobre, jour du saint Rosaire, ils prirent le P. Vincent Liène, dominicain tunquinois, le conduisirent au mandarin qui le mit aussi dans une cage, et le retint ainsi prisonnier.

Ce persécuteur, frustré de ses espérances, et ne pouvant obtenir les deniers qu'il se promettoit des chrétiens, fut porter ses plaintes immédiatement au Roi ; lui représenta les missionnaires comme autant de chefs de rebelles, et les chrétiens comme autant de rebelles dans

le royaume; qu'ils avoient des armes; qu'ils formoient et méditoient une rébellion générale dans tout le royaume, etc.

Le Roi, fort soupçonneux, encore jeune, qui s'est formé un conseil de jeunes gens comme lui, entra en colère, donna ordre de lui amener les deux chefs des rebelles, et augmenta le nombre des soldats pour les escorter en chemin, de crainte qu'on ne les enlevât de force. Les deux missionnaires, doux comme des agneaux, furent conduits chacun dans leur cage, à la ville royale, sous le nom de *chefs de rebelles*. Le Roi, la mère du Roi et quelques mandarins eunuques, favoris du monarque, aveuglés par la passion, étoient furieux par la colère. Ne pouvant plus se contenir ni suivre aucune des formalités ordinaires, le Roi porta lui-même la sentence de mort, l'écrivit de sa propre main, l'envoya à son conseil à signer, avec ordre de la faire exécuter au plus vite. Trois des grands mandarins, dont deux sont chrétiens de nom, et le troisième infidèle, refusèrent de signer, disant que ce n'étoit pas là des rebelles, que c'étoit une pure calomnie; demandèrent qu'on en apportât des preuves, qu'on produisît leurs armes, etc. La chose discutée pendant trois jours, il resta prouvé qu'ils n'étoient ni chefs de rebelles,

ÉD
ni rebelles en
sionnaires et
missionnaires
étoient prêtre

On condui
une prison d
damnés à mor
nuit et jour.
gnés l'un de
pussent ni se
cher le P. Je
quinois, pou
de pénitence
obtenir la p
temps d'ente
ropéen, ensu
qua d'être d
de nouveau
qu'ils permis
l'une de l'aut
tre tunquino
nos deux co
au martyre.
ceux qui a
prières cont
et attendoie
d'ame, le m

Le 7 nov
XXXII

ni rebelles en aucune manière, mais bien missionnaires et prêtres de la religion. Les deux missionnaires confessoient eux-mêmes qu'ils étoient prêtres et ministres de la religion.

On conduisit les deux missionnaires dans une prison destinée pour les criminels condamnés à mort. Des soldats faisoient sentinelle nuit et jour. On tenoit les deux captifs éloignés l'un de l'autre, sans permettre qu'ils pussent ni se voir, ni se parler. On alla chercher le P. Jean Hicu, un de nos prêtres tunquinois, pour leur administrer le sacrement de pénitence. Il donna quelques deniers pour obtenir la permission d'entrer. Il n'eut le temps d'entendre que la confession de l'Européen, ensuite on le pressa de sortir. Il risqua d'être découvert et pris. Il fallut donner de nouveau des deniers aux sentinelles pour qu'ils permissent de rapprocher les deux cages l'une de l'autre, et l'Européen confessa le prêtre tunquinois, son confrère. C'est ainsi que nos deux confesseurs de la foi se préparoient au martyre. Ils prêchoient la religion à tous ceux qui alloient les voir. Ils disoient des prières continuelles; ils étoient gais, résignés, et attendoient, dans une grande tranquillité d'ame, le moment de consommer leur sacrifice.

Le 7 novembre, le mandarin, ses officiers

et les soldats les armes nues en main, et une foule innombrable de monde, tant chrétiens qu'infidèles, se rendent à la prison. On prend les deux cages, on se met en marche, on se rend à une grande place hors de la ville. Rendu à l'endroit, le mandarin sur son siège élevé (il étoit monté sur un éléphant) paroît environné de ses gardes; les soldats se rangent en cercle, contiennent la foule. On fait sortir les deux missionnaires de leurs cages, on les fait asseoir à terre, on leur lie les genoux à des piquets plantés en terre, on les fait se tenir la tête et les épaules droites, on les déshabille jusqu'à la ceinture, on leur coupe les cheveux, on lit la sentence de mort. Les bourreaux debout, le sabre levé, les yeux attentifs sur le mandarin, attendent le signal. Le signal donné, ils portent le coup; les deux têtes tombent à terre devant leurs genoux, et les deux martyrs finissent glorieusement leur carrière.

Aussitôt les chrétiens perdent toute crainte, on devient hardi, la joie éclate, la foule rompt les barrières, on se dispute à qui ramassera les deux têtes. On met du papier et du linge au bout de perches fendues par le bout. On les trempe dans le sang, les chrétiens par dévotion et par respect, les infidèles, pour faire des sortilèges. Les chrétiens ramas-

sent les corps, les transporter y en avoit de tués en dignité des soldats du rasols.

De M. Condé, missionnaire à vicaire du di

MONSIEUR

Vous m'en de ce que no ligion; pour miliation, p (M. le Bon nault), je v portant le t

C'est une royaume de une loi fon serment de contraire à

sent les corps, les arrosent de leurs larmes, et les transportent ailleurs. Parmi ces fidèles, il y en avoit de riches, il y en avoit de constitués en dignité dans le royaume; il se trouvoit des soldats du Roi, et trois de ses porte-parasols.

~~~~~

## LETTRE

De M. Condé, natif d'Auvay en Bretagne, et missionnaire à Siam, à M. de Coëtcanton, grand-vicaire du diocèse de Vannes.

Siam, 19 juin 1779.

MONSIEUR,

Vous m'enjoignez de vous mander le détail de ce que nous avons eu à souffrir pour la religion; pour votre satisfaction, pour mon humiliation, pour la gloire de M. de Métellopolis (M. le Bon) et de mon confrère (M. Gurnault), je vais vous contenter, en vous rapportant le tout en détail.

C'est une coutume très ancienne dans le royaume de Siam, et que l'on regarde comme une loi fondamentale du royaume, de faire serment de fidélité au Roi. Cela n'est pas contraire à notre sainte religion, mais voici la



nos mandarins fidèles résolurent de nous écouter, et de sacrifier leur vie plutôt que de manquer à leur devoir de chrétiens. Le temps marqué arriva, qui étoit cette année le 21 septembre. Ils ne furent point à l'eau de serment; le 22, ils furent accusés au tribunal comme n'ayant pas voulu prêter le serment de fidélité: ils persistèrent à dire qu'ils ne pouvoient le faire à la manière des gentils; que cela étoit contraire à notre religion, et qu'ils l'avoient prêté à la manière des chrétiens, ce qui étoit vrai. L'affaire fut portée au Roi d'une manière bien envenimée. Il célébroit alors une fête de sa religion, qui devoit durer trois jours. Il donna ordre d'examiner l'affaire, et que si les mandarins chrétiens étoient traitres, on les mit à mort. Aussitôt on les jeta tous trois en prison, des chaînes aux pieds, au cou, une cangue au cou (instrument de supplice usité dans l'Inde), et des ceps de bois aux pieds et aux mains. Nous ne manquâmes pas, comme leurs pasteurs, de les visiter, de les consoler, de les fortifier dans leur prison. On nous laissoit entrer, et nous avions la consolation de les voir fermes, contents et disposés à recevoir la mort.

Le 25 septembre, jour auquel l'affaire devoit être rapportée au Roi, le chef du tribunal

nous envoya chercher, M. l'Evêque, mon confrère et moi : nous nous attendions bien à avoir part aux souffrances de nos chrétiens. Nous nous rendîmes à la salle ; et aussitôt on nous mena devant le Roi qui nous attendoit. On nous conduisit devant lui comme des criminels, et non comme nous avions coutume d'aller à l'audience dans d'autres occasions. Le Roi étoit fort en colère : nos trois mandarins parurent aussitôt les chaînes aux pieds et au cou, bonheur que nous n'avions pas encore. Le Roi nous fit plusieurs questions auxquelles nous répondîmes ; mais la disposition où il étoit, l'empêchoit de comprendre. Nous lui répétions avec assurance que nous n'empêchions point nos chrétiens de lui prêter serment de fidélité, qu'ils l'avoient fait en notre présence ; mais que notre sainte religion défendoit à ses enfants de participer aux superstitions des païens ; que nos chrétiens ne rendoient aucun culte à l'idole ; qu'ils n'avoient en lui aucune confiance ; qu'ils ne craignoient point les faux dieux, et ne pouvoient conséquemment jurer par eux. Nous voulions parler plus au long ; mais le Roi ne put attendre. Il donna ordre de nous saisir, de nous dépouiller à nu, de nous amarrer pour nous donner du rotin. L'ordre donné, les fouetteurs du Ro

nous traînè  
et la chemis  
passoit dans  
reçûmes la  
frère et moi  
la donner,  
versa sur le  
présence du  
nous condu  
se fit sur le  
de tout le p  
au Seigneur  
térieure : j'a  
n'aperçus ri  
temps que j  
nous étions  
cangue long  
dont les bo  
de bois : no  
une corde  
que nous a  
nous preno  
avec force à  
nous ; nos  
nous avions  
pouvions be  
dans la mên  
de leur don



on con- nous traînèrent en nous arrachant la soutane  
bien à et la chemise. Je ne puis vous dire ce qui se  
rétiens. passoit dans mon cœur en ce moment. Nous  
sitôt on reçûmes la bénédiction du prélat, mon con-  
tendoit. frère et moi. A peine eut-il le temps de nous  
des cri- la donner, on se jeta sur lui, et on le ren-  
outume versa sur le dos pour le traîner hors de la  
casions. présence du Roi; c'est tout ce que je vis. On  
is man- nous conduisit chacun à notre colonne; cela  
x pieds se fit sur le bord de la rivière, en présence  
pas en de tout le public et de toute la cour. Grâce  
ns aux au Seigneur, je n'éprouvai aucune crainte in-  
position térieure : j'avois mon crucifix à la main, et je  
e. Nous n'aperçus rien autre chose pendant tout le  
n'em- temps que je fus amarré. Voici la manière dont  
ter ser- nous étions liés. Nous étions assis à terre, une  
n notre cangue longue de dix à douze pieds au cou,  
on dé- dont les bouts étoient attachés à une colonne  
supers- de bois : nous avions les deux pieds liés par  
ne ren- une corde qu'on amarre ensuite à la colonne  
avoient que nous avions aux pieds; une autre corde  
ignoient nous prenoit par le ventre, et étoit attachée  
consé- avec force à une colonne qui étoit derrière  
s parler nous; nos mains étoient liées à la cangue que  
ndre. Il nous avions au cou, de manière que nous ne  
ouiller pouvions bouger. Nos trois chrétiens étoient  
ner du dans la même situation. Le Roi donna ordre  
du Ro de leur donner à chacun cinquante coups de

rotin ; ce qui fut exécuté dans le moment. Nous les entendions crier à côté de nous , sans savoir ce qui nous arriveroit ; car on ne nous frappoit pas : je ne sais à quoi attribuer cela. Tout le monde fut surpris : on dit dans le public que l'endroit où étoit le Roi trembla , et lui fit craindre , mais cela n'est pas vérifié. On nous démarra tous les six , avec la différence que nous n'avions pas été jugés dignes de souffrir avec nos chers chrétiens dont le sang couloit sous nos yeux. Nous enviions leur bonheur , sans savoir quels étoient les ordres du Roi. Nous consolâmes nos chers confesseurs , lorsqu'on leur pansoit leurs plaies ; car on nous conduisit avec eux dans une salle : un moment après nous vîmes apporter des fers et des chaines ; et cela pour nous. Je vous avoue avec candeur que je les vis avec bien de la joie : je les baisai tendrement et me glorifiai du bonheur de porter des chaines dans un royaume où je ne croyois trouver que douceur et tranquillité. J'ai béni mille fois le Seigneur de m'avoir conduit à Siam contre mon inclination et ma volonté , pour me faire une si grande faveur six mois après mon arrivée. Après nous avoir mis les fers à tous les trois , on nous conduisit à la salle du *barcalon* , plantée sur le bord de la rivière ( le *barcalon* est le mandarin

chargé des regards les (nal) ; là on nous passâmes des gardes nuit , et on lendemain n'audience ; et surtout n'étoit pas tel serment des païens. rions à acco ne savions sept heures lais , et un m de nous fai les mêmes c répondîmes cha , et dit nous fit sa veille ; on cela nous pa avoit exerc chacun sur On compto Je sentis

chargé des affaires étrangères, tout ce qui regarde les étrangers se traite à son tribunal); là on nous mit la cangue au cou et les ceps aux pieds et aux mains. Dans cet état, nous passâmes la nuit du 25 au 26 accompagnés de gardiens. On nous interrogea toute la nuit, et on ne vouloit pas nous écouter. Le lendemain matin, le Roi sortit pour donner audience; on lui parla de cette même affaire et surtout de notre fermeté à soutenir qu'il n'étoit pas permis aux chrétiens de faire un tel serment, et de participer aux cérémonies des païens. De notre côté, nous nous préparions à accomplir la volonté du Seigneur: nous ne savions ce qu'on feroit de nous. Sur les sept heures du matin, on nous traîna au palais, et un moment après, le Roi donna ordre de nous faire paroître devant lui. Il nous fit les mêmes questions que la veille, et nous lui répondîmes avec la même assurance. Il se fâcha, et dit qu'il nous feroit mettre à mort; il nous fit saisir; on nous dépouilla comme la veille; on nous amarra de la même manière, cela nous parut moins extraordinaire; on nous avoit exercés la veille, et on nous appliqua à chacun sur le dos à nu cent coups de rotin. On comptoit tout haut, et le Roi étoit présent. Je sentis du premier coup le sang couler :

J'attendois le moment où je rendrois le dernier soupir. Mon crucifix , que j'avois le bonheur d'avoir sous les yeux , étoit mon soutien. Nous gardions tous trois le silence : on ne nous entendoit ni crier, ni nous plaindre; le Seigneur nous donnoit des forces pour convaincre tout le monde de notre innocence. Les gens les plus forts du pays tombent ordinairement en défaillance; je me sentis bien des forces. Le Roi étoit surpris, les bourreaux frapportoient de toutes leurs forces, craignant que le Roi ne les accusât de nous ménager. Enfin, la scène finie, nous nous retirâmes le corps tout déchiré et trempé de sang. Plaise au Seigneur que ce soit pour sa gloire que le palais du Roi ait été arrosé de notre sang! On nous conduisit en prison où nous trouvâmes grand nombre de nos chrétiens qui nous donnèrent tous leurs soins. Quatre ou cinq jours après, on nous conduisit en dedans du palais où se gardent de plus près les prisonniers coupables de grandes fautes contre le Roi. Plusieurs fois on nous répétoit que le Roi nous feroit mourir. Nous étions résignés à la volonté de Dieu, mais nous reconnoissions notre indignité. Le martyre, quelle faveur! Une pareille couronne n'est destinée que pour des Apôtres, et non pour un pécheur comme

moi. Nous  
jusqu'au 2  
d'un an. T  
Roi nous  
n'arrivoit p  
que nous  
vouloit no  
à prouver  
Plusieurs  
Le Roi p  
relâcher,  
que temp  
vinrent a  
deux ou t  
rent une  
Le Roi  
résister.  
chrétiens.  
animer s  
apprit le  
plus gran  
fait du r  
roient ha  
rien, et  
vais succ  
et saccag  
courage.  
jours ét

moi. Nous sommes demeurés dans les chaînes jusqu'au 2 du mois de septembre 1776, près d'un an. Tous les jours, on nous disoit que le Roi nous pardonneroit dans peu, et ce jour n'arrivoit pas. C'étoit pour la cause du Seigneur que nous étions prisonniers : le Seigneur vouloit nous faire sortir d'une manière propre à prouver notre innocence et sa providence. Plusieurs mandarins s'intéressoient pour nous. Le Roi plusieurs fois avoit promis de nous relâcher, et le moment ne venoit point. Quelque temps après notre prison, les Barmans vinrent avec une forte armée, saccagèrent deux ou trois provinces de Siam, et assiégèrent une des plus fortes villes du royaume. Le Roi envoya des troupes qui ne purent résister. Il partit lui-même avec des soldats chrétiens. Sa présence, autrefois si propre à animer ses troupes, ne fit rien. Lorsqu'on apprit le traitement qu'il nous avoit fait, les plus grands mandarins disoient que c'en étoit fait du royaume. Les Siamois païens murmuroient hautement de nous voir en prison pour rien, et attribuoient à cette injustice le mauvais succès de la guerre. La ville fut prise et saccagée; le Roi lui-même sembloit perdre courage. Jusqu'à cette guerre, il avoit toujours été victorieux; on l'entendoit se plain-

dre de son malheur ; il disoit hautement qu'il n'avoit fait de mal à personne , et qu'il faisoit du bien aux différentes nations qui étoient à Siam , sans parler des chrétiens. Enfin , il dit un jour aux soldats chrétiens de n'être point chagrins au sujet de leur évêque et de leurs pères : qu'à son retour il nous mettroit en liberté. Pendant tout ce temps , on nous traitoit avec ménagement en prison , sans cependant nous ôter les fers , ni la chaîne par laquelle nous étions liés à une colonne. Nous étions toujours assis ou debout , sans pouvoir marcher. D'ailleurs nous étions tous trois ensemble ; personne ne nous tracassoit : on nous témoignoit de l'estime , voyant la joie avec laquelle nous souffrions. J'ai souvent regretté cet heureux temps. Deux choses faisoient notre peine : nous n'avions pas la consolation de dire la sainte messe , et nos brebis étoient abandonnées et sans secours.

Le Roi , à son retour de l'armée , parut fort confus et triste. On craignoit que les ennemis ne vinssent jusqu'à la capitale ; c'en étoit fait de tout Siam ; mais la Providence ne l'a pas permis. Nos protecteurs et les mandarins qui nous favorisoient , cherchoient une occasion favorable pour parler au Roi de nous : elle ne se présentoit pas. Lorsqu'ils demetroient tran-

ÉD  
quilles , le  
savait com  
der pardon  
n'attendoit  
persistions à  
en rien , et  
notre saint  
présenter au  
voulait poi  
nous. Il au  
du Seigneu  
le 14 août  
qui fit paro  
sonniers pe  
punir , don  
mandarins  
voyer à nos  
tout le mo  
nous condu  
aux pieds  
hors du pa  
dirent que  
falloit faire  
sions notre  
y retomber  
clause : no  
que , si le  
rions notr



quilles, le Roi lui-même parloit ; mais on ne savoit comment s'y prendre. Il falloit demander pardon au Roi, reconnoître sa faute : on n'attendoit que cela de notre part ; mais nous persistions à dire que nous n'étions coupables en rien, et que nous ne pouvions manquer à notre sainte religion. On n'osoit point nous présenter au Roi, et ce prince lui-même ne vouloit point se mettre en compromis avec nous. Il auroit eu le dessous ; car avec la grâce du Seigneur, nous eussions été fermes. Enfin, le 14 août, veille de l'Assomption, le Roi, qui fit paroître devant lui tous les autres prisonniers pour leur pardonner ou pour les punir, donna commission aux plus grands mandarins de nous examiner, et de nous renvoyer à nos chrétiens. On nous vint délivrer ; tout le monde nous témoignoit sa joie. On nous conduisit cependant en chemise, les fers aux pieds et une chaîne au cou, dans la salle hors du palais, devant les mandarins. Ils nous dirent que le Roi nous pardonnoit ; mais qu'il falloit faire un écrit par lequel nous reconnoissions notre faute, et une promesse de ne plus y retomber. Nous avons toujours craint cette clause : nous refusâmes et dûmes clairement que, si le Roi nous renvoyoit, nous enseignions notre religion, comme nous l'avions fait

avant notre emprisonnement; que nous n'étions que les ministres du vrai Dieu, et que nous ne pouvions changer notre religion comme les païens. « Si vous n'êtes pas coupables, dit » le mandarin, pourquoi avez-vous été un an » en prison et avez-vous reçu cent coups de » rotin? Nous lui répondîmes : Pour rien. Que » ne le disiez-vous, reprit-il? — Personne ne » vouloit nous entendre, et le Roi étoit en » colère. Que voulez-vous que je fasse, dit- » il? Nous répondîmes : On peut nous mettre » en prison, nous chasser du royaume, ou » nous mettre à mort; mais nous ne change- » rons pas. » Il étoit déjà bien nuit, et rien ne se déterminoit. Le mandarin donna ordre à nos gardes de nous reconduire en prison, mais cependant hors du palais du Roi. Nous entrâmes dans cette nouvelle salle, sans savoir comment les choses tourneroient. Nous étions cependant plus à l'aise, et nous nous préparâmes à célébrer la fête de la Sainte-Vierge. Le lendemain matin on vint nous tirer les fers des pieds et les chaînes; mais, comme on n'avoit pas encore parlé au Roi, on nous garda dans cette salle, et nous n'eûmes pas la consolation de dire la sainte Messe; mais nous regardâmes comme une faveur signalée de la Sainte-Vierge, notre délivrance en ce jour.

Tout le mo  
16 août n  
Nous atten  
contraire :  
nos fers et  
remettre, e  
le palais. C  
tarderions  
fâché de  
royaume n  
mée, quatr  
eux de nor  
Seigneur v  
notre inno  
naux.

Le 30  
petits, se  
sieurs affa  
même, le  
chrétiens  
par décid  
Tout le m  
cependan  
Roi n'acco  
lui-même  
cette aff  
noit, et  
étoient d

Tout le monde nous assuroit que le lendemain 16 août nous retournerions à notre église. Nous attendions ce moment; mais ce fut le contraire : nous vîmes le 16 au matin rapporter nos fers et nos chaînes, avec ordre de nous les remettre, et de nous reconduire en prison dans le palais. On nous dit cependant que nous ne tarderions pas à être délivrés; que le Roi s'étoit fâché de ce que les grands mandarins du royaume n'étant pas encore de retour de l'armée, quatre ou cinq mandarins avoient pris sur eux de nous élargir. Il falloit de la patience; le Seigneur vouloit nous éprouver, et faire éclater notre innocence dans tous les différents tribunaux.

Le 30 août, tous les mandarins, grands et petits, se trouvèrent réunis. Ils avoient plusieurs affaires à examiner; mais, dès le jour même, le plus grand de tous, qui aime les chrétiens et estime notre religion, commença par décider qu'il falloit nous élargir au plus tôt. Tout le monde en passa par là; on n'osa pas cependant en parler encore, craignant que le Roi n'accusât le jugement de partialité. Le Roi lui-même, le premier septembre, s'informa de cette affaire; on lui répondit qu'on l'examinait, et le lendemain on dit au Roi que tous étoient d'avis de nous élargir. Le Roi donna

ordre de le faire, et se retira aussitôt, sans vouloir parler d'aucune autre affaire. On vint nous en donner la nouvelle; nous remerciâmes le Seigneur, et nous nous rendîmes à notre église, pour le bénir d'une manière plus solennelle. Il ne fut plus question de promesse à faire, on n'exigea rien de nous; seulement on obligea tous les chrétiens à répondre que nous ne sortirions point du royaume; de manière qu'après avoir été plusieurs fois sur le point d'être renvoyés ou chassés, nous nous y trouvâmes plus attachés que jamais.

Trois semaines après notre élargissement, le Roi nous fit prier d'aller à l'audience: M. l'évêque étoit malade, il ne put y aller. Nous y fûmes, mon confrère et moi. Le Roi nous fit toutes sortes d'amitiés, et nous témoigna bien de l'affection. Il se plaça au-dessous de nous, nous fit présenter du thé ( ce qu'il ne fait pas même à ses plus grands mandarins ), et nous invita, par des prières répétées, à en boire. Il parut en ce jour vouloir réparer la manière avec laquelle il nous avoit traités pendant un an.

Depuis ce temps, nous avons paru plusieurs fois à son audience; il nous a témoigné de la bonté; mais, comme notre sainte religion ne s'accorde pas avec la sienne, nous sommes

toujours ob  
à dire qu'il  
avons répété  
possible, qu  
d'un an, il  
plus à la co  
peuple, au  
les nations  
Laotiens ( p  
mitrophe d  
Nous ne m  
nous manq  
vriers apos  
craignent p  
sommes co  
l'un et l'aut  
les mériter  
foiblesse.  
solation d  
baptême.  
nous euss  
bien d'aut  
cette anno  
ont reçu l  
vu plusie  
joie la pa  
peine et c  
tiens un

toujours obligés de le contrarier. Il continue à dire qu'il peut voler dans les airs. Nous lui avons répété si souvent que cela lui étoit impossible, qu'il s'en est ennuyé, et depuis plus d'un an, il ne nous a pas fait appeler. N'allant plus à la cour, nous nous répandons parmi le peuple, autant que nous le pouvons. Toutes les nations se rendent à Siam : Cochinchinois, Laotiens (peuples de Laos, royaume d'Asie limitrophe de celui de Siam), Chinois, etc. Nous ne manquons point de moisson; il ne nous manque que des ouvriers, mais des ouvriers apostoliques, pleins de zèle, et qui ne craignent point les tourments et la mort. Nous sommes continuellement à la veille de subir l'un et l'autre, nous faisons ce qu'il faut pour les mériter; mais le Seigneur a pitié de notre foiblesse. Cette année, nous avons eu la consolation de voir plusieurs adultes recevoir le baptême. Si nous avions été plus d'ouvriers, nous eussions pu procurer la même grâce à bien d'autres adultes laotiens qui sont morts cette année dans le pays. Près de quatre-vingts ont reçu le baptême avant de mourir, et j'en ai vu plusieurs qui recevoient avec bien de la joie la parole du Seigneur au milieu de leur peine et de leur misère. J'avois parmi les Laotiens un grand nombre d'hommes qui écou-

toient avec docilité la parole de vie , et me prioient de les enseigner ; mais le démon jaloux a troublé ces commencements heureux. Tous ces chers catéchumènes sont actuellement dispersés. J'ai de la peine à les rencontrer : mes autres occupations ne me permettent point d'aller et venir à mon gré. La volonté du Seigneur soit bénie ; le tout tournera à sa plus grande gloire, et ces pauvres gens dispersés feront connoître , je l'espère , le nom du vrai Dieu en qui ils croient. Mon confrère travaille auprès des Cochinchinois, qui sont en grand nombre. Les Siamois nous témoignent de l'estime, et, peu à peu, rendent justice à la sainteté de notre religion. Leurs talapoins perdent un peu de leur crédit ; à quoi cela aboutira-t-il ? Le Seigneur le sait. Nous avons bien besoin que l'on prie pour nous. Le nombre des enfants mourants ou baptisés cette année, monte à plus de neuf cents ; c'est autant de gagné pour le ciel.

Voilà , Monsieur , le détail que vous me demandez : je suis vos ordres à la lettre ; mais je vous conjure de demander au Seigneur ma sanctification , le détachement de moi-même, l'esprit de mortification. Je rougis souvent d'enseigner aux autres ce que je ne pratique pas moi-même assez bien , et de me trouver si froid

en excitant  
Monsieur

Sur la vie de  
par M. de

UN mis  
zèle et pa  
et à l'état  
avec qui  
m'avoit r  
ses trava  
de trouv  
ayant pr  
tres pièc  
pouvoir  
mémoire  
estimable

François  
missionn  
Canada  
cembre  
plurent  
bloit an



en excitant les autres à la ferveur. Je compte, Monsieur, sur le secours de vos prières, etc.

---

## MÉMOIRE

Sur la vie de M. Picquet, missionnaire au Canada ;  
par M. de la Lande, de l'Académie des Sciences.

UN missionnaire, recommandable par son zèle et par les services qu'il a rendus à l'Eglise et à l'état, né dans la même ville que moi, et avec qui j'ai eu des relations particulières, m'avoit mis à portée de donner une idée de ses travaux; j'ai cru que cette notice méritoit de trouver place dans les *Lettres édifiantes*, ayant précisément le même objet que les autres pièces de ce recueil, et j'ai été flatté de pouvoir rendre un témoignage honorable à la mémoire d'un compatriote et d'un ami aussi estimable que M. l'abbé Picquet.

François Picquet, docteur de Sorbonne, missionnaire du Roi, et préfet apostolique au Canada, naquit à Bourg en Bresse, le 6 décembre 1708. Les cérémonies de l'Eglise lui plurent dès son enfance d'une manière qui sembloit annoncer sa vocation. Il apporta en nais-

sant beaucoup de facilité ; la bonne éducation qu'un père estimable lui donna , seconda ses heureuses dispositions , et il fit ses premières études avec les applaudissements de tous ses supérieurs et de ses professeurs, quoique, dans la dissipation et le feu de la jeunesse, il se fût livré à des occupations tout-à-fait étrangères à ses études. M. Picquet, en effet, aimoit à essayer ses goûts dans beaucoup de genres, et il y réussissoit ; mais ses premiers amusements avoient annoncé ses premiers penchants, et l'état ecclésiastique étoit sa principale vocation. Dès l'âge de dix-sept ans , il commença dans sa patrie les fonctions de missionnaire avec succès, et à vingt ans l'évêque de Sinope , suffragant du diocèse de Lyon , lui donna , par une exception flatteuse, la permission de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche-Comté qui dépendoient du diocèse.

L'enthousiasme de son nouvel état lui fit désirer d'aller à Rome ; mais l'archevêque de Lyon lui conseilla d'aller à Paris faire sa théologie. Il suivit ce conseil ; il entra dans la congrégation de Saint-Sulpice. Bientôt on lui proposa la direction des nouveaux convertis ; mais l'activité de son zèle lui fit chercher une plus vaste carrière, et l'entraîna au-delà des mers en 1733 , dans les missions de l'Améri-

que sept  
près de t  
affoibli p  
vigueur q  
jusqu'à la

Après  
mun à Mo  
on le juge  
entreprise  
pour ame  
nies.

Vers 17  
Montagné  
des Algon  
ges du la  
nie, et su  
nord, qui  
de Michili

Il y av  
lac des De  
donnée. T  
jouissoit  
pierres. L  
quatre n  
lac. Il fit  
ces villag  
qua de b  
decette c

que septentrionale , où il a demeuré pendant près de trente ans , et où son tempérament , affaibli par le travail , acquit une force et une vigueur qui lui ont procuré une santé robuste jusqu'à la fin de sa vie.

Après avoir long-temps travaillé en commun à Mont-Réal avec d'autres missionnaires , on le jugea digne de former seul de nouvelles entreprises , dont la France devoit profiter pour amener la paix dans nos vastes colonies.

Vers 1740 , il s'établit près du lac *des Deux-Montagnes* , au nord de Mont-Réal , à portée des Algonquins , des Nipissings et des sauvages du lac Témiscaming , à la tête de la colonie , et sur le passage de toutes les nations du nord , qui descendoient par la grande rivière de Michilimakina au lac Huron.

Il y avoit eu une ancienne mission sur le lac des Deux-Montagnes , mais elle étoit abandonnée. M. Picquet profita de la paix dont on jouissoit alors pour y construire un fort en pierres. Le fort commandoit les villages des quatre nations qui composoient la mission du lac. Il fit faire ensuite des enceintes à chacun de ces villages , avec des pieux de cèdre : il les flanqua de bonnes redoutes. Le Roi paya la moitié de cette dépense ; le missionnaire fit faire le reste

par corvées. Il y fixa deux nations errantes des Algonquins et des Nipissings, en leur faisant bâtir un beau village, et les faisant semer et récolter, ce qui avoit paru jusque-là impossible. Ces deux nations ont été dans la suite les premières à donner du secours aux Français. Les douceurs qu'elles goûtèrent dans cet établissement, les attachèrent à la France et au Roi, sous le nom duquel M. Picquet leur procuroit des secours d'argent, de denrées, et tout ce qui pouvoit satisfaire les besoins de ces nations.

Il y fit élever un calvaire, qui étoit le plus beau monument de la religion en Canada, par la grandeur des croix qui y furent plantées sur le sommet d'une des deux montagnes, par les différentes chapelles et les différents oratoires, tous également bâtis de pierres, voûtés, ornés de tableaux, et distribués par stations, dans l'espace de trois quarts de lieue. Il s'appliqua dès lors à entretenir une exacte correspondance avec les nations du nord, par le moyen des Algonquins et des Nipissings, et avec celles du sud et de l'ouest, par le moyen des Iroquois et des Hurons. Ses négociations réussirent si bien, que toutes les années, la veille de Pâques et de la Pentecôte, il baptisoit à la fois trente à quarante adultes. Lorsque les sauva-

ges chassés  
bois, il les  
village; il  
plusieurs e  
mes, des co  
prenoit les  
imposoit d  
dans quelq  
dentaire et  
toute espé  
soumettre  
maître de l  
pleine liber  
et de nom  
mencement  
ges montrè  
et pour le  
noncé le  
avoit repr  
de la natio

Voici un  
son entho  
des Deux-  
prièrent le  
commence  
pour donn  
figures or  
discours

ges chasseurs avoient passé huit mois dans les bois, il les gardoit pendant un mois dans le village; il leur faisoit une espèce de mission, plusieurs entretiens par jour, deux catéchismes, des conférences spirituelles. Il leur apprenoit les prières et les chants de l'Eglise: il imposoit des pénitences à ceux qui donnoient dans quelques désordres. Une partie étoit sédentaire et domiciliée. Enfin, il parvint, contre toute espérance, à déterminer ces nations à se soumettre entièrement au Roi, et à le rendre maître de leurs assemblées nationales, avec une pleine liberté d'y faire connoître ses intentions et de nommer tous leurs chefs. Dès le commencement de la guerre de 1742, ces sauvages montrèrent leur attachement pour la France et pour le Roi dont M. Picquet leur avoit annoncé le caractère paternel, et qu'il leur avoit représenté comme le bien aimé et l'idole de la nation.

Voici un discours qu'adressoit au Roi, dans son enthousiasme, un guerrier sauvage du lac des Deux-Montagnes, et que les trois nations prièrent le gouverneur d'envoyer au Roi au commencement de la guerre. Je le rapporterai pour donner une idée de leur style et de leurs figures oratoires. Si ce n'est pas mot à mot le discours du sauvage, on est sûr au moins

qu'il a été rédigé par celui qui connoissoit le mieux leur style et leurs dispositions.

*Mon père,*

« Fais moins attention à ma façon de parler qu'aux sentiments de mon cœur : jamais nation ne fut capable de me dompter, ni digne de me commander. Tu es seul dans le monde qui puisse régner sur moi, et je préfère à tous les avantages que l'Anglais peut m'offrir pour me faire vivre avec lui, la gloire de mourir à ton service.

» Tu es grand dans ton nom, je le sais ; *Onnontio* (le général) <sup>1</sup> qui me porte ta parole, et la *Robe noire* (le missionnaire) qui m'annonce celle du grand esprit, *Kichemanitou* <sup>2</sup>, m'ont dit que tu étois le chef fils aîné de l'épouse de Jésus qui est le grand maître de la vie ; que tu commandes un monde de guerriers ; que ta nation est innombrable ; que tu es plus maître et plus absolu que les autres chefs qui commandent des hommes et gouvernent le reste de la terre.

» Maintenant que le bruit de ta marche frappe mes deux oreilles ; que j'apprends de ton en-

<sup>1</sup> Ils appellent le roi *Ononti-io-goa*.

<sup>2</sup> Ils appellent *Matchimanitou* le mauvais esprit, ou le diable.

É  
nemi même  
forts tombe  
renverse ; q  
du jour céd  
l'œil pourro  
ses et au trav  
grand dans  
qui t'anime  
même la mi  
ma mère m'  
m'a mis au j  
et nem'a no

» Eh ! mo  
je pouvois à  
et considérer  
allume dans

» Mais il  
ta gloire sou  
délité, et la r  
J'ai la hache  
sur Onnontio  
J'attends sur  
levée, le sig  
frapper ton e  
ton guerrier

Les sauvag  
coups qui fr  
Canada, par



nermi même que tu n'as qu'à paroître , et les forts tombent en poussière et ton ennemi à la renverse ; que la paix de la nuit et les plaisirs du jour cèdent à la gloire qui t'emporte ; que l'œil pourroit à peine te suivre dans tes courses et au travers de tes victoires ; je dis que tu es grand dans ton nom et plus grand par le cœur qui t'anime ; que ta vertu guerrière surpasse même la mienne. Les nations me connoissent ; ma mère m'a conçu dans le feu d'un combat , m'a mis au jour avec le casse-tête à la main , et nem'a nourri qu'avec du sang ennemi.

» Eh ! mon père , quelle joie pour moi , si je pouvois à ta suite soulager un peu ton bras , et considérer moi-même le feu que la guerre allume dans tes yeux.

» Mais il faut que mon sang répandu pour ta gloire sous ce soleil , te réponde de ma fidélité , et la mort de l'Anglais de ma bravoure. J'ai la hache de guerre à la main et l'œil fixé sur Onnontio qui me gouverne ici en ton nom. J'attends sur un pied seulement et la main levée , le signal qu'il me doit donner pour frapper ton ennemi et le mien. Tel est, mon père, ton guerrier du lac des Deux-Montagnes. »

Les sauvages tinrent parole , et les premiers coups qui furent portés aux Anglais dans le Canada , partirent de leurs mains.

M. Picquet fut un des premiers à prévoir la guerre qui s'alluma entre les Anglais et les Français vers 1742. Il s'y prépara long-temps d'avance; il commença par réunir dans sa mission tous les Français dispersés aux environs, pour se fortifier et donner plus de liberté aux sauvages. Ceux-ci faisoient tous les détachements qu'il leur demandoit; ils étoient continuellement sur les frontières pour épier les mouvements des ennemis. M. Picquet apprit, par un de ces détachements, que les Anglais faisoient des préparatifs de guerre à Sarasto, et pousoient leurs établissemens jusque sur le lac du Saint-Sacrement. Il en donna avis au général, et lui proposa d'y envoyer un corps de troupes pour intimider au moins les ennemis, si nous ne pouvions pas en faire davantage. La partie fut liée. M. Picquet y alla lui-même, avec M. Marin qui commandoit ce détachement; on brûla le fort, les établissemens de Lydius, plusieurs moulins à scie, les planches, les madriers et autres bois de construction, les amas de vivres, les provisions, les troupeaux, sur près de quinze lieues d'habitation, et l'on fit cent quarante-cinq prisonniers, sans avoir perdu un seul Français, et même sans qu'aucun eût été blessé. Cette seule expédition empêcha les Anglais de ne rien en-

treprendre  
cette guerre

Après la  
lonie étoit d  
tout de la fl  
tions leurs  
M. Picquet  
attirer ces  
Montagnes,  
comme autar  
chefs avec le  
cher l'évang  
la main cont  
attaquer. M  
titre d'Apôt  
nement rassu  
les alarmes  
d'un combat  
quiére fut o  
rieur en non  
pour en être  
prisonnier,  
sonnière.

M. Picqu  
éclaireurs, q  
détachement  
sauvages, av  
endroits de l

treprendre de ce côté-là pendant le cours de cette guerre.

Après la prise de l'Ile-Royale, toute la colonie étoit dans la consternation ; l'on craignoit tout de la flotte anglaise à Québec, et des nations leurs alliées dans le haut de la colonie. M. Picquet répondit de cette partie ; il sut attirer ces mêmes nations au lac des Deux-Montagnes, les conduire lui-même à Québec comme autant d'ôtages, au nombre de soixante chefs avec leur suite : il commença à leur prêcher l'évangile, et les détermina à nous prêter la main contre les Anglais, s'ils venoient nous attaquer. M. Hocquart lui donna dès-lors le titre d'Apôtre des Iroquois. Cet heureux événement rassura entièrement la colonie, malgré les alarmes que devoit nous causer la perte d'un combat naval. En effet, M. de la Jonquière fut obligé de se battre, quoique inférieur en nombre, lorsqu'il alloit en Canada pour en être gouverneur-général. Il fut fait prisonnier, et remplacé par M. de la Galissonnière.

M. Picquet sut bientôt, par ses sauvages éclaireurs, que les Anglais formoient un gros détachement auquel se joignoient quelques sauvages, avec ordre de frapper en plusieurs endroits de la colonie, pour jeter la terreur

parmi les habitants. Il en prévint M. de la Galissonnière, qui fit tenir des troupes légères prêtes à partir au premier signal. Les ennemis furent surpris; on les prit presque tous avec leurs prisonniers, et ils furent conduits, chargés de chaînes, à Québec; le reste de ce détachement fut tué ou noyé au pied des cascades: quelques-uns qui s'échappèrent périrent dans les bois. Depuis ce temps, aucun parti ne parut du côté du lac des Deux-Montagnes. Notre missionnaire resta deux jours et deux nuits, pendant cette expédition, sans fermer l'œil; mais la destruction de ce détachement fit que l'on demeura tranquille, comme dans la plus profonde paix, jusqu'à la fin de la guerre. La terreur qui s'étoit répandue parmi les ennemis étoit telle, qu'ils ne se tenoient plus que sur la défensive.

Pendant cette guerre de 1742 à 1748, M. Picquet contribua deux fois à la conservation de la colonie; mais il ne passa pas quatre nuits de suite dans un lit. Il veilloit sans cesse; on le voyoit coucher dans les bois et sur la neige, marcher à pied en l'hiver des journées entières, souvent dans l'eau, passer le premier les rivières au milieu des glaçons, pour donner le bon exemple à ses guerriers, exposant sa vie comme un militaire, tandis que ses connois-

sances lui  
dans les  
désespérée  
d'un pays  
d'occuper  
trigues et l

Ses nég  
les entrepr  
chefs de la  
occasions  
santes, et  
leur satisf  
1748, not  
de remédie  
dont il avo  
vu prendre  
que les A  
choisir un  
les passage  
Galissonni  
mission de  
tario, étab  
espérances  
ceux du C

M. Rou  
le 4 mai r  
ayant déc  
christianis

sances lui faisoient trouver des expédients dans les occasions qui paroissent les plus désespérées. Il prit possession, lui douzième, d'un pays que les Anglais étoient sur le point d'occuper, et il s'y conserva malgré leurs intrigues et leurs efforts.

Ses négociations réussissoient aussi bien que les entreprises militaires qu'il dirigeoit. Les chefs de la colonie lui en confièrent dans les occasions les plus critiques et les plus intéressantes, et lui en témoignèrent cent fois toute leur satisfaction. La paix ayant été rétablie en 1748, notre missionnaire s'occupa du moyen de remédier pour l'avenir aux inconvénients dont il avoit été témoin. La route qu'il avoit vu prendre aux sauvages et aux partis ennemis que les Anglais envoyoit sur nous, lui fit choisir un poste qui pût à l'avenir intercepter les passages des Anglais. Il proposa à M. de la Galissonnière de faire l'établissement d'une mission de *la Présentation*, près du lac Ontario, établissement qui a réussi au-delà de ses espérances, et qui a été le plus utile de tous ceux du Canada.

M. Rouillé, ministre de la marine, écrivoit le 4 mai 1749: « Un grand nombre d'Iroquois ayant déclaré qu'ils désiroient embrasser le christianisme, il a été proposé d'établir une

mission du côté du fort Frontenac, pour y en attirer le plus qu'on pourra. C'est le sieur abbé Picquet, missionnaire zélé, et auquel ces nations paroissent avoir de la confiance, qui a été chargé de la négociation. Il a dû, l'année dernière, aller choisir un terrain propre à l'établissement de la mission, et constater le plus précisément qu'il aura été possible, à quoi l'on peut s'en tenir par rapport aux dispositions de ces mêmes nations. Par une lettre du 5 octobre dernier, M. de la Galissonnière a informé que, quoiqu'on ne doive pas prendre une confiance entière dans celles qu'ils ont marquées, il est néanmoins d'une si grande importance de pouvoir les diviser, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut y contribuer. C'est par cette raison que Sa Majesté désire que vous suiviez le projet d'établissement proposé. S'il pouvoit avoir un certain succès, il ne devroit pas être difficile pour lors de faire entendre aux sauvages, que le seul moyen de s'affranchir des prétentions des Anglais sur eux et sur leurs terres, c'est de détruire Choue-guen, afin de les priver par là d'un poste qu'ils ont principalement établi dans la vue de pouvoir contenir leurs nations. Cette destruction est d'une si grande conséquence, tant par rapport à nos possessions que par rapport à l'attachement des sauvages

et à leur t  
en usage p  
prendre. C  
qu'on pu  
devez sent  
dence et d

Les qua  
réussir à é  
nage, M. l  
Aussi, le g  
rapportère  
de l'établis  
malgré les  
intérêts op

Le fort d  
40 min. de  
latitude, s  
les sauvage  
au-dessus  
lac Ontario  
naissance a  
ment avec  
cident de l  
va tomber  
bâti près de  
pour arrête  
Iroquois; l  
marchande



et à leur traite, qu'il convient de mettre tout en usage pour engager les Iroquois à l'entreprendre. Cette voie est actuellement la seule qu'on puisse employer pour cela, mais vous devez sentir qu'elle exige beaucoup de prudence et de circonspection.

Les qualités que le ministre désiroit pour réussir à éloigner les Anglais de notre voisinage, M. Picquet les possédoit éminemment. Aussi, le général, l'intendant et l'évêque s'en rapportèrent absolument à lui, pour le choix de l'établissement de cette nouvelle mission, et, malgré les efforts de ceux qui avoient des intérêts opposés, il fut chargé de l'entreprise.

Le fort de la Présentation est situé à 302 deg. 40 min. de longitude, et à 44 deg. 50 min. de latitude, sur la rivière de la Présentation, que les sauvages nomment *Soëgasti*, trente lieues au-dessus de Mont-Réal, à quinze lieues du lac Ontario, ou du lac de Frontenac, qui donne naissance au fleuve Saint-Laurent, conjointement avec le lac Champlain, 15 lieues à l'occident de la source de la rivière d'Hudson qui va tomber dans la mer à New-Yorck. On avoit bâti près de là, en 1671, le fort de Frontenac, pour arrêter les incursions des Anglais et des Iroquois; la baie servoit de port à la marine marchande et militaire, qu'on avoit formée

dès-lors sur cette espèce de mer où les tempêtes sont aussi fréquentes et aussi dangereuses que sur l'Océan. Mais le poste de la Présentation parut encore plus important, parce que le port est très bon, que la rivière y gèle rarement, que les barques en peuvent sortir par les vents de nord, d'est et de sud, que les terres y étoient excellentes, et qu'on pouvoit fortifier cet endroit avec plus d'avantage.

D'ailleurs, cette mission étoit propre par sa situation à nous concilier les sauvages iroquois des cinq nations qui habitent entre la Virginie et le lac Ontario. M. le marquis de Beauharnais, et ensuite M. de la Jonquière, gouverneur-général de la Nouvelle-France, désiroient beaucoup qu'on parvint à l'établir, surtout dans un temps où la jalousie des Anglais, irritée par une guerre de plusieurs années, cherchoit à éloigner de nous les nations du Canada.

Cet établissement étoit comme une clef de la colonie, parce que les Anglais, les Français et les sauvages du Haut-Canada ne pouvoient passer ailleurs que sous le canon du fort de la Présentation, lorsqu'ils descendoient du côté du sud; que les Iroquois au midi, et les Micissagués au nord, étoient à sa portée: aussi parvint-il dans la suite à en rassembler

de plus de  
les officiers  
regardoient  
chimère. La  
roient fait  
Picquet, s  
tion. Cet é  
secourir et  
sur le lac  
les barques  
du Roi ave  
leurs, par  
d'une meill  
ter, surtout  
un moulin  
de ces bois  
colons fran  
un point de  
vages, qui  
chasse et d  
du Canada

M. Pic  
soldats ou  
mit d'abor  
l'abri des i  
sit toujours  
avoit fait  
son, un h

de plus de cent lieues de distance. Cependant les officiers, les interprètes et les négociants regardoient alors cet établissement comme une chimère. La jalousie et les contradictions l'auroient fait échouer, sans la fermeté de M. l'abbé Picquet, soutenue par celle de l'administration. Cet établissement servoit à protéger, à secourir et à soulager les postes déjà établis sur le lac Ontario. L'on pouvoit y construire les barques et canots pour transporter les effets du Roi avec un tiers moins de dépense qu'aillieurs, parce que le bois y étoit plus commun, d'une meilleure qualité et plus facile à exploiter, surtout quand M. Picquet y eut fait faire un moulin à scie pour l'exploitation et le débit de ces bois. Enfin, il pouvoit faire pour les colons français un établissement important et un point de réunion des Européens et des sauvages, qui s'y trouvoient très à portée de la chasse et de la pêche dans la partie supérieure du Canada.

M. Picquet partit avec un détachement de soldats ouvriers et quelques sauvages. Il se mit d'abord, le mieux qu'il lui fut possible, à l'abri des insultes de l'ennemi, ce qui lui réussit toujours depuis. Le 20 octobre 1749, il avoit fait construire un fort de pieux, une maison, un hangar, une écurie, une redoute, un

four; il avoit défriché des terres pour des sauvages. On estimoit ses travaux trente à quarante mille livres. Il les avoit faits pour trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq livres; mais il y mettoit autant d'intelligence que d'économie; il animoit les ouvriers, et l'on travailloit depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Quant à lui, son désintéressement étoit extrême; il ne recevoit alors ni appointements ni gratifications: il se soutenoit par son industrie et son crédit, car il ne touchoit pas même son patrimoine. Il n'avoit du Roi qu'une ration de deux livres de pain et une demi-livre de lard; aussi les sauvages lui ayant apporté un chevreuil et des perdrix, lui disoient: « Nous ne doutons point, mon père, qu'il ne se fasse de mauvais raisonnemens dans ton estomac, de ce que tu n'as que du lard à manger; voilà de quoi raccommoder tes affaires. » Les chasseurs lui fournissoient de quoi faire subsister les Français, et de quoi traiter les généraux dans l'occasion. Il y a eu des truites de quatre-vingts livres que ces sauvages lui apportent.

Lorsque la cour lui eut fait un traitement, il ne l'employa qu'au profit de son établissement. Il eut d'abord six chefs de famille en

1749, quatre cent  
trois cent  
ces familles  
plus consid  
étoit dès-l  
cher les ci  
tout vingt  
jusqu'à tro  
chant à la  
mettant bi  
de n'avoir  
sauvages,  
bornes à l  
profita ava  
menter cet  
moins de q  
pouvoit dés  
ent à comb  
monter, l  
qu'il lui f  
sa gloire n  
nement pl  
à la fois; t  
blement si  
couverts p  
maïs. Plus  
infidèles q  
cet établis

1749, quatre-vingt-sept l'année suivante , et trois cent quatre-vingt-seize en 1751. Toutes ces familles étoient des plus anciennes et des plus considérables ; en sorte que cette mission étoit dès-lors assez puissante pour nous attacher les cinq nations, qui pouvoient faire en tout vingt-cinq mille habitants, et il en compta jusqu'à trois mille dans sa colonie. En attachant à la France les cantons iroquois, et les mettant bien dans nos intérêts, on étoit sûr de n'avoir rien à craindre des autres nations sauvages, et c'étoit le moyen de mettre des bornes à l'ambition des Anglais. M. Picquet profita avantageusement de la paix pour augmenter cet établissement, et il le porta, en moins de quatre ans, à la perfection que l'on pouvoit désirer, malgré les contradictions qu'il eut à combattre, les obstacles qu'il eut à surmonter, les railleries et les propos indécents qu'il lui fallut essuyer ; mais son bonheur et sa gloire n'y perdirent rien ; l'on vit avec étonnement plusieurs villages s'y élever presque à la fois ; un fort commode, logeable et agréablement situé ; des défrichements prodigieux, couverts presque en même temps du plus beau maïs. Plus de cinq cents familles, encore toutes infidèles qu'il y rassembla, rendirent bientôt cet établissement le plus beau, le plus riant

et le plus abondant de la colonie. Il avoit dans ses dépendances la Présentation, la Gallette, Suégatzi, l'île au Galop, et l'île Picquet dans le fleuve Saint-Laurent. Il avoit dans le fort sept petits pierriers et onze pièces de quatre à six livres de balles.

Les familles les plus distinguées des Iroquois étoient distribuées, à la Présentation, en trois villages : celui qui étoit voisin du fort français contenoit, en 1754, quarante-neuf cabanes d'écorce, dont quelques-unes avoient soixante à quatre-vingts pieds de long, et suffisoient à trois ou quatre familles. L'endroit leur plaisoit à cause de l'abondance de la chasse et de la pêche. On auroit pu augmenter sans doute cette mission; mais il auroit fallu avoir assez de terres défrichées pour faire semer toutes les familles, et les aider à subsister, et pour que chaque canton eût un quartier séparé.

M. Picquet auroit désiré que, pour en tirer un grand parti, on fit défricher pendant un certain temps cent arpents de terre chaque année; qu'on aidât les sauvages à se bâtir solidement des cabanes, et à entourer leur village d'une palissade; qu'on fit construire une église et une maison pour sept à huit missionnaires. Les nations le désiroient, et c'étoit un moyen efficace de les fixer. Tout cela pouvoit se faire

éd  
avec quinze  
de les assign  
destinées au  
dant, notre  
instruire ses  
nombre. M.  
témoin et s'a  
les qu'on lui  
la Présentati  
pagné de q  
du Roi, des  
plusieurs aut  
examiner et à  
il en baptisa  
cessa, penda  
progrès de la

A peine fu  
songea à leu  
nement. Il ét  
il choisit les  
tions; il les m  
serment de  
de M. le mar  
nement de to  
roit osé espé  
au bien de l  
la religion, l  
la colonie de



voit avec quinze mille livres par an , et il proposoit  
Ga- de les assigner sur un bénéfice , comme étant  
quet destinées au progrès de la religion. En atten-  
ns le dant , notre missionnaire s'appliqua d'abord à  
s de instruire ses sauvages ; il en baptisa un grand  
nombre. M. l'évêque de Québec, voulant être  
quois témoin et s'assurer par lui-même des merveil-  
trois les qu'on lui racontoit de l'établissement de  
nçais la Présentation, fit le voyage en 1749, accom-  
panes pagné de quelques officiers , des interprètes  
kante du Roi , des prêtres des autres missions , de  
oient plusieurs autres prêtres , et passa dix jours à  
plai- examiner et à faire examiner les catéchumènes ;  
et de il en baptisa lui-même cent trente-deux , et ne  
doute cessa , pendant son séjour, de bénir le Ciel des  
assez progrès de la religion parmi ces infidèles.

outes A peine furent-ils baptisés, que M. Picquet  
pour songea à leur donner une forme de gouver-  
é. nement. Il établit un conseil de douze anciens ;  
tirer il choisit les plus accrédités chez les cinq na-  
nt un tions ; il les mena à Mont-Réal , où ils prêtèrent  
e an serment de fidélité au Roi , entre les mains  
solli de M. le marquis du Quesne, au grand éton-  
llage nement de toute la colonie , où personne n'au-  
glise roit osé espérer un pareil événement. Attentif  
aires. au bien de l'administration comme à celui de  
oyen la religion , M. Picquet avertissoit les chefs de  
faire la colonie des abus dont il étoit témoin. Il fit ,

par exemple , un mémoire contre l'établissement des traiteurs qui étoient venus s'établir au Long-Saut et à Carillon pour faire la traite ou le commerce, qui trompoient les sauvages, en leur vendant fort cher des choses inutiles, et les empêchoient de venir jusqu'à la mission, où on les auroit détrompés, instruits dans la religion, et attirés à la France.

Les garnisons que l'on établissoit dans les missions contrarioient beaucoup les projets de notre missionnaire. « J'ai déjà vu, disoit-il dans un mémoire, avec consolation, supprimer celles qui étoient au Saut Saint-Louis et au lac des Deux-Montagnes, et je pensois que le gouvernement, informé par d'autres que par moi du tort qu'elles font tant à la religion qu'à l'état, ne manqueroit pas de retirer bientôt celle qui est à la Présentation, ou elle est aussi inutile et bien plus perniciieuse que dans les autres missions. Personne ne connoît mieux que moi les désordres, qui augmentent à mesure que l'on rend cette garnison plus nombreuse; la ferveur de nos premiers chrétiens s'éteint peu à peu par les mauvais exemples et les mauvais conseils; la docilité envers le Roi s'affoiblit aussi insensiblement; les difficultés se multiplient presque continuellement entre des nations dont les mœurs, le caractère et

les intérêts mandants et habituellement des missionnaires.

» Dequis chargé de la jours recon mœurs et les des Français s'ils ne font c gion, les ma et l'ame mer ropéennes qu en sont la pri fois leur ind même leur in

» Il est de Saint-Louis missions au rendu depu très importa ont causé de réparables: lement le lib bauches, m révolte. » M introduction d sement incor

les intérêts sont si différents; enfin, les commandants et les garde-magasins opposent habituellement mille obstacles aux fruits du zèle des missionnaires.

» Dequis près de ving-quatre ans que je suis chargé de la conduite des sauvages, j'ai toujours reconnu, avec ceux qui ont étudié leurs mœurs et leur caractère, que la fréquentation des Français les perdoit entièrement, et que, s'ils ne font que très peu de progrès dans la religion, les mauvais exemples, les mauvais conseils et l'ame mercenaire et interressée des nations européennes qui les fréquentent dans leurs villages, en sont la principale cause. De là vient quelquefois leur indocilité aux ordres des gouverneurs, même leur infidélité au Roi et leurs apostasies.

» Il est de notoriété publique, qu'au Saut Saint-Louis et au Lac des Deux-Montagnes, missions autrefois si ferventes, et qui ont rendu depuis près de cent ans des services très importants à la colonie, les garnisons y ont causé des maux et des désordres presque irréparables: qu'elles y ont introduit non-seulement le libertinage et toutes sortes de débauches, mais encore l'indépendance et la révolte. » M. Picquet craignoit surtout l'introduction d'un crime contre nature, heureusement inconnu chez les sauvages.

Les commandants n'étoient occupés alors dans nos missions qu'à diminuer la confiance des sauvages en leurs missionnaires. Il sembloit que c'étoit une victoire gagnée, dès que l'on en avoit séparé quelques-uns, ou même quand l'on avoit su adroitement prévenir un général contre les missionnaires, et les noircir dans son esprit. Un saint religieux, missionnaire aussi infatigable pour le service du Roi, qu'il l'étoit pour celui de Dieu, succomba même sous le poids de l'autorité, au détriment de la mission du Saut Saint-Louis, à force d'accusations que les commandants du fort inventèrent contre lui. Alors l'irréligion, le libertinage, l'infidélité envers le Roi, et l'insolence des sauvages prirent aussitôt la place de la piété, de l'attachement, de la soumission et de l'obéissance dont ils avoient donné tant de preuves depuis si long-temps sous la conduite des missionnaires. Enfin, pour remédier à tant de maux, l'on supprima des garnisons qui avoient mis les deux missions dans le plus grand danger; mais les jésuites furent obligés de transporter leur mission du Saut Saint-Louis au-dessus du lac Saint-François, pour éloigner les Sauvages de la fréquentation des Français.

L'expérience a toujours prouvé que c'étoit par la religion que nous réussissions le mieux

éd  
à nous attac  
sionnaires fo  
En effet, nos  
dans la mêm  
naires y ont  
au lieu que  
lages qui éto  
Niagara, au-  
que tous les  
Les commande  
leurs garniso  
truit ces étab  
aucune trace  
sauvages, ét  
seils et sans c  
donné les pos  
plupart, du c  
transfuges ét  
que les sauv  
connus.

Avant qu  
concilié les p  
piroient dan  
çais, ils cher  
Ceux qui éto  
que d'aucun  
n'en eut tou  
expéditions

à nous attacher les sauvages ; et que les missionnaires formoient et resserroient ces liens. En effet, nos missions ont toujours persévéré dans la même fidélité, lorsque les missionnaires y ont exercé librement leur ministère ; au lieu que l'on a vu désertir de beaux villages qui étoient établis au fort Frontenac , à Niagara , au-dessus du Portage , et dans presque tous les autres postes du Haut-Canada. Les commandants de ces mêmes postes , avec leurs garnisons , ont tellement dispersé et détruit ces établissements, qu'il n'en restoit plus aucune trace du temps de M. Picquet. Ces sauvages , étant sans missionnaires, sans conseils et sans consolateurs, avoient tous abandonné les postes français, pour se ranger , la plupart , du côté des Anglais , et ces sortes de transfuges étoient plus dangereux pour nous , que les sauvages qui ne nous avoient jamais connus.

Avant que les missionnaires nous eussent concilié les peuples du Haut-Canada , ils conspiraient dans tous les postes contre les Français , ils cherchoient l'occasion de les égorger. Ceux qui étoient pour nous, n'étoient presque d'aucun secours en temps de guerre. On n'en eut tout au plus que quarante dans les expéditions des premières années de la guerre

de 1755; et même, excepté les chrétiens domiciliés, l'on ne voyoit presque point de sauvages des pays d'en haut, pendant plus des trois quarts de l'année, malgré les invitations et les négociations continuelles; mais les chrétiens domiciliés, lorsqu'ils étoient tranquilles avec leurs missionnaires dans leurs villages, étoient toujours prêts au premier signal de la volonté des gouverneurs-généraux. On les avus courir sur leur propre nation, lorsqu'elle nous étoit contraire, et n'épargner même pas leurs familles: car dans l'affaire de M. Dieskau, ils tuèrent tous leurs parents qu'ils avoient fait prisonniers; au lieu que dans la guerre de 1745, tandis qu'il y avoit des garnisons dans leurs villages, tantôt ils refusoient de prendre les armes et vouloient demeurer neutres, tantôt ils nous trahissoient ou servoient nos ennemis, et l'on ne pouvoit les faire marcher qu'à force de sollicitations, de caresses ou de présents; encore falloit-il que les missionnaires se missent en marche avec eux.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les gouverneurs-généraux, MM. de Beauharnais, de la Galissionnière, de la Jonquière, et du Quesne, ont eux-mêmes découvert que les sauvages avoient été poussés par les commandants des forts à aller contre les ordres des

généraux, fautes rejai-  
minuassent  
rissoient  
parvenus à  
aux excès q  
de la violen  
vétérées de  
mandants c  
plus dange  
leur autorit  
ayant en leu  
autres, par  
de faire des  
femmes de c  
avant leur  
les hommes  
libertinage  
les mariages  
et le mépris  
loignement  
Français, q  
sionnaires p  
gager à se ra  
On pouvo  
dangereux d  
temps de g  
suadé que c



généraux, afin, sans doute, que de pareilles fautes rejaillissent sur les missionnaires et diminuassent la confiance que ces généraux paroissent avoir en eux. Quand ils étoient parvenus à les écarter, rien ne s'opposoit plus aux excès qui étoient une suite du feu de l'âge, de la violence des passions, des habitudes invétérées de la plupart des militaires. Les commandants et les garde-magasins étoient même plus dangereux que les soldats, les uns par leur autorité ou leur indépendance, et comme ayant en leur disposition les effets du Roi; les autres, par la facilité qu'ils avoient également de faire des présents; tous par la facilité des femmes de ces pauvres nations, dont l'usage, avant leur conversion, étoit de rechercher les hommes. Tout cela introduisoit bientôt le libertinage dans une mission, la division dans les mariages, la confusion dans les villages, et le mépris de la nation; par conséquent l'éloignement général de ces peuples pour les Français, quelques dispositions que les missionnaires pussent leur inspirer pour les engager à se ranger de notre côté.

On pouvoit craindre cependant qu'il ne fût dangereux de supprimer la garnison dans les temps de guerre; mais M. Picquet étoit persuadé que cela seroit encore moins dangereux

que de les y maintenir, parce que, disoit-il, les Anglais songeront moins à attaquer un village où il n'y aura que des sauvages, que celui où il y auroit garnison. Ils savent bien 1<sup>o</sup> qu'il n'y a rien à gagner avec des sauvages, qu'il est difficile de les surprendre, qu'un village ainsi rassemblé est comme un nid de guêpes, qui paroissent s'envoler dans l'instant qu'on les chagrine, mais qui tombent bientôt sur leurs agresseurs de tous côtés, et ne les abandonnent qu'à la dernière extrémité, 2<sup>o</sup> les Anglais n'auroient plus, pour s'excuser, le prétexte de dire qu'ils n'en veulent qu'aux Français; ils se mettroient à dos toutes les nations, et les irriteroient d'une manière à les rendre irréconciliables : c'eût été le coup le plus heureux pour les Français; mais les Anglais n'avoient garde de l'entreprendre.

Au mois de juin 1751, M. Picquet fit un voyage autour du lac Ontario, avec un canot du Roi et un canot d'écorce, où il avoit cinq sauvages affidés, dans l'intention d'attirer des familles de sauvages au nouvel établissement de la Présentation. Il s'est trouvé dans ses papiers un mémoire à ce sujet, et je vais en donner un extrait.

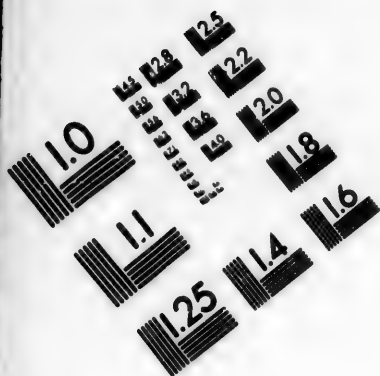
Il visita d'abord le fort Frontenac ou *Cata-raconi*, situé à douze lieues à l'occident de la Présentation. Il n'y trouva point de sauvages,

quoique  
cinq nati  
vais, il n  
pour per  
lac Ontar  
un nègre  
à cette o  
d'avoir b  
gres et n  
dès qu'on  
les nourri  
leur conc  
tants; les  
de guides  
ennemis  
roit jama  
Anglais  
ils contri  
de cette c  
des Flama  
auroient  
mal avec  
A la h  
l'ancien  
l'abbé d'  
Sulpice,  
mant, m  
fort de 7

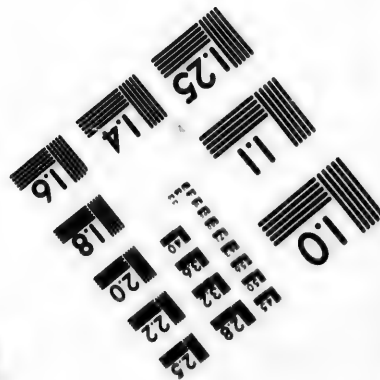
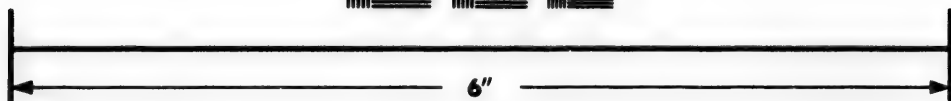
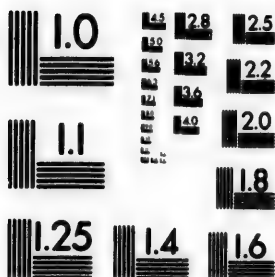
quoique ce fût autrefois un rendez-vous des cinq nations. Le pain et le lait y étoient mauvais, il n'y avoit pas même de l'eau-de-vie pour penser une plaie. Arrivé à l'endroit du lac Ontario que l'on nomme *Kaoi*, il y trouva un nègre fugitif de la Virginie. On lui assura, à cette occasion, qu'il ne seroit pas difficile d'avoir bientôt la plus grande partie des Nègres et négresses de la Nouvelle-Angleterre, dès qu'on les recevrait bien en Canada, qu'on les nourrirait pendant la première année, qu'on leur concéderoit des terres comme aux habitants; les sauvages leur serviroient volontiers de guides; les nègres seroient les plus terribles ennemis des Anglais, prévoyant qu'il n'y auroit jamais de pardon à espérer pour eux si les Anglais devenoient les maîtres du Canada, et ils contribueroient beaucoup à l'établissement de cette colonie par leur travail. Il y avoit même des Flamands, des Lorrains et des Suisses qui auroient suivi leur exemple, parce qu'ils étoient mal avec les Anglais et qu'ils ne les aimoient pas.

A la baie de Quinté, il visita la place de l'ancienne mission que M. Dolliers de Kléus et l'abbé d'Urfé, prêtres du séminaire de Saint-Sulpice, y avoient établie. L'endroit est charmant, mais le terrain n'est pas bon. Il visita le fort de Toronto, à soixante dix lieues du fort





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100



Frontenac, à la partie la plus occidentale du lac Ontario. Il y trouva de bon pain et de bon vin, et tout ce qui étoit nécessaire pour la traite, tandis que l'on en manquoit dans tous les autres postes. Il y trouva des Mississagues qui s'assemblèrent autour de lui; ils parlèrent d'abord du bonheur que leurs jeunes gens, les femmes et les enfants auroient, si le roi avoit pour eux les mêmes bontés qu'il avoit pour les Iroquois, à qui il procuroit des missionnaires. Ils se plaignoient de ce que, au lieu de leur bâtir une église, l'on n'avoit placé auprès d'eux qu'un cabaret d'eau-de-vie. M. Picquet ne les laissa pas achever, et leur répondit qu'on les traitoit suivant leur goût, qu'ils n'avoient jamais témoigné le moindre zèle pour la religion, que leur conduite y étoit très opposée, et que les Iroquois, au contraire, avoient marqué leur amour pour le christianisme; mais, comme il n'avoit point d'ordre pour les attirer à sa mission, il évita une plus longue explication.

De là il passa à Niagara, il examina la situation de ce fort, n'y ayant point de sauvages à qui il pût parler. Il est situé très avantageusement pour la défense, n'étant commandé d'aucun côté. On y voit de très loin, on y jouit de l'abord de tous les canots et barques qui viennent jusqu'à terre, et y sont en sûreté. Mais

le terrain malgré les faites pour l'on pour la terre e soutenir, important la possess Ontario.

De Nia qui est à même jour gara, par nada se d cascade e et la qua diversité six princ en laisse font entre effet éton ces chutes viron cen du Porta pour le c Les sauva bre, étoit traiter : n

le terrain s'y détruisoit peu à peu par les pluies, malgré les grandes dépenses que le roi avoit faites pour le soutenir. M. Picquet pensoit que l'on pourroit remplir la distance qui est entre la terre et le quai que l'on avoit fait pour la soutenir, et y faire un glacis. Cette place étoit importante pour faire la traite, et pour assurer la possession du Portage, de Niagara et du lac Ontario.

De Niagara, M. Picquet alla au Portage, qui est à six lieues de ce poste. Il alla voir le même jour la fameuse chute ou *le saut* de Niagara, par lequel les quatre grands lacs du Canada se déchargent dans le lac Ontario. Cette cascade est aussi prodigieuse par sa hauteur, et la quantité d'eau qui y tombe, que par la diversité de ses chutes qui sont au nombre de six principales, séparées par une petite île qui en laisse trois au nord et trois au sud: elles font entre elles une symétrie singulière et un effet étonnant. Il mesura la hauteur d'une de ces chutes du côté du sud, et il la trouva d'environ cent quarante pieds. Cet établissement du Portage, qui étoit des plus importants pour le commerce, étoit le plus mal pourvu. Les sauvages, qui y venoient en grand nombre, étoient dans la meilleure disposition d'y traiter: mais ne trouvant point ce qu'ils y cher-

choient, ils alloient à Choueguen ou Choëguen à l'embouchure de la rivière du même nom. M. Picquet y compta jusqu'à cinquante canots. Il y avoit cependant à Niagara une maison de traite où le commandant et le traiteur étoient logés, mais elle étoit trop petite, et les effets du Roi n'y étoient pas en sûreté.

M. Picquet négocia avec les Sonnontoans qui lui promirent de se rendre à sa mission, et lui donnèrent douze enfants pour ôtages en lui disant que les parents n'avoient rien de plus cher, et le suivroient incessamment, ainsi que le chef du *petit Rapide*, avec toute sa famille. Les jeunessauvages qui accompagnoient M. Picquet avoient parlé à ce viellard en véritables apôtres. M. Picquet, s'étant éloigné pour dire son bréviaire, les sauvages et les Sonnontoans sans perdre detemps, s'assemblèrent tous pour tenir conseil avec M. de Joncaire qui le tira quelque temps après en particulier, et lui dit : « Vos sauvages et les Sonnontoans connoissant votre fermeté dans vos résolutions, et sachant que vous aviez dessein de passer par Choëguen en vous en retournant, m'ont prié instamment de vous engager à n'en rien faire. Ils sont informés des mauvaises dispositions des Anglais, qui vous regardent comme le plus redoutable ennemi de leur colonie, et comme celui qui leur fait le

plus de tort.  
tailler en p  
vous arrive  
n'aboutiroi  
vous perdu  
cette nation  
M. de Jonc  
culier de n'y  
dit encore  
à l'instant :  
vous le dési

Il se mit  
pour reven  
Joncaire ne  
chaque end  
ments, des  
salués par  
ne cessoit ja  
au missionn  
avec les se  
Joncaire et  
recrue. Il  
vages, dan  
arrivant au  
au bruit mèn  
ces sauvage  
la première  
pelle du for

plus de tort. Ils sont bien disposés à se faire tailler en pièces plutôt que de souffrir qu'il vous arrive le moindre mal; mais tout cela n'aboutiroit à rien, et les sauvages vos enfants vous perdroyent toujours, par l'adresse de cette nation qui vous hait. Pour moi, ajouta M. de Joncaire, je vous conjure en mon particulier de n'y point passer; les sauvages m'en ont dit encore davantage. » M. Picquet répondit à l'instant: *Ethonciaouin* (cela sera comme vous le désirez, mes enfants).

Il se mit en marche avec tous ces sauvages, pour revenir au fort Niagara : M. Chabert de Joncaire ne voulut point les abandonner. A chaque endroit où se trouvoient des campements, des cabanes, des entrepôts, ils étoient salués par la mousqueterie des sauvages qui ne cessoit jamais de marquer leur considération au missionnaire. M. Picquet avoit pris le devant avec les seuls sauvages des côtes, MM. de Joncaire et Rigouille venant après lui avec la recrue. Il s'embarqua avec trente-neuf sauvages, dans son grand canot, et il fut reçu en arrivant au fort dans le plus grand cérémonial, au bruit même du canon, ce qui flatta beaucoup ces sauvages. Le lendemain il assembla pour la première fois les Sonnontoans dans la chapelle du fort, pour y faire des actes de religion.

M. Picquet revint le long de la côte méridionale du lac Ontario. Du côté de Choëguen, une jeune Sonnontoane rencontra son oncle qui venoit de son village avec sa femme et ses enfans; cette jeune fille parla si bien à son oncle, quoiqu'elle n'eût que peu de connoissance de la religion, qu'il vint promettre avec sa famille, qu'ils se rendroient à la Présentation dès le petit printemps prochain, et qu'il espéroit gagner aussi sept autres cabanes des Sonnontoans dont il étoit le chef. A vingt-cinq lieues de Niagara, il visita la rivière de Gas-couchagou où il rencontra une foule de serpents à sonnettes. Les jeunes sauvages sautèrent au milieu d'eux, et en tuèrent quarante-deux, sans avoir été mordus d'aucun.

Il visita ensuite les cascades de cette rivière. Les premières qui se présentent à la vue en montant, ressemblent beaucoup à la grande cascade de Saint-Cloud, excepté que l'on ne les a point embellies, et qu'elles ne paroissent pas si hautes; mais elles ont des beautés naturelles qui les rendent fort curieuses. Les secondes à un quart de lieue plus haut, sont moins considérables, et sont néanmoins remarquables. La troisième, aussi à un quart de lieue plus haut, à des beautés vraiment admirables par ses rideaux; ses chutes qui font

aussi, c  
variété  
quelque  
qui son  
cascades  
rieux;  
étoient  
qu'une  
être qu  
quatre f  
gara, c  
comme  
le mond  
dans ce  
coup d  
vages c  
put ram  
l'on pû  
Anglais  
sions de  
dionale  
un fort  
goins,  
beau m  
commo

Il ex  
guen,  
France

aussi, comme à Niagara, une symétrie et une variété charmante : elle peut avoir cent et quelques pieds de haut. Dans les intervalles qui sont entre les chutes, il y a cent petites cascades qui présentent aussi un spectacle curieux ; et si les hauteurs de chaque chute étoient réunies ensemble, et qu'elles n'en fissent qu'une comme à Niagara, elle auroit peut-être quatre cents pieds de haut ; mais il y a quatre fois moins d'eau qu'à la chute de Niagara, ce qui fera passer toujours celle-ci comme une merveille peut-être unique dans le monde. Les Anglais, pour mettre le désordre dans cette nouvelle levée, envoyèrent beaucoup d'eau-de-vie. Il y eut en effet des sauvages qui s'enivrèrent, et que M. Picquet ne put ramener. Aussi désiroit-il beaucoup que l'on pût détruire Choëguen, et empêcher les Anglais de le rebâtir ; et pour que nous fussions décidément les maîtres de la côte méridionale du lac Ontario, il proposoit de bâtir un fort près de là, dans la baie des Goyongois, qui feroit un très bon port et un très beau mouillage. Il n'y avoit pas d'endroit plus commode pour établir un fort.

Il examina attentivement le fort de Choëguen, l'établissement le plus pernicieux à la France que les Anglais eussent formé. Il étoit



commandé presque de tous les côtés, et l'on pouvoit aisément en temps de guerre en faire les approches; c'étoit une maison à deux étages fort bas, pontée sur le haut comme les navires et un machicouli qui se levoit par-dessus, le tout entouré d'une enceinte de pierres, flanquée seulement de deux bastions du côté de l'éminence la plus proche. Deux batteries, chacune de trois canons de douze, auroient été plus que suffisantes pour réduire en cendre cet établissement. Ce poste nous étoit encore plus préjudiciable par la facilité qu'il donnoit aux Anglais d'avoir relation avec toutes les nations du Canada, que par le commerce qui s'y faisoit autant par les Français de la colonie que par les Sauvages : Choëguen étoit fourni de marchandises qui n'étoient propres qu'aux Français autant que de celles qui ne convenoient qu'aux Sauvages; ce qui indiquoit un commerce illicite. Si les ordres du ministère avoient été exécutés, le commerce de Choëguen seroit presque tombé, du moins avec les Sauvages du Haut-Canada; mais il falloit fournir Niagara, et surtout le Portage plutôt que Toronto. La différence qu'il y a entre ces deux premiers postes et celui-ci, est que trois ou quatre cents canots peuvent venir chargés de pelleteries au Portage, et qu'il ne peut aller

à Toronto  
passer  
comme  
sissague  
que diu  
anciens  
pour ar  
avoient  
ment. L  
les baga  
comme  
vages le  
l'assuroi  
s'étoit tr  
qui étoie  
et d'un  
deux ca  
dre dans  
l'on no  
terie res  
du Roi.  
rence su  
choient  
Il auroi  
que les  
marchan  
prix; on  
d'y envo  
eût été t

à Toronto de canots que ceux qui ne peuvent passer devant Niagara, et au fort Frontenac comme les Otaois du fond du lac, et les Mississagues; de sorte que Toronto ne pouvoit que diminuer le commerce de ces deux postes anciens qui auroient été plus que suffisants pour arrêter tous les sauvages, si les magasins avoient été fournis des marchandises qu'ils aiment. L'on avoit voulu imiter les Anglais dans les bagatelles qu'ils rendoient aux sauvages, comme des bracelets d'argent; etc. Les sauvages les avoient confrontés et pesés, comme l'assuroit le garde-magasin de Niagara, et il s'étoit trouvé que les bracelets de Choëguen, qui étoient aussi pesants, d'un argent plus pur et d'un meilleur goût, ne leur coûtoient que deux castors, tandis que l'on vouloit les vendre dans les postes du Roi, dix castors. Ainsi, l'on nous avoit décrédités, et cette argenterie restoit en pure perte dans les magasins du Roi. L'eau-de-vie française avoit la préférence sur celle des Anglais; mais cela n'empêchoient pas les Sauvages d'aller à Choëguen. Il auroit fallu pour faire tomber le commerce, que les postes du Roi fussent munis des mêmes marchandises que Choëguen, et aux mêmes prix; on auroit dû aussi empêcher les Français d'y envoyer les sauvages domiciliés; mais cela eût été fort difficile.

M. Picquet revint ensuite au fort Frontenac; jamais réception ne fut plus solennelle. Les Nipissings et les Algonquins qui alloient en guerre avec M. de Belestre, se mirent d'abord en haie de leur propre mouvement, plus haut que le fort Frontenac où l'on avoit arboré trois drapeaux. Ils firent plusieurs décharges de leur mousqueterie, et les cris de joie étoient sans fin; on leur répondit dans le même goût de tous les petits navires d'écorce. M. de Verchère et M. de la Valtrie firent en même temps tirer les canons du fort, et les sauvages, transportés de joie de l'honneur qu'ils recevoient, faisoient aussi un feu continuel avec des cris et des acclamations qui réjouissoient tout le monde. MM. les commandants et les officiers vinrent recevoir notre missionnaire sur le rivage. Il ne fut pas plutôt débarqué que tous les Algonquins et Nipissings du lac vinrent l'embrasser en lui disant qu'on leur avoit dit que les Anglais l'avoient arrêté, et que, si cette nouvelle s'étoit confirmée, il les auroit bientôt vus le débarrasser. Enfin, lorsqu'il fut de retour à la Présentation, il fut reçu avec cette affection, cette tendresse que des enfants pourroient éprouver en recouvrant un père qu'ils auroient perdu.

En 1753, M. Picquet vint en France pour

y rendre  
des seco  
avec le  
intéress  
sements  
servir à  
son abs  
tirent,  
les che  
ges à P  
tant d'a  
soient  
nos nat  
caractè  
roient  
rêts cor  
Tand  
M. Ro  
fit faire  
moire  
propos  
à la Fr  
vations  
inquiè  
noient  
fort, et  
préven  
qui ne

y rendre compte de ses travaux , et solliciter des secours pour le bien de la colonie. Il amena avec lui trois sauvages dont la vue pouvoit intéresser davantage au succès de ses établissemens , et qui , en qualité d'ôtages , pouvoient servir à contenir sa nouvelle mission pendant son absence. Les nations assemblées y consentirent , et parurent même le désirer , ainsi que les chefs de la colonie. Il conduisit ses sauvages à Paris et à la cour ; ils furent reçus avec tant d'agrément et de bienveillance , qu'ils disoient sans cesse : Il seroit à souhaiter que nos nations connussent aussi bien que nous le caractère et la bonté des Français ; elles n'auroient bientôt qu'un même cœur et des intérêts communs avec la France.

Tandis que M. Picquet étoit à Paris en 1754, M. Rouillé , alors ministre de la marine , lui fit faire divers mémoires , spécialement un mémoire général sur le Canada , dans lequel il proposoit des moyens infailibles de conserver à la France cette colonie. Il fit aussi ses observations sur les hostilités que certains esprits inquiets , imprudens et brouillons , occasionnoient dans le Canada. Le ministre l'approuva fort , et l'assura qu'il écriroit au général , pour prévenir dans la suite de pareils désordres , qui ne pouvoient être que pernicieux dans

une colonie encore foible, et trop éloignée des secours qui lui étoient nécessaires.

Le ministre voulut lui donner une pension de mille écus, mais M. de Laporte, premier commis, la transporta à l'abbé Maillard. Le ministre en fut mécontent; cependant M. Picquet n'eut qu'une gratification de mille écus, dont, à la vérité, l'ordonnance étoit conçue dans les termes les plus honorables, et des livres dont le Roi lui fit présent; et lorsqu'il prit congé, le ministre lui dit : « Sa Majesté » vous donnera bientôt de nouvelles marques » de son contentement. » Le Roi lui témoigna les mêmes sentiments toutes les fois qu'il eut occasion de lui parler à Versailles ou à Bellevue.

Cependant M. de Laporte fut mécontent de ce voyage de l'abbé Picquet, parce qu'il étoit en liaison avec un autre ecclésiastique jaloux de l'impression que cet abbé faisoit à la cour et à la ville. Il lui fit défendre de continuer à montrer ses sauvages, et le réduisit même à se justifier de l'avoir fait.

Enfin, il repartit à la fin d'avril 1754, et retourna à la Présentation avec deux missionnaires. Le séjour des trois sauvages en France produisit un très bon effet parmi les nations du Canada. La guerre ne fut pas plus tôt déclarée en 1754, que les nouveaux enfants de

Dieu, d  
qu'à do  
leur val  
des Deu  
dente. I  
destruct  
de Corla  
vages se  
sur le la  
la Prés  
détruisir  
par le c  
nier avec  
de l'arm  
Villers q  
postes de  
continuel  
de tant d  
fois leur  
ce qui ob  
les envoy  
tres expé  
cipal aut  
coup d'o  
qu'il n'y  
tification  
distinctio  
avoient s  
un titre p

Dieu, du Roi, et de M. Picquet, ne songèrent qu'à donner des preuves de leur fidélité et de leur valeur, ainsi que l'avoient fait ceux du lac des Deux-Montagnes dans la guerre précédente. Les généraux durent à M. Picquet la destruction de tous les forts, tant sur la rivière de Corlac que sur celle de Choëguen. Ses sauvages se distinguèrent surtout au fort Georges sur le lac Ontario, où les seuls guerriers de la Présentation, avec leur canots d'écorce, détruisirent la flotte Anglaise commandée par le capitaine Beccan, qui fut fait prisonnier avec quantité d'autres, et cela à la vue de l'armée française, commandée par M. de Villers qui étoit dans l'île au Galop. Les postes de guerre qui sortoient et rentroient continuellement, remplissoient la mission de de tant de prisonniers anglais, que plusieurs fois leur nombre passoit celui des guerriers; ce qui obligeoit d'en vider les villages, et de les envoyer au général. Enfin une infinité d'autres expéditions dont M. Picquet étoit le principal auteur, ont procuré l'avancement de beaucoup d'officiers; mais quelques-uns avoient qu'il n'y avoit ni grâces, ni pensions, ni gratifications, ni avancements, ni marques de distinctions accordées par le Roi à ceux qui avoient servi en Canada, qui ne dussent être un titre pour M. Picquet.



M. du Quesne , à l'occasion de l'armée du général Bradoc , lui recommandoit d'envoyer le plus qu'il seroit possible, de détachements sauvages, et lui donnoit à cette occasion tout pouvoir. En effet, les exhortations que M. Picquet leur faisoit de donner l'exemple du zèle et du courage pour le Roi leur père, et les instructions qu'il leur donnoit , produisirent enfin la défaite entière de ce général ennemi , dans l'été de 1755, près du fort du Quesne sur l'Ohio. Cet événement qui a fait plus d'honneur aux armes du Roi que tout le reste de la guerre , on le dut principalement aux soins que se donna M. Picquet pour l'exécution des ordres de M. le marquis du Quesne dans cette expédition, et par le choix qu'il fit des guerriers aussi fidèles qu'intrépides. L'assurance qu'il leur donna qu'ils vaincroient l'ennemi, échauffa tellement leur imagination, qu'ils croyoient dans le combat voir le missionnaire à leur tête les encourager et leur promettre la victoire, quoiqu'il fût éloigné d'eux de près de cent cinquante lieues : c'étoit là une de leurs superstitions dont il avoit bien de la peine à les faire revenir.

Il se trouvoit lui-même souvent avec ses sauvages à l'avant-garde, lorsque les troupes du Roi avoient ordre de marcher à l'ennemi. Il se distingua surtout dans les expéditions de

Sarasto, et la Chevelu Choëgnen Calop , et mes pour pendant to

M. du Q  
loit mieux  
le 23 septe  
» un aussi  
» tant que  
» vez donn  
» zèle inépu  
» bien. » I  
le point de  
pensent à en  
» cautions  
» prudence  
choient alo  
de gagner  
çon que M  
la Belle riv

Au mois  
gagea M.  
missions ve  
Goyangoir  
noyotes, p  
Français ;

Sarasto, du lac Champlain, de la pointe de la Chevelure, des Cascades, du Carillon, de Choëgnen, de la rivière de Corlac, de l'île au Calop, etc. Les établissements qu'il avoit formés pour le Roi, mirent à couvert la colonie pendant toute la guerre.

M. du Quesne disoit que l'abbé Picquet valoit mieux que dix régiments. Il lui écrivoit le 23 septembre 1754 : « Je n'oublierai jamais » un aussi bon citoyen ; je me souviendrai , » tant que je vivrai , des preuves que vous m'a- » vez données de votre générosité et de votre » zèle inépuisable pour tout ce qui concourt au » bien. » Le 9 juin 1755, M. du Quesne, sur le point de partir, lui mande que les Anglais pensent à enlever Niagara ; il ajoute : « Les pré- » cautions doivent toutes émaner de votre zèle, » prudence et prévoyance. Les Anglais tâ- » choient alors, et par menaces et par promesses de gagner les sauvages, surtout depuis la le- » çon que M. du Quesne leur avoit donnée dans la Belle rivière (ou l'*Ohio*).

Au mois de mai 1756, M. de Vaudrenil engagea M. Picquet à députer les chefs de ses missions vers les cinq nations des Sonnontoans, Goyangoins, Notaguès, Thascarorins et Onnoyotes, pour les attacher de plus en plus aux Français ; les Anglais avoient surpris et tué

leurs neveux dans les trois villages Loups. M. de Vaudreuil le prioit de former des partis qui pussent se succéder pour inquiéter et dégoûter les Anglais; il lui demandoit ses projets, pour former un camp, le prioit de donner un libre cours à ses idées, et lui marquoit de son côté la plus grande confiance, en lui faisant part de toutes les opérations qu'il se proposoit de faire, et lui disant que le succès de ces opérations seroit l'ouvrage de M. Picquet. Les lettres de M. de Vaudreuil depuis 1756 jusqu'en 1759, qui sont parmi les papiers de notre missionnaire, sont remplies de ces témoignages de confiance et de satisfaction; mais comme celles de M. Picquet ne s'y trouvent point, il m'auroit été difficile d'y chercher de quoi faire l'histoire de ces événements, auxquels on voit seulement que M. Picquet avoit beaucoup de part.

A mesure que les circonstances devenoient plus embarrassantes pour nous, le zèle de M. Picquet devenoit plus précieux et plus actif. En 1758, il détruisit les forts anglais sur la rive du Coriac; mais enfin, la bataille du 13 septembre 1759, où M. le marquis de Montcalm fut tué, entraîna la perte de Québec et bientôt celle du Canada. M. de Vaudreuil, retiré à Mont-Réal au mois d'octobre, négocioit encore avec les sauvages par le moyen

de M. l'abbé  
qui avoit un  
à s'emparer

Alors M.  
pénible carri  
mais il ne s  
consentemen  
l'intendant,  
sespéré, afin  
des Anglais.  
mérite, les  
particulier,  
l'avantage à  
déterminé à  
autre puissan  
les motifs que  
naires mêmes  
pour l'y eng  
avantages qu  
core dans ce  
grenadiers de  
de M. le mar  
les drapeaux  
il n'en fut pas  
faire subsiste  
de se conter  
l'accompagné  
échappa ainsi

de M. l'abbé Picquet ; mais le général Amherst, qui avoit une armée à Choëguen , ne tarda pas à s'emparer de tout le Canada.

Alors M. Picquet termina cette longue et pénible carrière par sa retraite, le 8 mai 1760; mais il ne s'y détermina que de l'avis et du consentement du général, de l'évêque et de l'intendant , et lorsqu'il vit que tout étoit désespéré, afin de ne pas tomber entre les mains des Anglais. L'estime qu'ils avoient pour son mérite, les éloges qu'ils en faisoient dans le particulier, auroient pu lui faire trouver de l'avantage à y rester ; mais il ne se seroit jamais déterminé à prêter serment de fidélité à une autre puissance, quelque séduisants que fussent les motifs que plusieurs Français, des missionnaires mêmes et des sauvages, lui proposoient pour l'y engager, en lui faisant envisager les avantages qui en résulteroient. Il espéroit encore dans cette retraite emmener avec lui les grenadiers de chaque bataillon, suivant l'avis de M. le marquis de Levis, pour sauver ainsi les drapeaux et l'honneur de leur corps; mais il n'en fut pas le maître. Il étoit bien sûr de les faire subsister abondamment; mais il fut obligé de se contenter de vingt-cinq Français qui l'accompagnèrent jusqu'à la Louisiane, et il échappa ainsi avec eux aux Anglais, quoiqu'il

eût été le plus exposé pendant la guerre, et qu'il n'eût pas reçu le moindre secours pour un si long voyage; mais il avoit avec lui deux petits détachements de sauvages dont l'un le précédoit de quelques lieues, et l'autre l'accompagnait, et ils étoient relevés successivement par de pareils détachements, à mesure qu'il trouvoit différentes nations. Celle qui le quittoit, le remettait à une autre nation, en le recommandant comme un père. Partout on lui faisoit des réceptions admirables, malgré les circonstances déplorables où nous étions; partout il trouvoit des sauvages dans les meilleures dispositions, et recevoit leurs protestations de zèle et d'attachement inviolable envers le Roi, leur père. Il passa à Michilimachina entre le lac Huron et le lac Michigan; mais les sauvages entendoient tous l'iroquois ou l'algonquin, en sorte que M. Picquet n'y étoit point embarrassé<sup>1</sup>.

Il revint ainsi par le Haut-Canada, le pays des Illinois et la Louisiane : il passa vingt-deux

<sup>1</sup> J'aurois bien voulu trouver dans ses papiers des mémoires sur les mœurs des habitants du Canada; mais j'ai ouï dire à M. Picquet que cet article étoit assez bien traité dans l'ouvrage du P. Lafitau, qui avoit habité pendant cinq ans au Saut Saint-Louis, vers Mont-Réal.

mois à la T  
qu'à réunir  
de guerre c  
neur et les  
public et en  
l'y voir régr  
séjour.

Le général  
du Canada  
M. Picquet  
surance qu'  
retourner e  
tement : J'e  
été moins  
avoit une fo  
l'a été au m  
donné toute  
gagné la sie

Ce général  
un amour e  
pu en adop  
avoient-ils  
tête à prix  
reux.

Cependant  
tribué à éta  
utile missio  
gazettes : «

mois à la Nouvelle-Orléans, où il ne s'occupa qu'à réunir les esprits, en calmant une espèce de guerre civile qu'il y avoit entre le gouverneur et les habitants, et à prêcher la paix en public et en particulier. Il eut la satisfaction de l'y voir régner assez heureusement pendant son séjour.

Le général Amherst, en prenant possession du Canada, s'informa d'abord du lieu où M. Picquet pouvoit s'être réfugié; et, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il étoit parti pour retourner en France par l'Ouest, il disoit hautement : J'en suis fâché; cet abbé n'auroit pas été moins fidèle au roi d'Angleterre, s'il lui avoit une fois prêté serment de fidélité, qu'il l'a été au roi de France : nous lui aurions donné toute notre confiance, et nous aurions gagné la sienne.

Ce général se trompoit; M. Picquet avoit un amour extrême pour sa patrie, il n'auroit pu en adopter une autre. Aussi, les Anglais avoient-ils fini par le proscrire et mettre sa tête à prix comme celle d'un ennemi dangereux.

Cependant les Anglais eux-mêmes ont contribué à établir la gloire et les services de cet utile missionnaire : on lisoit dans une de leurs gazettes : « Le jésuite de l'Ouest a détaché de



« nous toutes les nations, et les à mises dans  
« les intérêts des Français. » Ils le nommoient  
*le jésuite de l'Ouest*, parce qu'ils n'avoient pas  
encore vu alors son rabat, ni les boutons de sa  
soutane, comme lui écrivoit en plaisantant  
M. de la Galissonnière qui lui envoyoit l'extrait  
de cette gazette; ou, pour parler sérieusement,  
parce que le zèle des jésuites, si connu dans le  
nouveau Monde, faisoit croire qu'un aussi  
grand missionnaire ne pouvoit être qu'un jé-  
suite. Il y en avoit qui le représentoient comme  
l'auteur de toutes les pertes des Anglais et des  
avantages que la France remportoit sur eux.  
Quelques-uns même insinuoient qu'il y avoit  
quelque chose de surnaturel. En effet, nos en-  
nemis se croyoient perdus lorsqu'il étoit à  
l'armée, à cause de la troupe nombreuse de  
sauvages aguerris qui le suivoient toujours.  
Ils ne parloient que de *Picquet et de son bon-  
heur*: c'étoit même un proverbe qui avoit  
cours dans la colonie.

Un officier anglais, ayant voulu le faire en-  
lever et mettre sa tête à prix, les sauvages  
parvinrent à prendre ce chef anglais; ils l'a-  
menèrent en sa présence, et, dansant autour  
de lui avec leurs casse-têtes, demandoient le  
signal au missionnaire, qui ne répondit qu'en  
faisant grâce à l'ennemi. Aussi essaya-t-on tous

les moyen  
moins neu  
On eut re  
on lui off  
la foi cath  
péens don  
de pensio  
pour son  
sion du la  
charmant  
donné à l  
semblée d  
bec. Les  
nations,  
mission d  
déclara q  
le Roi lui  
qu'on lui  
pouvoit  
que le m  
où l'on é  
l'idée seu  
faire fort  
bien éloi  
services,  
M. Picqu  
dération  
dants, le

les moyens possibles pour l'engager à être au moins neutre entre les Anglais et les Français. On eut recours à la médiation des sauvages ; on lui offrit de lui laisser annoncer librement la foi catholique aux nations, même aux Européens domiciliés ; de lui payer deux mille écus de pension , avec tous les secours nécessaires pour son établissement ; de ratifier la concession du lac Gannena et de ses environs , lieu charmant que les six cantons iroquois avoient donné à M. Picquet dans la plus célèbre assemblée qui se soit tenue au château de Québec. Les colliers, qui sont les contrats de ces nations, furent déposés dans son ancienne mission du lac des Deux-Montagnes ; mais il déclara qu'il préféreroit toujours la ration que le Roi lui donnoit, et qui étoit tout le traitement qu'on lui faisoit alors, à tous les avantages que pouvoit lui offrir une puissance étrangère ; que le mot de neutralité, dans les circonstances où l'on étoit, outrageoit sa fidélité ; enfin, que l'idée seule lui en faisoit horreur. Il auroit pu faire fortune sans eux , mais son caractère étoit bien éloigné de cette espèce de cupidité. Les services, la fidélité et le désintéressement de M. Picquet lui méritèrent la plus haute considération. Aussi, les généraux, les commandants, les troupes, lui marquoient-ils, par des

honneurs militaires, leur estime et leur reconnaissance d'une manière extraordinaire, mais digne de la nature de ses services. Il recevoit ces honneurs, soit à l'armée, soit à Québec, à Mont-Réal, aux trois rivières, dans tous les forts où il passoit, et même sur les escadres, malgré la jalousie de quelques sujets médiocres, tel que M. de\*\*\* qui avoit cherché à affoiblir la gloire du missionnaire; mais celui-ci n'en a été que trop vengé par le procès et la condamnation qu'a essuyée son détracteur. Nous l'avons vu à Bourg, même longtemps après, recevoir des marques de vénération et de reconnaissance des officiers d'un régiment qu'il avoit vu en Canada.

On voit dans plusieurs lettres des ministres les témoignages rendus à son zèle et à ses succès. Elles lui font d'autant plus d'honneur, qu'on y voit les inquiétudes de la cour sur les obstacles qu'il y avoit à surmonter, et sur l'ancienne inimitié de ces nations avec lesquelles nous avons été presque toujours en guerre; mais leurs liaisons avec les Anglais avoient fait place à leur attachement pour la France, dont le ministère eut des preuves par la conduite que ces nations ont tenue pendant le reste de la guerre et long-temps après. On voit dans l'ouvrage de G. T. Raynal (*T. VIII*,

p. 295

lection  
sionnai  
ce qu'il  
cable à

Pour  
service  
gnage  
général  
du Can

« No  
de l'Or  
chef d  
lieuten  
France  
et de la

» Ce  
tageux  
service  
Roi pa  
que lui  
cette c  
s'y éto  
qu'il y  
sions n  
qu'il n  
gion  
talents

p. 295) que les sauvages avoient une prédilection marquée pour les Français; que les missionnaires en étoient la principale cause; mais ce qu'il dit à ce sujet est principalement applicable à l'abbé Picquet.

Pour donner créance à ce que j'ai dit de ses services, il me suffira de transcrire le témoignage que lui rendoit en 1764 le gouverneur-général, après son retour en France et la perte du Canada.

« Nous, marquis du Quesne, commandeur de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, chef d'escadre des armées navales, ancien lieutenant-général, commandant la Nouvelle-France et les gouvernements de Louis-Bourg et de la Louisiane,

» Certifions que sur les témoignages avantageux qui nous ont été rendus en Canada, des services de l'abbé Picquet, missionnaire du Roi parmi les nations sauvages, de la confiance que lui avoient donnée nos prédécesseurs dans cette colonie, et de la grande réputation qu'il s'y étoit acquise par les beaux établissemens qu'il y avoit formés pour le Roi, les conversions nombreuses et surprenantes des infidèles qu'il n'attachoit pas moins à l'état qu'à la religion par son zèle, son désintéressement, ses talents et son activité pour le bien du service

de Sa Majesté; que nous l'avons employé à différents objets du même service pendant tout le temps de notre gouvernement général, et qu'il a toujours réussi à notre satisfaction, même au-delà de nos espérances. Il a ainsi servi la religion et l'état, avec un succès incroyable, pendant près de trente années. Il avoit d'abord rendu le Roi maître absolu des assemblées nationales des quatre nations qui composoient sa première mission du lac des Deux-Montagnes, avec la liberté de nommer tous leurs chefs à sa volonté: il a fait prêter serment de fidélité à Sa Majesté entre nos mains par tous les chefs des nations qui composoient sa dernière mission de la Présentation où il a fait des établissemens admirables: en un mot, il s'est rendu d'autant plus digne de notre reconnaissance, qu'il a mieux aimé retourner au Canada et continuer ses services, que de vivre dans sa patrie, et recueillir l'héritage de ses parents qui l'ont déshérité, comme nous l'avons appris, pour n'avoir pas voulu rester en France, il y a dix ans, lorsqu'il y vint accompagné de trois sauvages. Nous pourrions de vive voix détailler les services importants que cet abbé a rendus, si Sa Majesté ou ses ministres l'exigeoient, et lui rendre la justice qui lui est due, pour lui obtenir du Roi les

marques  
en foi de  
tificat, et

M. de  
général p  
France,  
Picquet a  
dans cette  
tinction p  
de l'état,  
gion; qu  
sauvages  
critiques  
constam  
verneurs  
éprouvé  
guerre,  
Iroquois  
établissem  
été d'un  
gables  
mainten  
attacher  
les affe  
M. d  
expédit

marques de satisfaction qu'il a lieu d'espérer ; en foi de quoi nous avons signé le présent certificat , et scellé de nos armes. »

*Signé*, LE MARQUIS DU QUESNE.

M. de Vaudreuil, gouverneur et lieutenant-général pour le Roi dans toute la Nouvelle-France , certifioit de même en 1765 , que M. Picquet avoit servi pendant près de trente ans dans cette colonie , avec tout le zèle et la distinction possible , tant par rapport aux intérêts de l'état , que relativement à ceux de la religion ; que ses talents pour gagner l'esprit des sauvages , ses ressources dans les moments critiques , et son activité , lui avoient mérité constamment les éloges et la confiance des gouverneurs et des évêques ; qu'on avoit surtout éprouvé l'utilité de ses services dans la dernière guerre , par différentes négociations auprès des Iroquois et des nations domiciliées , par les établissements qu'il avoit formés et qui avoient été d'un grand secours ; par les soins infatigables et continuels qu'il s'étoit donnés pour maintenir et fortifier les sauvages dans leur attachement à la France , en même temps qu'il les affermissoit dans le christianisme.

M. de Bougainville , devenu célèbre par ses expéditions maritimes , et qui fit ses premières



armes dans la guerre du Canada, certifioit en 1760, que M. Picquet, missionnaire du Roi, connu par les établissemens utiles qu'il a faits dans ce pays-là pour le bien de la religion et de l'état, dans toutes les campagnes où il s'étoit trouvé avec lui, avoit contribué par son zèle, son activité et ses talents, au bien du service du Roi et à la gloire de ses armes; que son crédit auprès des nations sauvages et ses ressources personnelles, avoient été de la plus grande utilité pour les affaires tant militaires que politiques.

Tous ceux qui étoient revenus du Canada s'empressoient à faire valoir des services aussi longs et aussi constants, rendus aux Français pendant près de trente ans; à faire connoître le mérite d'un citoyen qui s'étoit expatrié pour remplir les intentions de la cour; qui avoit sacrifié sa jeunesse, son héritage, des espérances dont on le flattoit en France; qui avoit exposé mille et mille fois sa vie, sauvé souvent les sujets du Roi et la gloire de ses armes, et qui pouvoit même dire qu'il n'y avoit point eu d'actions glorieuses à la France, pendant son séjour en Canada, auxquelles il n'eût eu grande part. Ses services n'eurent pas le même effet dans la dernière guerre pour la conservation du Canada; mais les actions brillantes et presque

incroya  
moins d  
vages la  
français  
mêmes  
utiles.

Je v  
lettres  
et part  
et autre  
avec ét  
les opér  
les félic  
aussi pr  
sur les  
et son c  
et que  
tion. Je  
toire :  
France  
dans se  
M. de L  
respect  
M. l  
faire va  
quet, d  
admiré  
l'égard

incroyables auxquelles il contribua, ont au moins conservé dans l'esprit des nations sauvages la haute idée qu'elles avoient de la valeur française, et peut-être que dans la suite ces mêmes dispositions pourront encore nous être utiles.

Je voudrois pouvoir rapporter toutes les lettres des ministres, gouverneurs-généraux et particuliers, des évêques, des intendants et autres personnes en place, et l'on y verroit avec étonnement les projets, les négociations, les opérations dont ce missionnaire fut chargé, les félicitations qu'il recevoit sur des succès aussi prompts qu'inespérés, sur ses ressources, sur les expédients que lui suggéroient son zèle et son expérience dans les occasions critiques, et que son activité mettoit toujours en exécution. Je lui ai souvent demandé d'en faire l'histoire : elle seroit curieuse et honorable à la France; on trouve une partie de ses lettres dans ses papiers : j'ai vu entr'autres celles de M. de Montcalm qui l'appelle *mon cher et très respectable patriarche des cinq nations*.

M. le marquis de Levis désiroit surtout de faire valoir les travaux et les succès de M. Picquet, dont il avoit été témoin et qu'il avoit admirés, ainsi que son désintéressement tant à l'égard de la France que vis-à-vis les Anglais,

après la conquête du Canada ; et j'ai été témoin des sollicitations que M. de Levis lui faisoit pour exciter son ambition, ou diriger vers quelque place importante un zèle qu'il savoit être digne de l'épiscopat.

Le témoignage des supérieurs ecclésiastiques ne pouvoit être qu'également favorable au zèle de notre missionnaire. L'évêque de Québec, en 1760, partant pour l'Europe, après s'être transporté dans la nouvelle mission que M. Picquet avoit établie parmi les Iroquois, et y avoir baptisé plus de cent adultes, enjoignoit à tous les prêtres de son diocèse de l'aider autant qu'ils le pourroient ; lui donnoit tous ses pouvoirs, même ceux d'approuver les autres prêtres, et d'absoudre les censures réservées au souverain Pontife.

M. Picquet, de retour en France, passa quelques années à Paris ; mais une partie de son temps fut employée à exercer le ministère dans tous les endroits où M. l'archevêque de Paris jugea qu'il pourroit être utile. Son activité pour le travail le fixa assez long-temps au mont Valérien, où il fit reconstruire un clocher.

Il avoit été obligé, pour faire son voyage, de vendre les livres dont le Roi lui avoit fait présent en 1754 : on lui avoit retiré le traite-

ment qu'il fût  
pouvoit  
pour ob  
méritée

Cepen

1765 lu

livres, e

et M. l

récomp

1770 lu

blable ;

succès

conques

En

une fan

avec un

à Verjo

tion d

pour d

soit, il

assez d

lui déc

dames

recteu

provin

En

putati

X

ment qui lui avoit été fait au Canada ; et, quoiqu'il fût réduit à un très petit patrimoine, il ne pouvoit se résoudre à employer son activité pour obtenir les récompenses qu'il avoit si bien méritées.

Cependant l'assemblée générale du clergé de 1765 lui offrit une gratification de douze cents livres, en chargeant M. l'archevêque de Rheims et M. l'archevêque d'Arles, de solliciter une récompense du Roi. L'assemblée suivante en 1770 lui donna encore une gratification semblable ; mais son départ de Paris empêcha le succès des espérances que ses amis avoient conçues des récompenses de la cour.

En 1772, il voulut se retirer en Bresse où une famille nombreuse le désiroit, et le reçut avec un extrême empressement. Il alla d'abord à Verjon, où il fit bâtir une maison dans l'intention d'y faire un établissement d'éducation pour de jeunes filles. Il prêchoit, il catéchisoit, il confessoit, et son zèle n'avoit jamais assez de quoi s'exercer. Le chapitre de Bourg lui décerna le titre de chanoine honoraire. Les dames de la Visitation le demandèrent pour directeur : on l'attira ainsi dans la capitale de la province.

En 1777, il fit un voyage à Rome, où sa réputation l'avoit devancé, et où le Saint-Père

le reçoit comme un missionnaire qui devoit être cher à l'Eglise, et lui donna une gratification de cinq mille livres pour son voyage. On fit des efforts inutiles pour l'y fixer; il revint en Bresse, et il y apporta des reliques, qu'il exposa à la vénération des fidèles dans l'église collégiale de Bourg.

La réputation de l'abbaye de Cluny et l'amitié que M. Picquet avoit pour un de ses neveux établi à Cluny, le portèrent vers cette habitation célèbre dans le christianisme. Il acquit même dans les environs, en 1779, une maison et un terrain qu'il vouloit faire valoir; mais en 1781, étant revenu chez sa sœur à Verjon pour ses affaires, il fut attaqué successivement d'un rhume opiniâtre, d'une hémorragie qui l'affoiblit beaucoup, et d'une espèce d'hydropisie; enfin, une hernie qu'il avoit depuis long-temps, ayant empiré, lui causa la mort le 15 juillet 1781.

M. Picquet étoit d'une taille fort avantageuse et imposante; il avoit une physionomie ouverte et engageante; il étoit d'une humeur gaie et amusante. Malgré l'austérité de ses mœurs, il ne respiroit que la gaité; il faisoit des conversions au son des instruments; il étoit théologien, orateur, poète; il chantoit et composoit des cantiques soit en français, soit en

iroquois  
les s  
avec  
niqu  
ges.  
prop  
cher  
atten  
son  
faire  
d'être  
merc

iroquois , avec lesquels il récréoit et intéressoit les sauvages. Il étoit enfant avec les uns , héros avec les autres. Son industrie même en mécanique le faisoit quelquefois admirer des sauvages. Enfin , il savoit employer tous les moyens propres à attirer des prosélytes et à se les attacher : aussi, eut-il tout le succès qu'on pouvoit attendre de son industrie, de ses talents et de son zèle. C'est pour cela que j'ai cru devoir faire connoître un compatriote et un ami digne d'être offert pour exemple à ceux qu'enflammeroit le zèle de la religion et de la patrie.

FIN DU TOME TRENTE-NEUVIÈME.



**LETTRE**  
de  
liqu  
**MÉMOIRE**  
par  
eccl

**Granym**  
**Human**  
**Philoso**  
**Morale**  
**Physiqu**  
**Théolog**  
**Théolog**  
**Histoie**  
**Toutes**  
Il ne f  
**Méthod**  
Les bi  
Des am  
**Destine**

**ENTR**  
teu

**1<sup>er</sup> EN**  
ver  
**II<sup>e</sup> EN**  
sur  
2

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

|                                                                                                                               |         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| LETTRE de M. l'abbé de Fleury, à M. l'évêque<br>de Métellopolis ( <i>Lanneau</i> ), vicaire apostolique de Siam. . . . .      | Page 44 |
| MÉMOIRE pour les études des missions orientales<br>par M. l'abbé Fleury, auteur de l'histoire<br>ecclésiastique, etc. . . . . | 47      |
| Grammaire. . . . .                                                                                                            | 48      |
| Humanités. . . . .                                                                                                            | 49      |
| Philosophie . . . . .                                                                                                         | 52      |
| Morale . . . . .                                                                                                              | 61      |
| Physique. . . . .                                                                                                             | 63      |
| Théologie. . . . .                                                                                                            | 65      |
| Théologie morale. . . . .                                                                                                     | 70      |
| Histoire. . . . .                                                                                                             | 72      |
| Toutes les religions sont bonnes. . . . .                                                                                     | 77      |
| Il ne faut pas raisonner sur la religion. . . . .                                                                             | 84      |
| Méthode d'instruction. . . . .                                                                                                | 95      |
| Les biens et les maux suivent le mérite. . . . .                                                                              | 102     |
| Des ames des bêtes. . . . .                                                                                                   | 107     |
| Destinée, liberté. . . . .                                                                                                    | 115     |
| <br><i>ENTRETIENS d'un Lettré chinois et d'un Doc-<br/>teur européen sur la vraie idée de Dieu.</i>                           |         |
| I <sup>er</sup> ENTRETIEN. Dieu a créé l'univers, et il gou-<br>verne tout par sa Providence. . . . .                         | 118     |
| II <sup>e</sup> ENTRETIEN. Les hommes ont de fausses idées<br>sur la Divinité. . . . .                                        | 137     |
| XXXIX.                                                                                                                        | 12      |

# TABLE.

|                                                                                                                                                                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| III <sup>e</sup> ENTRETEN. L'homme a une ame immortelle. En quoi il diffère essentiellement des autres animaux. . . . .                                                                                                        | 156 |
| IV <sup>e</sup> ENTERTIEN. On raisonne mal sur les esprits et sur l'ame de l'homme. L'univers n'est pas une seule substance. . . . .                                                                                           | 179 |
| V <sup>e</sup> La métempsycoſe, est une rêverie, et la crainte de tuer les animaux une puérilité. Quels sont les vrais motifs de jeûner. . . . .                                                                               | 212 |
| VI <sup>e</sup> ENTERTIEN. On ne doit point retrancher toute intention, c'est-à-dire, tout motif de crainte et d'espérance pour l'avenir. Il y a après la mort un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants. . . . . | 236 |
| VII <sup>e</sup> ENTRETEN. La nature de l'homme est bonne en elle-même. Quelle est la vraie étude de l'homme chrétien?. . . . .                                                                                                | 267 |
| VIII <sup>e</sup> ENTRETEN. Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la religion? Pour quelle raison les missionnaires gardent-ils le célibat? Par quel motif Dieu s'est-il incarné. . . . .                           | 297 |
| EXTRAIT de la lettre de M. Reydelet, évêque de Gabale, et vicaire apostolique du Tunquin, en date du 11 juillet 1774. . . . .                                                                                                  | 322 |
| LETTRE de M. Condé, natif d'Auray en Bretagne, et missionnaire à Siam, à M. de Coetcanton, grand-vicaire du diocèse de Vannes. . . . .                                                                                         | 327 |
| MÉMOIRE sur la vie de M. Picquet, missionnaire au Canada, par M. de la Lande, de l'Académie des Sciences. . . . .                                                                                                              | 343 |

FIN DE LA TABLE DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

156

179

212

236

267

297

322

327

343